

Œuvres complètes de Mathurin Regnier accompagnées d'une notice biographique et

bibliographique, de variantes, de notes, d'un glossaire et d'un index

Régnier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

ŒUVRES COMPLÈTES de Mathurin Regnier

Accompagnées d'une Notice biographique & bibliographique, de Variantes, de Notes, d'un Glossaire & d'un Index

Par E. COURBET

PARIS ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR 31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M. DCCC. LXXV

AVERTISSEMENT.

Le plan de cette nouvelle édition ne diffère pas de celui qui a été adopté pour le Regnier de la Petite bibliothèque littéraire. Les poésies publiées du vivant de l'auteur & les œuvres posthumes forment logiquement deux parties distinctes. Pour la première, l'édition de 1613 doit servir de cadre. Bien qu'elle offre de mauvaises variantes, d'inexplicables lacunes & une pièce d'une authenticité douteuse, elle a été donnée par un ami de Regnier immédiatement après la mort du poëte, & elle contient des morceaux qui lui assurent une importance exceptionnelle.

Pour l'établissement du texte, on se sert habituellement aussi de l'édition de 1613, en corrigeant les fautes à l'aide des éditions antérieures. Ce procédé laisse subsister beaucoup d'imperfections de détail. Il a semblé préférable de reproduire dans leur intégrité les satires de Regnier, telles qu'elles ont paru pour la pre-

mière fois, sauf à relever exactement dans les notes les variantes les plus caractéristiques. Cette méthode a produit de bons résultats & il suffira d'un exemple pour en justifier l'adoption. Ainsi le vers,

Que sans robe il a veu la matiere premiere,

devenu, par une méprise de l'éditeur de 1613,

Qu'en son globe il a veu la matiere premiere,

reprend dans le texte de Regnier la place qui lui doit être rendue, & une variante obscure, trop longtemps substituée à la leçon originale, rentre dans les notes où elle vient s'ajouter aux errata de 1613.

Les pièces qui font suite au Discours au Roy ont été publiées du vivant de Regnier. Elles ont paru dans deux recueils très-différents: les _Muses gaillardes_ (1609), & le _Temple d'Apollon_ (1611). Les premières sont demeurées anonymes jusqu'à la publication du _Cabinet satyrique_ (1618), & les autres portent la signature de Regnier. Il était donc convenable de les rattacher dans leur forme primitive à l'œuvre principale du poëte.

La deuxième partie des poésies de Regnier a été constituée à l'aide des pièces empruntées aux éditions des Elzeviers (1652), de Brossette (1729) & de Viollet-le-Duc (1822). Les épigrammes qui suivent ont été tirées, soit d'Anthologies satiriques des premières années du XVIIe siècle, soit des manuscrits de l'Arsenal & de la Bibliothèque Richelieu. Comme on le voit ici, l'ordre des pièces est donné par la date d'accession à l'œuvre de Regnier, & non par la date de la pièce même. Ce dernier mode de classement aurait

eu pour effet de placer des épigrammes sans importance avant des poëmes d'une incontestable valeur.

On remarquera toutefois qu'en tête des morceaux dus aux Elzeviers, figure le dialogue de Cloris & Phylis. Une particularité notable a imposé ce changement dans la disposition des pièces originales tirées de l'édition de 1652. L'Idylle dramatique dont il s'agit a été imprimée en 1619, dans le _Cabinet des Muses_, & c'est de ce recueil qu'elle est passée avec des altérations bizarres dans la coquette réimpression des Elzeviers. Suivant l'esprit de restitution du texte, qui est le principe de nos éditions, nous avons reproduit le dialogue de Cloris & Phylis, d'après le _Cabinet des Muses_ & signalé en notes les infidélités, on peut dire les travestissements & les interversions imputables aux Elzeviers.

Les recherches entreprises au sujet de Regnier & de ses poésies ont conduit à des éclaircissements classés d'après leur objet dans la notice, les variantes ou le glossaire, qui accompagnent l'œuvre du poëte. Nous avons été ainsi amené à reconnaître que certaines particularités de la vie de Regnier devaient être rectifiées. Pareillement, nous avons constaté que les interpolations reprochées aux Elzeviers ne devaient pas leur être attribuées[1]. Enfin, nous avons cherché l'explication de certains mots de la langue de Regnier dans les auteurs de son temps, & quand nos investigations ont donné tort à notre premier travail, nous avons résolûment sacrifié le fruit d'expériences reconnues insuffisantes[2].

[1] Voir la Sat. de l'_Impuissance_ & les notes p. 269.

[2] Voir le Gloss., v° _Mouvant_.

C’est seulement à ce prix qu’une édition peut être accueillie: ni la rareté d’un livre, ni les premiers soins dont il porte la preuve, ne sauraient justifier une réimpression sans perfectionnement. Dans cette voie, qui nous paraît toujours ouverte, nous avons été généreusement soutenu; & parmi les érudits qui nous ont fait de précieuses communications, nous devons signaler MM. L. Merlet, Ad. Lecocq, Tricotel & Tamizey de Larroque. Nous sommes enfin particulièrement obligé à M. Cherrier, qui a mis à notre disposition son admirable musée de l’édition de Regnier, & à M. Royer, notre ami & l’infatigable compagnon de tous nos travaux.

NOTICE.

Les premières années du XVIIe siècle ont été marquées dans la poésie française par une évolution qui pourrait être appelée la Renaissance de la satire. Ce mouvement diffère de celui de la Pléiade par une violence excessive. Aussi bien l’œuvre de du Bellay & de Ronsard prit naissance dans une enceinte savante où l’on étudiait avec un soin pieux les chefs-d’œuvre de l’antiquité grecque & latine. Il ne pouvait sortir de là que des créations réfléchies, des combinaisons voulues & des tentatives exactement calculées. La satire se forma tout autrement, à l’air libre, dans les luttes de la Réforme & de la Ligue. Elle se fortifia dans l’observation de toutes les laideurs de l’hypocrisie politique & religieuse, & lorsqu’arriva le règne d’Henri IV, elle était armée de toutes pièces, prête à flageller les vices qu’elle avait vus de près, & à frapper les ridicules qu’une atmosphère d’apaisement invitait à se montrer.

L’avénement du Béarnais avait amené à la cour des gentilshommes de toute espèce, des cadets de Gascogne au cœur vaillant & inflexible; mais, parmi eux, sous le masque de la bra-

voure, se cachait plus d'un baron de Fœneste. Le second mariage d'Henri IV introduisit parmi la noblesse française des aventuriers italiens auxquels se rallièrent les fils de ceux qui avaient suivi Catherine de Médicis. Enfin les galanteries du prince laissèrent toute carrière aux débordements des mœurs. Il ne faut point dès lors s'étonner de la licence de nos premiers satiriques. Ils avaient sous les yeux un spectacle incomparable, un théâtre immense où paradaient impudemment la sottise, la licence & la cupidité.

Ce n'est pas dans l'ordre chronologique des œuvres de la Satire française au commencement du XVIIe siècle qu'il faut chercher le témoignage exact du progrès de cette partie de notre littérature. Les satires de Vauquelin ont paru en 1604 avec les autres œuvres poétiques de l'auteur; mais il est certain que Vauquelin les avait terminées longtemps auparavant. Il n'est pas moins hors de doute que les _Tragiques_ de d'Aubigné, publiés pour la première fois en 1616, remontent à plus de vingt ans en arrière. L'historien qui racontera un jour les origines & le développement de notre poésie satirique aura donc le devoir de placer la Fresnaye & d'Aubigné devant le seuil du XVIIe siècle; car, de même qu'ils ont été les témoins des infamies publiques & des hontes privées à la vue desquelles se soulève l'indignation du poëte, de même ils sont véritablement aussi les ancêtres de Regnier, de Courval Sonnet, d'Auvray & de du Lorens.

Nous venons de nommer les satiriques qui, de 1608 à 1627, ont démasqué les fausses vertus & poursuivi les vices triomphants. Cette lutte n'était point, comme on serait tenté de le croire, enfermée dans le cercle étroit d'un lieu commun versifié & dans les sûres limites d'une dissertation rhythmique. Souvent il arrivait que le poëte, s'abandonnant à toute la vivacité d'une gé-

néreuse colère, s'exposait à de réels dangers. En 1621, Courval Sonnet, dans cinq satires sur les abus & les désordres de la France, attaqua le clergé & la noblesse, les juges & les financiers. Il s'est élevé avec une périlleuse véhémence contre le trafic des choses sacrées, l'attribution des bénéfices aux gentilshommes, le maintien des gardes-dîmes, la vénalité des officiers de justice & les malversations des partisans. Ses virulentes critiques, oubliées aujourd'hui, sont des documents précieux pour tous ceux qui recherchent les intimités de l'histoire. Pour les contemporains de Courval Sonnet, ces tableaux étaient des portraits clairement reconnaissables. Auvray a montré plus d'audace encore. Il a écrit, dans ses _Visions de Polydor en la cité de Nizance_, un poëme où ses premiers lecteurs ont pu démêler sans difficulté César de Vendôme, gouverneur de Bretagne, & les acteurs de la cour galante de ce prince.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher & d'établir le mérite particulier de chacun des poëtes qui viennent d'être cités. Ce travail imposerait l'analyse d'œuvres très-tranchées & l'étude de personnalités très-diverses. Vauquelin de la Fresnaye, esprit cultivé, familier avec la poésie antique, a une grâce froide & un charme savant qui le rattache aux poëtes de la Pléiade. Chez d'Aubigné, la passion domine. A peine contenue par un sentiment de fidélité au roi, elle s'exhale en colère & en imprécations, où l'on retrouve la brusquerie d'un soldat & l'emportement d'un sectaire. De là, un langage âpre, élevé, trop souvent obscur, où, comme dans un buisson ardent, la pensée apparaît au milieu de la foudre & des éclairs.

Bien différente est la muse dont Courval Sonnet reçoit l'inspiration. Ce poëte gentilhomme est un observateur bourgeois &

méthodique. Il choisit ses ennemis & les attaque scientifiquement. Pour les mieux écraser, il s'est créé une langue massive & pesante à laquelle une indignation honnête donne une allure vigoureuse. La carrière poétique de Courval Sonnet se partage en trois phases. En 1610, il a publié une satire en prose contre les charlatans & une Ménippée en vers contre le mariage. Médecin, il avait à se plaindre des thériacleurs & des alchimistes; homme, il se croyait le devoir de signaler les inconvénients du mariage. Il a ouvert un vaste champ à son indignation & à son expérience, & dans deux volumes dont le dernier, le livre de l'époux, contient cinq longues satires, il exhala sa colère jusqu'au dernier souffle.

En 1621, il donna les satires politiques, dont il a été fait mention plus haut, & six ans plus tard, il couronna sa carrière par les _Exercices de ce temps_, où il peignait avec des couleurs un peu crues le tableau des mauvaises mœurs de la ville aussi bien que de la campagne, de la bonne comme de la pire société.

D'Esternod, Auvray & du Lorens, dont les satires parurent en 1619 & en 1622, marquent une nouvelle génération de satiriques. Le premier est un poëte formé par l'imitation; il n'a pour lui qu'une inspiration factice, & dans le groupe auquel il appartient, il sert de personnage de fond. Auvray, qu'anime l'emportement des lyriques, se laisse aller à des fantaisies graveleuses qui défigurent son œuvre. Le voisinage d'épigrammes licencieuses dépare ses plus belles odes. Du Lorens enfin nous ramène à la satire régulière & à la critique saine. Le président de Châteauneuf a la sévérité d'un juge; il rend des arrêts. Par comparaison avec les satiriques contemporains, il manque de feu & de couleur; mais pour lui c'est là un éloge. Sous prétexte de flétrir le vice, ses prédécesseurs en avaient fait des portraits trop minutieux. Ils

avaient si curieusement, si complaisamment analysé les âmes viles, & décrit les pratiques de l'impudeur, qu'ils donnaient finalement à suspecter la sincérité de leurs attaques. Au reste, si du Lorens est dépourvu de cette indignation scénique, qui fait de la satire un petit drame passionné & vivant, où le poëte se met en scène avec le personnage qu'il veut frapper, il faut lui reconnaître, au point de vue de l'histoire, un mérite assez peu commun. Avec une infatigable ardeur, il a écrit, remanié & mené à bonne fin le livre de ses satires. Les trois éditions données en 1624, 1633 & 1646 sont des ouvrages absolument différents comme texte & comme sujets; & ces perfectionnements, ces appels d'un premier à un meilleur jugement, ces évolutions de la pensée primitive vers un idéal plus haut sont des efforts dont on ne saurait trop admirer la constance.

Au milieu de tous ces poëtes, Regnier est seul resté comme le créateur & le maître de la Satire française. Il ne doit point sa réputation à une grandeur solitaire, puisqu'il a vécu entouré de rivaux & d'imitateurs. A l'exception de Vauquelin & de d'Aubigné, tous les auteurs de son temps ont lu ses poésies. Quelques-uns d'entre eux lui ont dérobé les vers qui ont la forme arrêtée d'une maxime ou l'éclat d'une comparaison saisissante. Il n'est pas jusqu'à de simples expressions, belles de leur pure clarté, que Sonnet, d'Esternod & du Lorens n'aient empruntées. Ces pilleries n'ont point enrichi les maraudeurs, & Regnier est resté opulent.

Dans ses plus vifs écarts, Regnier est demeuré fidèle aux règles du goût. Il a le verbe haut. Il touche sans bassesse aux choses les plus basses. Ses faiblesses nous sont connues. Il en a fait autant de confidences où il a mis la plus franche bonhomie & la plus entière sincérité. Nul plus éloquemment que lui n'a mon-

tré son cœur à nu, ni exprimé avec plus de vivacité le respect de l'honneur, les peines de la jalousie & les élans d'un orgueil généreux. Développés par lui, ces sentiments ne sont point les divagations d'un rhéteur. Avant de passer dans l'œuvre où nous en recueillons le témoignage, ils sont sortis de l'âme du poëte qui en était pénétré. Aussi pour tous les lecteurs attentifs, les poésies de Regnier sont-elles de véritables confessions.

La biographie de Regnier est encore à l'état de fragments. Il semble que des pages en aient été perdues. Ainsi les particularités recueillies par Racan dans ses Mémoires pour la vie de Malherbe, & les anecdotes que Tallemant a insérées dans ses _Historiettes_, constituent la meilleure partie de nos informations sur l'existence de notre premier poëte satirique. Ce sont en effet d'irrécusables témoins qui nous ont instruits. Le premier a été mêlé à la querelle littéraire engagée entre Desportes & Malherbe; le second a pu entendre, de la bouche même de personnages contemporains, le récit de faits encore présents à leur mémoire.

En 1719, Dom Liron fit paraître sa _Bibliothèque chartraine_, où il donna une mince place à Desportes & à Regnier. La brièveté n'aurait peut-être soulevé aucune réclamation; mais dans les quelques pages consacrées aux deux poëtes, il y avait plusieurs graves inexactitudes qui tombèrent sous les yeux d'un lecteur récalcitrant. Une note rectificative très-étendue fut donc adressée au _Mercure de France_ pour contredire les assertions de l'auteur de la _Bibliothèque_, & comme les termes en étaient vifs, il s'écoula, avant l'insertion de cette note, un temps assez long qui fut employé à la diminuer & à l'adoucir. Enfin, l'article critique revu & corrigé parut dans le _Mercure_ en février 1723 & il s'en dégage encore un souffle de colère. Toute cette irritation est lar-

gement compensée par la justesse & la précision des renseignements que le rédacteur offre de prouver d'une manière plus convaincante à l'aide des papiers qu'il a entre les mains. Cette dernière assurance n'a pu être donnée que par un membre de la famille de Desportes ou de Regnier. L'emportement même dont le directeur du _Mercure_ a eu peine à modérer l'expression ne saurait être imputé à un lecteur ordinaire. On est donc fondé à reconnaître une grande valeur à la note critique provoquée par la publication de la _Bibliothèque chartraine_.

C'est enfin à Brossette que l'on doit le complément des recherches entreprises sur Regnier pendant le XVIIIe siècle. En éditeur scrupuleux, Brossette a fait deux parts de ses informations. Il a consigné dans son Avertissement les faits nouveaux[3] qu'il regardait comme certains & laissé dans ses notes les conjectures nées dans son esprit de la lecture des satires. Au premier rang de ces hypothèses se trouvent celles qui présentent Regnier comme secrétaire du cardinal de Joyeuse, & plus tard comme un des attachés de Philippe de Béthune. Venus après Brossette, & plus concluants que lui sans motif apparent, le P. Niceron & l'abbé Goujet ont admis les suppositions du premier annotateur de Regnier comme des renseignements indiscutables.

[3] «Regnier fut tonsuré le 31 de mars 1582, par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. Quelques années après, il obtint par dévolut un canonicat dans l'église de Notre-Dame de la même ville, ayant prouvé que le résignataire de ce bénéfice, pour avoir le temps de faire admettre sa résignation à Rome, avoit caché pendant plus de quinze jours la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps, qu'on avoit fait enterrer secretement. Le déré-

glement dans lequel vécut Regnier ne le laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à Rouen, dans sa quarantième année, en l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, où il étoit logé.»

Dans l'ordre des faits biographiques, l'extrait du _Mercure_ est le premier document à placer sous les yeux du lecteur. En raison de son origine particulière, il l'emporte sur toutes les indications recueillies à une date postérieure par un curieux plutôt que par un critique. Nous le reproduisons donc pour ce qui concerne Regnier seulement:

«Mathurin Regnier étoit fils de Jacques Regnier, bourgeois de Chartres, & de Simone Desportes, sœur de l'abbé Desportes; il naquit le 21 décembre 1573; comme on le voit par les registres de la paroisse de Saint-Saturnin de la ville de Chartres[4], & comme il est écrit dans le journal de Jacques Regnier, son père. Le contrat de mariage de Jacques Regnier avec Simone Desportes, passé devant Amelon, notaire à Chartres, le 25 janvier 1573, justifie que cette famille étoit des plus notables de la ville. En 1595, Jacques Regnier fut élu échevin de la ville de Chartres. Au mois de janvier de l'année 1597, il fut député à la cour, en qualité d'échevin, pour quelques affaires publiques; il mourut à Paris & fut inhumé dans l'église de Saint-Hilaire du Mont, le 14 février 1597. Il laissa trois enfants[5]: Mathurin, le poëte dont est question; Antoine, qui fut conseiller élu en l'élection de Chartres; & Marie, qui épousa Abdenago de la Palme, officier de la maison du Roy[6]. Antoine Regnier épousa Dlle Anne Godier. Le contrat de mariage fut passé devant Fortais, notaire à Chartres; on y voit encore les titres de la plus notable bourgeoisie. Jacques Regnier, leur père, étoit fils de Mathurin Regnier, bourgeois, qui étoit fils d'un Pierre Regnier, bon marchand de la ville de Chartres. Ma-

thurin Regnier, le poëte, fut reçu chanoine de Chartres le 30 juillet 1609, mais son humeur ne lui permit pas de fixer sa résidence à Chartres, ni de vivre aussi régulièrement que des chanoines sont obligez de faire. Il quitta donc ce bénéfice; il en avoit plusieurs & une pension de 2,000 livres sur l'abbaye des Vaux de Cernay. Il mourut à Rouen le 22 octobre 1613. Ses entrailles furent enterrées dans l'église de la paroisse de Sainte-Marie-Mineure, & son corps, qui fut mis dans un cercueil de plomb, fut porté dans l'abbaye de Royaumont, à neuf lieues de Paris. Ce qui a contribué à faire passer Mathurin Regnier pour le fils d'un tripotier, c'est que Jacques Regnier, son père, qui étoit un homme de joye & de plaisirs, fit bâtir un tripot derrière la place des Halles de Chartres, qui s'appela toujours le Tripot-Regnier. Ce tripot ne subsiste plus. Du reste, la seule élection de Jacques Regnier comme échevin de la ville de Chartres démontre qu'il n'étoit point un maître de tripot, puisque ces sortes de gens ne sont point admis dans les charges municipales, non plus que les artisans & les gens du commun.»

[4] L'acte de naissance de Mathurin Regnier, relevé sur le registre de la paroisse Saint-Saturnin, est ainsi conçu:

«Mathurin, filz de Iacques Renier & de Symonne Deportes, sa feme; les parrains, honorables psonnes, Mathurin Troillart, proc. au siege psidial de Ctres et Iehan Poussin, marchant, la maraine madae Marie Edeline ve de Phlippes Desportes, le xxij ir du moys de dcebre.»

[5] M. Lecocq a relevé sur le registre des actes de naissance de la paroisse Saint-Saturnin la date de naissance d'Antoine Regnier (26 novembre 1574) & de ses sœurs: Marguerite (26 novembre 1578), Loyse (11 janvier 1580) & Geneviesve (1584). Mathurin a

donc été l'aîné de six enfants, deux garçons & quatre filles, les trois dernières mortes probablement avant 1597.

[6] Dans son acte de mariage du 19 août 1593, également relevé par M. Lecocq, Abdenago est qualifié de _contrerouleur_ du Roy.

* * * * *

La question du tripot qui préoccupe si vivement le correspondant du _Mercure de France_ a joué un rôle démesuré dans la biographie de Regnier. Elle a été exploitée avec perfidie par les détracteurs du poëte, & ceux qui ont voulu l'éclaircir avec impartialité se sont toujours abandonnés à des conjectures hasardées. La légende la plus accréditée est que ce tripot, dont on a voulu faire le berceau de Regnier, fut construit en 1573 avec les matériaux provenant des démolitions de la citadelle de Chartres. Or cette fortification a été élevée en 1591. Une autre hypothèse devient donc nécessaire. En 1584, les vieux bâtiments des Halles tombaient en ruines. Il fallut les abattre, & comme ils appartenaient pour moitié à l'évêque, Jacques Regnier obtint par Desportes, son beau-frère, l'abandon d'une partie des matériaux qui servirent à la construction du tripot. Cette dernière supposition, préférable à la première, n'a toutefois guère plus de réalité.

Une délibération[7] du conseil de ville à la date du 25 avril 1579 vient préciser exactement les faits. Elle montre comment le père du poëte fut amené à édifier un jeu de paume au fond de son jardin, & il est permis de croire qu'aucun motif d'intérêt ne se mêla d'abord à cette entreprise. Afin d'éclaircir d'une manière plus complète un incident que la malveillance a défiguré pour en tirer un blâme contre Regnier & sa famille, nous croyons devoir

mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte même de la délibération.

[7] Ce document nous a été communiqué par M. Lecocq.

Jacques Regnier expose qu'il «a une maison auec cour & jardin, assise pres & devant le pilory de cette ville. Et par derriere, juxte les remparts, entre les portes Saint-Michel & des Epars; que les immondices qu'on jettoit sur le rempart tombant en son jardin, il auroit fait construire une muraille de 22 toises de longueur, de hauteur de 18 pieds & d'épaisseur 4 pieds & demy par le bas, revenant en haut à 2 pieds & demy; ce qui soutient même les terres du rempart, & sert à la fortification d'iceluy & décoration de la ville. Et que, pour recouvrer une partie de ses frais, ayant commencé à faire bâtir un jeu de paulme, dont fait partie ladite muraille, il requiert de lui permettre de construire un mur de bauge, sur ledit rempart à chacun bout de ladite muraille, en laquelle il fera deux huys fermant à clef. Sur quoy apres le rapport de la visite qui a esté faite des lieux, Il est permis audit Regnier de faire à chacun des bouts de sa muraille un mur de bauge avec un huis & huisserie fermant à clefs, dont une servira audit Regnier, & en baillera une autre aux Echevins pour ouvrir & fermer lesdits huys. A la charge de tenir les terres du rempart entre les dites clotures & tallus, sur luy, du costé de sa muraille, de paver le fond & place d'entre les dites clotures, pour recevoir les eaux & les faire distiller par dalles & goutieres, sans danger des dits remparts & murailles, & en outre, de payer chacun an, au iour de Saint-Remy, la somme de une livre tournois entre les mains du receveur des deniers communs de la ville[8].»

[8] Extrait du 2e vol. du _Registre des Échevins de la ville de Chartres_ (1576-1607), f° 30. Décision du 25 avril 1579.

Ainsi se trouve expliquée l'origine du tripot. Comment maintenant ce jeu de paume devint-il public? Un accident purement topographique va nous l'apprendre. Sur le côté gauche de la maison Regnier[9], une grande porte à ogive s'ouvrait sur une allée longeant le jardin à l'extrémité duquel s'élevait le tripot. On pouvait ainsi, sans pénétrer dans la maison, se rendre au jeu de paume. Les amis de Jacques & les oisifs ont peu à peu envahi ce lieu de distraction trop voisin d'un lieu d'affaires, & lui ont valu le renom d'un tripot ouvert au public; mais ici sans doute s'arrête la chronique scandaleuse, car en septembre 1611, le roi Louis XIII, de passage à Chartres, fut conduit au tripot Regnier, & là il fit ou simula une partie de paume avec la Maunie, une reine de raquette qui gagna le jeune prince en jouant par dessous jambe. Or, il est peu probable que la curiosité ait alors conduit le roi & sa suite dans un lieu mal famé.

[9] La configuration actuelle des lieux permet encore de se rendre un compte exact du plan de la propriété Regnier. Disons tout d'abord que la maison sur laquelle se trouve la plaque commémorative a été construite en 1612 par Abdenago de la Palme, à la place du vieil & lourd hôtel où naquit véritablement Regnier. La rue qui porte aujourd'hui le nom du poëte appartenait pour un tiers dans toute sa longueur à la propriété dont les jardins subsistent entièrement. Cette portion de terrain formait l'allée aux deux extrémités de laquelle étaient, du côté des remparts, le tripot, &, du côté des Halles, une grande porte à ogive. Enfin l'impasse du Pilori, longeant le mur de la propriété, aboutissait à une mare située au pied des remparts & faisant face au tripot. En résumé, la rue Regnier couvre aujourd'hui l'allée du jardin & l'impasse du Pilori, & l'auberge de la Herse d'or occupe l'emplacement du jeu de paume. L'impasse des Bouchers, qui servait de

dégagement pour les communs de la maison Regnier, n'a pas subi de modification topographique.

Mathurin Regnier était né dans les conditions les plus propres à assurer sa fortune. Il avait pour oncle maternel un abbé de vingt-sept ans, secrétaire de la chancellerie du nouveau roi de Pologne, le duc d'Anjou. Philippe Desportes, qui s'était élevé jusque-là après avoir été secrétaire de l'évêque du Puy, de Claude de l'Aubespine & du marquis de Villeroy, ne devait pas s'arrêter en si bon chemin. Lorsque le duc d'Anjou fut proclamé roi sous le nom de Henri III, Desportes devint secrétaire particulier du monarque. Après la mort de Maugiron, Quélus & Saint-Mégrin, quand Anne de Joyeuse, favori, puis beau-frère du roi, fut créé duc & pair, Desportes monta encore en crédit. Il avait été le conseiller intime du prince, il devint une sorte de ministre, & c'est de ce temps que date sa grande fortune. En 1582, il fut fait abbé de Tiron au diocèse de Chartres; en 1588, il reçut l'abbaye d'Aurillac qu'il échangea avec le cardinal de Joyeuse contre l'abbaye des Vaux de Cernay. Enfin, le 13 février 1589, il ajoutait à tous ses bénéfices l'abbaye de Josaphat. Cette grande fortune ne tombait pas sur un égoïste. Desportes se plaisait à obliger. Ce n'était point qu'il voulût désarmer les envieux. Un mobile plus haut le poussait. Il était serviable comme il était hospitalier. Il a eu d'illustres protégés, Vauquelin de la Fresnaye, Jacques de Thou & du Perron. Il aimait les lettres, & rêvait pour elles une indépendance officielle. Avec Baïf, il avait obtenu d'Henri III & du duc de Joyeuse la création d'une sorte d'académie, & il recevait à Vanves, dans sa maison de campagne, les beaux esprits du temps, recueillant après la mort de Baïf, de Joyeuse & d'Henri III, ceux qui, dans sa pensée, devaient former l'aréopage savant

dont il appartenait à Richelieu de constituer l'Académie française.

Regnier bénéficia tout d'abord du patronage de son oncle. Il fut tonsuré de bonne heure, &, sous ce signe sacré, appelé à une brillante carrière. Il avait moins de neuf ans lorsque l'évêque de Chartres, Nicolas de Thou, lui conféra la marque distinctive des élus[10].

[10] _Analyse des Mémoires de Guillaume Laisné_, prieur de Mondonville, par M. H. de Lepinois. Actes de Nicolas de Thou, 1573-1598.

CLXXIII. Fº 312, vº. _Sabbati post Dominicam Lætare, ultima die martii_ (1582). Parmi les jeunes gens tonsurés par l'évêque Nicolas de Thou, on remarque Jean, fils de Pierre Regnier & de Claudine Le Riche, de la paroisse Saint-Michel; & Mathurin, fils de Jacques Regnier & de Symone Desportes, de la paroisse Saint-Saturnin.

(_Mémoires de la Société archéologique d'Eure-&-Loir_. Année 1860, p. 221.)

A partir de cette époque, les documents nous manquent sur l'enfance du poëte, c'est à Regnier lui-même qu'il faut demander des révélations sur sa jeunesse. Suivant un passage de la satire XII, il aurait été initié à la poésie par Jacques Regnier.

Or amy ce n'est point vne humeur de médire Qui m'ayt fait rechercher ceste façon d'écrire, Mais mon Pere m'aprist que des enseignemens Les humains aprentifs formoient leurs iugemens, Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme sage, Et guettant à propos les fautes au passage, Me disoit, considere où cest homme

est reduict Par son ambition, cest autre toute nuict Boit auec des Putains, engage son domaine, L'autre sans trauailler, tout le iour se promeyne, Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu, Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu, Claude ayme sa voisine, & tout son bien luy donne; Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien, M'aprenoit doucement & le mal & le bien, Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchasse, Et qu'aux despens d'autruy sage ie m'enseignasse.

Cet endroit de l'œuvre du poëte a quelque ressemblance avec les vers d'Horace:

Insuevit pater optimus hoc me Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.

(S. I, 4.)

Toutefois il doit être signalé, car nul ne peut dire qu'ici l'imitation ne soit aussi l'expression de la vérité.

D'après la satire IV, au contraire, Jacques Regnier, soucieux de l'avenir de son fils, l'aurait détourné de la poésie. Par de plus prudents conseils, il voulait détruire le mal qu'il avait fait, & pousser vers d'autres inclinations l'enfant qu'il se reprochait d'avoir encouragé à la moquerie. «Vains efforts,» dit Regnier.

Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre, S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre, Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast, Et de verges souuent mes chançons menaçast, Me disant de depit, & bouffy de colere, Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire? La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu S'auancer par cet' art tu t'y verras deçeu... Mars tout ardant de feu nous menace de guerre... Pense-tu que le lut, & la lyre des

Poëtes S'accorde d'armonie auecques les trompettes, Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer? Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris, Comme en Trace seront brutalement nourris, Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse, Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemuse. Laisse donc ce metier & sage prens le soing De t'acquerir vn art qui te serue au besoing. Ie ne sçay, mon amy, par quelle prescience, Il eut de noz Destins si claire congnoissance, Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas, Ie mesprisois son dire, & ne le croyois pas, Bien que mon bon Demon souuent me dist le mesme. Ainsi me tançoit-il d'vne parolle emeuë. Mais comme en se tournant ie le perdoy de veuë Ie perdy la memoire auecques ses discours, Et resueur m'esgaray tout seul par les destours Des antres & des bois affreux & solitaires, Où la Muse en dormant m'enseignoit ses mysteres, M'aprenoit des secrets & m'echaufant le sein, De gloire & de renom releuoit mon dessein.

Ces aveux de Regnier nous éclairent uniquement sur les tendances de sa jeunesse. Mais l'événement le plus important, qui décida de la carrière de notre premier satirique, est celui auquel il est fait allusion dans ces vers:

C'est donc pourquoy si ieune abandonnant la France I'allay vif de courage, & tout chaud d'esperance En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers I'ay suiuy courtisan aux païs estrangers. I'ay changé mon humeur, alteré ma nature, I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché sur la dure, Ie l'ay sans le quitter à toute heure suiuy, Donnant ma liberté ie me suis asserui, En publiq', à l'Eglise, à la chambre, à la table...

Brossette a supposé que le prélat en question était le cardinal de Joyeuse, sans se préoccuper de justifier cette hypothèse, & il a

ajouté que Regnier avait, à la suite de ce personnage, fait le voyage d'Italie en 1583, c'est-à-dire à l'âge de dix ans. Un passage de la correspondance de du Perron confirme la première de ces deux suppositions[11].

[11] Lors que i'eu le bien de vous voir chez le Roy, où ie m'estois emancipé d'aller ce iour-là, pour prendre congé de Sa Majesté & me venir acheuer de guerir en ce lieu de Condé[12]; il y auoit trois semaines que ie n'auois abandonné le lict, comme le sieur Regnier, qui m'y vint voir, & lequel ie priay de vous faire mes excuses, de ce que ie ne vous pouuois aller baiser les mains, le vous pourra temoigner.

De Condé, ce 9 novembre 1602.

Les Ambassades & Negociations de l'Illustriss. & Reverendiss. Cardinal du Perron. Paris, Ant. Estienne, 1623, p. 104.

[12] Condé-sur-Iton près Évreux, où les évêques de ce diocèse avaient un château qui leur servait de résidence d'été.

La seconde hypothèse relative à l'époque du voyage d'Italie soulève quelques difficultés. C'est en 1583 que François de Joyeuse, archevêque de Narbonne & âgé de vingt & un ans, partit pour Rome avec le duc, son frère, pour solliciter le chapeau de cardinal. Regnier venait de recevoir la tonsure, mais c'était encore un enfant. Il est improbable qu'il ait de si bonne heure quitté sa famille. Quelques bibliographes ont vu dans 1583 une date mal lue & ils ont proposé 1593, qui coïncide avec un nouveau départ du cardinal de Joyeuse pour l'Italie. Cette dernière époque ne peut être exacte. Elle est contredite par l'affirmation même du poëte:

C’est donc pourquoi si jeune…

Parlant de lui, à vingt ans, Regnier ne pouvait s’exprimer en ces termes.

D’autres recherches sont donc nécessaires. En tenant compte des particularités de la vie du cardinal de Joyeuse & des indications fournies par les satires, on se trouve amené aux conclusions suivantes.

Regnier, dans le passage que nous venons de citer, parle de sa jeunesse, de la cour du prélat auquel il était attaché, des dangers qu’il a courus, & plus loin (S. III, p. 22) d’un triste séjour en Toscane & en Savoie.

Or, en 1586, François de Joyeuse, nommé protecteur des affaires de France à Rome, en remplacement du cardinal d’Este, partit pour l’Italie. Il était accompagné de personnages considérables[13], il s’arrêta en Savoie où l’appelaient des devoirs diplomatiques, enfin il fit dans Rome une entrée solennelle dont le récit a été conservé[14].

[13] _Multis præsulibus & viris doctrina conspicuis proceribusque comitatus._ Gallia christ., VI, 117.

[14] Voir les _Lettres manuscrites_ du S. de Montereul, témoin oculaire qui paraît avoir été, comme Regnier, attaché à la personne du cardinal.

Tous ces détails concordent assez exactement avec les indices biographiques que l’on peut tirer des satires de Regnier. L’âge même du poëte ne soulève pas d’objection, Regnier était bien alors un adolescent.

Il reste à éclaircir une autre question, celle des dangers. Deux suppositions acceptables sont en présence. La première, la plus importante, est d'un vif intérêt.

En mai 1589, le pape Sixte-Quint, depuis longtemps hostile à Henri III, & d'ailleurs profondément irrité du meurtre du cardinal de Guise, prit texte de ce crime, pour lancer contre le roi un monitoire qui fut affiché à Saint-Pierre & à Saint-Jean de Latran. Le cardinal de Joyeuse quitta Rome & vint se fixer à Venise où il choisit pour résidence le palais Saint-Georges. Il emmena avec lui d'Ossat, qui, avant de devenir son secrétaire, avait été celui du cardinal d'Este. On peut penser que cette brusque rupture du protecteur des affaires de France avec la papauté fit grand bruit dans les États de l'Église. Selon toute probabilité, Regnier faisait partie de la maison de François de Joyeuse; il n'est guère douteux que le jeune abbé, âgé de seize ans alors, ne se soit cru en grand danger.

Le second péril auquel notre poëte fut exposé eut d'autres causes. En 1598, le cardinal de Joyeuse, pour se rendre en Italie, traversa le Piémont que la peste ravageait. Les voyageurs étaient tout particulièrement exposés au fléau, & la correspondance de l'infatigable diplomate mentionne les difficultés du passage. Dans la suite du prélat, Regnier tenait une petite place, mais sur le chemin barré par la peste, il était menacé à l'égal des plus grands.

C'est en 1593, suivant M. de Lépinois, que Regnier fut nommé prieur de Bouzaincourt, & le savant historien de la ville de Chartres ajoute que ce titre fut donné au jeune secrétaire, afin de le rendre plus digne d'accompagner le cardinal de Joyeuse. Ici les indices manquent pour proposer une date plutôt qu'une autre.

C'est à peine si l'on peut indiquer utilement ce qu'était le prieuré, & par quelles voies il a dû arriver au poëte. Le prieuré de Bouzaincourt, ou plus exactement Bouzencourt, _qui dicitur Castellania_, parce qu'il était attaché à la chapelle du château de ce lieu[15], dépendait de l'abbaye de Corbie & la collation en appartenait à l'abbé. Lorsque, après la mort d'Anne de Joyeuse, à Coutras, Desportes se retira à Bonport, près de Pont-de-l'Arche, l'abbé de Corbie était l'archevêque de Rouen, Charles de Bourbon, qui, le 5 août 1589, quelques jours après la mort de Henri III, fut proclamé roi de France sous le nom de Charles X. Le cardinal de Vendôme, qui l'année suivante succéda au cardinal de Bourbon comme abbé de Corbie, mourut en 1594, sans avoir obtenu ses bulles de confirmation & sans avoir pris possession. Il est donc plus logique de faire remonter la nomination de Regnier au prieuré de Bouzaincourt vers l'époque où François de Joyeuse commençait ses voyages en Italie, & où Desportes, encore toutpuissant, ne s'était pas tourné contre Henri IV, avec l'amiral de Villars[16]. A partir de ce moment, septembre 1589, jusqu'au milieu de 1594, l'abbé de Tiron lutta pour obtenir sa réintégration dans les bénéfices qui lui avaient été enlevés. Il ne rentra même en jouissance de ses revenus des Vaux de Cernay que le 21 juin 1594[17]; & pendant cette période d'agitations personnelles, Desportes, il faut le reconnaître, n'eut guère le loisir de solliciter en faveur de son neveu.

[15] Voir aux manuscrits de la Bibl. nat. les papiers de Dom Grenier, v° _Bouzancourt_.

[16] Villars Brancas était parent d'Anne de Joyeuse. Desportes, en s'attachant à lui, n'était pas uniquement poussé par l'ambition.

[17] Voir, aux Archives de Seine-&-Oise, le fonds des Vaux de Cernay, cart. 34.

L'emploi que Regnier tenait auprès du cardinal de Joyeuse était assez modeste. Le secrétaire de l'Éminence était d'Ossat, qui devint cardinal en 1599, à l'âge de soixante-trois ans. Au-dessous de ce personnage se trouvait un attaché laïque, J. de Montereul, que l'on rencontre au service du cardinal en 1606, longtemps après que Regnier a quitté le prélat. Notre poëte ne vient qu'en troisième ordre. Au reste, il ne faut point s'étonner du peu d'importance des fonctions dévolues à Regnier. Les ambassades françaises en Italie n'offraient alors pas de plus grandes charges aux beaux esprits qui se laissaient attacher à la carrière diplomatique. Rome, devenue le théâtre d'intrigues de toutes sortes, le champ de compétitions sans nombre & sans relâche, n'était nullement la patrie par excellence de la poésie. La politique primait tout. Aux heures de répit, elle dominait encore, & les œuvres nées sous l'inspiration des grands étaient par ordre bouffonnes ou sévères. En France, au contraire, sous les Valois & les premiers Bourbons, les princes, oubliant ou ajournant les affaires sérieuses, se livraient aux poëtes en auditeurs passionnés & dociles.

Cette dernière considération, d'accord avec les données de l'histoire, explique le dégoût & la tristesse qui saisissent à Rome même les poëtes français attachés à des ambassades. Nul d'entre eux n'a mieux rendu cette impression particulière que du Bellay & Magny, & quoiqu'ils aient de beaucoup d'années précédé Regnier dans la ville éternelle, leurs doléances n'en sont pas moins précieuses à recueillir, parce qu'elles montrent mieux que d'autres en quelles mesquineries s'écoulaient des loisirs que l'on

s'imagine tout entiers consacrés à la recherche & à la contemplation du beau.

Panjas, veux tu sçauoir quels sont mes passe-temps?

écrit du Bellay à l'un de ses amis,

Ie songe au lendemain, i'ay soing de la despense Qui se fait chacun iour, & si fault que ie pense A rendre sans argent cent créditeurs contents. Ie vays, ie viens, ie cours, ie ne perds point le temps, Ie courtise vn banquier, ie prens argent d'auance: Quand i'ay depesché l'vn, vn autre recommence, Et ne fais pas le quart de ce que ie pretends. Qui me presente vn compte, vne lettre, vn memoire, Qui me dit que demain est iour de consistoire, Qui me romp le cerueau de cent propos diuers: Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie, Auecques tout cela, dy (Panjas) ie te prie, Ne t'ébahis-tu point comment ie fais des vers?

Après ce tableau réel de la vie intime, voici une esquisse non moins saisissante de l'existence officielle.

Nous ne faisons la court aux filles de memoire, Comme vous qui viuez libres de passion: Si vous ne sçauez donc nostre occupation, Ces dix vers ensuiuans vous la feront notoire. Suiure son cardinal au Pape, au Consistoire, En capelle, en visite, en congregation, Et pour l'honneur d'vn prince ou d'vne nation, De quelque ambassadeur accompagner la gloire: Estre en son rang de garde aupres de son seigneur, Et faire aux suruenans l'accoustumé honneur, Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme: Se promener en housse, aller voir d'huis en huis La Marthe, ou la Victoire, & s'engager aux Juifs: Voila mes compagnons des nouuelles de Rome.

Des citations plus étendues n'ajouteraient rien à ces deux tableaux du parfait secrétaire. Tout y est nettement indiqué, prévu, depuis les devoirs les plus graves jusqu'aux soins les moins sérieux. Ajoutons qu'en un demi-siècle, du temps où du Bellay était à Rome, à l'époque où Regnier y accompagna le cardinal de Joyeuse, les choses n'avaient pas varié. Les acteurs seuls étaient changés. La Marthe & la Victoire avaient été remplacées par d'autres courtisanes.

C'est dans cette existence faite de petits riens que Regnier passa les premières années de sa jeunesse. Rêveur quand il fallait être éveillé, victime des importuns, facile aux _entrants_, bonhomme enfin dans des lieux où il n'est pire qualité, Regnier ne sut tirer aucun avantage d'une situation où de piètres personnages faisaient une grande fortune. Il faut ajouter que par une cruauté du sort, notre poëte se trouvait attaché au prélat le plus actif, le plus remuant & le plus diplomate que l'on puisse imaginer. Archevêque de Narbonne à vingt ans (1582), cardinal l'année suivante, protecteur des affaires de France à Rome en 1586, François de Joyeuse occupait une place considérable à la tête du clergé & parmi les hommes politiques de son pays. Son influence, que la mort de Henri III semblait devoir anéantir, se releva dès 1591, à l'occasion de l'élection de Clément VIII, & deux ans plus tard, Joyeuse, plus puissant que jamais, était chargé de mettre Henri IV dans les bonnes grâces de la papauté. Ce cardinal était toujours en voyage. On le retrouve dans des intervalles très-courts à Narbonne, à Paris & en Italie. Son infatigable activité & sa haute intelligence l'appelaient parfois à des missions toutes spéciales. L'Étoile nous rapporte de lui, sous la date de 1598, un mémoire au roi sur la jonction des deux mers[18].

[18] Voir le _Registre-Journal de Henri IV_, éd. Champ, p. 298. Ce mémoire se trouve également à la Bibl. nat. Manus. Coll. du Puy. V. 88.

Avec un tel maître, Regnier vivait tantôt à Rome, tantôt en France. Desportes possédait près de Paris, à Vanves, une maison de campagne où il recevait ses anciens amis & les poëtes nouveaux. Quoiqu'il terminât sa traduction des psaumes, le vieux maître n'était pas entièrement tourné à la sévérité. Il ne nous est rien resté de ce qui a pu se dire dans ces réunions où Regnier tenait bien sa place lorsqu'il était à Paris; mais un ami de Desportes, le poëte Rapin, a pris soin, dans une curieuse élégie latine[19], de nous conserver les noms des familiers de la maison: du Perron, Bertaud, Baïf le fils, Gilles Durant, Passerat, Gillot, Richelet, Petau, de Thou, du Puy, les frères Sainte-Marthe, Pasquier, Hotman, Certon, Le Mareschal[20] & enfin Thibaut Desportes, frère de l'abbé de Tiron & grand audiencier de France. Malherbe ne paraît pas encore. Il avait été présenté par du Perron à Marie de Médicis, lorsqu'elle débarqua à Marseille; ce fut le commencement de sa fortune. Mais il ne vint à Paris qu'en 1605, & son intimité avec Desportes fut de courte durée. Il contrastait avec tous les personnages cités plus haut par la rudesse de ses manières, & Racan, son disciple, est sur ce point entièrement d'accord[21] avec Tallemant des Réaux, dont nous avons emprunté le récit.

[19] V. Rapin, Œuvres latines & françoises, 1610, pp. 47 à 53, _Philippi Portæi exequiæ. Ad Jacobum Gilotum, majorum gentium senatorem_.

[20] Conseiller au Parlement de Paris que Desportes choisit pour exécuteur testamentaire après lui avoir laissé «un saphix

bleu en tesmoignaige d'amitié.»

[21] _Mémoires pour la vie de Malherbe_, éd. Jannet, II, 262.

«Sa conversation estoit brusque: il parloit peu, mais ne disoit mot qui ne portast. Quelquefois mesme il estoit rustre & incivil, tesmoin ce qu'il fit à Desportes. Regnier l'avoit mené disner chez son oncle; ils trouvèrent qu'on avoit desjà servy. Desportes le receut avec toute la civilité imaginable, & luy dit qu'il luy vouloit donner un exemplaire de ses _Pseaumes_, qu'il venoit de faire imprimer. En disant cela, il se met en devoir de monter à son cabinet pour l'aller querir. Malherbe luy dit rustiquement qu'il les avoit déjà veus, que cela ne méritoit pas qu'il prist la peine de remonter, & que son potage valloit mieux que ses _Pseaumes_. Il ne laissa pas de disner, mais sans dire mot, & après disner ils se separerent & ne se sont pas veus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Desportes, & Regnier, qui estoit son amy & qu'il estimoit pour le genre satyrique à l'esgal des anciens, fit une satyre contre luy qui commence ainsi:

«_Rapin_, _le favory_, &c.[22]»

[22] Tall., _Hist. de Malherbe_, I, 275.

Malherbe avait du reste ouvert les hostilités contre Regnier lui-même. Dans sa haine, on pourrait dire sa jalousie, de toute métaphore, il essaya quelque temps auparavant de déprécier le neveu de Desportes dans l'esprit du roi. Il est douteux qu'il ait réussi. Une louange mal tournée est toujours une louange. Aux yeux de ceux à qui elle s'adresse, elle échappe à toute critique par ce qu'elle a de flatteur. Voici l'anecdote de Tallemant:

«Malherbe avoit aversion pour les figures poétiques, si ce n'estoit dans un poëme épique; & en lisant à Henri IVe une élegie de Regnier, où il feint que la France s'éleva en l'air pour parler à Jupiter & se plaindre du miserable estat où elle estoit pendant la Ligue, il demandoit à Regnier en quel temps cela estoit arrivé? Qu'il avoit demeuré tousjours en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'estoit point aperceu qu'elle se fust enlevée hors de sa place[23].»

[23] Tall., _Hist. de Malherbe_, I., 294.

La querelle de Malherbe & de Desportes ne poussa pas seulement Regnier à écrire sa neuvième satire. Maynard, le disciple de Malherbe, s'étant permis quelque quolibet sur Desportes ou sur Regnier, qui tous deux ne prêtaient que trop aux mauvaises plaisanteries, le satirique s'échauffa & résolut d'avoir par l'épée raison des moqueurs que sa plume n'avait pas effrayés. C'est encore à Tallemant qu'il faut demander le récit d'une affaire où l'offensé garda le beau rôle depuis le commencement jusqu'à la fin.

«Regnier le satirique, mal satisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il estoit encore au lit; Maynard en fut si surpris & si esperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre son haut de chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodeve de les venir séparer quand ils seroient sur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le comte s'estoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantost il soustenoit qu'une espée estoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ses bottes; les chaussons estoient trop estroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte paroist. Maynard pourtant ne put dissimuler: il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des re-

proches, & luy dit que pour peu qu'ils eussent esté gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper cent fois la gorge[24].»

[24] Tall., _Duels & accommodements_, VII, 609.

Ce n'était pas seulement la haine des métaphores qui poussait Malherbe à des sentiments d'hostilité contre Desportes & son neveu. Des raisons infiniment moins platoniques guidaient le poëte normand. Ce campagnard trouvait dans l'abbé de Tiron l'affirmation de tous ses défauts. Il était pauvre, incivil dans ses allures & compassé dans ses vers. Desportes était riche; malgré son âge, il était d'une affabilité exquise; & ses poésies avaient de la souplesse & de l'élégance. Du côté de Regnier, Malherbe avait bien d'autres sujets d'inquiétude. Le poëte chartrain était lié avec d'audacieux railleurs, les uns fort bien en cour & les autres de bonne roture. Cette école satirique, qui s'attaquait avec une étrange violence à tous les personnages ridicules, donnait beaucoup de soucis à Malherbe. Elle avait à sa tête Motin, Sigognes, Regnier & Berthelot. Motin & Regnier étaient protégés du roi. Sigognes, gouverneur de Dieppe, était le secrétaire de la marquise de Verneuil; Berthelot, qui n'avait aucune attache officielle, s'était rendu important par son audace & sa pétulance. Il prit à partie Malherbe[25], se moquant du poëte & de ses amours en termes d'une crudité inouïe. Malherbe, pour imposer silence à ce rimeur qui l'attaquait dans sa galanterie, dans ses vers & dans sa noblesse, sur quoi il était fort chatouilleux, fit administrer des coups de bâton à Berthelot par un gentilhomme de Caen du nom de la Boulardière. Il espérait avoir ainsi raison d'un mauvais plaisant, mais l'admirée de Malherbe, la vicomtesse d'Auchy, ayant donné son approbation à la bastonnade, Berthelot se vengea durement. Il poursuivit la dame de ses sarcasmes, & pour lui rendre

plus piquantes les railleries qu'il propageait contre elle, il en empruntait le texte aux pièces même où Malherbe exaltait les mérites de la vicomtesse[26]. Regnier eut à son tour à souffrir de la turbulence de Berthelot. La chronique scandaleuse ne dit pas de quel côté venaient les torts; mais il est à remarquer que, dans l'ode où Sigognes a rapporté le combat des deux poëtes, Regnier joue constamment le rôle de l'agresseur, vis-à-vis de son adversaire:

Berthelot de qui l'équipage Est moindre que celuy d'vn page.

Sur luy de fureur il s'advance Ainsi qu'vn pan vers vn oyson, Ayant beaucoup plus de fiance En sa valeur qu'en sa raison Et d'abord lui dict plus d'iniures Qu'vn greffier ne faict d'ecritures.

Berthelot auec patience Souffre ce discours effronté, Soit qu'il le fit par conscience Ou de crainte d'être frotté, Mais à la fin Regnier se ioue D'approcher la main de sa joue.

Aussitost de colere blesme, Berthelot le charge en ce lieu D'aussi bon cœur comme en caresme Sortant du service de Dieu Vn petit cordelier se rue Sur une pièce de morue.

[25] Voir Tallemant des Réaux, éd. Techener, in-8°, 1854, I, 320, notes.

[26] Le lecteur trouvera dans Tallemant, édit. cit., tom. I, 335, l'indication des pièces satiriques de Berthelot contre la vicomtesse d'Auchy.

Cette grande querelle eut lieu en 1607. Elle n'est point une lutte entre ennemis, la longanimité de Berthelot en fait foi. Elle paraît plutôt une scène de reproches changée par la vivacité irréfléchie de l'un des acteurs en une scène de violence. Une raison

sérieuse peut être invoquée en ce sens. Deux ans après cet incident, en 1609, un livre publié à l'instigation de Berthelot, _les Muses gaillardes_, contient pour la première fois le récit du combat, &, par égard pour le poëte battu, les noms des lutteurs ont été changés, ils s'appellent Barnier & Matelot.

L'école satirique, dont les maîtres ont été désignés plus haut, est aujourd'hui tombée dans l'oubli. Elle s'est pourtant signalée par la production d'œuvres caractéristiques. On lui doit la publication d'anthologies aujourd'hui fort recherchées des bibliophiles: _la Muse folastre_ (1603), _les Muses incogneues_ (1604), _les Muses gaillardes_ (1609), _les Satyres bastardes du cadet Angoulevent_ & _le Labyrinthe d'amour_ (1615), _le Recueil des plus excellens vers satiriques_ (1617), _le Cabinet satyrique_ (1618), _les Délices satyriques_ (1620) & enfin _le Parnasse satyrique_ (1622). Ici encore Berthelot apparaît dans toute sa pétulance. C'est lui qui est le promoteur de toutes ces œuvres malsaines. Contenu jusqu'à la mort de Motin, son ami, par l'autorité de ce dernier, il donne, à partir de 1616, toute carrière à son avidité de scandale, il accole à l'œuvre de Regnier, qu'il proclame ainsi le maître du groupe, les pièces qui entreront plus tard dans le _Cabinet satyrique_, & ne s'arrête enfin, après la publication du _Parnasse_, que devant l'arrêt qui le frappe avec Théophile, Colletet & Frenicle.

On est surpris de ce débordement de la poésie pendant les vingt premières années du XVIIe siècle. L'histoire politique donne le secret de tant de laideurs. Les guerres de religion, les luttes de la Ligue avaient jeté tous les esprits dans un grand trouble. Les haines furieuses auxquelles les partis avaient obéi pendant de longues années s'apaisaient. Elles faisaient place à

des sentiments plus calmes, mais encore trop proches des emportements de la veille pour n'en avoir pas conservé quelque violence. Tout se pacifiait lentement. L'esprit de raillerie seul ne capitulait pas. En lui s'étaient réfugiées les colères inassouvies. Aussi les poésies satiriques de 1600 à 1620 dénotent-elles plutôt un trouble passager qu'une corruption durable, & des excentricités de débauche plutôt que des habitudes d'impudeur. Les brutalités de la moquerie n'épargnaient pas même Henri IV. Sigognes, à l'occasion du siége d'Amiens, gourmanda crûment le roi trop occupé de galanteries. Beautru écrivait l'_Onosandre_ contre le bonhomme Montbazon. La satire était partout: pour les grands à la cour, & pour le peuple au théâtre. Dans un sixain qui vaut une page d'histoire, le poëte contemporain, d'Esternod, a conservé les noms des acteurs justiciers des ambitieux grotesques, des personnages ridicules & des dames galantes:

Regnier, Bertelot & Sigongne Et dedans l'hôtel de Bourgongne, Vautret, Valeran & Gasteau Jean Farine, Gautier Garguille, Et Gringalet & Bruscambille En rimeront vn air nouveau.

La pléiade à la tête de laquelle se trouvait Regnier était ainsi en grande réputation, & les apprentis satiriques l'invoquaient au début de leurs poëmes. Les uns, à défaut de verve, avaient pour eux le souvenir des maîtres moqueurs, les autres avaient tout à la fois l'esprit & l'admiration de leurs modèles. Parmi les derniers, Saint-Amant, dans sa pièce de _la Berne_, a dit:

Chers enfans de la medisance... Vous que Mome en riand aduoue, Et dont les escrits font la moue A quiconque seroit si sot Que d'en oser reprendre un mot; Regnier, Berthelot & Sigongne...

Nous croyons avoir établi l'existence d'une école de satiriques opposée à l'école de Malherbe. Mais l'antagonisme littéraire n'excluait pas les rapprochements de l'inspiration, & plus d'une fois les rangs se mêlèrent. Maynard & Racan lui-même, l'auteur de douces bergeries, ont laissé des traces de leur voyage au _Parnasse satyrique_. D'autre part, Motin figure à côté de Malherbe dans les recueils des plus excellents vers du temps[27], & Regnier, placé au seuil du _Temple d'Apollon_, commence par une de ses élégies la série des poëmes qui composent cette anthologie.

[27] Ces recueils n'ont pas été moins nombreux que les anthologies satiriques dont nous avons donné la liste. Les plus importants sont: _les Muses françoises ralliées de diverses parts_, par le sieur Despinelle, Lyon, 1603; _le Parnasse des plus excellents poetes de ce temps_, Paris, 1607; _le Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps_, Paris, 1609; _le Temple d'Apollon_, Rouen, 1611; _les Délices de la poésie françoise_, de Rosset, Paris, 1615; _le Cabinet des Muses_, Rouen, 1619.

Quelque amour que Regnier eût pour la raillerie, la gausserie, comme on disait alors, il faut reconnaître qu'il y apportait une certaine réserve. Aucune des pièces où il s'abandonne aux licences de la satire n'a paru signée de lui. Les trois éditions de ses œuvres publiées de son vivant ne comprennent aucun poëme d'une inspiration trop libre. Il y a mieux, par un sentiment de délicatesse dont un observateur attentif saisit aisément la portée, il a, dans l'édition de 1609, accrue de deux pièces nouvelles, les satires X & XI, placé la satire adressée à Freminet devant le Discours au Roi, afin d'éviter, pour ce dernier poëme, le voisinage du tableau que Brossette appelle pudiquement _le Mauvais Gîte_.

Les excentricités poétiques de Regnier nous ont été révélées après sa mort, &, selon toute prévision, contre son gré, car il n'échappera à personne que, dès 1613, les œuvres de Regnier sont grossies de stances & d'épigrammes d'un ton cru, formant le contraste le plus inattendu avec les satires mêmes où le poëte s'égaye en toute liberté. Un éditeur, ami de Regnier, passionné pour ses moindres productions, a tiré de l'ombre les pages que l'auteur avait condamnées, & qu'il regardait comme l'écume de son esprit. Plus tard, Berthelot & les imprimeurs du _Cabinet_ & du _Parnasse satyriques_ compléteront impitoyablement les indications primitives que l'on peut attribuer à Motin.

C'est à Rome que Regnier s'adonna tout entier à la satire. Le lieu était merveilleusement favorable. Le poëte, dépourvu d'ambition, n'avait à craindre de personne autour de lui des reproches à ce sujet. Malgré les mille petits soins qui constituaient sa charge auprès du cardinal de Joyeuse, il n'était guère entravé dans son penchant pour l'étude ou pour l'observation. Il était dans la Rome d'Horace & d'Ovide, aussi bien que dans celle de la papauté. Les intrigues, qu'il dédaignait de pénétrer, mettaient en mouvement devant lui de curieux personnages. Les aventures galantes avaient pour lui un charme dont il a confessé toute l'influence dans ses vers. Il a conquis de ce côté tout le terrain abandonné par lui dans la carrière diplomatique. Venu trop jeune à Rome, avec un tempérament très-ardent, il a de trop bonne heure goûté les enchantements des Circés romaines. Maintes fois cependant il est parvenu à s'arracher à leurs embrassements, & ces heures d'indépendance nous ont donné le poëte que nous admirons.

Dans ces retours à lui-même, Regnier étudiait les poëtes latins dont les vers offraient à sa curiosité paresseuse les portraits d'originaux indestructibles; & les types qu'il ne pouvait trouver dans Horace ou dans Ovide, il les rencontrait dans les poëtes burlesques de l'Italie contemporaine. Il n'est même guère douteux que Regnier ne soit entré en relations avec l'un d'entre eux, César Caporali, secrétaire du cardinal Acquaviva[28]. Ce poëte avait soixante-six ans, lorsque Regnier arriva à Rome, & ses œuvres furent publiées[29] peu de temps après, avec les satires du Berni, du Mauro, dont il continuait la tradition. Soit que Regnier ait personnellement connu cet écrivain, ou qu'il ait été poussé par d'autres à étudier ses ouvrages, il s'inspira de ses _Capitoli_. Il a notamment imité la satire _del Pedante_, écrite contre un pédant orgueilleux.

[28] En décembre 1597, Joyeuse revint en France & laissa le cardinal Acquaviva à Rome, comme vice-protecteur des affaires de France. Voir d'Ossat, lettres, &c.

[29] In Venetia, presso G. B. Bonfudino, 1592. Rime piacevole di Cesare Caporali, del Mauro, e d'altri autori.

Il a également fait des emprunts aux _Capitoli_ du _Mauro_, _in dishonor dell' honore_[30] pour sa IVe satire. Mais tout en prenant de ci de là dans autrui, Regnier, copiste indocile, plutôt en quête d'un cadre que d'un sujet, modifiait toutes les données du poëme, dans lequel on serait mal à propos tenté de le voir commettre de laborieux plagiats. Sur le sol remué par d'autres, Regnier prenait pied pour un instant, il faisait des reconnaissances, puis bientôt emporté par son inspiration, il modifiait le plan primitif. Il abandonnait ce qui aurait gêné son allure, substituait ses vues à celles dont la beauté lui paraissait peu saisissante,

& accumulait des aspects là où le vide occupait trop d'espace. Pour se convaincre de l'originalité de Regnier dans l'imitation, il suffit de comparer la satire VIII avec celle d'Horace (I, 9), _Macette_ & l'_Impuissance_ avec les élégies d'Ovide (_Amours_, I, 8, & III, 7). Ce parallèle attrayant met en pleine lumière le génie de Regnier, & montre combien était maître de lui ce poëte qui, dans l'assujettissement même, échappe à toute entrave, & se montre original où de plus célèbres que lui se sont fait un nom.

[30] Il primo libro dell' opere burlesche di Francesco Berni, del Mauro,... in Firenze. 1548, ff. 99 à 162 & 117 à 122.

Cette qualité dominante, qui élève Regnier au premier rang, avait appelé sur lui l'attention du frère de Sully, Philippe de Béthune, ambassadeur auprès du Saint-Siége. On s'est un peu trop empressé de dire que le poëte chartrain avait suivi ce diplomate à Rome en 1601. Nous avons, au contraire, vu par un extrait de la correspondance de du Perron à la date du 9 novembre 1602, que Regnier était alors en France & qu'il faisait encore partie de la maison du cardinal de Joyeuse. Il est même douteux qu'il ait eu d'autre patron que ce prélat. La vérité bien probablement est que, porteur de communications confidentielles échangées entre François de Joyeuse & Philippe de Béthune, dont le cardinal d'Ossat a vanté l'exquise affabilité, Regnier aura su gagner les bonnes grâces de l'ambassadeur de Henri IV. De là cette VIe satire, que Regnier n'eût certes point dédiée à un maître, & ces chansons auxquelles il fait allusion dans la même pièce. Il ne nous est rien resté de ces créations légères que Regnier traitait comme ses fantaisies satiriques, demandant pour elles le bon accueil d'un seigneur aimable, non l'approbation de la postérité.

Une autre raison paraît faire obstacle à la tradition d'après laquelle Regnier aurait été le secrétaire de Philippe de Béthune. Le frère du surintendant est resté cinq ans à Rome[31]. Or Regnier, pendant ce temps, est en voyage, tantôt en Italie, tantôt à Paris. Ici, son patron le laisse livré à lui-même, partageant ses loisirs entre la pléiade dont il est l'âme, & son oncle qui lui impose des travaux dont il ne veut plus se charger.

[31] Ses instructions sont datées du 23 août 1601. V. Manus. de la Bibliothèque nationale, F. fr. 3484. Ses dernières lettres sont de décembre 1605.

Tallemant a raconté, avec la bonhomie propre aux chroniqueurs de ce temps-là, un incident qui dut soulever un grand orage dans la maison de l'abbé de Tiron. Cet homme circonspect commit un jour une grosse imprudence. Il en fut cruellement puni. Rien n'indique toutefois qu'il en ait gardé rancune à son neveu. Pour un sot, il n'est pas de colère durable entre amis, à plus forte raison entre parents:

«Desportes estoit en si grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages pour en avoir son sentiment. Un advocat luy apporta un jour un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de se deslivrer de cette fatigue. En un endroit cet advocat disoit:

Ie bride icy mon Apollon.

«Regnier escrivit à la marge:

Faut auoir le ceruau bien vide Pour brider des Muses le Roy; Les Dieux ne portent point de bride, Mais bien les Asnes comme toy.

«Cet advocat vint à quelque temps de là, & Desportes luy rendit son livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien belles choses. L'advocat revint le lendemain, tout bouffy de colère, &, luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne se mocquoit pas ainsy des gens. Desportes reconnoist l'escriture de Regnier, & il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la chose s'estoit passée, & le pria de ne lui point imputer l'extravagance de son nepveu[32].»

[32] Tall., _Hist. de des Portes_, I, 96.

Desportes mourut, le 6 octobre 1606, en son abbaye de Bonport, où il fut enterré[33]. L'opulent abbé ne laissait rien à son neveu[34], & le testament, découvert en 1853 par MM. Chassant & Bréauté, dans les Archives de la vicomté de Pont-de-l'Arche, est venu confirmer d'une manière plus intime encore l'inexplicable situation faite à Regnier par un oncle qui ne marchandait guère sa protection aux étrangers. Avant de juger Desportes sur ce point & de le condamner, il faut lire avec attention l'expression de ses volontés dernières. Après avoir laissé à ses héritiers les biens qui lui sont venus par successions paternelles & maternelles, & les parts acquises d'eux en l'état où elles sont, il lègue à son frère de Bévilliers tous ses biens, meubles, acquêts & conquêts. Il donne quittance à sa sœur Simonne de toutes les sommes dont elle était débitrice tant en principal qu'en intérêt, & il ajoute qu'il la tient quitte de tout le maniement qu'elle a eu de son bien jusqu'au jour de son décès, moyennant qu'elle baille mille écus à la fille aînée Dupont Girard, sa nièce. Simonne Desportes était veuve depuis neuf ans, son mari était mort en 1597, à Paris, où il avait été envoyé pour traiter d'affaires intéressant la ville de Chartres. L'abbé, qui avait une nombreuse famille, ne

crut pas devoir favoriser deux têtes dans la même branche. Il était du reste fondé à penser que sur ses quatre abbayes de Bonport, de Josaphat, de Tiron & des Vaux de Cernay, Mathurin Regnier, alors bien en cour, ne faillirait point d'en obtenir une.

[33] V. _Gallia christiana_, XI, 669, l'épitaphe que son frère fit inscrire sur son tombeau & à la suite l'éloge de Sainte-Marthe. Voir aussi Lenoir, _Musée des monuments français_.

[34] Desportes obtint, le 31 mai 1583, un canonicat en l'église de Chartres. Il résigna cette prébende en faveur de son neveu, Jean Tulloue, qui prit possession le 11 janvier 1595. V. Souchet, _Histoire de Chartres_, t. II, dans les Mémoires de la Société archéologique d'Eure-&-Loir.

Ce qui donne quelque valeur à toutes ces suppositions est le passage suivant d'une élégie latine de Rapin. Ce poëte, ami de Desportes & de Regnier, a décrit dans cette pièce déjà citée[35] les obsèques de l'abbé de Bonport, & quoiqu'il ait donné à cette cérémonie une grandeur qu'elle n'a pu avoir, puisque le service funèbre n'eut point lieu à Paris, il n'est pas douteux cependant que Rapin n'ait voulu, dans ce dernier hommage, se montrer l'interprète fidèle des regrets témoignés au mort par tous ceux qui l'avaient connu. Voici donc les vers dans lesquels Rapin nous fait voir, derrière le cercueil de Desportes, son frère Thibaut & Mathurin, son neveu.

[35] V. plus haut, page XXXIII.

Primus ibi frater lente Beuterius ibat Ante alios largis fletibus ora rigans. Illum non solantur opes, fundique relicti: Nec pietas, & amor frena doloris habent. Hinc tu tam charo capiti Reniere superstes Portœum sequeris proximitate genus; Virtutumque

quibus clarebat avunculus hæres Nativam ore refers ingenioque facem[36].

[36] Rapin, Rec. cit., p. 50. _Portœi exequiæ_.

Cette courte citation permet d'affirmer qu'aucune mésintelligence ne subsistait entre Desportes & Regnier. A l'époque où cette élégie fut écrite, les dispositions dernières de Desportes étaient connues. Si elles avaient pu être considérées comme un témoignage de disgrâce, Rapin n'eût pas placé Regnier à côté de son oncle, le grand audiencier de France, Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers. Dans ce rapprochement, le poëte latin a montré les sentiments dont étaient pénétrés ses personnages, & ses vers peuvent être invoqués avec autant de confiance qu'un document historique.

Il ne fallut pas moins qu'un fils du roi pour empêcher Regnier de succéder à l'une des abbayes dont était pourvu Desportes. Mais ce prince, illégitime enfant de Henri IV & de la marquise de Verneuil, était si jeune alors, qu'on a tout lieu de croire à des machinations particulières pour expliquer la mauvaise fortune du poëte. Henri de Bourbon, fils de Catherine-Henriette de Balzac, avait six ans[37] lorsqu'il reçut les abbayes de Bonport, de Tiron & des Vaux de Cernay[38]. Un puissant, blessé par Regnier, prenait sa revanche & écartait le satirique des bénéfices auxquels il avait quelque droit de prétendre, &, pour lui opposer un obstacle insurmontable, allait chercher chez le roi lui-même le successeur de Desportes. Les investigations les plus serrées n'ont pu conduire à la découverte du mauvais génie dont l'influence l'emporta. Néanmoins Regnier reçut une compensation; & ce fut par l'influence du marquis de Cœuvres[39], le frère de Gabrielle d'Estrées, qu'il obtint, sur l'abbaye des Vaux de Cernay, une pension

de 2,000 livres. D'après Tallemant[40], le véritable chiffre aurait été de 6,000 livres, & à l'époque où Regnier recevait ce bénéfice, il se trouvait en possession d'un canonicat à Chartres. Sur le premier point, le témoignage de Regnier vient dissiper toute incertitude. Après la mort du roi, le poëte éprouva quelques difficultés dans le payement de sa pension, &, au milieu de ses tracasseries, il adresse à l'abbé de Royaumont une épître burlesque où il s'exprime ainsi:

On parle d'vn retranchement, Me faisant au nez grise mine, Que l'abbaye est en ruine, Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut, Les deux mille francs qu'il me faut[41].

[37] Il était né en octobre 1601. V. le P. Anselme, _Maison royale de France_.

D'après la _Gallia christiana_, Henri de Bourbon naquit en février 1603. C'est la date de la légitimation.

[38] Josaphat ne fut pas donnée à Henri de Bourbon. En voici probablement le motif. Dès 1594, Desportes avait fait un partage des biens de l'abbaye avec ses moines. Il ne convenait pas qu'un prince reçût un bénéfice appauvri de la sorte. Voir, pour la suite des fortunes de l'abbaye, la _Gallia christiana_, VIII, 1285.

[39] Le marquis de Cœuvres, Annibal-François d'Estrées, épousa en premières noces la fille de Philippe de Béthune. Vingt-six ans avant son expédition de la Valteline (1626) où il mérita le bâton de maréchal de France, il fit une campagne en Savoie. Bien qu'un peu fantasque, il a été très-considéré de son temps comme militaire & comme politique. Il a laissé des mémoires sur les deux régences de Marie de Médicis (1610 à 1617) & d'Anne d'Autriche (1643 à 1650). Ces derniers sont demeurés inédits.

[40] _Historiettes_, éd. in-8°, I, 95.

[41] V. p. 203. Pièce publiée pour la première fois par les Elzéviers, 1652.

A l'égard du canonicat de l'église de Chartres, deux dates ont été proposées par les biographes. D'après Brossette, Niceron & l'abbé Goujet, Regnier aurait, le 30 juillet 1604, pris possession d'un canonicat obtenu par dévolut en l'église de Chartres pour avoir dévoilé une supercherie indigne. Le résignataire, afin d'avoir le temps de se faire admettre à Rome, avait pendant plus de quinze jours tenu cachée la mort du dernier titulaire, dont le corps avait été enterré secrètement. Puis une bûche installée dans le lit du défunt avait, après l'arrivée des bulles de la chancellerie romaine, reçu les honneurs publics de la sépulture due au chanoine trépassé.

Telle est la légende dont le dernier épisode est la nomination de Regnier. Il avait découvert la fraude; on cassa la résignation, & il obtint par dévolut le canonicat devenu vacant. L'épigramme sur Vialard, rapportée par Ménage dans l'_Antibaillet_[42], a contribué à accréditer cette révélation singulière dans l'esprit de Brossette; mais il n'osa point aller jusqu'à déclarer que Vialard, compétiteur de Regnier pour le canonicat de Notre-Dame de Chartres, fût en même temps l'auteur de la supercherie portée à sa connaissance. M. Viollet-le-Duc n'a admis l'historiette ni dans son édition de 1822, ni dans celle de 1853. M. Lacour l'a également rejetée par un sentiment de défiance étendu à toutes les particularités bizarres de la vie de Regnier[43]. M. de Barthélemy s'est prononcé hardiment contre Vialard, & les autres éditeurs se sont bornés à répéter sans examen ce qu'avait écrit Brossette.

[42] 1688, II, 343.

[43] Cette défiance aurait dû empêcher M. Lacour de publier _en français_ la profession canonique de Regnier, comme le seul autographe que nous ayons du poëte.

Avec M. Viollet-le-Duc, M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-&-Loir, s'est montré hostile à une anecdote dont l'origine est obscure & dont le caractère est douteux. Pour prendre parti dans le même sens, les nouveaux biographes de Regnier peuvent invoquer de sérieuses considérations. Tout d'abord notre poëte a succédé à Claude Carneau[44], & le décès de ce chanoine ne paraît avoir été signalé par aucune circonstance extraordinaire[45]. D'un autre côté, Félix Vialard, en qui l'on serait tenté de voir le compétiteur déjoué par Regnier, était prieur de Bû, près Dreux. Le 2 octobre 1613, il est devenu chanoine de Chartres. Peut-on dès lors, en l'absence d'informations précises, supposer que ce prêtre ait commencé sa carrière[46] par des manœuvres sacriléges? Ne convient-il pas enfin d'observer que la prise de possession de Regnier n'est pas du 30 juillet 1604, mais bien du 3 juillet 1609? Cette dernière date est établie par le texte de la profession canonique dont nous devons la découverte à M. Merlet. Ce document, reproduit plus bas en fac-simile d'après le livre de réception des chanoines de Chartres, est conçu en ces termes:

Ego Mathurinus Renier canonicus Carnotensis, juro & profiteor omnia & singula quæ in professione fidei continentur[47] a me emissa[48] coram dominis de capitulo &[49] suprascripta. Ita deus me adjuvet. Actum Carnuti anno Domini 1609, die 3° julii.

M RENIER

[44] «Par mort,» ajoute le Registre de réception des chanoines dont M. Lecocq a bien voulu m'envoyer un extrait.

[45] Les funérailles de Carneau offrent cependant une particularité. Elles furent accomplies pendant la nuit. Voici du reste l'extrait des registres de l'état civil de la paroisse de Saint-Saturnin:

«Le 15e juin 1609, déceda discrète personne maistre Claude Carneau, vivant chanoyne de Chartres, & fut inhumé en l'église de céans _nuictamment_.»

[46] La carrière ecclésiastique de Félix Vialard ne fut pas brillante. Elle semble avoir été arrêtée court. En 1622, il quitta le diocèse de Chartres pour celui de Meaux, où il mourut le 4 juillet 1623, doyen du chapitre, à l'âge de trente-six ans. Cependant son frère puîné, Charles, est devenu général des Feuillants & évêque d'Avranches, & son neveu, Félix, né en 1613, a été nommé évêque de Châlons-sur-Marne à vingt-sept ans.

[47] La lecture de ce mot a soulevé bien des doutes. Mon compatriote, M. Ulysse Robert, de la section des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a lu dans les deux parties de ce mot: _Christiane_. M. Léopold Delisle, juge de la question, a approuvé le sens fourni par cette lecture. M. Lucien Merlet, d'autre part, tout en reconnaissant qu'il y a matière à difficulté, invoque pour maintenir _continentur_, la comparaison des autres formules de profession, où le mot douteux se retrouve toujours, & peu lisiblement écrit.

[48] Ici trois mots biffés: _& supra scripta_.

[49] Surcharge. Sous le mot _et_, on lit distinctement _die_.

Cet avancement marque une phase nouvelle dans la vie de Regnier. A compter de ce jour, toutes ses relations se concentrent. Jusqu'ici d'ailleurs nous l'avons vu se mouvoir dans un cercle assez resserré d'amis littéraires, ou d'hommes politiques unis par des liens de famille. Desportes, favori d'Anne de Joyeuse & de Villars, fait attacher son neveu au cardinal, protecteur des affaires de France. Chez son oncle, Regnier a rencontré l'héritier de l'amiral, Georges de Brancas Villars, époux d'une sœur de Gabrielle d'Estrées, & par conséquent le beau-frère du marquis de Cœuvres. Son ami Charles de Lavardin, abbé de Beaulieu à sept ans, évêque du Mans à quinze, était par Catherine de Carmaing, sa mère, parent du comte de Montluc. Bertault, condisciple de Du Perron, avait été poussé par celui-ci chez Desportes. Regnier avait connu Freminet à Rome; dans cette même ville, il avait su intéresser à lui Philippe de Béthune. Il avait rencontré à Vanves Rapin & Passerat. Avec Motin, il se dérobait aux sujétions mondaines que lui imposait le séjour de Paris. Lorsqu'il eut été reçu chanoine de Chartres, il devint bientôt l'hôte assidu de son évêque, Philippe Hurault, fils du chancelier de Chiverny, petit-fils de Christophe de Thou. A ce double titre, le prélat trouvait dans Regnier, en même temps qu'un poëte, un intime, presque un proche.

Cette liaison était particulièrement précieuse pour le poëte chartrain. L'évêque était en même temps un abbé. Il avait un palais épiscopal & des maisons des champs. Ces retraites délicieuses, abbayes de princes, s'appelaient Pont-Levoy, Saint-Père, La Vallace & surtout Royaumont. Le chancelier en avait fait pourvoir son fils dès 1594, avant même qu'il eût quitté le collége de Navarre. Dans l'esprit du vieux politique, l'abbaye de Saint-Père devait assurer à Philippe Hurault la succession de son oncle Ni-

colas de Thou. Ce calcul ne fut pas trompé. En 1598, l'évêque de Chartres mourut. Philippe, nommé au siége épiscopal, ne fut consacré que dix ans plus tard, selon le droit de régale[50].

[50] Voir, sous la date du 28e jour d'aoust 1608, le procès-verbal de réception de Me Philippe Hurault, abbé commendataire des abbayes de Pont-Levoy, Saint-Père, Royaulmont & La Vallée, Conseiller du roy en son conseil d'État & privé, par Claude Nicole, licencié ez lois, chambrier, juge & garde général de la juridiction temporelle du Rév. Père en Dieu, Me Philippe Hurault, évesque de Chartres.

(Biblioth. de Chartres. Papiers de l'abbé Brillon.)

Pour obtenir l'abbaye de Royaumont, le chancelier se tourna vers un autre de ses parents, Martin de Beaune de Semblançay, qui en était le commendataire, & qui occupait l'évêché du Puy. Par suite des prodigalités de ce personnage, la vieille abbaye était fort délabrée, & le peu de revenus qu'on en pouvait tirer étaient saisis par les créanciers du prélat. Le bénéfice n'était donc plus tenable. Martin de Beaune résigna la commande; Philippe Hurault en fit pourvoir son fils par brevet du roi & par arrêt du conseil. Pour prix d'une complaisance qui lui coûta seulement le titre d'abbé, Martin de Beaune jouit jusqu'à sa mort des produits de l'abbaye. Entre les mains de son nouveau maître, la fondation de saint Louis se releva promptement, & reprit bientôt sa place parmi les plus belles résidences du royaume. Regnier fit de longs séjours à Royaumont. Le temps des grands voyages était passé pour lui. Dans cette pittoresque Thébaïde, le poëte goûtait, après bien des années d'agitation stérile, le repos & l'indépendance qui avaient manqué à sa jeunesse. Il semblait même que la fortune, cette grande capricieuse, se tournait vers lui au moment où il ne

la recherchait plus. Il avait été chargé d'écrire les poëmes & les devises de l'entrée de Marie de Médicis à Paris, après son couronnement à Saint-Denis. La mort de Henri IV survint inopinément & ces projets de fêtes pompeuses firent place à des cérémonies funèbres[51]. Regnier perdait avec son roi le seul protecteur qui lui était resté. A partir de ce moment, le poëte, rebuté par les déceptions, se replie sur lui-même. Il devient irritable & ne se manifeste plus que par des plaintes. Mais si son humeur est aigrie, son génie reste intact. Des transports de sa colère, il écrit son admirable satire de _Macette_[52]. Ressaisi enfin & égaré par le démon de sa jeunesse, quoiqu'il s'en défende devant Forquevaus, il meurt à Rouen, où il était allé chercher clandestinement, où il croyait avoir trouvé la guérison d'un mal inavouable.

[51] J'ay veu de Regnier escrit à la main, l'entrée qui devoit être faite à la reyne Marie de Medicis à Paris, avec toutes les inscriptions composées par luy. Mais la mort de Henri IV survenuë inopinément, empecha cette grande ceremonie & fit supprimer cet ouvrage. Il est facile de voir dans ces vers que Regnier aymoit la desbauche.

(Rosteau, _Sentences sur divers escrits_. Manuscrit de la Bibl. Sainte-Geneviève.)

[52] Ce poëme fut accueilli avec une grande faveur, &, en 1643, il contribuait encore, pour beaucoup, à la vogue constante des œuvres du poëte chartrain. Le maître des Comptes Lhuillier, père de Chapelle, écrivait au grave mathématicien Bouillaud, chez M. de Thou: «Je vous prie de chercher sur le Pont-Neuf, ou en la rue Saint-Jacques, ou au Palais, les Satyres; elles se vendent imprimées seules, in-8°. Ce sont celles que j'aymerois le mieux; mais je crains qu'elles ne soient mal aisées à trouver. Il y en a

d'autres fort communes, imprimées avec un recueil d'assez mauvais vers & mal imprimées. A défault des autres, vous prendrés celles là s'il vous plaist & séparerés les Satyres, que vous m'envoirés dans un paquet tout comme vous les aurés tirées. Mais il y a encore à prendre garde qu'en une impression ancienne la _Macette_ manque, qui est la meilleure pièce & qui commence: _La fameuse Macette_.» Cet extrait de la correspondance de Lhuillier avec Bouillaud, donné par M. Paulin Paris dans le quatrième volume de son édition de Tallemant, est doublement précieux. Il nous montre à quel degré de rareté étaient déjà parvenues, trente ans après la mort de Regnier, les éditions originales des satires.

«Regnier, dit Tallemant, familier avec les plus répugnantes confidences, Regnier mourut à trente-neuf ans à Rouen, où il estoit allé pour se faire traiter de la verolle par un nommé Le Sonneur. Quand il fut guéry, il voulut donner à manger à ses médecins. Il y avoit du vin d'Espaigne nouveau; ils lui en laissèrent boire par complaisance; il en eut une pleurésie qui l'emporta en trois jours[53].»

[53] _Hist. de Desportes_, éd. in-8°, I, 96.

Regnier mourut dans l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, rue de la Prison, proche le vieux marché. Ses entrailles furent déposées dans l'église Sainte-Marie-Mineure, que l'on voit encore au coin de la rue des Bons-Enfants où elle sert aujourd'hui de synagogue[54]. Le corps du poëte, enfermé dans un cercueil de plomb, fut, selon son vœu, inhumé à l'abbaye de Royaumont.

[54] V. La _Revue de Normandie_, année 1868, p. 611.

La réputation de Regnier, déjà grande de son vivant[55], s'accrut encore après lui. Cet hommage à la mémoire du poëte est at-

testé d'abord par les nombreuses éditions qui furent données de ses œuvres de 1613 à 1626. Pendant ce court espace de temps, les satires furent réimprimées chaque année. Il y a plus, on connaît pour 1614 cinq éditions[56] de Regnier.

[55] On lit dans le _Registre-journal de Henry IV_, par l'Estoile, édition Champollion, t. II, p. 494, sous la date du 15 janvier 1609:

«Le jeudi 15, M. D. P. (Du Puy) m'a presté deux satyres de Reynier, plaisantes & bien faites, comme aussi ce poete excelle en ceste maniere d'escrire, mais que je me suis contenté de lire, pour ce qu'il est après à les faire imprimer.»

Et plus loin:

«Le lundi 26, j'achetai les Satyres du sieur Renier, dont chacun fait cas comme d'un des bons livres de ce temps, avec une autre bagatelle intitulée: _le Meurtre de la Fidélité_, espagnol & françois. Elles m'ont cousté les deux, reliées en parchemin, un quart d'escu.»

[56] Rouen, Jean du Bosc; Paris, Ant. du Breuil, Pierre Gobert, Lefevre, & Abr. Guillemau.

Au-dessus de ces preuves matérielles de l'estime des contemporains, il faut placer des témoignages plus motivés. Sur ce point, l'histoire nous réserve mainte surprise, car Regnier a eu pour admirateurs des esprits absolument opposés, dont on pourrait dire qu'ils ne sont jamais tombés d'accord si ce n'est au sujet du poëte chartrain.

Au premier rang des juges de Regnier, se place le père Garasse. Indépendamment de sa prédilection pour les satires, le

fougueux jésuite, l'adversaire de Pasquier & le dénonciateur de Théophile, trouvait dans leur auteur un auxiliaire pour combattre ses ennemis. A l'un, il reprochait de n'avoir pas, dans son tableau de la poésie française, cité Regnier comme un maître; à l'autre, il faisait un crime de son impiété, lui montrant dans Regnier le pécheur & le pénitent. Les citations des satires abondent non-seulement dans les _Recherches des Recherches_[57], mais dans _la Doctrine curieuse_[58]. Elles constituent pour Garasse un élément de réquisitoire & comme la déposition d'un témoin.

[57] Paris, Chappelet, 1622. Pp. 112, 177, 179, 260, 401, 526, 570, 648, 687, 913 & 951.

[58] Paris, Chappelet, 1623. Pp. 36, 49, 61, 86, 123, 351, 428, 446, 907 & 971.

L'épitaphe de Regnier, tirée des _Recherches_, se retrouve dans _la Doctrine curieuse_, p. 107. Garasse, parlant de l'auteur, le traite «de jeune libertin, lequel se voyant abandonné des médecins en la fleur de son aage, composa luy mesme son épitaphe, au lieu de songer à vne bonne & genéralle confession de sa vie.»

Puis il ajoute: «Il est vray que cette fougue de jeunesse peut estre excusée en certaine manière, & en effect son autheur estant relevé changea bien d'advis & de façon de vivre, quoy qu'il y ait faict des vers assez libertins.

«Morte tamen laudandus erit, nam fine decoro Hoc tantùm fecit nobile, quod periit.»

Il serait assurément fort intéressant d'examiner avec quelque détail le personnage que Garasse a fait de Regnier dans ses deux volumes; mais cette digression nous conduirait trop loin. Ce qui

importait au sujet, la preuve de la vieille réputation de notre poëte, est maintenant établi.

Entre Garasse & Boileau, qui, le dernier venu, mais non le moins autorisé, proclama Regnier le maître de la satire, & le choisit hautement pour modèle, apparaissent Colletet & Mlle de Scudéry. L'historiographe de nos poëtes s'était proposé d'écrire une notice importante sur la vie de Regnier. Par malheur, il s'en est tenu aux premières pages de son travail, qui n'a point été achevé. Aucun éclaircissement n'a été donné sur l'existence du poëte. En cette occasion, la curiosité se trouve encore inutilement mise à l'épreuve. Toutefois les considérations générales qui nous restent méritent d'être recueillies. Elles montrent comment Regnier était vu par un critique familier avec tous nos poëtes, & les exagérations mêmes de Colletet sont précieuses pour nous, parce qu'elles ont tout le relief d'une opinion universellement admise. Le morceau que nous allons offrir au lecteur est, en définitive, un portrait du temps. Certains traits sembleront trop lourds, d'autres paraîtront à peine indiqués, toutes ces imperfections tiennent à l'optique d'alors. Elles ajoutent à la sincérité du tableau, qui se recommande par un abandon & une franchise compatibles avec la plus grande justesse.

Colletet prend son récit d'un peu haut. Afin de proportionner la citation qui va suivre au cadre de cette notice, il est nécessaire d'en restreindre les termes au sujet qui nous occupe:

«Le roi Henry le Grand étoit l'ennemy des flatteurs & des lâches. Il lui importoit peu qu'ils fussent publiquement reconnus pour ce qu'ils estoient; si bien que sous son regne, la satyre s'acquit un tel credit, qu'il n'y avoit point de poete à la Cour qui, pour acquerir du nom, ne se proposast de marcher sur les pas d'Ho-

race & de Juvenal, & de faire apres eux des satyres à leur exemple. Mais certes, celuy qui l'emporta bien loin dessus les autres dans ce genre d'écrire, qui offusqua les Motin, les Berthelot & les Sigognes, & qui devint mesme plus qu'Horace & plus que Juvenal en nostre langue, ce fut l'illustre Regnier; esprit en cela d'autant plus admirable qu'entre les nostres, il n'y en avoit pas encore eu qu'il eust peu raisonnablement imiter. Car encore que nos anciens Gaulois eussent composé des sirventes, que François Villon, que François Habert, que Clement Marot & quelques autres eussent fait des Satyres, c'estoit à dire vray, plustost de simples & froids coqs à l'asne, comme ils les appeloient alors, que de veritables poemes satyriques. Aussi Ronsard l'advoue luy-même lorsqu'il dit dans une Elegie à Jean de la Peruse, que jusques en son temps aucun des François n'avoit encore réussi ny dans la satyre, ny dans l'epigramme, ce qu'il espere un jour devoir arriver:

L'vn la satyre & l'autre plus gaillard Nous sallera l'épigramme raillard.

«Mais, si d'un coté il y eut beaucoup de difficultés dans ce travail pour Regnier, il y eut beaucoup de gloire pour luy à l'entreprendre, puisqu'il y réussit de telle sorte que le vray caractere de la Satyre se rencontre dans les siennes, car la Satyre n'a pour fin & pour objet que l'imitation des actions humaines. Quel autre poete les a mieux & plus vivement représentees aux yeux des hommes? Et comme ces actions sont diverses, quel autre en a mieux encore representé l'agreable varieté? Dans la vive peinture qu'il en a faite, ne rend-il pas les unes dignes de pitié & de commiseration, les autres dignes de mespris & de haine, les autres dignes de risée? En effet, c'est dans ses escrits que l'on peut voir

les ambitieux & les avares, les ingrats & les prodigues, les superbes & les vains, les flatteurs & les babillards, les parasites & les bouffons, les medisans & les paresseux, les debauchés & les impies fournir une ample carriere à sa muse ulceree & un libre exercice à sa plume piquante, ce qu'il fait avec tant de sel & de pointes d'esprit, des ironies tellement naturelles & avec des railleries si naïves, qu'il est bien malaisé de le feuilleter sans rire & sans en même temps concevoir l'aversion qu'il prétend inspirer des imperfections & des crimes des hommes. Ainsi cela s'appelle dorer la pilule pour la faire avaler plus doucement. Il guerit insensiblement par elle les uns de leur noire melancolie & degage les autres des attachements coupables, & en cela comme il avoit exactement feuilleté les escrits des anciens poetes latins que j'ay nommés & italiens modernes, il ne feint point d'en transporter les plus beaux traits dans ses escrits, & d'enrichir ainsi la pauvreté de nostre langue de leurs plus superbes despouilles.

«Aussi dès qu'il eut publié ses Satyres, on peut dire qu'elles furent receues avec tant d'applaudissements que jamais ouvrage n'a mieux été receu parmi nous. Les differentes editions qui en ont été faictes dans presque toutes les bonnes villes de France & dans la Hollande mesme, sont des preuves immortelles de cette verité que j'avance.»

Une énumération complète des panégyriques de Regnier serait de peu d'utilité. Le mot d'ordre a été donné par Colletet. Il ne variera guère. Que l'on juge le poëte isolément ou qu'on l'oppose à ses rivaux, il excelle & il l'emporte. Il excelle parmi les satiriques parce que «il peint les vices avec naïveté & les vicieux fort plaisamment. Ce qu'il fait bien est excellent, ce qui est moindre a toujours quelque chose de piquant[59].» Regnier l'emporte sur

Malherbe & sur Boileau, parce qu'il écrit sous la dictée de son franc parler, parce qu'il recherche dans les libertés du langage, & non dans les apprêts du style, les mots les plus propres à rendre sa pensée. Il s'abandonne aux mouvements de l'instinct & répugne aux calculs de la réflexion. Une rudesse généreuse & une sensibilité originale relèvent ce penchant & lui donnent le niveau des plus hautes aspirations.

[59] Mlle de Scudéry, _Clelie_, part. IV, liv. II.

Avec ces tendances positives, Regnier s'est créé une langue vigoureuse qui fournit ample matière à l'étude. Par les archaïsmes dont ses vers offrent de fréquents exemples, il nous ramène en arrière vers les poëtes du milieu du XVIe siècle, dont il a fait sa lecture favorite; par le tour & la vivacité de sa pensée, il nous porte en avant & il devient un des précurseurs de la poésie moderne.

L'Italie a eu quelque influence sur Regnier; mais il ne faut la chercher ni dans le petit nombre de mots étrangers[60] qui se trouvent dans les satires, ni dans les exagérations burlesques dont le portrait du pédant est notamment entaché. Regnier n'a pas subi le joug du comique ultramontain, & la satire de l'_Honneur_, bien qu'elle soit imitée du Mauro, témoigne d'une répugnance marquée pour l'esprit outré de caricature & de bouffonnerie qui est le propre du génie berniesque. C'est par ses mœurs que le poëte montre combien a été puissante sur lui l'action de l'Italie. Il dépeint tout crûment, dans la pleine lumière du ciel romain, avec une impatience de l'effet qui trahit l'homme passionné, le viveur hâté de vivre & d'un tempérament assez fort, d'un esprit assez vigoureux pour suivre longtemps sans être brisé les emportements de sa nature. Pendant la plus grande partie de sa

vie, Regnier a été sous le charme des amours libres. Il s'est quelquefois plaint d'être devenu la victime des importuns, il a été la proie des courtisanes. Malgré ces dangereuses promiscuités, il est demeuré sans flétrissure. Il a échappé au vice par l'amour du beau, &, par sa foi dans l'honneur, il est resté incorruptible au sein des corruptions.

[60] _Barisel_, _catrin_, _matelineux_, _tinel_, _tour de nonne_, _quenaille_, & _faire joug_. Les deux derniers mots étaient entrés depuis longtemps dans notre langue quand Regnier s'avisa d'en faire emploi. _Quenaille_ pour _canaille_, de _canaglia_, a remplacé notre énergique mot de _chiennaille_.

V. Boucicaut, I, 24:

Que il vendroit cher à ceste chiennaille sa mort.

Des italianismes, qui n'existaient pas dans l'édition de 1608, sont entrés dans les réimpressions suivantes. Ainsi _ne coucher de rien moins que l'immortalité_ est devenu, en 1609 & 1612, _ne coucher de rien moins de l'immortalité_. Jusque-là il n'y avait qu'un emprunt du poëte à un idiome voisin du nôtre, l'éditeur de 1613 vint tout compliquer par une faute typographique. Il écrivit ce vers qui n'est d'aucune langue:

Ne touche de rien moins de l'immortalité.

La langue de Regnier porte en elle les traces de toutes les agitations du poëte. Quand l'enchaînement méthodique des mots devient une entrave pour la pensée, ou met obstacle à l'expression d'une autre idée, Regnier n'hésite pas à rompre la période commencée. De là des disjonctions fréquentes qui déconcertent

le lecteur ressaisi plus loin par la justesse & la au prologue de la farce de Cuvier, dans les plaintes de Jacquinot:

Touiours ma femme se demaine Comme ung saillant[61].

[61] Regnier avait poussé ses lectures assez loin. Dans _Macette_, on reconnaît des vers du _Roman de la Rose_.

A donner aiés clos les poins Et à prendre les mains overtes,

dit la Vieille du Roman, & Macette à son tour répète:

A prendre sagement ayez les mains ouuertes.

Cette dernière observation nous amène à la variabilité du participe présent. Dans la plupart des cas, l'accord existe; néanmoins cette règle subit de fréquentes exceptions:

Des chênes vieux Qui _renaissant_ sous toy reuerdissent encore. Ces tiercelets des poetes Qui par les carefours vont leurs vers _grimassans_. Que Ronsard, du Bellay _viuants_ ont eu du bien. Qui _viuans_ nous trahit & qui morts nous profite. O chétifs qui _mourant_ sur vn livre. Puisque _viuant_ ici de nous on ne fait compte.

Comme extension de l'accord, il y a lieu de citer l'exemple suivant:

le Lapite Qui leur fist à la fin enfiler la garite, Par force les _chassants_ my morts de ses maisons.

Dans l'étude de la langue de Regnier, les permutations de lettres ont une certaine importance, & il est d'une grande utilité de distinguer celles qui sont du fonds de la langue de celles qui tiennent aux habitudes typographiques.

Ainsi le mot _roussoyante_ dans ce vers:

De la douce liqueur roussoyante du ciel,

n'est pas, comme l'a supposé Brossette, un dérivé du primitif _roux_. Cette expression est le mot _rosoyante_, de _rosée_. Par permutation _o_ est devenu _ou_, comme dans _trope_, _coronne_, dont on a fait _troupe_, _couronne_. Enfin par un accident typographique assez commun, l'_s_ a été doublé ainsi qu'en d'autres cas l'_ss_ par erreur a été abandonné pour l'_s_ simple. On remarque en effet dans Regnier même cette dernière particularité:

Qu'un esprit si rasis ait des fougues si belles.

L'emploi typographique du _c_ pour l'_s_ a provoqué plus d'une méprise qu'il importe de signaler. _Cycatricé_, qui est une faute d'impression dans l'édition de 1613, a passé pour une leçon exacte & originale; aussi quelques commentateurs sont-ils allés jusqu'à chercher une acception particulière pour ce mot. Malgré tant d'efforts, _cycatrisé_ est l'expression consacrée par les trois premières éditions des satires de Regnier dans lesquelles chacun peut lire ces vers:

Pour moy, si mon habit partout cycatrisé, Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé.

Ces permutations de lettres doivent être examinées de près. Dans l'exemple cité plus haut, la rime offrait un éclaircissement dont il fallait tenir compte. Le sens intime joue encore un plus grand rôle. Il permet seul de conserver ou d'éliminer la lettre propre ou étrangère au mot.

Ainsi, dans la satire VII, Regnier, s'adressant au marquis de Cœuures, lui dit:

Comme a mon confesseur vous ouurant ma pensée De ieunesse & d'amour follement insensée, Ie vous conte le mal où trop enclin ie suis.

Follement insensée est la leçon donnée par 1613. Elle paraît acceptable. Il y a là cependant encore une infidélité au texte original, qui porte:

De ieunesse & d'amour follement incensée.

Sans contredit, ici l'expression l'emporte par la vigueur. Elle nous semble bizarre parce qu'elle n'est pas venue jusqu'à nous; mais elle est bien d'une langue néo-latine en veine de jeunesse & de caprices.

Le cadre restreint de cette notice ne nous permet guère de nous attarder sur tous les points de notre sujet. Des indications rapides & propres à conduire les lecteurs à d'autres découvertes constituent uniquement notre tâche. Souvent une singularité passe pour une erreur, & l'on serait tenté de corriger le texte, lorsque le rapprochement d'autres auteurs vient justifier l'anomalie apparente. Ainsi les mots _Arsenac_, _Jacopins_ & _Juys_ semblent autant de barbarismes. Or les deux premiers mots doivent être conservés: _Arsenac_ est dans Malherbe, & Ménage explique _Jacopins_. Enfin _Juys_ est une prononciation figurée, la lettre _f_ étant muette devant une consonne. Naïfveté, veufve, Juifs.

Touiours iniuste mort, les meilleurs tu rauis, Trois bons princes tu mets hors du conte des vifs[62].

[62] Voir Brachet, _Grammaire de la langue du XVIe siècle_, p. CI.

Si la lecture des auteurs du XVIe siècle est nécessaire pour éclaircir les archaïsmes & les singularités de la langue de Regnier, elle n'est pas moins utile pour déterminer la valeur du poëte comme écrivain. Les faux panégyristes, qui étudient un personnage littéraire en prenant soin de faire le vide autour de leur héros, s'exposent à voir dans cette idole des originalités qu'elle n'a pas, &, de méprise en méprise, à méconnaître des beautés vraiment dignes d'admiration. Pour un certain nombre de vers très-serrés, où la pensée, concise & nette comme une maxime, s'enlève avec vigueur sur le fond du récit, on a voulu faire de Regnier un créateur d'axiomes. Ce jugement est trop large, & partant il devient inexact. La création n'est point ainsi à portée de la main. Regnier a puisé dans nos vieux proverbes, &, avec la seule tendance de son esprit vers la simplicité & la lumière, il leur a donné de la rondeur & de l'éclat. Il a pris un peu partout, dans le langage du peuple qui souvent de deux dictons en fait un[63], & dans l'espagnol qui pour être pittoresque sacrifie parfois la clarté[64]. Plus habituellement il exploite le fonds commun des axiomes nationaux ou nationalisés par leur accession à notre langue. Il s'est ainsi servi de cette admirable locution: «tomber de la poële en la braise,» qui est signalée par Henri Estienne[65], & qui se rencontre dans Théodore de Bèze[66]; & il a pris dans le trésor de nos sentences le vers final qui termine sa troisième satire:

On dit communement en villes & villages Que les grands clercs ne sont pas les plus sages[67].

[63] Faire barbe de paille à Dieu. Voir H. Estienne, _Precellence du Langage françois_, Paris, 1579, & Bouchet, _Serée_ 35, Paris, 1597.

[64] Les Espagnols disent en effet: «Corsario à corsario, no hay que ganar que los barillos d'agua.» De corsaire à corsaire, il n'y a rien à gagner que des barils d'eau. Il s'agit ici des barils d'eau douce que les corsaires emportaient à leur bord & qui constituaient la plus précieuse partie de leur fret.

V. Brantôme, éd. Jannet, II, 52.

Pour simplifier ce proverbe, Regnier a supprimé les expressions à éclaircir & il nous a laissé le dicton:

Corsaires à corsaires L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

[65] _Precellence du Lang. fr._ Éd. cit., p. 146.

[66] _Reveille matin des François_, 1574. Dial. II, p. 134.

[67] V. _le Recueil des sentences notables, &c._, de Gabriel Murier. Anvers, 1568, in-12.

Mais ce n'est pas dans ces imitations que se trouve l'originalité véritable de Regnier & la marque de son génie. Personne n'attend ici des extraits qui, pour être complets, occuperaient des pages entières. Nous examinons la langue du maître, nous sondons le terre-plein des mots pour y découvrir le pur métal &, si l'on peut dire, l'or de la pensée. A chaque pas l'étincelle jaillit du sol & la lumière s'élève en nous montrant les visions du poëte:

Ces vaillans Qui touchent du penser l'estoille poussinière. Macette Dont l'œil tout pénitent ne pleure qu'eau benite.

Voici l'honneur:

Ce vieux saint que l'on ne chôme plus... Et ces femmes qui l'ont D'effet sous la chemise & d'apparence au front.

Bientôt les jeunes pensers cèdent aux vieux soucis; le poëte souffre, il estime que nous vivons «à tastons,» que la terre n'est plus un lieu tutélaire,

Vn hospital commun à tous les animaux.

Mécontent de la fortune, déçu par l'amour & accablé par la maladie, Regnier se tourne vers Dieu, & quoique la prière soit pour son esprit une épreuve sévère, là encore il retrouve les élans, pour parler sa langue même, les _fougues_ habituelles de sa pensée.

Toy, dit-il à Dieu,

... Toy, tu peux faire trembler L'vniuers, & desassembler Du firmament le riche ouurage, Tarir les flots audacieux, Ou, les eleuant jusqu'aux Cieux, Faire de la terre vn naufrage... Tout fait joug dessous ta parole: Et cependant, tu vas dardant Dessus moy ton courroux ardent, Qui ne suis qu'vn bourrier qui vole.

Ces vers, par leur objet & par leur mesure, contrarient évidemment l'inspiration du poëte. Cependant tel est le souffle qui les anime, si fort & si haut en est le sens, que le poëte courbé devant Dieu semble redire les imprécations de Prométhée.

Après toutes ces observations qui ont eu pour objet unique la vie & le génie de Regnier, le moment est venu d'aborder les diverses réimpressions des satires. Il y a là, comme en tout ce qui touche à notre poëte, un gros sujet d'étude, puisqu'on n'en

connaît guère moins de soixante-dix éditions. De 1608 à 1869, ces publications, conçues dans un esprit très-différent, ont une histoire avec des périodes très-tranchées. De 1608 à 1612, Regnier, maître de son œuvre, l'accroît lentement, dispose à son gré les satires nouvelles & laisse à l'écart les pièces libres qu'il écrit, sans y mettre son nom, pour les anthologies à la mode. A partir de 1613, les satires, accrues de morceaux inédits & de poésies licencieuses, semblent préparées pour servir de première partie à un recueil satirique. Le Discours au Roy est rejeté à la fin du volume, à la suite des épigrammes & des quatrains, comme pour établir une séparation bien marquée entre les œuvres de Regnier & celles des poëtes qui paraissent l'avoir choisi pour maître. Trois ans plus tard, en effet, les satires sont publiées avec une collection de pièces destinées à entrer dans le _Cabinet satyrique_. Avec ce bagage étrange, les œuvres de Regnier sont réimprimées pendant trente années. Toutefois, de 1642 à 1652, les Elzeviers, venus à Paris & guidés par des érudits, suppriment les pièces abusivement jointes aux satires & donnent les deux éditions améliorées qui vont servir de modèle jusqu'au moment où Brossette, en 1729, mettra au jour un texte accompagné de commentaires. Ce dernier travail, repris par Lenglet du Fresnoy, Viollet-le-Duc & M. Ed. de Barthélemy, fait place, en 1867, à la réimpression du texte de 1613[68], considéré à cause de sa date comme la dernière leçon du vivant de l'auteur. A compter de ce moment, nous abordons les éditions originales, trop longtemps délaissées & les seules auxquelles on puisse demander la pensée exacte de l'auteur aussi bien que l'indication certaine des formes de la langue.

[68] Paris. Académie des Bibliophiles. Édition par Louis Lacour, impression par D. Jouaust; in-8° de XVIII-309 pages.

Sous ce rapport, l'édition de 1608 tient le rang que lui assigne sa date. Ce précieux livre, offert au roi comme un hommage de vive reconnaissance, porte tous les indices d'une exécution faite avec soin. Les témoignages de perfection sont dans la pureté du texte & dans les détails d'ornement. L'excellence des variantes est établie par tous les éditeurs qui se sont livrés à des travaux comparatifs sur les leçons des satires. Quant à la typographie du volume, elle est due au célèbre éditeur de Ronsard, Gabriel Buon. Les fleurons, qui portent le nom de cet imprimeur, font foi de son concours[69].

[69] Une particularité bizarre dénote avec quel soin les premières œuvres de Regnier furent livrées au public. Le nom de Bertault, placé en tête de la cinquième satire, a été rectifié en 1608, à l'aide d'un bandeau collé sur la première dédicace, imprimée ainsi par erreur: A monsieur Betault, evesque de Sées.

Des raisons analogues à celles qui viennent d'être exposées peuvent donner de la faveur à l'édition de 1609. L'impression en a été confiée à P. Pautonnier, imprimeur au Mont-Saint-Hilaire. Or ce typographe est connu par ses travaux. Le texte des satires a été accru de deux satires nouvelles, _le Souper ridicule_ & _le Mauvais Gîte_, que l'auteur a placées entre la IXe & la Xe satire, afin d'éviter pour le Discours au Roy le voisinage d'une pièce trop libre, & il présente une régularité notable. L'orthographe des mots est moins capricieuse, elle tend visiblement à l'unification qui ne se montre point dans l'édition précédente.

La réimpression de 1612 a été faite sur le texte de 1609. A part quelques feuillets, ce volume reproduit page pour page le livre qui lui a été donné pour modèle. Il offre de plus, entre la XIIe satire & le Discours au Roy, la première leçon de _Macette_[70].

[70] Cette édition, très-rare pour ne pas dire introuvable, m'a été fort gracieusement communiquée par M. Henri Cherrier, qui m'a par son obligeance mis à même de donner d'abord le texte original de _Macette_, de relever les variantes des autres satires, & enfin de faire toutes les observations nécessaires pour la description d'un livre de grande valeur.

Jusqu'ici, comme on l'a vu, l'œuvre de Regnier s'est lentement accrue. En quatre années, de 1608 à 1612, trois satires seulement sont venues grossir l'œuvre du poëte chartrain. Cette gradation n'est point calculée. Elle est conforme à ce que nous savons du caractère du poëte. D'un autre côté, Regnier avait, en 1611, publié dans le _Temple d'Apollon_ la plainte _En quel obscur séjour_, & l'ode _Jamais ne pourray ie bannir_. Telles étaient les manifestations officielles de son esprit. Au-dessous, dans le commerce intime des satiriques de profession, notre poëte produirait de petits poëmes libertins. Ces compositions clandestines restaient sous le voile de l'anonyme lorsqu'elles étaient publiées dans les recueils du temps. C'est ainsi que le _Discours d'une maquerelle_ parut, en 1609, dans les _Muses gaillardes_ sans nom d'auteur. D'autres pièces du même genre sont imprimées du vivant du poëte, qui répudie également toute paternité. Enfin, sous la date de 1613, une nouvelle édition des satires est donnée. Des fautes typographiques, des lacunes graves[71], des négligences de toute sorte, attestent une précipitation extraordinaire. De plus, cette réimpression comprend un pêle-mêle de pièces nouvelles, quatre satires, trois élégies, un sonnet, des stances libertines, une épigramme & des quatrains classés sans ordre avant le Discours au Roy, comme par un sentiment de fidélité dérisoire aux habitudes du poëte.

[71] Quatorze vers ont été omis dans la _Macette_, à partir de celui-ci:

Fille qui sçait son monde à saison opportune.

Deux vers manquent également dans l'élégie intitulée _Impuissance_:

Bref tout ce qu'ose amour... Puisque ie suis retif...

On a attribué ces vers aux Elzeviers, qui, pour compléter une pièce, n'auraient pas reculé devant une interpolation. Ces suppositions sont inexactes. Le premier vers se trouve dans les _Délices de la Poésie françoise_, de Beaudouin, Paris, 1620, II, 679, & le second est tiré de l'édition des _Satyres de Regnier_, Paris, Ant. du Breuil, 1614.

L'examen de cette édition, hâtivement exécutée, composée de morceaux disparates, & pour tout dire entièrement différente de celles qui l'ont précédée, amène à croire qu'elle a été donnée lorsque Regnier n'était plus. La mort seule du poëte pouvait permettre une réimpression sans soin & sans choix. De quelque façon qu'elle fût présentée, l'œuvre de Regnier tirait des derniers instants du défunt & de la cause même de sa fin un intérêt particulier[72]. Un autre motif d'urgence poussait Toussaint du Bray à mettre son nouveau livre en vente, le privilége du 13 avril 1608 allait expirer dans les premiers jours de 1614, il était opportun de précipiter la publication.

[72] L'insertion de l'ode _la C. P._ est une allusion non équivoque à la mort du poëte & vient corroborer l'opinion suivant laquelle l'édition de 1613 est une réimpression posthume.

On peut encore du fait suivant tirer une nouvelle preuve que l'édition de 1613 était regardée comme une édition posthume, accueillie avec réserve. En 1619, le libraire parisien Anthoine Estoc publia les poésies de Regnier. Il prit dans 1613 dix-sept satires, trois élégies, & le Discours au Roy qui termine le volume. Il laissa de côté les autres pièces qu'il savait avoir été ajoutées à l'œuvre du poëte défunt contrairement à ses intentions.

Il ne faudrait pas attribuer ces suppressions à d'autres scrupules, car Anthoine Estoc fut le premier éditeur du _Parnasse satyrique_. Il écarta donc les pièces libres de 1613, non par égard pour le lecteur, mais par respect pour la volonté de l'auteur.

D'autres particularités font connaître les auteurs de l'édition. La pléiade satirique, dont Regnier avait été l'étoile la plus brillante, se trouvait alors fort entamée: Sigognes était mort; Berthelot & Motin restaient seuls; Colletet, Frenicle & Théophile devaient renforcer le groupe un peu plus tard. Motin, ami de Regnier, lié avec Forquevaux & d'autres familiers du poëte, était à même de recueillir les œuvres inédites & les pièces anonymes qui, dans une réimpression des satires, semblaient un complément de l'œuvre déjà connue. Du reste, il possédait personnellement des morceaux dont il était redevable à son intimité avec Regnier. Il se mit donc à l'œuvre en hâte & un peu confusément, car il tira des œuvres de Passerat, imprimées en 1606, un sonnet, & il omit d'emprunter aux poésies de Rapin, publiées en 1610, au _Temple d'Apollon_, paru en 1611, les pièces que renfermaient ces divers ouvrages. D'autre part, soit qu'il fût mal servi par ses souvenirs ou qu'il eût été induit en erreur, il accueillait dans les quatrains celui que les manuscrits[73] attribuent à Théodore de Bèze:

Le Dieu d'amour...

[73] Bibl. nat. Fonds français, nº 1662, fº 27.

Enfin il faisait entrer dans l'œuvre de Regnier les stances sur le _Choix des divins oiseaux_, boutade dont le véritable auteur lui était bien connu[74].

[74] Après la mort de Motin, cette pièce fut publiée sous son nom; mais elle garda toujours sa place dans l'œuvre de Regnier. Il est probable que les deux poëtes commirent ensemble ce péché de plume.

De son côté, Berthelot ne restait pas inactif. Le moment lui paraissait venu d'ajouter à l'œuvre du maître l'œuvre des rimeurs qui se disaient ses élèves. Il s'agissait de dérober au poëte quelques rayons de sa gloire. On peut estimer que Motin se plia d'abord à ces desseins. La disposition des poésies de l'édition de 1613, le classement des pièces les moins importantes avant le Discours au Roy, qui délimite ainsi l'œuvre de Regnier de celle de ses imitateurs, ne pourraient pas s'expliquer sans une telle hypothèse.

Un titre général devait être imposé à cet assemblage répugnant. Il était ainsi conçu: _Les SATYRES du Sr Regnier, reueües, corrigées & augmentées de plusieurs SATYRES des sieurs de Sigogne, Motin, Touvant & Berthelot, qu'autres des plus beaux esprits de ce temps_. Tout était convenu, lorsqu'une rupture éclata entre Motin & Berthelot. La cause du désaccord échappe à toutes les investigations. Toussaint du Bray voulut peut-être se renfermer dans les termes stricts de son privilége & éviter tout risque de conflit avec Antoine du Breuil, son confrère, l'éditeur du livre des _Muses gaillardes_, dont une grosse partie

entrait dans l'édition projetée. Quoi qu'il en soit, les poésies de Regnier parurent seules, &, après la mort de Motin, en 1616, Berthelot, réalisant enfin le plan formé trois ans auparavant, donna au public la réimpression collective des _Satyres_.

C'est de ce livre, apprécié à sa juste valeur par les bibliophiles du XVIIe siècle, comme on l'a vu plus haut par la lettre de Lhuillier[75], que l'on tire habituellement, sans motif sérieux qui en établisse l'authenticité, les épigrammes & les stances commençant par ces vers:

Ieunes esprits qui ne pouuez comprendre. Hélas! ma sœur ma mie, i'en mourrois. Ce disoit vne ieune dame. Margot s'endormit sur vn lit. Par vn matin vne fille escoutoit. Vn bon vieillard qui n'auoit que le bec. Vn gallant le fit & le refit. Vn medecin brusque & gaillard. Puisque sept pechés de nos yeux.

[75] Voir page LVIII.

L'édition de 1616 offre encore une particularité. Elle a servi de modèle à toutes les réimpressions qui ont paru jusqu'à 1645. De 1616 à 1628, le nombre des pièces varie peu. A partir de 1623, il s'accroît de _Stances au Roy, pour Théophile_. Le volume sert de véhicule à des supplications en faveur de l'exilé. Ces poésies subsistent longtemps après qu'elles n'ont plus d'objet. Enfin, à compter de 1628, les poésies libertines sont, à chaque réimpression, éliminées par la volonté de la censure. Ainsi, en 1635 (Paris, N. & J. de la Coste), ces morceaux, qui s'élevaient primitivement à soixante & onze, sont réduits à trente-cinq.

En 1642, une nouvelle phase de publication commence. Des étrangers, les Elzeviers, faisant acte d'éditeurs français, dégagent l'œuvre de Regnier. Guidés par des savants & par des biblio-

philes: les frères Dupuy, gardes de la Bibliothèque du Roi, l'avocat général Jérôme Bignon, le duc de Montausier & le chancelier Seguier[76], ils suppriment d'abord les satires que Berthelot avait jointes aux pièces de Regnier, & de celles-ci mêmes ils écartent les pièces douteuses ou répugnantes. Ils éliminent ainsi le quatrain du _Dieu d'amour_, les stances sur le _Choix des divins oiseaux_ & l'ode sur la _C. P._ En même temps ils revisent, complètent & châtient le texte. Par exemple, à l'aide de l'édition des satires d'Ant. du Breuil (Paris, 1614) & du second livre des _Délices de la poésie françoise_ (Paris, 1620), ils complètent la satire de l'_Impuissance_. Ils tirent du _Temple d'Apollon_ & du _Cabinet des Muses_ les stances _En quel obscur séjour_, l'ode _Jamais ne pourray ie bannir_ & le dialogue de _Cloris & Phylis_. Des possesseurs de pièces inédites leur communiquent deux satires, une élégie[77] & des vers spirituels[78]. Enfin, sur des indications inexactes, ils font entrer dans l'œuvre du poëte une ode apocryphe intitulée _Louanges de Macette_[79].

[76] Voir les dédicaces placées en tête du Sénèque de 1639, du Commines de 1648 & des _Lettres de Grotius ad Gallos_, même année. Elles établissent les relations des Elzeviers & montrent la reconnaissance dont ils se sentaient pénétrés à l'égard de leurs protecteurs.

[77] Ces trois pièces commencent ainsi:

N'avoir crainte de rien & ne rien esperer. Perclus d'vne jambe & des bras. L'homme s'oppose en vain contre la destinée.

[78] Sous ce titre général se trouvent les stances _Quand sur moy je jette les yeux_, l'hymne sur la nativité de Notre-Seigneur, trois sonnets & le commencement d'un poëme sacré.

[79] Cette ode paraît avoir été prise des manuscrits de la Bibl. nat. F. fr. (ancien fonds de Mesmes), nº 884, fº 194.

Ces améliorations évidentes ont entraîné à leur suite des perfectionnements douteux. Nous avons dit tout à l'heure que les Elzeviers avaient châtié le texte de Regnier. L'expression est juste. Le châtiment alla jusqu'à la torture. Toutes les expressions surannées, & en 1642 on pouvait en voir beaucoup dans les _Satyres_, furent rajeunies. _Douloir_ & _cuider_ firent place à _s'affliger_ & à _penser_; _ici-bas_ fut substitué à _çà bas_. Les qualificatifs trop forts, _hargneux_, par exemple, furent adoucis. On choisit pour en tenir lieu le mot _honteux_, dont le sens est bien différent. Pour des raisons de méticuleuse pudeur, _sade_, qui dans Willon (_Regr. de la B. H._) a donné _sadinet_, devint l'expression _doucette_; _plats_, trop familier dans le sens de _propos_, fut considéré comme un synonyme de _faits_. Tous ces changements conduisirent à des contre-sens. _Parler librement_[80] fut mis pour _parler livre_; _des arts tout_ _nouveaux_ sembla convenablement rendu par _des airs tout nouveaux_. Des vers, dont la quantité ne satisfaisait pas l'oreille, furent allongés d'une syllabe, le tout en dépit de la leçon de l'auteur & des traditions littéraires[81]. Des gens du monde, avec leurs vues sur les bienséances poétiques, s'étaient unis à des étrangers ignorans des intimités de la langue. On comprend ce que de tels alliés durent introduire de caprices & de maladresses dans les poésies de Regnier.

[80] Cette expression _parler livre_ se rencontre chez Regnier en deux endroits, satires VII & XIII. Les Elzeviers, après avoir, en 1642, substitué au texte leur version, _parler libre_ & _libre-

ment_, ont en 1652, mais seulement dans la satire VII, rétabli la leçon originale.

[81] Des altérations plus graves ont été commises dans le dialogue de _Cloris & Phylis_. Le vers

Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée

a été modifié de la sorte:

S'il n'auoit qu'vn desir je n'eus qu'vne pensée;

& le vers

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux

& les trois suivants, rejetés huit vers plus loin, se trouvent intercalés contre toute raison dans une tirade à laquelle ils n'appartiennent point.

Le travail des Elzeviers, œuvre de fantaisie & de raison, s'accomplit lentement. La première réimpression due à leurs soins (selon la copie imprimée à Paris, CIↃ IↃ XLII.) parut quatre ans après que Jean Elzevier se fut établi à Paris. Elle ne comprend comme poésies nouvelles que les morceaux tirés du _Temple d'Apollon_. Mais on y remarque déjà les suppressions dont il a été fait mention, & les corrections qui ont été signalées plus haut. En 1545 Jean Elzevier, de retour en son pays, fut remplacé par son cousin Daniel, qui passa quatre années à Paris. C'est dans cet espace de temps assez court que furent recueillis les éléments de l'édition de 1652, donnée à Leiden, sous les noms de Jean & Daniel Elsevier. Cette dernière réimpression, grossie de morceaux importants, parmi lesquels, il est vrai, figurent à tort les _Louanges de Macette_, est une reconstitution précieuse de

l'œuvre de notre premier satirique. Elle a été exécutée à l'étranger, & elle en porte la preuve en plus d'une page; mais elle a été préparée par des bibliophiles parisiens, & nous pouvons la revendiquer comme un livre français.

Pendant plus d'un demi-siècle, l'édition de Jean & Daniel Elzevier servit de modèle aux réimpressions de Regnier. Mais le temps était arrivé des publications avec commentaires. Rabelais, Montaigne venaient de paraître accompagnés des notes de Le Duchat & de Coste, lorsqu'un avocat de Lyon, ex-échevin de cette ville, Brossette[82], entreprit de donner, avec des remarques critiques, un meilleur texte de Regnier. Le nouvel annotateur était un humaniste instruit & défiant de lui-même, ce qui n'est pas une mince qualité. Il n'épargna point ses peines & recourut à tous les érudits en renom de son temps. Lorsqu'il ne trouva pas de lui-même les éclaircissements qu'il jugeait nécessaires, il fit appel au savoir de La Monnoye & du président Bouhier[83]. D'autre part, il demandait au dessinateur Humblot un important frontispice, des vignettes & des fleurons qui furent gravés par N. Tardieu, Baquoy, Matthey & Crepy le fils, pour le titre & les principales divisions du volume. En même temps qu'une bonne édition, Brossette voulait publier un beau livre. Cet ouvrage parut donc en grand format vers la fin de 1729, à Londres[84], & non à Paris, comme le dit Brunet, sous la rubrique de Londres.

[82] Brossette avait publié en 1716 sa première édition de Boileau commencée sous les yeux de l'auteur. Quand le vieux poëte, écrivant à son commentateur, l'entretenait de Regnier, il ne manquait pas d'ajouter, _notre commun ami_. Cette appréciation intime vaut bien des éloges pompeux, & Brossette, en donnant au public une réimpression de Regnier, n'a probablement fait

qu'exécuter une des volontés dernières du législateur du Parnasse.

[83] La correspondance du président Bouhier (manus. de la Bibl. nat. F. fr., 24,409, f° 391 à 395) contient quatre lettres de La Monnoye des 15 septembre 1726, 7 octobre 1729, 16 septembre & 2 décembre 1732. Toutes sont relatives à l'édition de Regnier, & à la contrefaçon de cet ouvrage par l'abbé Lenglet du Fresnoy. Je dois cette intéressante indication à l'obligeance de M. Tamizey de Larroque.

[84] Chez Lyon & Woodman, in-4°, XXII-403, plus trois feuillets de table & d'errata.

Dans ce volume, les poésies de Regnier étaient disposées suivant un ordre méthodique: satires, épîtres, élégies, poésies mêlées, épigrammes & poésies spirituelles. Le texte, corrigé à l'aide de l'édition de 1608, était accompagné d'éclaircissements historiques & de notes où les variantes & les imitations étaient indiquées avec soin. Sur certains points cependant, Brossette se contente trop facilement[85]. Il paraît n'avoir point connu l'édition de 1609, & il recueille des leçons de peu de valeur dans des réimpressions qui ne méritent aucun crédit[86].

[85] Quoique Brossette n'intervienne pas habituellement dans le texte de l'auteur, il a pris sur lui de modifier le vers

Et faisant des mouuans & de l'ame saisie.

Le commentateur pensait que _mouvans_ était une faute d'impression, & qu'il fallait écrire _mourans_. Or le mot employé par Regnier était bien l'expression à conserver. On en retrouve l'équivalent chez tous les poëtes qui mettent dans la bouche

d'une vieille des critiques contre les amoureux dont une courtisane doit fuir le commerce:

Ces prodigues de gambades Qui ne donnent que des aubades.

(J. du Bellay, éd. Marty-Laveaux, II, 370.)

On ne doit aux termes où nous sommes Faire par la beauté difference des hommes,... Ny pour sçauoir sonner sur le luth vne aubade, Ou faire dextrement en l'air vne gambade.

(De Lespine, _Recueil des plus beaux vers de ce temps_, 1609, p. 425.)

[86] Brossette a fait entrer comme pièces nouvelles, dans les poésies de Regnier, le sonnet sur la mort de Rapin, l'épitaphe recueillie par Garasse & l'épigramme contre Vialart tirée de l'_Anti-Baillet_.

Malgré ces imperfections, le commentaire de Brossette a été souvent reproduit[87] & il servit de modèle à M. Viollet-le-Duc[88] & à M. Ed. de Barthélemy[89]. L'édition même de 1729 a donné lieu à deux contrefaçons en 1730 & en 1733. La première, in-4° de 400 pages, plus deux feuillets de table, n'est qu'une simple réimpression donnée à Amsterdam, chez Pierre Humbert. Le frontispice & la vignette dessinés par Humblot pour le titre de l'ouvrage & l'en-tête des satires ont été grossièrement copiés, & ils portent pour unique signature celle du graveur Seiller Schafthus[90]. La fidélité de l'ornementation n'est pas allée au delà, mais l'obéissance typographique s'est étendue fort loin, car de la page XIII à la page 383, la contrefaçon ne diffère point de l'original. Il en est tout autrement de la réimpression de 1733, qui est une œuvre d'insigne tromperie[91]. L'anonyme auteur de ce livre

s'est approprié l'avertissement de Brossette. Il y a intercalé un paragraphe où il s'excuse des lacunes de sa première édition & manifeste l'espoir que son nouvel ouvrage sera favorablement accueilli du public.

[87] Paris, Lequien, 1822, in-8° de 398 pp.; Paris, Delahays, 1860, avec de nouvelles remarques par M. Prosper Poitevin.

[88] Paris, Didot, 1822; Desoer, 1823; Jannet, 1853.

[89] Paris, Poulet-Malassis, 1862.

Cette édition comprend trente-deux pièces nouvelles dont nous discuterons la valeur en examinant ci-après les manuscrits de la Bibliothèque nationale.

[90] Sur le titre même se trouve une vignette signée: Humblot inv. & Daudet fecit.

[91] Voici le titre exact de ce livre: «Satyres & autres œuvres de Regnier, accompagnées de remarques historiques. Nouvelle édition considérablement augmentée. A Londres, chez Jacob Tonson, libraire du Roy & du Parlement, M.DCC.XXXIII.»

Il forme un in-4° de XX-416 pp. plus deux feuillets de table. Les vers de Regnier sont suivis, p. 350, de stances sur les _Proverbes d'amour_, de l'ode sur le _Combat de Regnier & de Berthelot_, enfin de _Poésies choisies des sieurs Motin, Berthelot & autres poëtes célèbres du temps de Regnier_.

L'ornementation du volume a été très-soignée. Le titre fait face à un frontispice de Natoire gravé par L. Cars, & il porte lui-même une vignette de Cochin. Quatre vignettes formant fleurons pour les satires, les épîtres, les élégies & les poésies diverses, ont

été également dessinées par Natoire & gravées par Cochin. Trois autres enfin signées de Bouché & de L. Cars complètent cet ensemble de figures, en tête de la dédicace des satires, & pp. XX, 53, 95, 108, 225, 231, 245, 284, 367 & 413. Enfin chaque page de texte est entourée d'un encadrement rouge qui ajoute à l'aspect du volume.

En dépit de cette supercherie, l'édition de 1733 fut rapidement reconnue pour l'œuvre d'un faussaire. Les pièces que l'auteur regrettait de n'avoir pas connues en 1729 étaient celles-là mêmes que les Elzeviers avaient éliminées de leurs réimpressions & d'autres poésies du même genre qui avaient été recueillies par les éditeurs du _Cabinet satyrique_. La trouvaille ne valait guère qu'on lui fît tant d'honneur. Elle était du nombre des conquêtes qui doivent être réalisées sans grand bruit. L'indiscrétion seule du nouvel éditeur dévoilait en lui des tendances étrangères à Brossette.

En conséquence, grâce au _Cabinet satyrique_[92] & à l'engouement de l'éditeur de 1733 pour ce recueil, la réimpression des œuvres de Regnier comprit de plus que la précédente: l'_Ode sur une vieille maquerelle_, p. 299; les _Stances sur la Ch. P._, p. 307; l'_Ode_ sur le même sujet, p. 308; le _Discours d'une vieille maquerelle_, p. 315, & sept épigrammes: le _Dieu d'amour_, _l'Amour est une affection_, _Magdelon n'est point difficile_, _Hier la langue me fourcha_, _Lorsque i'estois comme inutile_, _Dans un chemin_ & _Lizette à qui l'on faisoit tort_.

[92] L'édition du Mont-Parnasse, de l'imprimerie de messer Apollo, due à Lenglet du Fresnoy, est celle qui servit pour l'accroissement des poésies de Regnier. La comparaison des textes ne laisse aucun doute sur ce point.

Le manque de goût de l'éditeur se révéla d'une manière encore plus marquée dans le commentaire dont il crut devoir accompagner le texte de Regnier. Au lieu de compléter les remarques existantes à l'aide d'observations précises & véritablement neuves, il y ajouta des réflexions à double sens & hors de propos. Il s'abandonna sur le texte de l'auteur à des critiques dérisoires, & dans les notes de Brossette il intercala des digressions bouffonnes. Quelques exemples pris au hasard édifieront le lecteur sur cet ouvrage qui est par excellence un livre de mauvaise foi.

L'expression _trousser les bras_ (S. I) ne paraît pas noble. Cette appréciation délicate est suivie d'une remarque moins relevée: «on trousse autre chose que les bras.»

Le mot _semence_ (S. II) semble bien autrement répugnant. Voici l'arrêt qui frappe ce malheureux: «Expression qui ne doit pas entrer dans un discours qui peut être lu par des gens d'honneur. Tout au plus un médecin & un chirurgien en doivent-ils parler entre eux.»

Regnier s'était un jour plaint, dans sa deuxième satire,

Que la fidélité n'est pas grand reuenu;

mais il avait gardé sa foi à son maître, attendant avec patience, non la fortune, mais la récompense de ses services. Tant de désintéressement irrite le commentateur. Il s'emporte: «Regnier, écrit-il, avait tort d'être fidèle à outrance: ce n'est pas toujours le moyen sûr de s'avancer auprès des grands. Les voici donc, ces moyens: les servir dans des ministères agréables, mais secrets; demander avec importunité; se faire craindre de ceux que l'on approche, & les obliger par là d'acheter votre silence. J'ai connu des ministres..., il falloit leur montrer les dents pour les obliger à

faire ce qu'on leur demandoit. Ainsi trêve de zèle avec les grands[93].»

[93] L'édition de 1733 donne parfois de meilleures explications que celle de 1729; mais le cas est rare. _Fustés_ de vers (S. IV), par exemple, que Brossette avait traduit par _fournis_ de vers, est plus justement interprété par _battus_. Du reste dans la vieille langue du droit, _fusté_ signifie bâtonné, fouetté de verges.

L'auteur de ces belles maximes, de ces remarques de bon goût était un intrigant de lettres & de cabinet, également porté pour vivre vers les travaux littéraires & les missions diplomatiques, l'abbé Lenglet du Fresnoy[94]. Ce qu'il fit pour Regnier, il le répéta neuf ans après pour le _Journal de Henri IV_ qui avait été publié en 1732 par l'abbé d'Olivet. Enfin, il le renouvela plus tard encore dans sa réédition du _Journal de Henri III_.

[94] Voir sur ce curieux personnage _Année littéraire_, 1755, III, let. VI, p. 116, & les _Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie & des ouvrages de M. l'abbé Lenglet du Fresnoy_. Londres & Paris, Duchesne, 1761.

Lenglet du Fresnoy ne se borna pas à s'approprier le travail de Brossette. Il voulut faire servir le nom du commentateur de Regnier à une odieuse vengeance. Ennemi de Jean-Baptiste Rousseau qu'il soupçonnait de l'avoir calomnié auprès du prince Eugène, il écrivit, pour la placer en tête de son édition de Regnier, une épître diffamatoire contre Rousseau. Celui-ci, averti à temps, obtint du marquis de Fénelon, ambassadeur en Hollande, la suppression de cette œuvre d'infamie. De son côté Brossette, par l'intervention du lieutenant général de police, reçut de l'abbé Len-

glet une lettre d'excuses[95]. En conséquence, un carton fut placé en tête du Regnier, pp. III & IV, & l'imprimeur substitua à l'épître scandaleuse la dédicace au Roy qui, faisant suite à l'ode de Motin, ne fut pourtant point supprimée. Ainsi s'explique le double emploi que l'on remarque aujourd'hui dans tous les exemplaires de 1733.

[95] Ce curieux épisode d'histoire littéraire se trouve raconté bien au long dans les lettres de Rousseau, VI, 91 & 208, & dans celles de Brossette au président Bouhier, des 16 septembre & 2 décembre 1732.

Nous venons de passer en revue les diverses phases de l'histoire des éditions de Regnier. Nous nous sommes appliqué à délimiter exactement les périodes de publications. Il nous reste à faire connaître celles des poésies attribuées à Regnier qui ne peuvent trouver place dans une édition de ses œuvres parce qu'elles sont, les unes trop licencieuses & les autres manifestement apocryphes, la plupart enfin dépourvues d'une authenticité évidente.

Ces pièces se trouvent dans divers recueils imprimés & dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Le premier de ces ouvrages est _le Recueil des plus excellens vers satyriques de ce temps, trouvés dans les cabinets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, qu'autres des plus signalés poëtes de ce siècle_. A Paris, chez Anthoine Estoc, MDCXVII. In-12 de 222 pages. Ce volume contient de Regnier: le _Dialogue de l'âme de Villebroche parlant à deux courtisanes_, _une des Marets du Temple & l'autre de l'Isle du Palais_, & le _Dialogue de Perrette parlant à la divine Macette_[96].

[96] Ces deux pièces, la première de 21 strophes de 6 vers, & la deuxième de 25 strophes de même mesure, sont entrées avec le nom de Sigognes dans le _Cabinet satyrique_. Elles commencent par ces vers:

Au plus creux des ronces fortes. Plus luisante que n'est verre.

Perrette, si l'on en peut croire Tallemant, serait Mlle du Tillet (V. éd. in-8º, I, 191). Sigognes a écrit le combat d'Ursine (Mme de Poyane) & de Perrette (V. le _Cab. sat._, Rouen, 1627, p. 497).

Ces deux dialogues, attribués à Regnier par le Recueil d'Anthoine Estoc, se trouvent encore dans les dernières éditions des _Bigarrures du Seigneur des Accords_, livre III _in fine_, à la suite des _Epitaphes_.

D'autres pièces se rencontrent avec le nom de Regnier dans un recueil non moins rare que le précédent: _les Délices satyriques ou suite du Cabinet des vers satyriques de ce temps, &c_.[97] _Paris, Anthoine de Sommaville, 1620_. En dehors des épigrammes connues: _l'Argent tes beaux jours_, _Quelque moine de par le monde_ & le _Tombeau d'un Courtisan_, ce sont des stances commençant par ce vers:

Je ne suis pas prest de me rendre;

une satire contre une vieille courtisane:

Encor que ton teint soit desteint;

& une épigramme nouvelle:

Jeanne, vous deguisez en vain[98].

[97] Voir les _Variétés bibliographiques_ de M. Édouard Tricotel. Paris, Gay, 1863, pp. 221 & suivantes.

[98] Ces trois pièces ont été reproduites dans le _Parnasse satyrique_, mais la dernière est anonyme.

Le dernier recueil imprimé où l'on rencontre des poésies sous le nom de Regnier est le _Parnasse satyrique du sieur Théophile_[99]. Il a fourni à M. Viollet-le-Duc les pièces dont il a grossi son édition des œuvres du poëte chartrain: les stances _Si vostre œil tout ardant d'amour & de lumière_, celles qui sont adressées à la belle Cloris & enfin la complainte _Vous qui violentez_. On peut encore y prendre ou du moins y lire les stances

Femmes qui aimez mieux[100],

& deux sonnets[101] commençant ainsi:

Et bien mon doux amy comment vous portez-vous. Sod... enragés ennemis de nature.

[99] Le _Parnasse_ a paru en 1622. Voir _la Doctrine curieuse_, du P. Garasse, p. 321.

[100] D'après le manuscrit 122 fr. in-f°, B. L., de l'Arsenal, cette pièce serait de Théophile.

[101] Il y a dans le _Parnasse satyrique_, sous le nom de Regnier, un sonnet dont le premier vers est:

Les humains cheribon, sont or, desanimez.

Ce poëme est faussement attribué à Regnier. Il figure en effet dans les écrits satiriques publiés contre le roi & ses mignons en

1578, & recueillis par L'Estoile. Voir les _Mémoires Journaux_, édit. Jouaust, 1875, I, 337.

Nous avons également écarté de la liste des Poésies de Regnier, suivant le _Parnasse_, les pièces qui dans ce recueil sont des réimpressions du _Temple d'Apollon: Iamais ne pourray-ie bannir_; & des _Délices satyriques_. Voir plus haut, p. 97, _Je ne suis pas_ & _Encor que ton teint_.

Après avoir signalé les poésies attribuées à Regnier dans les recueils dont il a été fait mention plus haut, notre devoir est d'indiquer les manuscrits où de semblables pièces peuvent se trouver. Il y en a trois, l'un est à l'Arsenal & les deux autres à la Bibliothèque Richelieu.

Le premier (Ars., manus. de Conrart, XVIIIe vol. in-4°, pp. 323 & 324) offre des attributions plus importantes qu'étendues. Elles éclaircissent un passage des satires en nous révélant la jalousie de Regnier contre du Perron[102]:

Ce pedant de nouueau baptisé Et qui par ses larcins se rend authorisé.

[102] C'est à l'obligeance de M. Tricotel que nous devons cette intéressante indication.

Desportes, protecteur de Regnier, avait été bien plus efficacement celui de du Perron. Après l'avoir converti au catholicisme, il en avait fait le lecteur, puis le confesseur d'Henri III. Peu à peu, l'abbé était devenu évêque d'Évreux & cardinal. Pendant cette brillante fortune, due à beaucoup d'audace dans la poésie & dans la politique, car du Perron, qui grossoyait des in-folio sur des questions diplomatiques, écrivait des sonnets & de petits vers

pour les dames de la cour, Regnier attendait vainement un peu de bien. Aussi, quoiqu'il se soit rarement montré accessible à l'envie, n'a-t-il pu résister à la tentation qui poussait un satirique à se moquer d'un bel esprit gâté par le succès. Les trois épigrammes recueillies par Conrart ont pour objet un livre du cardinal: _du Leger & du Pesant_, ses traductions de Virgile & enfin ses infidélités amoureuses. La fantaisie scientifique de du Perron ne nous est point parvenue; mais ses imitations des poëtes latins sont dans toutes les anthologies des premières années du XVIIe siècle, &, dans ces volumes mêmes, un lecteur attentif peut noter les évolutions galantes de l'abbé, digne élève de Desportes.

Les manuscrits de la Bibliothèque nationale diffèrent essentiellement de ceux qui viennent d'être cités. Le premier (nº 884, fonds fr.)[103] a fait partie de la collection de Mesmes où il portait le nº 163. C'est un in-folio de 347 ff., comprenant, avec un _Sommaire discours de la Poésie_, des odes, des stances, des sonnets & des épigrammes satiriques de toute provenance. Malgré l'excentricité libertine des pièces qui composent ce volume, il est facile de reconnaître qu'un copiste intelligent a été chargé de grouper tous ces poëmes. L'écriture élégante & nette est des premières années du XVIIe siècle. Les mesures du vers, les formes des mots sont exactement observées. Enfin, pour le critique le plus sévère, ce sottisier a la valeur d'un document. Les nudités de langage qu'il recèle ne sont pas seulement des esquisses de chronique littéraire, ce sont aussi des tableaux secrets de l'histoire de nos mœurs. Dans ce manuscrit, dont l'auteur s'est montré fort ménager d'attributions, le nom de Regnier figure (pp. 307 & 318) sous une pièce que nous connaissons déjà, l'épigramme

Quand il dine il tient porte close

reproduite par P. Jannet dans son édition de 1867 (Paris, Picart), & les stances

Encor que ton teint soit desteint.

[103] Ancien fonds. R., 7237.

Il se lit enfin (p. 105) au pied d'une ode satirique de dix-neuf strophes commençant par ce vers:

Cette noire & vieille corneille[104].

[104] Ce poëme a paru dans le _Cabinet satyrique_ parmi les pièces attribuées à Sigognes. Cette restitution nous semble fort hasardée.

D'autres poésies de Regnier se rencontrent dans le même volume, mais elles ne sont pas signées. On trouve ainsi, ffos 251, 285 & 336, les épigrammes:

Le violet tant estimé. Hier la langue me fourcha. Un homme gist sous ce tombeau,

& de plus, f° 316, les stances

Le tout puissant Jupiter[105].

[105] A ces poésies anonymes il faut ajouter, ffos 127 & 130, les deux _Dialogues_ mentionnés ci-dessus, p. 96; l'ode _Belle & sauoureuse Macette_, f° 194, &, f° 125, _le Combat de Renyer & de Berthelot_.

Le manuscrit 12491 (ancien n° 4725 du supplt français) ne peut être comparé au précédent. Il a une origine incertaine, &, ce qui lui ôte encore plus de valeur, il est l'œuvre d'un scribe négligent & illettré. Les omissions, les non-sens & les fautes de

langue sont accumulés dans ce grand in-folio[106]. Il semble que ce recueil ait été formé vers 1640 par quelque habitant du Blaisois. La plupart des pièces classées dans l'ordre de leur date embrassent une période de seize ans, de 1630 à 1656. Elles ont trait aux événements du jour, aux réjouissances locales. Il s'y trouve des vaudevilles contre les gens en vue, des stances contre le tabac & plusieurs ballets[107]. Parmi ces poésies, l'auteur du manuscrit a fait entrer un assez grand nombre de pièces intéressant la famille Hurault, notamment l'évêque de Chartres, le comte de Limours, le marquis de Rostaing, M. d'Esclimont & Mlle de Cheverny.

[106] Il renferme 642 pages & vingt feuillets liminaires d'une grosse écriture, de la même main de la première à la dernière pièce.

[107] Voir p. 110 le Ballet des _Impériales_ & celui de la _Naissance de Pantagruel_, dansés à Blois en 1625 & 1626 par M. le comte de Limours & M. d'Esclimont, au temps du carnaval.

Voir aussi, p. 146, l'_Entrée du ballet des Gredins_, dansé à Cheverny, en 1637, par Mlle de Cheverny. Signalons encore, pp. 231 & 254, les vers _sur un chien perdu_, par le sieur Chesneau, domestique du marquis de Rostaing, 1646, & _sur la maladie dudit marquis_, en 1647, & enfin, p. 129, une pièce _sur le bastiment & les yssues du chasteau de Cheverny_, 1633.

Le prélat tient naturellement une grande place, & d'après les pièces recueillies en son honneur & le nom des poëtes qui les ont signées, on pourrait conclure que l'abbaye de Royaumont était une retraite ouverte aux poëtes maltraités par la fortune. Baïf le fils, Dameron paraissent avoir été les familiers de l'évêque.

D'autres moins favorisés, Jourdain & Regnesson, attestent en leurs vers la bienveillance de leur Mécène.

Regnier occupe un rang à part dans le manuscrit[108]. Les poésies qui lui sont attribuées consistent surtout en lettres rimées pour l'évêque dans le genre de la dix-neuvième satire:

Perclus d'vne jambe & des bras.

[108] Pages 45 à 60. On lit en tête de la première page: _Plusieurs vers estant de suitte du sieur Regnier de différentes annees, qui n'ont esté imprimés dans ses œuvres & trouvés après sa mort_.

Nous mentionnons, p. 8, pour mémoire, le huitain:

La feconde main de la terre.

Elles sont au nombre de douze & commencent à partir de 1606[109], bien qu'il soit constant que l'auteur n'ait pas été admis dans l'intimité de Philippe Hurault avant la fin de 1609. Au Surplus, les questions de date n'ont pas d'utilité pour repousser les attributions du manuscrit. Le texte des pièces suffit à montrer qu'elles ne sont pas de Regnier. A la fin de la première épître, l'auteur déclare qu'il n'a jamais voyagé en Italie. Plus loin, lettre V, de 1610, il est question du garde des sceaux qui succéda au marquis de Sillery, disgracié en mai 1616. Les anachronismes ne se bornent pas là. Dans une apostrophe satirique de 1612, contre le maréchal d'Ancre & sa femme, le poëte s'exprime ainsi:

... Vous espuisez nos finances Et pour vous vacquent les Etats Des maréchaux de notre France.

[109] V. l'édition des _Œuvres_ de Regnier de M. Ed. de Barthélemy. Paris, Malassis, 1862, pp. 251 à 278.

Cette pièce, mal datée, ne peut être de Regnier, puisque le marquis d'Ancre est devenu maréchal le 20 novembre 1613, un mois après la mort du poëte chartrain.

L'élégie de 1613: _Amy, pourquoy me veux-tu tant reprendre_, nous jette en d'autres particularités. Elle nous montre Regnier marié, s'excusant d'avoir caché son union, & par de plats badinages se consolant à l'avance des infortunes conjugales qui lui pourraient advenir.

L'épigramme _J'ai l'esprit lourd comme vne souche_, de 1612, se termine plus méchamment encore. Le poëte insulte les maîtres que Regnier a constamment vénérés, Desportes & Ronsard.

Lorsque les erreurs matérielles sont moins évidentes, la niaiserie de la pensée & la bassesse du style déparent cruellement les vers en tête desquels une main d'ignorant a mis le nom d'un véritable poëte, celui-là même qui a adressé à l'évêque de Chartres sa quinzième satire:

Ouy i'escry rarement & me plais de le faire.

Quelque répugnante que soit l'analyse des pauvretés poétiques attribuées à Regnier par le manuscrit 12491, un exemple nous paraît nécessaire pour montrer sur quelles misères le goût est appelé à se prononcer. Une ode de 1613, _Sur la naissance de saint Jean_, contient la strophe suivante:

Quelques saincts le jour de leur feste Ont trente bouquets sur la teste; Les autres qui meritent mieux De six fois dix bouquets

on pare: Mais ta valeur beaucoup plus rare T'en faict avoir trente plus qu'eux.

Devant un tel abaissement de toute poésie, l'esprit le plus scrupuleux peut sans hésitation décider que ces platitudes ne sont pas de l'auteur de _Macette_. En ses plus mauvais moments, Regnier n'est point tombé si bas, & c'est lui faire injure que de chercher sérieusement dans cet amas de rimes la part du poëte.

Il semble plus juste & plus conforme à la vérité de signaler, dans le manuscrit en question, les pièces recueillies déjà dans d'autres ouvrages. On en comptera quatre:

Le _Combat de Regnier & de Berthelot_, sous la date de 1607, les stances _Encor que ton œil soit esteint_, l'épigramme _Lisette à qui l'on faisoit tort_, & enfin le sonnet incomplet, _Delos flotant sur l'onde_[110].

[110] Cette dernière pièce se retrouve dans L'Estoile avec le nom de Regnier.

Au delà de ces constatations, l'incertitude commence. Des pièces matériellement apocryphes se mêlent à des poésies que leur facture rend suspectes. La défiance naît de tous côtés & n'épargne même pas des morceaux qui ont quelque apparence d'authenticité, comme la lettre de 1609, _Après avoir fort estriué_, & l'épigramme de _Margot_[111].

[111] Voir Regnier, édition citée, pp. 256 & 374.

Une dernière infidélité du manuscrit 12491, & la plus grave parce qu'elle dénote chez son auteur une ignorance inexplicable, vient discréditer encore les attributions qui portent le nom de

Regnier. On lit en effet sous la date de 1613, à la fin des prétendues œuvres du poëte chartrain, une pièce qui n'est autre que la célèbre paraphrase de Malherbe sur le psaume _Lauda anima mea Dominum_.

Ne croyons plus mon ame aux promesses du monde.

Ces stances ont été publiées pour la première fois en 1626, dans le _Recueil des plus beaux vers de messieurs Malherbe, Racan, &c._ On les retrouve dans l'édition originale des poésies de Malherbe[112].

[112] Voir, au sujet de cette pièce, le _Bulletin du Bibliophile_, année 1859, p. 348. Le rédacteur du bulletin essaye de justifier le copiste en avançant qu'une note manuscrite de 1613 a plus d'autorité qu'une publication postérieure à la mort de Malherbe. Or le manuscrit 12491 ne remonte pas au delà de 1635 & les vers en litige ont été imprimés du vivant de leur auteur.

Ces investigations à toute extrémité, au delà même de l'œuvre de Regnier, ont été entreprises pour satisfaire les lecteurs curieux de tout ce qui concerne notre premier satirique. Après avoir cherché la vérité sur l'existence si peu connue du poëte chartrain, après avoir tenté une histoire des diverses éditions des satires, il nous restait encore à faire connaître les recueils imprimés & manuscrits où se trouve le nom de Regnier. En ceci surtout un redoublement de prudence nous était imposé. La restitution d'un texte a pour complément la suppression de tout ce qui peut paraître d'une authenticité suspecte, d'après les données de l'histoire ou suivant les règles du goût.

LES PREMIERES

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis Offendar maculis.

EPITRE LIMINÉAIRE

AV ROY.

SIRE,

Ie m'estois iusques icy resolu de tesmoigner par le silence, le respect que ie doy à vostre Maiesté. Mais ce que l'on eust tenu pour reuerence, le seroit maintenant pour ingratitude, qu'il luy a pleu me faisant du bien, m'inspirer auec vn desir de vertu celuy de me rendre digne de l'aspect du plus parfaict & du plus victorieux Monarque du monde. On lit qu'en Etyopie il y auoit vne statuë qui rendoit vn son armonieux, toutes les fois que le Soleil leuant la regardoit. Ce mesme miracle (SIRE) auez vous faict en moy qui touché de l'Astre de V. M. ay receu la voix & la parole. On ne trouuera donc estrange si, me ressentant de cet honneur, ma Muse prend la hardiesse de se mettre à l'abri de vos Palmes, & si temerairement elle ose vous offrir ce qui par droit est desia vostre, puis que vous l'auez faict naistre dans vn suiect qui n'est animé que de vous, & qui aura eternellement le cœur & la bouche ouuerte à vos loüanges, faisant des vœus & des prieres continuelles à Dieu qu'il vous rende là haut dans le Ciel autant de biens que vous en faites çà bas en terre.

Vostre tres-humble & tres-obeissant & tres-obligé suiet & seruiteur

REGNIER.

ODE A REGNIER

SVR SES SATYRES.

Qui de nous se pourroit vanter De n'estre point en seruitude? Si l'heur le courage & l'estude Ne nous en sçauroient exempter: Si chacun languit abbatu Serf de l'espoir qui l'importune, Et si mesme on voit la vertu Estre esclaue de la fortune

L'vn se rend aux plus grands subiect, Les grands le sont à la contrainte, L'autre aux douleurs, l'autre à la crainte, Et l'autre à l'amoureux obiect: Le monde est en captiuité, Nous sommes tous serfs de nature, Ou vifs de nostre volupté, Ou morts de nostre sepulture.

Mais en ce temps de fiction Et que ses humeurs on deguise, Temps où la seruile feintise Se fait nommer discretion: Chacun faisant le reserué, Et de son plaisir son Idole, REGNIER, tu t'es bien conserué La liberté de la parole.

Ta libre & veritable voix Monstre si bien l'erreur des hommes, Le vice du temps où nous sommes, Et le mespris qu'on fait des loix: Que ceux qu'il te plaist de toucher Des poignants traits de ta Satyre, S'ils n'auoient honte de pecher, En auroient de te l'ouïr dire.

Pleust à Dieu que tes vers si doux Contraires à ceux de Tyrtée Flechissent l'audace indontée, Qui met nos Guerriers en couroux: Alors que la ieune chaleur Ardents au düel les fait estre, Exposant leur forte valeur, Dont ils deburoient seruir leur maistre.

Flatte leurs cœurs trop valeureux, Et d'autres desseins leur imprimes, Laisses là les faiseurs de rymes, Qui ne sont iamais

malheureux: Sinon quand leur temerité Se feint vn merite si rare, Que leur espoir precipité A la fin deuient vn Icare.

Si l'vn d'eux te vouloit blasmer Par coustume ou par ignorance, Ce ne seroit qu'en esperance De s'en faire plus estimer. Mais alors d'vn vers menaçant Tu luy ferois voir que ta plume Est celle d'vn Aigle puissant, Qui celles des autres consume.

Romprois-tu pour eux l'vnion De la Muse & de ton genie, Asseruy soubs la tyrannie De leur commune opinion? Croy plustost que iamais les Cieux Ne regarderent fauorables L'enuie, & que les enuieux Sont tousiours les plus miserables.

N'escry point pour vn foible honneur, Tasche seulement de te plaire, On est moins prisé du vulgaire Par merite, que par bonheur. Mais garde que le iugement D'vn insolent te face blesme: Ou tu deuiendras autrement Le propre Tyran de toy-mesme.

REGNIER la loüange n'est rien, Des faueurs elle a sa naissance, N'estant point en nostre puissance, Ie ne la puis nommer vn bien. Fuy donc la gloire qui deçoit La vaine & credule personne, Et n'est pas à qui la reçoit, Elle est à celuy qui la donne.

MOTIN.

* * * * *

Difficile est Satyram non scribere.

Discours au Roy.

SATYRE I.

Puissant Roy des François, Astre viuant de Mars, Dont le iuste labeur surmontant les hazards, Fait voir par sa vertu que la gran-

deur de France Ne pouuoit succomber sous vne autre vaillance: Vray fils de la valeur de tes peres, qui sont Ombragez des lauriers qui couronnent leur front, Et qui depuis mile ans indomtables en guerre Furent transmis du Ciel pour gouuerner la terre, Attendant qu'à ton rang ton courage t'eust mis, En leur Trosne eleué dessus tes ennemis: Iamais autre que toy n'eust auecque prudence Vaincu de ton suiect l'ingrate outre cuidance Et ne l'eust comme toy du danger preserué: Car estant ce miracle à toy seul reserué, Comme au Dieu du païs, en ses desseins pariures Tu fais que tes bontez excedent ses iniures. Or apres tant d'exploits finis heureusement, Laissant aus cœurs des tiens comme vn vif monument Auecques ta valeur ta clemence viuante, Dedans l'Eternité de la race suiuante, Puisse tu comme Auguste admirable en tes faicts Rouler tes iours heureux en vne heureuse paix, Ores que la Iustice icy bas descenduë Aus petis, comme aux grands, par tes mains est renduë, Que sans peur du larron trafique le marchant, Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant, Et que de ta Couronne en palmes si fertille Le miel abondamment & la manne distille, Comme des chesnes vieux aus iours du siecle d'or, Qui renaissant sous toy reuerdissent encor. Auiourd'huy que ton fils imitant ton courage, Nous rend de sa valeur vn si grand tesmoignage Que Ieune de ses mains la rage il deconfit, Estoufant les serpens ainsi qu'Hercule fit, Et domtant la discorde à la gueule sanglante, D'impieté, d'horreur, encore fremissante, Il luy trousse les bras de meurtres entachez, De cent chaisnes d'acier sur le dos attachez, Sous des monceaux de fer dans ses armes l'enterre, Et ferme pour iamais le temple de la guerre, Faisant voir clairement par ses faits triomphans, Que les Roys & les Dieux ne sont iamais enfans. Si bien que s'esleuant sous ta grandeur prospere, Genereux heritier d'vn si genereux pere, Com-

blant les bons d'amour & les meschans d'effroy, Il se rend au berceau desia digne de toy. Mais c'est mal contenter mon humeur frenetique, Passer de la Satyre en vn panegyrique, Où molement disert sous vn suiet si grand Des le premier essay mon courage se rend. Aussi plus grand qu'Enée, & plus vaillant qu'Achille Tu surpasses l'esprit d'Homere & de Virgille, Qui leurs vers à ton los ne peuuent egaller, Bien que maistres passez en l'art de bien parler. Et quand i'egalerois ma Muse à ton merite, Toute extreme loüange est pour toy trop petite Ne pouuant le fini ioindre l'infinité: Et c'est aus mieux disans vne temerité De parler où le Ciel discourt par tes oracles, Et ne se taire pas où parlent tes miracles, Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets, Où ta bonté discourt au bien de tes suiets, Où nostre aise, & la paix, ta vaillance publie, Où le discord étaint, & la loy retablie Annoncent ta Iustice, où le vice abatu Semble en ses pleurs chanter vn hymne à ta vertu. Dans le Temple de Delphe, où Phœbus on reuere, Phœbus Roy des chansons, & des Muses le pere, Au plus haut de l'Autel se voit vn laurier sainct, Qui sa perruque blonde en guirlandes etraint, Que nul prestre du Temple en ieunesse ne touche, Ny mesme predisant ne le masche en la bouche, Chose permise aus vieus de sainct zelle enflamez Qui se sont par seruice en ce lieu confirmez Deuots à son mistere, & de qui la poictrine Est plaine de l'ardeur de sa verue diuine. Par ainsi tout esprit n'est propre à tout suiet, L'œil foible s'esblouit en vn luisant obiet, De tout bois comme on dict Mercure on ne façonne, Et toute medecine à tout mal n'est pas bonne. De mesme le laurier, & la palme des Roys N'est vn arbre où chacun puisse mettre les doigs, Ioint que ta vertu passe en loüange feconde Tous les Roys qui seront, & qui furent au monde. Il se faut recognoistre, il se faut essayer, Se sonder, s'exercer auant que s'employer Comme fait vn Luiteur

entrant dedans l'aréne, Qui se tordant les bras tout en soy se deméne, S'alonge, s'acoursit, ses muscles estendant, Et ferme sur ses pieds s'exerce en attendant Que son ennemy vienne, estimant que la gloire Ia riante en son cœur luy don'ra la victoire. Il faut faire de mesme vn œuure entreprenant, Iuger comme au suiet l'esprit est conuenant, Et quand on se sent ferme, & d'vne aisle assez forte, Laisser aller la plume où la verue l'emporte. Mais, SIRE, c'est vn vol bien esleué pour ceux Qui foibles d'exercice, & d'esprit paresseux, Enorgueillis d'audace en leur barbe premiere Chanterent ta valeur d'vne façon grossiere Trahissant tes honneurs auecq' la vanité D'attenter par ta gloire à l'immortalité. Pour moy plus retenu la raison m'a faict craindre, N'osant suiure vn suiet où l'on ne peut attaindre, I'imite les Romains encore ieunes d'ans, A qui lon permetoit d'accuser impudans Les plus vieus de l'estat, de reprendre, & de dire Ce qu'ils pensoient seruir pour le bien de l'Empire. Et comme la ieunesse est viue, & sans repos, Sans peur, sans fiction, & libre en ses propos, Il semble qu'on luy doit permetre dauantage, Aussi que les vertus florissent en cest' age Qu'on doit laisser meurir sans beaucoup de rigueur, Affin que tout à l'aise elles prenent vigueur. C'est ce qui m'a contraint de librement escrire Et sans piquer au vif me mettre à la Satyre Où poussé du caprice, ainsi que d'vn grand vent, Ie vais haut dedans l'air quelquefois m'esleuant. Et quelque fois aussi quand la fougue me quitte Du plus haut, au plus bas, mon vers se precipitte Selon que du suget touché diuersement Les vers à mon discours s'offrent facillement: Aussi que la Satyre est comme vne prairie Qui n'est belle sinon qu'en sa bisarrerie, Et comme vn pot pouri des freres mandians, Elle forme son goust de cent ingredians. Or grand Roy dont la gloire en la terre espanduë Dans vn dessein si haut rend ma Muse éperduë, Ainsi que l'œil humain le

Soleil ne peut voir, L'esclat de tes vertus offusque tout sçauoir, Si bien que ie ne sçay qui me rend plus coupable, Ou de dire si peu d'vn suiet si capable, Ou la honte que i'ay d'estre si mal apris, Ou la temerité de l'auoir entrepris. Mais quoy, par ta bonté qui tout autre surpasse I'espere du pardon auecque ceste grace Que tu liras ces vers, où ieune ie m'ébas Pour esgayer ma force, ainsi qu'en ces combas De fleurets on s'exerce, & dans vne barriere Aus pages lon reueille vne adresse guerriere Follement courageuse affin qu'en passetans Vn labeur vertueux anime leur printans, Que leur corps se desnouë, & se desangourdisse Pour estre plus adroit à te faire seruice. Aussi ie fais de mesme en ces caprices fous, Ie sonde ma portee, & me taste le pous Affin que s'il aduient, comme vn iour ie l'espere, Que Parnasse m'adopte, & se dise mon pere, Emporté de ta gloire & de tes faicts guerriers Ie plante mon lierre au pied de tes Lauriers.

A Monsieur le Comte de Caramain.

SATYRE II.

Comte de qui l'esprit penetre l'Vniuers, Soigneus de ma fortune, & facille à mes vers, Cher soucy de la muse, & sa gloire future, Dont l'aimable genie, & la douce nature Faict voir inaccessible aus efforts medisans Que Vertu n'est pas morte en tous les courtisans, Bien que foible, & debille, & que mal recongnuë Son Habit décousu la montre à deminuë, Qu'elle ait séche la chair, le corps amenuisé, Et serue à contre-cœur le vice auctorisé, Le vice qui Pompeus tout merite repousse, Et va comme vn banquier en carrosse & en housse. Mais c'est trop sermoné de vice, & de vertu: Il faut suiure vn sentier qui soit moins rebatu, Et conduit d'Apollon recognoistre la trace Du libre Iuuenal, trop discret est Horace Pour vn homme piqué, ioint que la passion Comme sans

iugement, est sans discretion: Cependant il vaut mieux sucrer nostre moutarde: L'homme pour vn caprice est sot qui se hazarde. Ignorez donc l'auteur de ces vers incertains, Et comme enfans trouuez qu'ils soient fils de putains, Exposez en la ruë, à qui mesme la mere Pour ne se descouurir faict plus mauuaise chere. Ce n'est pas que ie croye en ces tans effrontez Que mes vers soient sans pere, & ne soient adoptez, Et que ces rimasseurs pour faindre vne abondance, N'approuuent impuissans vne fauce semance: Comme noz citoyens de race desireux Qui berçent les enfans qui ne sont pas à eus. Ainsi tirant profit d'vne fauce doctrine, S'ils en sont accusez ils feront bonne mine, Et voudront le niant qu'on lise sur leur front S'il se fait vn bon vers que c'est eus qui le font, Ialous d'vn sot honneur, d'vne batarde gloire, Comme gens entenduz s'en veullent faire accroire, A faus titre insolens, & sans fruict hazardeus, Pissent au benestier affin qu'on parle d'eus. Or auecq' tout cecy le point qui me console C'est que la pauureté comme moy les affolle, Et que la grace à Dieu Phœbus & son troupeau Nous n'eusmes sur le dos iamais vn bon manteau. Aussi lors que lon voit vn homme par la ruë, Dont le rabat est sale, & la chausse rompuë, Ses gregues aus genous, au coude son pourpoint, Qui soit de pauure mine, & qui soit mal en point, Sans demander son nom on le peut recognoistre, Car si ce n'est vn Poëte au moins il le veut estre. Pour moy si mon habit par tout cycatrisé Ne me rendoit du peuple & des grands mesprisé, Ie prendrois patience, & parmy la misere Ie trouuerois du goust, mais ce qui doit deplaire A l'homme de courage, & d'esprit releué, C'est qu'vn chacun le fuit ainsi qu'vn reprouué, Car en quelque façon, les malheurs sont propices, Puis les gueus en gueusant trouuent maintes delices, Vn repos qui s'egaye en quelque oysiueté. Mais ie ne puis patir de me voir reietté; C'est donc pourquoy si ieune

abandonnant la France I'allay vif de courage, & tout chaud d'esperance En la cour d'vn Prelat, qu'auecq' mille dangers I'ay suiuy courtisan aux païs estrangers. I'ay changé mon humeur, alteré ma nature, I'ay beu chaud, mangé froid, i'ay couché sur la dure, Ie l'ay sans le quitter à toute heure suiuy, Donnant ma liberté ie me suis asseruy, En publiq' à l'Eglise, à la chambre, à la table, Et pense auoir esté maintefois agreable. Mais instruict par le temps à la fin i'ay cogneu Que la fidelité n'est pas grand reuenu, Et qu'à mon tans perdu sans nulle autre esperance L'honneur d'estre suiect tient lieu de recompanse, N'ayant autre interest de dix ans ia passez Sinon que sans regret ie les ay despensez. Puis ie sçay quant à luy qu'il a l'ame Royalle, Et qu'il est de Nature & d'humeur liberalle. Mais, ma foy, tout son bien enrichir ne me peut, Ny domter mon malheur si le ciel ne le veut. C'est pourquoy sans me plaindre en ma deconuenuë Le malheur qui me suit, ma foy ne diminuë, Et rebuté du sort ie m'asserui pourtant, Et sans estre auancé ie demeure contant Sçachant bien que fortune est ainsi qu'vne louue Qui sans chois s'abandonne au plus laid qu'elle trouue, Qui releue vn pedant, de nouueau baptisé, Et qui par ses larcins se rend authorisé, Qui le vice ennoblit, & qui tout au contraire Raualant la vertu la confinne en misere. Et puis ie m'iray plaindre apres ces gens icy? Non; l'exemple du temps n'augmante mon soucy. Et bien qu'elle ne m'ait sa faueur departie Ie n'entends quant à moy de la prendre à partie: Puis que selon mon goust son infidelité Ne donne, & n'oste rien à la felicité. Mais que veus tu qu'on fasse en ceste humeur austere? Il m'est comme aux putains mal aisé de me taire. Il m'en faut discourir de tort & de trauers, Puis souuent la colere engendre de bons vers. Mais, Conte, que sçait-on? elle est peut estre sage, Voire auecque raison, inconstante, & volage, Et Deésse auisée aux biens qu'elle

depart Les adiuge au merite, & non point au hazard. Puis lon voit de son œil, lon iuge de sa teste, Et chacun à son dire a droit en sa requeste: Car l'amour de soy-mesme, & nostre affection, Adiouste auec vsure à la perfection. Tousiours le fond du sac ne vient en euidence, Et bien souuent l'effet contredit l'apparance; De Socrate à ce point l'arrest est mi-party, Et ne sçait on au vray qui des deux a menty, Et si philosophant le ieune Alcibiade Comme son Cheualier en reçeut l'accolade. Il n'est à decider rien de si mal-aisé, Que sous vn sainct habit le vice deguisé. Par ainsi i'ay doncq' tort, & ne doy pas me plaindre, Ne pouuant par merite autrement la contraindre A me faire du bien, ny de me departir Autre chose à la fin sinon qu'vn repentir. Mais quoy, qu'y feroit-on, puis qu'on ne s'ose pendre? Encor' faut-il auoir quelque chose où se prendre, Qui flate en discourant le mal que nous sentons. Or laissant tout cecy retourne à nos moutons, Muse, & sans varier dy nous quelques sornettes, De tes enfans bastards ces tiercelets des Pœtes, Qui par les carefours vont leurs vers grimassans, Qui par leurs actions font rire les passans, Et quand la faim les poind se prenant sur le vostre Comme les estourneaux ils s'affament l'vn l'autre. Cepandant sans souliers, ceinture, ny cordon, L'œil farouche, & troublé, l'esprit à l'abandon, Vous viennent acoster comme personnes yures, Et disent pour bon-iour, Monsieur ie fais des liures, On les vent au Palais, & les doctes du tans A les lire amusez, n'ont autre passetans. De là sans vous laisser importuns ils vous suiuent, Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent, Vous parlent de fortune, & qu'il faut acquerir Du credit, de l'honneur, auant que de mourir, Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes, Au pris de la vertu n'estime point les hommes; Que Ronsard, du Bellay viuants ont eu du bien, Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien, Puis

sans qu'on les conuie ainsi que venerables, S'assiessent en Prelats les premiers à vos tables, Où le caquet leur manque, & des dents discourant, Semblent auoir des yeux regret au demourant. Or la table leuée ils curent la machoire: Apres graces Dieu beut, ils demandent à boire, Vous font vn sot discours, puis au partir de là, Vous disent, mais Monsieur, me donnez vous cela? C'est tousiours le refrein qu'ils font à leur balade. Pour moy ie n'en voy point que ie n'en sois malade. I'en perds le sentiment du corps tout mutilé, Et durant quelques iours i'en demeure opilé. Vn autre renfroingné, resueur, melancolique, Grimassant son discours semble auoir la colique, Suant, crachant, toussant, pensant venir au point: Parle si finement que l'on ne l'entend point. Vn autre ambitieux pour les vers qu'il compose, Quelque bon benefice en l'esprit se propose, Et dessus vn cheual, comme vn singe attaché Meditant vn sonnet, medite vne Euesché. Si quelqu'vn comme moy leurs ouurages n'estime, Il est lourd, ignorant, il n'ayme point la rime, Difficille, hargneux, de leur vertu ialoux, Contraire en iugement au commun bruit de tous, Que leur gloire il derobe, auecq' ses artifices. Les Dames cependant se fondent en delices Lisant leurs beaux escrits, & de iour & de nuit Les ont au cabinet sous le cheuet du lict, Que portez à l'Eglise ils valent des matines, Tant selon leurs discours leurs œuures sont diuines. Encore apres cela ils sont enfants des Cieux, Ils font iournellement carousse auecq' les Dieux: Compagnons de Minerue, & confis en science, Vn chacun d'eux pense estre vne lumiere en France. Ronsard fay-m'en raison, & vous autres esprits Que pour estre viuans en mes vers ie n'escris, Pouuez vous endurer que ces rauques Cygalles Egallent leurs chansons à voz œuures Royalles, Ayant vostre beau nom lachement dementy? Ha! c'est que nostre siecle est en tout peruerty: Mais pourtant quelque esprit entre

tant d'insolence Sçait trier le sçauoir d'auecque l'ignorance, Le naturel de l'art, & d'vn œil auisé Voit qui de Calliope est plus fauorisé. Iuste postérité à tesmoing ie t'apelle, Toy qui sans passion, maintiens l'œuure immortelle, Et qui selon l'esprit, la grace & le sçauoir, De race en race au peuple vn ouurage fais voir, Vange ceste querelle, & iustement separe Du Cigne d'Apollon la corneille barbare Qui croassant par tout d'vn orgueil effronté Ne couche de rien moins que l'immortalité. Mais Comte que sert-il d'en entrer en colere? Puisque le tans le veut nous n'y pouuons rien faire, Il faut rire de tout, aussi bien ne peut-on Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon. Quel plaisir penses-tu, que dans l'ame ie sente, Quand l'vn de ceste troupe en audace insolente, Vient à Vanues à pied, pour grimper au coupeau Du Parnasse François, & boire de son eau, Que froidement reçeu, on l'escoute à grand peine, Que la Muse en groignant luy deffend sa fontaine, Et se bouchant l'oreille au reçit de ses vers, Tourne les yeux à gauche, & les lit de trauers, Et pour fruit de sa peine aux grands vens dispersée, Tous ses papiers seruir à la chaire percée? Mais comme eux ie suis Pœte, & sans discretion Ie deuiens importun auecq' presomption. Il faut que la raison retienne le caprice, Et que mon vers ne soit qu'ainsi qu'vn exercice, Qui par le iugement doit estre limité Selon que le requiert ou l'age, ou la santé. Ie ne sçay quel Demon m'a fait deuenir Pœte: Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete Dormy sur Helicon, où ces doctes mignons Naissent en vne nuict comme les champignons, Si ce n'est que ces iours allant à l'auanture Resuant comme vn oyson qu'on mene à la pature, A Vanues i'arriuay, où suiuant maint discours, On me fit au iardin faire cinq ou six tours, Et comme vn Conclauiste entre dans le conclaue, Le sommelier me prit, & m'enferme en la caue, Où beuuant, & mangeant

ie fis mon coup d'essay, Et où si ie sçay rien, i'apris ce que ie sçay. Voyla ce qui m'a fait & Poëte, & Satyrique, Reglant la medisance à la façon antique. Mais à ce que ie voy sympatisant d'humeur, I'ay peur que tout à fait ie deuiendray rimeur, I'entre sur ma loüange, & bouffi d'arrogance, Si ie n'en ay l'esprit i'en auray l'insolence. Mais retournons à nous, & sages deuenus Soyons à leurs depens vn peu plus retenus. Or Comte, pour finir ly doncq' ceste Satyre, Et voy ceux de ce temps que ie pince sans rire, Pendant qu'à ce printemps retournant à la cour I'iray reuoir mon maistre, & luy dire bon iour.

A Monsieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE III.

Marquis, que doy-ie faire en ceste incertitude? Doy-ie las de courir me remettre à l'estude, Lire Homere, Aristote, & disciple nouueau Glaner ce que les Greqs ont de riche, & de beau, Reste de ces moissons que Ronsard, & Desportes, Ont remporté du champ sur leurs espaules fortes, Qu'ils ont comme leur propre en leur grange entassé, Egallant leurs honneurs aux honneurs du passé? Ou si continuant à courtiser mon maistre, Ie me doy iusqu'au bout d'esperance repaistre, Courtisan morfondu, frenetique, & resueur, Portrait de la disgrace, & de la defaueur, Puis sans auoir du bien, troublé de resuerie Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie, En Toscane, en Sauoye, ou dans quelque autre lieu, Sans pouuoir faire paix, ou trefue auecques Dieu. Sans parler ie t'entends il faut suiure l'orage, Aussi bien on ne peut où choisir auantage. Nous viuons à tatons, & dans ce monde icy Souuent auecq' trauail on poursuit du soucy: Car les Dieux couroucéz contre la race humaine Ont mis auecq' les biens la sueur, & la paine. Le monde est vn berlan où tout est confondu: Tel

pense auoir gaigné qui souuent a perdu Ainsi qu'en vne blanque où par hazard on tire, Et qui voudroit choisir souuent prendroit le pire. Tout depend du Destin, qui sans auoir esgard Les faueurs, & les biens, en ce monde depart. Mais puis qu'il est ainsi que le sort nous emporte, Qui voudroit se bander contre vne loy si forte? Suiuons doncq' sa conduite en cest aueuglement. Qui peche auecq' le ciel peche honorablement. Car penser s'affranchir c'est vne resuerie, La liberté par songe en la terre est cherie: Rien n'est libre en ce monde & chaque homme depend Comtes, Princes, Sultans, de quelque autre plus grand. Tous les hommes viuans sont icy bas esclaues Mais suiuant ce qu'ils sont ils diferent d'entraues, Les vns les portent d'or, & les autres de fer: Mais n'en deplaise aux vieux, ny leur Philosopher Ny tant de beaux escrits qu'on lit en leurs escoles Pour s'affranchir l'esprit ne sont que des paroles. Au ioug nous sommes nez & n'a iamais esté Homme qu'on ayt vu viure en plaine liberté. En vain me retirant enclos en vne estude Penseroy-ie laisser le ioug de seruitude, Estant serf du desir d'aprendre, & de sçauoir, Ie ne ferois sinon que changer de deuoir. C'est l'arrest de nature, & personne en ce monde Ne sçauroit controler sa sagesse profonde. Puis que peut il seruir aux mortels icy bas, Marquis, d'estre sçauant, ou de ne l'estre pas? Si la science pauure, affreuse est mesprisée, Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée; Si les gens de Latin des sots sont denigrez Et si lon nest docteur sans prendre ses degrés. Pourueu qu'on soit morguant, qu'on bride sa moustache, Qu'on frise ses cheueux, qu'on porte vn grand pannache, Qu'on parle baragouin, & qu'on suiue le vent: En ce temps du iourd'huy lon n'est que trop sçauant. Du siecle les mignons, fils de la poule blanche Ils tiennent à leur gré la fortune en la manche, En credit esleuez ils disposent de tout, Et n'entreprennent rien qu'ils n'en

viennent à bout. Mais quoy, me diras tu, il t'en faut autant faire, Qui ose a peu souuent la fortune contraire: Importune le Louure, & de iour, & de nuict Perds pour t'assugetir & la table, & le lict: Sois entrant, effronté, & sans cesse importune: En ce temps l'impudance eleue la fortune. Il est vray, mais pourtant ie ne suis point d'auis De degager mes iours pour les rendre asseruis, Et sous vn nouuel Astre aller nouueau pilote Conduire en autre mer, mon nauire qui flote, Entre l'espoir du bien, & la peur du danger De froisser mon attente, en ce bord estranger. Car pour dire le vray c'est vn pays estrange, Où comme vn vray Prothée à toute heure on se change, Où les loys par respect sages humainnement, Confondent le loyer auecq' le chastiment, Et pour vn mesme fait de mesme intelligence L'vn est iusticié, l'autre aura recompence. Car selon l'interest, le credit, ou l'apuy Le crime se condamne, & s'absout auiourd'huy. Ie le dy sans confondre en ces aigres remarques La clemence du Roy, le miroir des Monarques, Qui plus grand de vertu, de cœur, & de renom, S'est acquis de Clement, & la gloire & le nom. Or quant à ton conseil qu'à la cour ie m'engage, Ie n'en ay pas l'esprit, non plus que le courage. Il faut trop de sçauoir, & de ciuilité, Et si i'ose en parler trop de subtilité, Ce n'est pas mon humeur, ie suis melancolique, Ie ne suis point entrant, ma façon est rustique, Et le surnom de bon me va t'on reprochant, Dautant que ie n'ay pas l'esprit d'estre meschant. Et puis ie ne sçaurois me forcer ny me faindre, Trop libre en volonté ie ne me puis contraindre, Ie ne sçaurois flater, & ne sçay point comment Il faut se taire acort, ou parler faucement, Benir les fauoris de geste, & de parolles, Parler de leurs ayeux, au iour de Cerizolles, Des hauts faicts de leur race, & comme ils ont acquis Ce titre auecq' honneur de Ducs, & de Marquis. Ie n'ay point tant d'esprit pour tant de menterie: Ie ne puis m'adonner à la cageol-

lerie, Selon les accidens, les humeurs ou les iours, Changer comme d'habits tous les mois de discours. Suiuant mon naturel ie hay tout artifice, Ie ne puis deguiser la vertu, ny le vice, Offrir tout de la bouche, & d'vn propos menteur, Dire pardieu Monsieur ie vous suis seruiteur, Pour cent bonadies s'arrester en la ruë, Faire sus l'vn des pieds en la sale la gruë, Entendre vn mariollet qui dit auecq' mespris Ainsi qu'asnes ces gens sont tout vestus de gris, Ces autres verdelets aux peroquets ressemblent, Et ceux-cy mal peignez deuant les Dames tremblent, Puis au partir de là comme tourne le vent Auecques vn bon iour amys comme deuant. Ie n'entends point le cours du Ciel, ny des planetes, Ie ne sçay deuiner les affaires secretes, Cognoistre vn bon visage, & iuger si le cœur Contraire à ce qu'on voit ne seroit point moqueur. De porter vn poullet ie n'ay la suffisance, Ie ne suis point adroit, ie n'ay point d'eloquence Pour colorer vn faict, ou detourner la foy, Prouuer qu'vn grand amour n'est suiect à la loy, Suborner par discours vne femme coquette, Luy conter des chansons de Ieanne, & de Paquette, Desbaucher vne fille, & par viues raisons Luy monstrer comme Amour faict les bonnes maisons, Les maintient, les esleue, & propice aux plus belles En honneur les auance, & les faict Damoyselles, Que c'est pour leurs beaux nez que se font les ballets, Qu'elles sont le suiect des vers, & des poulets, Que leur nom retentit dans les airs que lon chante, Qu'elles ont à leur suite vne troupe beante De langoureux transis, & pour le faire court Dire qu'il n'est rien tel qu'aymer les gens de court Aleguant maint exemple en ce siecle où nous sommes, Qu'il n'est rien si facile à prendre que les hommes, Et qu'on ne s'enquiert plus s'elle a faict le pourquoy, Pourueu qu'elle soit riche, & qu'elle ayt bien de quoy. Quand elle auroit suiuy le camp à la Rochelle S'elle a force ducats elle est toute pucelle. L'honneur estropié,

languissant, & perclus, N'est plus rien qu'vne idolle en qui lon ne croit plus. Or pour dire cecy il faut force mistere, Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire. Il est vray que ceux là qui n'ont pas tant d'esprit Peuuent mettre en papier leur dire par escrit, Et rendre par leurs vers, leur Muse maquerelle; Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle. Il faut estre trop pront, escrire à tous propos, Perdre pour vn sonnet & sommeil, & repos. Puis ma muse est trop chaste, & i'ay trop de courage, Et ne puis pour autruy façonner vn ouurage. Pour moy i'ay de la court autant comme il m'en fault: Le vol de mon dessein ne s'estend point si haut: De peu ie suis content, encore que mon maistre S'il luy plaisoit vn iour mon trauail recongnoistre Peut autant qu'autre Prince, & a trop de moyen D'eleuer ma fortune & me faire du bien, Ainsy que sa Nature à la vertu facille Promet que mon labeur ne doit estre inutille, Et qu'il doit quelque iour mal-gré le sort cuisant Mon seruice honorer d'vn honneste presant, Honneste, & conuenable à ma basse fortune, Qui n'abaye, & n'aspire ainsy que la commune Apres l'or du Perou, ny ne tend aux honneurs, Que Rome departit aux vertuz des Seigneurs. Que me sert de m'asseoir le premier à la table, Si la fain d'en auoir me rend insatiable? Et si le fais leger d'vne double Euesché Me rendant moins contant me rend plus empesché? Si la gloire, & la charge à la peine adonnée Rend sous l'ambition mon ame infortunée? Et quand la seruitude a pris l'homme au collet I'estime que le Prince est moins que son valet. C'est pourquoy ie ne tends à fortune si grande: Loing de l'ambition, la raison me commande: Et ne pretends auoir autre chose sinon Qu'vn simple benefice, & quelque peu de nom; Affin de pouuoir viure, auecq' quelque asseurance, Et de m'oster mon bien que lon ait conscience. Alors vrayement heureux les liures feuilletant Ie rendrois mon desir, & mon esprit

contant. Car sans le reuenu l'estude nous abuse, Et le corps ne se paist aux banquets de la muse. Ses mets sont de sçauoir discourir par raison, Comme l'ame se meut vn tans en sa prison, Et comme deliurée elle monte diuine Au Ciel lieu de son estre, & de son origine, Comme le Ciel mobile eternel en son cours Fait les siecles, les ans, & les mois, & les iours, Comme aux quatre elemens les matieres encloses, Donnent comme la mort la vie à toutes choses, Comme premierement les hommes dispercez, Furent par l'armonie, en troupes amassez, Et comme la malice en leur ame glissée, Troubla de noz ayeux l'innocente pensée, D'où naquirent les loys, les bourgs, & les citez, Pour seruir de gourmete à leurs mechancetez, Comme ils furent en fin reduis sous vn Empire, Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire, Et quand on en sçauroit ce que Platon en sçait, Marquis tu n'en serois plus gras, ny plus refaict, Car c'est vne viande en esprit consommée, Legere à l'estomac, ainsi que la fumée. Sçais tu pour sçauoir bien, ce qu'il nous faut sçauoir? C'est s'affiner le goust de cognoistre, & de voir, Aprendre dans le monde, & lire dans la vie D'autres secrets plus fins que de Philosophie, Et qu'auecq' la science il faut vn bon esprit. Or entends à ce point ce qu'vn Greq' en escrit, Iadis vn loup dit-il, que la fain epoinçonne Sortant hors de son fort rencontre vne lionne Rugissante à l'abord, & qui montroit aux dens L'insatiable fain qu'elle auoit au dedans: Furieuse elle aproche, & le loup qui l'auise, D'vn langage flateur luy parle, & la courtise: Car ce fut de tout tans que ployant sous l'effort, Le petit cede au grand, & le foible au plus fort. Luy di-ie, qui craignoit que faute d'autre proye, La beste l'attaquast, ses ruses il employe. Mais en fin le hazard si bien le secourut, Qu'vn mulet gros, & gras à leurs yeux aparut; Ils cheminent dispos croyant la table preste, Et s'aprochent tous deux assez pres de la beste, Le loup qui la

congnoist, malin, & deffiant, Luy regardant aux pieds luy parloit en riant: D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nouriture? Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? Le mulet estonné de ce nouueau discours De peur ingenieux, aux ruses eut recours, Et comme les Normans sans luy repondre voire, Compere, ce dit-il, ie n'ay point de memoire, Et comme sans esprit ma grand mere me vit, Sans m'en dire autre chose au pied me l'escriuit. Lors il leue la iambe au iaret ramassée, Et d'vn œil innocent il couuroit sa pensée, Se tenant suspendu sur les pieds en auant: Le loup qui l'aperçoit se leue de deuant, S'excusant de ne lire auecq' ceste parolle, Que les loups de son tans n'alloient point à l'ecolle: Quand la chaude lionne à qui l'ardante fain Alloit precipitant la rage, & le dessein, S'aproche plus sçauante en volonté de lire, Le mulet prend le tans, & du grand coup qu'il tire Luy enfonce la teste, & d'vne autre façon, Quelle ne sçauoit point luy aprit sa leçon. Alors le loup s'enfuit voyant la beste morte, Et de son ignorance ainsi se reconforte: N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, Iacopins, Pardieu les plus grands clers ne sont pas les plus fins.

A Monsieur Motin.

SATYRE IIII.

Motin la Muse est morte, ou la faueur pour elle: En vain dessus Parnasse Apollon on apelle, En vain par le veiller on acquiert du sçauoir, Si fortune s'en mocque, & s'on ne peut auoir Ny honneur, ny credit, non plus que si noz paines Estoient fables du peuple inutiles, & vaines. Or va romps toy la teste, & de iour & de nuict, Pallis dessus vn liure à l'apetit d'vn bruit Qui nous honore apres que nous sommes sous terre, Et de te voir paré de trois brins de lierre, Comme s'il importoit estans ombres là bas, Que nostre nom vescust ou qu'il ne vescust pas, Honneur hors de sai-

son, inutile merite Qui viuans nous trahit, & qui morts nous profite. Sans soing de l'auenir ie te laisse le bien Qui vient à contrepoil alors qu'on ne sent rien, Puis que viuant icy de nous on ne faict conte, Et que nostre vertu engendre nostre honte. Doncq' par d'autres moyens à la court familiers, Par vice, ou par vertu acquerons des lauriers, Puis qu'en ce monde icy on n'en faict differance, Et que souuent par l'vn l'autre se recompense. Aprenons à mentir, mais d'vne autre façon Que ne fait Caliope ombrageant sa chanson Du voille d'vne fable, afin que son mistere Ne soit ouuert à tous, ny congneu du vulguaire. Aprenons à mentir, noz propos deguiser, A trahir noz amys, noz ennemis baiser, Faire la court aux grands, & dans leurs antichambres, Le chapeau dans la main, nous tenir sur noz membres, Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir, Et nous couchant au iour, leur donner le bon soir. Car puis que la fortune aueuglement dispose De tout, peut estre en fin aurons nous quelque chose Qui pourra destourner l'ingrate aduersité, Par vn bien incertain à tatons debité, Comme ces courtisans qui s'en faisant acroire, N'ont point d'autre vertu, sinon de dire voire. Or laissons doncq' la Muse, Apollon, & ses vers, Laissons le lut, la lyre, & ces outils diuers, Dont Apollon nous flatte, ingrate frenesie, Puis que pauure & quémande on voit la poësie, Où i'ai par tant de nuits mon trauail occupé: Mais quoy ie te pardonne, & si tu m'as trompé La honte en soit au siecle, où viuant d'age en age Mon exemple rendra quelque autre esprit plus sage. Mais pour moy mon amy ie suis fort mal payé D'auoir suiuy cet' art, si i'eusse estudié, Ieune laborieux sur vn bancq à l'escolle, Gallien, Hipocrate, ou Iason, ou Bartolle, Vne cornete au col debout dans vn parquet, A tort & à trauers ie vendrois mon caquet, Ou bien tastant le poulx, le ventre & la poitrine, I'aurois vn beau teston pour iuger d'vne vrine, Et me prenant au nez lou-

cher dans vn bassin Des ragous qu'vn malade offre à son Medecin, En dire mon aduis, former vne ordonnance, D'vn rechape s'il peut, puis d'vne reuerence, Contrefaire l'honneste, & quand viendroit au point, Dire en serrant la main, Dame il n'en falloit point. Il est vray que le Ciel qui me regarda naistre, S'est de mon iugement tousiours rendu le maistre, Et bien que ieune enfant mon Pere me tançast, Et de verges souuent mes chançons menaçast, Me disant de depit, & bouffy de colere, Badin quitte ces vers, & que penses-tu faire? La Muse est inutile, & si ton oncle a sçeu S'auancer par cet art tu t'y verras deçeu. Vn mesme Astre tousiours n'eclaire en ceste terre: Mars tout ardant de feu nous menace de guerre, Tout le monde fremit, & ces grands mouuemens Couuent en leurs fureurs de piteux changemens. Pense-tu que le lut, & la lyre des Poëtes S'acorde d'armonie auecques les trompettes, Les fiffres, les tambours, le canon, & le fer, Concert extrauagant des musiques d'enfer? Toute chose a son regne, & dans quelques années, D'vn autre œil nous verrons les fieres destinées. Les plus grands de ton tans dans le sang aguerris, Comme en Trace seront brutalement nourris, Qui rudes n'aymeront la lyre de la Muse, Non plus qu'vne vielle ou qu'vne cornemuse. Laisse donc ce métier & sage prens le soing De t'acquerir vn art qui te serue au besoing. Ie ne sçay mon amy par quelle prescience, Il eut de noz Destins si claire congnoissance, Mais pour moy ie sçay bien que sans en faire cas, Ie mesprisois son dire, & ne le croyois pas, Bien que mon bon Démon souuent me dist le mesme: Mais quand la passion en nous est si extreme, Les aduertissemens n'ont ny force ny lieu: Et l'homme croit à peine aux parolles d'vn Dieu. Ainsi me tançoit-il d'vne parolle emeuë. Mais comme en se tournant ie le perdoy de veuë Ie perdy la memoire auecques ses discours, Et resueur m'esgaray tout seul par les destours Des

Antres & des Bois affreux & solitaires, Où la Muse en dormant m'enseignoit ses misteres, M'aprenoit des secrets & m'echaufant le sein, De gloire & de renom releuoit mon dessein. Inutile science, ingrate, & mesprisée, Qui sert de fable au peuple, aux plus grands de risée. Encor' seroit ce peu si sans estre auancé, Lon auoit en cet art son age depencé, Apres vn vain honneur que le tans nous refuse, Si moins qu'vne Putain l'on n'estimoit la Muse. Eusse tu plus de feu, plus de soing, & plus d'art Que Iodelle n'eut oncq', Desportes, ny Ronsard, Lon te fera la mouë, & pour fruict de ta paine, Ce n'est ce dirat-on qu'vn Poete à la douzaine. Car on n'a plus le goust comme on l'eut autrefois, Apollon est gené par de sauuages loix, Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée, Et de mainte figure est sa beauté masquée. Si pour sçauoir former quatre vers enpoullez Faire tonner des mots mal ioincts & mal collez, Amy l'on estoit Poete, on verroit cas estranges, Les Poetes plus espais que mouches en vandanges. Or que des ta ieunesse Apollon t'ait apris, Que Caliope mesme ait tracé tes escris, Que le neueu d'Atlas les ait mis sur la lyre, Qu'en l'Antre Thespean on ait daigné les lire, Qu'ils tiennent du sçauoir de l'antique leçon, Et qu'ils soient imprimez des mains de Patisson, Si quelqu'vn les regarde & ne leur sert d'obstacle, Estime mon amy que c'est vn grand miracle. Lon a beau faire bien, & semer ses escris De ciuette, bainjoin, de musc, & d'ambre gris, Qu'ils soient plains releuez & graues à l'oreille, Qu'ils fassent sourciller les doctes de merueille, Ne pense pour cela estre estimé moins fol, Et sans argent contant qu'on te preste vn licol, Ny qu'on n'estime plus (humeur extrauagante) Vn gros asne pourueu de mille escuz de rente. Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux Qui mettent à l'encan l'honneur dans les bordeaux, Et raualant Phœbus, les Muses, & la grace, Font vn bouchon à vin

du laurier de Parnasse, A qui le mal de teste est commun & fatal, Et vont bisarement en poste à l'hopital, Disant s'on n'est hargneux, & d'humeur difficille, Que lon est mesprisé de la troupe ciuille, Que pour estre bon Poete il faut tenir des fous, Et desirent en eux ce qu'on mesprise en tous, Et puis en leur chanson sotement importune, Ils accusent les grands, le Ciel, & la fortune, Qui fustez de leurs vers en sont si rebatus, Qu'ils ont tiré cet' art du nombre des vertus, Tiennent à mal d'esprit leurs chansons indiscrettes Et les mettent au ranc des plus vaines sornetes. Encore quelques grands affin de faire voir De Mœcene riuaux qu'ils ayment le sçauoir, Nous voient de bon œil, & tenant vne gaule, Ainsi qu'à leurs cheuaux nous en flatent l'espaule, Auecque bonne mine, & d'vn langage doux, Nous disent souriant, & bien que faictes vous? Auez vous point sur vous quelque chanson nouuelle? I'en vy ces iours passez de vous vne si belle, Que c'est pour en mourir, ha ma foy ie voy bien, Que vous ne m'aymez plus, vous ne me donnez rien. Mais on lit à leurs yeux & dans leur contenance, Que la bouche ne parle ainsi que l'ame pense, Et que c'est mon amy, vn gremoire & des mots Dont tous les courtisans endorment les plus sots. Mais ie ne m'aperçoy que trenchant du prudhomme, Mon tans en cent caquets sottement ie consomme, Que mal instruit ie porte en Brouage du sel, Et mes coquilles vendre à ceux de sainct Michel. Doncq' sans mettre l'enchere aux sotises du monde, Ny gloser les humeurs de Dame Fredegonde, Ie diray librement pour finir en deux mots, Que la plus part des gens sont habillez en sots.

A Monsieur Bertault, Euesque de Sées.

SATYRE V.

Bertault c'est vn grand cas quoy que lon puisse faire, Il n'est moyen qu'vn homme à chacun puisse plaire Et fust-il plus parfaict que la perfection, L'homme voit par les yeux de son affection. Chaque fat a son sens dont sa raison s'escrime, Et tel blasme en autruy ce dequoy ie l'estime, Tout suyuant l'intelec change d'ordre & de rang, Les Mores auiourd'huy peignent le Diable blanc, Le sel est doux aux vns, le sucre amer aux autres, Lon reprend tes humeurs ainsi qu'on fait les nostres, Les Critiques du tans m'apellent debauché, Que ie suis iour & nuict aux plaisirs ataché, Que i'y pers mon esprit, mon ame & ma ieunesse, Les autres au rebours accusent ta sagesse, Et ce hautain desir qui te faict mépriser Plaisirs, tresors, grandeurs pour t'immortaliser, Et disent, ô chetifs qui mourant sur vn liure, Pensez seconds Phœnis en vos cendres reuiure, Que vous estes trompez en vostre propre erreur, Car & vous & vos vers viuez par procureur. Vn liuret tout moysi vit pour vous & encore Comme la mort vous fait, la taigne le deuore, Ingrate vanité dont l'homme se repaist, Qui baille apres vn bien qui sottement luy plaist. Ainsi les actions aux langues sont sugettes, Mais ces diuers rapors sont de foibles sagettes, Qui bleçent seulement ceux qui sont mal armez, Non pas les bons espris à vaincre acoutumez, Qui sçauent auisez auecques differance, Separer le vray bien du fard de l'apparance. C'est vn mal bien estrange aux cerueaux des humains Qui suiuant ce qu'ils sont malades ou plus sains, Digerent la viande, & selon leur nature, Ils prennent ou mauuaise ou bonne nouriture. Ce qui plaist à l'œil sain offence vn chassieux, L'eau se iaunit en bile au corps du bilieux, Le sang d'vn Hidropique en pituite se change, Et l'estommac gasté pourit tout ce qu'il mange, De la douce liqueur roussoyante du Ciel, L'vne en fait le venin, & l'autre en fait le miel. Ainsi c'est la nature, & l'humeur des personnes, Et non la

qualité qui rend les choses bonnes. Charnellement se ioindre auecq' sa paranté, En France c'est inceste, en Perse charité, Tellement qu'à tout prendre en ce monde où nous sommes, Et le bien, & le mal depend du goust des hommes. Or sans me tourmenter des diuers apetis, Quels ils sont aux plus grands, & quels aux plus petis, Ie te veux discourir comme ie trouue estrange Le chemin d'où nous vient le blasme, & la loüange, Et comme i'ay l'esprit de Chimeres brouillé, Voyant qu'vn More noir m'appelle barbouillé, Que les yeux de trauers s'offensent que ie lorgne, Et que les quinze vints disent que ie suis borgne. C'est ce qui m'en deplaist encor que i'aye apris En mon Philosopher d'auoir tout à mépris. Penses tu qu'à present vn homme a bonne grace, Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace, Ou l'autre qui poursuit des abolitions, De vouloir ietter l'œil dessus mes actions, Vn traistre, vn vsurier, qui par misericorde, Par argent, ou faueur s'est sauué de la corde, Moy qui dehors sans plus ay veu le Chastelet, Et que iamais sergent ne saisit au collet, Qui vis selon les loix & me contiens de sorte Que ie ne tremble point quand on heurte à ma porte, Voyant vn President le cœur ne me tressault, Et la peur d'vn Preuost ne m'eueille en sursault, Le bruit d'vne recherche au logis ne m'areste, Et nul remord facheux ne me trouble la teste, Ie repose la nuict suz l'vn & l'autre flanc, Et cepandant Bertault ie suis desus le ranc. Scaures du tans present, hipocrites seueres, Vn Claude effrontement parle des adulteres, Milon sanglant encor reprend vn assassin, Grache, vn seditieux, & Verres, le larcin. Or pour moy tout le mal que leur discours m'obiette, C'est que mon humeur libre à l'amour est sugette, Que i'ayme mes plaisirs, & que les passetans Des amours m'ont rendu grison auant le tans, Qu'il est bien malaisé que iamais ie me change, Et qu'à d'autres façons ma ieunesse se range. Mon oncle m'a conté que

montrant à Ronsard Tes vers estincellants & de lumiere, & d'art, Il ne sçeut que reprendre en ton aprentissage Sinon qu'il te iugeoit pour vn Poete trop sage. Et ores au contraire, on m'obiecte à peché Les humeurs qu'en ta Muse il eust bien recherché. Aussi ie m'emerueille au feu que tu recelles, Qu'vn esprit si rasis ait des fougues si belles, Car ie tien comme luy que le chaud element, Qui donne ceste pointe au vif entendement, Dont la verue s'echauffe & s'enflame de sorte Que ce feu dans le Ciel sur des aisles l'emporte, Soit le mesme qui rend le Poete ardant & chaud, Suiect à ses plaisirs, de courage si haut, Qu'il meprise le peuple, & les choses communes, Et brauant les faueurs se moque des fortunes, Qui le fait debauché, frenetique resuant Porter la teste basse, & l'esprit dans le vent, Egayer sa fureur parmy des precipices, Et plus qu'à la raison suiect à ses caprices. Faut il doncq' à present s'etonner si ie suis Enclin à des humeurs qu'euiter ie ne puis, Où mon temperament malgré moy me transporte, Et rend la raison foible où la nature est forte, Mais que ce mal me dure il est bien malaisé, L'homme ne se plaist pas d'estre tousiours fraisé, Chaque age a ses façons, & change la Nature De sept ans en sept ans nostre temperature; Selon que le Soleil se loge en ses maisons, Se tournent noz humeurs, ainsi que noz saisons, Toute chose en viuant auecq' l'age s'altere, Le debauché se rit des sermons de son pere, Et dans vingt & cinq ans venant à se changer, Retenu, vigilant, soigneux & mesnager, De ces mesmes discours ses fils il admoneste, Qui ne font que s'en rire & qu'en hocher la teste, Chaque age a ses humeurs, son goust, & ses plaisirs, Et comme nostre poil blanchissent noz desirs. Nature ne peut pas l'age en l'age confondre: L'enfant qui sçait desia demander & respondre, Qui marque asseurement la terre de ses pas, Auecque ses pareils se plaist en ses ébas, Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il

saute d'aise, Sans raison d'heure en heure, il s'émeut & s'apaise. Croissant l'age en auant sans soing de gouuerneur Releué, courageux, & cupide d'honneur, Il se plaist aux cheuaux, aux chiens, à la campagne, Facille au vice il hait les vieux, & les dedagne, Rude à qui le reprend, paresseux à son bien, Prodigue, depencier, il ne conserue rien, Hautain, audacieux, conseiller de soy mesme, Et d'vn cœur obstiné se heurte à ce qu'il aime. L'age au soing se tournant homme fait il acquiert Des biens, & des amis, si le tans le requiert, Il masque ses discours, comme sur vn theatre, Subtil ambitieux l'honneur il idolatre, Son esprit auisé preuient le repentir, Et se garde d'vn lieu difficille à sortir. Maints facheux accidans surprennent sa viellesse, Soit qu'auecq du soucy gagnant de la richesse, Il s'en deffend l'vsage, & craint de s'en seruir, Que tant plus il en a, moins s'en peut assouuir, Ou soit qu'auecq' froideur il fasse toute chose, Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'ose, Dilayant, qui tousiours a l'œil sur l'auenir, De leger il n'espere, & croit au souuenir, Il parle de son tans, difficille & seuere, Censurant la ieunesse vse des droits de pere, Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons, Et veut que tous ses mots soient autant de leçons. Voilla doncq' de par Dieu comme tourne la vie, Ainsi diuersement aux humeurs asseruie, Que chaque age depart à chaque homme en viuant, De son temperament la qualité suiuant: Et moy qui ieune encor' en mes plaisirs m'égaye, Il faudra que ie change, & mal gré que i'en aye Plus soigneux deuenu, plus froid, & plus rassis, Que mes ieunes pensers cedent aux vieux soucis, Que i'en paye l'escot remply iusque à la gorge, Et que i'en rende vn iour les armes à sainct George. Mais de ces discoureurs il ne s'en trouue point, Ou pour le moins bien peu qui cognoissent ce point, Effrontez, ignorans, n'ayants rien de solide, Leur esprit prend l'essor où leur langue le guide, Sans voir le

fond du sac ils prononcent l'arest, Et rangent leurs discours au point de l'interest, Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance, Et c'est ce qui nous porte à ceste indifferance, Qu'ensemble l'on confond le vice & la vertu, Et qu'on l'estime moins qu'on n'estime vn festu. Aussi qu'importe-il de mal ou de bien faire, Si de noz actions vn iuge volontaire, Selon ses apetis les decide, & les rend Dignes de recompense, ou d'vn suplice grand: Si tousiours noz amis, en bon sens les expliquent, Et si tout au rebours noz haineux nous en piquent? Chacun selon son goust s'obstine en son party, Qui fait qu'il n'est plus rien qui ne soit peruerty: La vertu n'est vertu, l'enuie la deguise, Et de bouche sans plus le vulgaire la prise: Au lieu du iugement regnent les passions, Et donne l'interest, le pris, aux actions. Ainsi ce vieux resueur qui nagueres à Rome Gouuernoit vn enfant & faisant le preud'homme, Contre-caroit Caton, Critique en ses discours, Qui tousiours rechinoit & reprenoit tousiours, Apres que cet enfant s'est fait plus grand par l'age Reuenant à la court d'vn si lointain voyage, Ce Critique changeant d'humeurs & de cerueau, De son pedant qu'il fut, deuient son maquereau. O gentille vertu qu'aisement tu te changes! Non non ces actions meritent des loüanges, Car le voyant tout seul qu'on le prenne à serment, Il dira qu'icy bas l'homme de iugement Se doit accommoder au tans qui luy commande, Et que c'est à la court vne vertu bien grande. Donq' la mesme vertu le dressant au poulet, De vertueux qu'il fut le rend Dariolet, Donq' à si peu de frais, la vertu se profane, Se deguise, se masque & deuient courtisane, Se transforme aux humeurs, suit le cours du marché, Et dispence les gens de blasme & de peché. Peres des siecles vieux, exemple de la vie, Dignes d'estre admirez d'vne honorable enuie, (Si quelque beau desir viuoit encor' en nous) Nous voyant de là haut Peres qu'en dittes vous? Iadis de

vostre tans la vertu simple & pure Sans fard, sans fiction imitoit sa nature, Austere en ses façons, seuere en ses propos, Qui dans vn labeur iuste egayoit son repos, D'hommes vous faisant Dieux vous paissoit d'ambrosie, Et donnoit place au Ciel à vostre fantasie. La lampe de son front partout vous esclairoit, Et de toutes frayeurs voz espris asseuroit, Et sans penser aux biens où le vulgaire pense, Elle estoit vostre prix, & vostre recompense, Où la nostre auiourd'huy qu'on reuere icy bas, Va la nuict dans le bal, & dance les cinq pas, Se parfume, se frise, & de façons nouuelles Veut auoir par le fard du nom entre les belles, Fait creuer les courtaux en chassant aux forests, Court le faquin, la bague, escrime des fleurets, Monte vn cheual de bois, fait desus des Pommades, Talonne le Genet, & le dresse aux passades, Chante des airs nouueaux, inuente des ballets, Sçait escrire & porter les vers, & les poulets, A l'œil tousiours au guet, pour des tours de souplesse, Glose sur les habits, & sur la gentillesse, Se plaist à l'entretien, commente les bons mots, Et met à mesme pris, les sages, & les sots. Et ce qui plus encor' m'enpoisonne de rage, Est quand vn Charlatan releue son langage, Et de coquin faisant le Prince reuestu, Bastit vn Paranimfe à sa belle vertu, Et qu'il n'est crocheteur ny courtault de boutique, Qui n'estime à vertu l'art où sa main s'aplique, Et qui paraphrasant sa gloire, & son renom, Entre les vertueux ne veuille auoir du nom. Voilla comme à present chacun l'adulterise, Et forme vne vertu comme il plaist à sa guise: Elle est comme au marché dans les impressions, Et s'adiugeant aux taux de noz affections, Fait que par le caprice, & non par le merite, Le blasme, & la loüange au hazard se debite: Et peut vn ieune sot, suiuant ce qu'il conçoit, Ou ce que par ses yeux son esprit en reçoit, Donner son iugement, en dire ce qu'il pense, Et mettre sans respec nostre honneur en balance. Mais puis que

c'est le tans, mesprisant les rumeurs Du peuple, laisson là le monde en ces humeurs, Et si selon son goust, vn chacun en peut dire, Mon goust sera Bertault, de n'en faire que rire.

A Monsieur de Bethune estant Ambassadeur pour Sa Maiesté à Rome.

SATYRE VI.

Bethune si la charge où ta vertu s'amuse, Te permet êcouter les chansons que la Muse, Desus les bords du Tibre & du mont Palatin, Me fait dire en François au riuage Latin, Où comme au grand Hercule, à la poictrine large, Nostre Atlas de son fais sur ton dos se descharge, Te commet de l'Estat l'entier gouuernement, Ecoute ce discours tissu bijarement, Où ie ne pretens point escrire ton Histoire: Ie ne veux que mes vers s'honorent en la gloire De tes nobles ayeux, dont les faits releuez, Dans les cœurs des Flamens sont encore grauez, Qui tiennent à grandeur de ce que tes Ancestres En armes glorieux furent iadis leurs maistres. Ni moins comme ton frere aidé de ta vertu, Par force, & par conseil, en France a combatu Ces auares Oyseaux dont les grifes gourmandes Du bon Roy des François rauissoient les viandes, Suget trop haut pour moy, qui doy sans m'egarer, Au champ de sa valeur, la voir & l'admirer. Aussi selon le corps on doit tailler la robe: Ie ne veux qu'à mes vers vostre Honneur se derobe, Ny qu'en tissant le fil de voz faits plus qu'humains, Dedans ce Labirinte il m'eschape des mains: On doit selon la force entreprendre la paine, Et se donner le ton suyuant qu'on a d'halaine, Non comme vn fou chanter de tort, & de trauers. Laissant doncq' aux sçauans à vous paindre en leurs vers, Haut esleuez en l'air sur vne aisle dorée, Dignes imitateurs des enfans de Borée, Tandis qu'à mon pouuoir mes forces mesurant, Sans prendre ny Phœ-

bus, ny la Muse à garant, Ie suyuray le caprice en ces pays estranges Et sans paraphraser tes faits, & tes loüanges, Ou me fantasier le cerueau de soucy, Sur ce qu'on dit de France, ou ce qu'on voit icy, Ie me deschargeray d'vn fais que ie dedaigne, Suffisant de creuer vn Genet de Sardaigne, Qui pourroit defaillant en sa morne vigueur, Succomber soubs le fais que i'ay desus le cœur. Or ce n'est point de voir, en regne la sottise, L'Auarice, & le Luxe, entre les gens d'Eglise, La Iustice à l'ancan, l'Innocent opressé, Le conseil corrompu suiure l'interessé, Les estats peruertis toute chose se vendre, Et n'auoir du credit qu'au pris qu'on peut dependre: Ny moins que la valeur n'ait icy plus de lieu, Que la noblesse coure en poste à l'hostel Dieu, Que les ieunes oisifs aux plaisirs s'abandonnent, Que les femmes du tans soient à qui plus leur donnent, Que l'vsure ait trouué (bien que ie n'ay dequoy Tant elle a bonnes dents) que mordre desus moy. Tout cecy ne me pese, & l'esprit ne me trouble, Que tout s'y peruertisse il ne m'en chaut d'vn double, Du tans, ni de l'estat il ne faut s'affliger, Selon le vent qui fait l'homme doit nauiger. Mais ce dont ie me deuls est bien vne autre chose Qui fait que l'œil humain iamais ne se repose, Qu'il s'abandonne en proye aux soucis plus cuisans. Ha! que ne suis-ie Roy pour cent ou six vingts ans, Par vn Edit public qui fust irreuocable, Ie bannirois l'Honneur, ce monstre abominable, Qui nous trouble l'esprit & nous charme si bien, Que sans luy les humains icy ne voyent rien, Qui trahit la nature, & qui rend imparfaite Toute chose qu'au goust les delices ont faicte. Or ie ne doute point, que ces esprits bossus, Qui veulent qu'on les croye en droite ligne yssus Des sept sages de Grece, à mes vers ne s'oposent, Et que leurs iugemens desus le mien ne glosent: Comme de faire entendre à chacun que ie suis Aussi perclus d'esprit comme Pierre du Puis, De vouloir sottement que mon dis-

cours se dore Au despens d'vn suget que tout le monde adore, Et que ie suis de plus priué de iugement, De t'offrir ce caprice ainsi si librement, A toy qui des ieunesse apris en son escolle, As adoré l'Honneur, d'effect, & de parolle, Qui l'as pour vn but sainct, en ton penser profond, Et qui mourrois plustost, que luy faire vn faux bond. Ie veux bien auoir tort en cette seulle chose, Mais ton doux naturel fait que ie me propose Librement te montrer à nu mes passions, Comme à cil qui pardonne aux imperfections: Qu'ils n'en parlent doncq' plus & qu'estrange on ne trouue Si ie hay plus l'Honneur qu'vn mouton vne louue, L'Honneur que soubs faux tiltre habite auecque nous, Qui nous oste la vie & les plaisirs plus doux, Qui trahit nostre espoir & fait que lon se paine Apres l'esclat fardé d'vne aparance vaine: Qui seure les desirs & passe mechamment La plume par le becq' à nostre sentiment, Qui nous veut faire entendre en ses vaines chimeres, Que pour ce qu'il nous touche, il se perd si noz meres, Noz femmes, & noz sœurs, font leurs maris ialoux, Comme si leurs desirs dependissent de nous. Ie pense quant à moy que cest homme fust yure, Qui changea le premier l'vsage de son viure, Et rangeant soubs des loys, les hommes escartez, Bastit premierement & villes & citez, De tours & de fossez renforça ses murailles, Et r'enferma dedans cent sortes de quenailles. De cest amas confus, naquirent à l'instant, L'enuie, le mespris, le discord inconstant, La peur, la trahison, le meurtre, la vengeance, L'horrible desespoir; & toute ceste engeance De maux, qu'on voit regner en l'Enfer de la court, Dont vn pedant de Diable en ses leçons discourt Quand par art il instruit ses escoliers pour estre, (S'il se peut faire) en mal plus grands clers que leur maistre. Ainsi la liberté du monde s'enuola, Et chascun se campant qui deçà, qui delà, De hayes, de buissons remarqua son partage, Et la fraude fist lors la figue au premier

age. Lors du Mien, & du Tien naquirent les proces, A qui l'argent depart bon, ou mauuais succes, Le fort batit le foible, & luy liura la guerre, De là l'Ambition fit anuahir la terre, Qui fut auant le tans que suruindrent ces maux, Vn hospital commun à tous les animaux, Quand le mary de Rhée au siecle d'innocence, Gouuernoit doucement le monde en son enfance: Que la terre de soy le fourment raportoit, Que le chesne de Masne & de miel degoutoit: Que tout viuoit en paix, qu'il n'estoit point d'vsures: Que rien ne se vendoit, par poix ny par mesures: Qu'on n'auoit point de peur qu'vn Procureur fiscal Formast sur vne eguille vn long proces verbal: Et se iettant d'aguet dessus vostre personne, Qu'vn Barisel vous mist dedans la Tour de Nonne. Mais si tost que le Fils le Pere dechassa, Tout sans desus desous icy se renuersa. Les soucis, les ennuis, nous broüillerent la teste, Lon ne pria les saincts, qu'au fort de la tempeste, Lon trompa son prochain, la medisance eut lieu, Et l'Hipocrite fist barbe de paille à Dieu, L'homme trahit sa foy, d'où vindrent les Notaires, Pour attacher au ioug les humeurs volontaires. La fain, & la cherté se mirent sur le rang, La fiebure, les charbons, le maigre flux de sang, Commencerent d'eclore, & tout ce que l'Autonne, Par le vent de midy, nous aporte & nous donne. Les soldats puis apres, ennemis de la paix, Qui de l'auoir d'autruy ne se soulent iamais, Troublerent la campagne, & saccageant noz villes, Par force en noz maisons, violerent noz filles, D'où naquit le Bordeau qui s'eleuant debout, A l'instant comme vn Dieu s'etendit tout par tout, Et rendit Dieu mercy ces fiebures amoureuses, Tant de galants pelez, & de femmes galeuses, Que les perruques sont & les drogues encor, (Tant on en a besoing) aussi cheres que l'or. Encore tous ces maux ne seroient que fleurettes, Sans ce maudit Honneur, ce conteur de sornettes, Ce fier serpent qui couue vn venin soubs

des fleurs, Qui noye iour & nuict noz esprits en noz pleurs: Car pour ces autres maux c'estoient legeres paines, Que Dieu donna selon les foiblesses humaines. Mais ce traistre cruël excedant tout pouuoir, Nous fait suër le sang soubs vn pesant deuoir, De Chimeres nous pipe & nous veut faire acroire Qu'au trauail seulement doibt consister la gloire, Qu'il faut perdre & someil, & repos, & repas, Pour tâcher d'aquerir vn suget qui n'est pas, Ou s'il est, que iamais aux yeux ne se decouure, Et perdu pour vn coup iamais ne se recouure, Qui nous gonfle le cœur de vapeurs & de vent, Et d'exces par luy mesme il se perd bien souuent. Puis on adorera ceste menteuse Idolle, Pour Oracle on tiendra ceste croyance folle, Qu'il n'est rien de si beau que tomber bataillant, Qu'au despens de son sang, il faut estre vaillant, Mourir d'vn coup de lance, ou du choc d'vne pique, Comme les Paladins de la saison antique, Et respendant l'esprit, blessé par quelque endroit, Que nostre Ame s'enuolle en Paradis tout droit. Ha! que c'est chose belle & fort bien ordonnée, Dormir dedans vn lict la grasse matinee, En Dame de Paris, s'habiller chaudement, A la table s'asseoir, manger humainement, Se reposer vn peu, puis monter en carosse, Aller à Gentilly caresser vne rosse, Pour escroquer sa fille & venant à l'effect, Luy monstrer comme Iean, à sa mere le fait. Ha! Dieu pourquoy faut-il que mon esprit ne vaille, Autant que cil qui mist les Souris en bataille, Qui sceut à la Grenouille aprendre son caquet, Ou que l'autre qui fist en vers vn Sopiquet, Ie ferois esloigné de toute raillerie, Vn pœme grand, & beau, de la poltronnerie, En depit de l'honneur, & des femmes qui l'ont, D'effect sous la chemise, ou d'aparance au front, Et m'asseure pour moy qu'en ayant leu l'Histoire, Elles ne seroient plus si sottes que d'y croire. Mais quand ie considere où l'Ingrat nous reduit, Comme il nous ensorcelle & comme il nous seduit, Qu'il as-

semble en festin, au Regnard, la Ciguoigne, Et que son plus beau ieu ne gist rien qu'en sa troigne: Celuy le peut bien dire à qui des le berceau, Ce malheureux Honneur a tint le becq en l'eau, Qui le traine à tastons, quelque part qu'il puisse estre, Ainsi que fait vn chien, vn aueugle, son maistre: Qui s'en va doucement apres luy, pas à pas, Et librement se fie à ce qu'il ne voit pas. S'il veut que plus long tans à ces discours ie croye, Qu'il m'offre à tout le moins quelque chose qu'on voye, Et qu'on sauoure, affin qu'il se puisse sçauoir Si le goust dement point ce que l'œil en peut voir. Autrement quant à moy ie lui fay banqueroute, Estant imperceptible il est comme la Goutte: Et le mal qui caché nous oste l'embon-point, Qui nous tuë à veu' d'œil, & que l'on ne voit point. On a beau se charger de telle marchandise, A peine en auroit on vn Catrin à Venise, Encor qu'on voye apres, courir certains cerueaux, Comme apres les raisins, courent les Estourneaux. Que font tous ces vaillans de leur valeur gueriere, Qui touchent du penser l'Etoille poussiniere, Morguent la Destinee & gourmendent la mort, Contre qui rien ne dure, & rien n'est assez fort, Et qui tout transparants de claire renommée, Dressent cent fois le iour, en discours vne armee, Donnent quelque bataille, & tuant vn chacun, Font que mourir & viure à leur dire n'est qu'vn: Releuez, emplumez, braues comme sainct George, Et Dieu sçait cependant s'ils mentent par la gorge, Et bien que de l'honneur, ils facent des leçons, Enfin au fond du sac, ce ne sont que chansons. Mais mon Dieu que ce Traistre est d'vne estrange sorte, Tandis qu'à le blasmer la raison me transporte, Que de luy ie mesdis, il me flate, & me dit Que ie veux par ces vers acquerir son credit, Que c'est ce que ma Muse en trauaillant pourchasse, Et mon intention qu'estre en sa bonne grace, Qu'en medisant de luy ie le veux requerir, Et tout ce que ie fay que c'est pour l'aquerir. Si ce

n'est qu'on diroit qu'il me l'auroit fait faire, Ie l'irois apeller comme mon aduersaire, Aussi que le duël est icy defendu, Et que d'vne autre part i'ayme l'Indiuidu. Mais tandis qu'en colere à parler ie m'areste, Ie ne m'aperçoy pas, que la viande est preste, Qu'icy non plus qu'en France on ne s'amuse pas A discourir d'honneur quand on prend son repas, Le sommelier en haste, est sorty de la caue, Desia Monsieur le maistre, & son monde se laue, Trefues auecq' l'honneur, ie m'en vais tout courant, Decider au Tinel vn autre different.

A Monsieur le Marquis de Cœuures.

SATYRE VII.

Sotte, & facheuse humeur, de la plus part des hommes Qui suyuant ce qu'ils sont, iugent ce que nous sommes, Et sucrant d'vn soûris vn discours ruineux, Acusent vn chacun des maux qui sont en eux, Nostre Melancolique en sçauoit bien que dire, Qui nous pique en riant, & nous flate sans rire, Qui porte vn cœur de sang, desous vn front blemy, Et duquel il vaut moins estre amy qu'ennemy. Vous qui tout au contraire auez dans le courage Les mesmes mouuemens qu'on vous lit au visage, Et qui parfaict amy voz amis espargnez, Et de mauuais discours leur vertu n'eborgnez, Dont le cœur grand, & ferme, au changement ne ploye, Et qui fort librement, en l'orage s'employe, Ainsi qu'vn bon patron, qui soigneux, sage, & fort, Sauue ses compagnons, & les conduit à bord. Congnoissant doncq' en vous vne vertu facille A porter les defauts d'vn esprit imbecille, Qui dit sans aucun fard, ce qu'il sent librement, Et dont iamais le cœur, la bouche ne dement, Comme à mon confesseur vous ouurant ma pensée, De ieunesse, & d'Amour, follement incensée, Ie vous conte le mal, où trop enclin ie suis, Et que prest à laisser ie ne veux & ne puis, Tant il est

mal aisé d'oster auecq' estude, Ce qu'on a de nature, ou par longue habitude. Puis la force me manque, & n'ay le iugement De conduire ma barque en ce rauissement, Au gouffre du plaisir la courante m'emporte; Tout ainsi qu'vn cheual qui a la bouche forte, I'obeis au caprice, & sans discretion, La raison ne peut rien dessus ma passion. Nulle loy ne retient mon ame abandonnée, Ou soit par volonté, ou soit par Destinée En vn mal euident ie clos l'œil à mon bien: Ny conseil, ny raison, ne me seruent de rien. Ie choppe par dessein, ma faute est volontaire, Ie me bande les yeux, quand le Soleil m'éclaire: Et contant de mon mal ie me tien trop heureux D'estre comme ie suis, en tous lieux amoureux, Et comme à bien aymer mille causes m'inuitent, Aussi mille beautez mes amours ne limitent, Et courant çà, & là, ie trouue tous les iours, En des suiets nouueaux de nouuelles amours. Si de l'œil du desir, vne femme i'auise, Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal aprise, Elle aura quelque trait qui de mes sens vainqueur, Me passant par les yeux me bleçera le cœur: Et c'est comme vn miracle, en ce monde où nous sommes, Tant l'aueugle apetit ensorcelle les hommes Qu'encore qu'vne femme aux amours fasse peur, Que le Ciel, & Venus, la voye à contre-cœur, Toutesfois estant femme, elle aura ses delices, Releuera sa grace auecq' des artifices, Qui dans l'estat d'amour la sçauront maintenir, Et par quelques atraits les amans retenir. Si quelqu'vne est difforme, elle aura bonne grace, Et par l'art de l'Esprit, embellira sa face, Captiuant les Amans des mœurs, ou du discours, Elle aura du credit en l'Empire d'amours. En cela l'on cognoist que la Nature est sage, Qui voyant les deffaux du fœminin ouurage, Qu'il seroit sans respect, des hommes meprisé, L'anima d'vn esprit, & vif, & deguisé: D'vne simple innocence elle adoucit sa face, Elle luy mist au sein, la ruse, & la falace, Dans sa bouche la foy,

qu'on donne à ses discours, Dont ce sexe trahit les Cieux, & les amours, Et selon plus ou moins qu'elle estoit belle, ou laide, Sage elle sçeut si bien vser d'vn bon remede, Diuisant de l'esprit, la grace, & la beauté, Qu'elle les separa d'vn & d'autre costé, De peur qu'en les ioignant quelqu'vne eust l'auantage, Auecq' vn bel esprit d'auoir vn beau visage. La belle du depuis ne le recherche point, Et l'esprit rarement à la beauté se ioint. Or affin que la laide autrement inutille, Dessous le ioug d'amour rendit l'homme seruille, Elle ombragea l'esprit d'vn morne aueuglement, Auecques le desir troublant le iugement, De peur que nulle femme, ou fust laide, ou fust belle, Ne vescust sans le faire, & ne mourust pucelle. D'où vient que si souuent les hommes offusquez Sont de leurs apetis si lourdement moquez, Que d'vne laide femme ils ont l'ame eschauffée, Dressent à la laideur d'eux mesmes vn trophée, Pensent auoir trouué la febue du gasteau, Et qu'au sarail du Turc il n'est rien de si beau. Mais comme les beautez soit des corps, ou des ames, Selon l'obiect des sens sont diuerses aux Dames, Aussi diuersement les hommes sont domtez, Et font diuers effets les diuerses beautez: (Estrange prouidence, & prudente methode De Nature qui sert vn chascun à sa mode.) Or moy qui suis tout flame & de nuit & de iour, Qui n'haleine que feu, ne respire qu'amour, Ie me laisse emporter à mes flames communes, Et cours sous diuers vens de diuerses fortunes, Rauy de tous obiects, i'ayme si viuement, Que ie n'ay pour l'amour ny chois, ny iugement: De toute election, mon ame est depourueuë, Et nul obiect certain ne limite ma veuë. Toute femme m'agrée, & les perfections Du corps ou de l'esprit troublent mes passions. I'ayme le port de l'vne, & de l'autre la taille, L'autre d'vn trait lacif, me liure la bataille, Et l'autre dedaignant d'vn œil seuere, & dous, Ma peine, & mon amour, me

donne mille coups, Soit qu'vne autre modeste à l'impourueu m'auise, De vergongne, & d'amour mon ame est toute éprise, Ie sens d'vn sage feu mon esprit enflamer, Et son honnesteté me contrainct de l'aymer. Si quelque autre afettée en sa douce malice, Gouuerne son œillade auecq' de l'artifice, I'ayme sa gentillesse, & mon nouueau desir Se la promet sçauante en l'amoureux plaisir. Que l'autre parle liure, & fasse des merueilles, Amour qui prend par tout me prend par les oreilles, Et iuge par l'esprit parfaict en ses acords, Des points plus acomplis que peut auoir le corps: Si l'autre est au rebours des lettres nonchalante, Ie croy qu'au fait d'amour elle sera sçauante, Et que nature habille à couurir son deffaut Luy aura mis au lict tout l'esprit qu'il luy faut. Ainsi de toute femme à mes yeux opposée, Soit parfaite en beauté, ou soit mal composée, De mœurs, ou de façons, quelque chose m'en plaist, Et ne sçay point comment, ny pourquoy, ny que c'est. Quelque obiect que l'esprit, par mes yeux, se figure, Mon cœur tendre à l'amour, en reçoit la pointure: Comme vn miroir en soy toute image reçoit, Il reçoit en amour quelque obiect que ce soit, Autant qu'vne plus blanche, il ayme vne brunette, Si l'vne a plus d'esclat, l'autre est plus sadinette, Et plus viue de feu, d'amour, & de desir, Comme elle en reçoit plus, donne plus de plaisir. Mais sans parler de moy que toute amour emporte, Voyant vne beauté folatrement acorte, Dont l'abord soit facile, & l'œil plain de douceur, Que semblable à Venus on l'estime sa sœur, Que le Ciel sur son front ait posé sa richesse, Qu'elle ait le cœur humain, le port d'vne Déesse, Qu'elle soit le tourment, & le plaisir des cœurs, Que Flore sous ses pas fasse naistre des fleurs, Au seul trait de ses yeux, si puissans sur les ames, Les cœurs les plus glacez sont tous brulans de flames, Et fut-il de metail, ou de bronze, ou de roc, Il n'est Moine si sainct qui n'en quittast le froc. Ainsi moy seule-

ment sous l'Amour ie ne plie, Mais de tous les mortels la nature accomplie Flechit sous cest Empire, & n'est homme icy bas, Qui soit exempt d'amour, non plus que du trepas. Ce n'est doncq' chose estrange (estant si naturelle) Que ceste passion me trouble la ceruelle, M'empoisonne l'esprit, & me charme si fort, Que i'aimeray, ie croye, encore apres ma mort. Marquis voilà le vent dont ma nef est portée, A la triste mercy de la vague indomtée, Sans cordes, sans timon, sans etoille, ny iour, Reste ingrat, & piteux de l'orage d'amour, Qui contant de mon mal, & ioyeux de ma perte, Se rit de voir de flots ma poitrine couuerte, Et comme sans espoir flote ma passion, Digne non de risée, ains de compassion. Cependant incertain du cours de la tempeste, Ie nage sur les flots, & releuant la teste, Ie semble depiter naufrage audacieux, L'infortune, les vents, la marine, & les Cieux, M'egayant en mon mal comme vn melancolique Qui repute à vertu son humeur frenetique, Discourt de son caprice, en caquete tout haut: Aussi comme à vertu i'estime ce deffaut, Et quand tout par malheur iureroit mon dommage, Ie mourray fort contant mourant en ce voyage.

A Monsieur l'Abé de Beaulieu nommé par Sa Maiesté à l'Euesché du Mans.

SATYRE VIII.

Charles de mes pechez i'ay bien fait penitence, Or toy qui te cognois aux cas de conscience, Iuge si i'ay raison, de penser estre absoubs: I'oyois vn de ces iours, la Messe à deux genoux, Faisant mainte oraison, l'œil au Ciel, les mains iointes, Le cœur ouuert aux pleurs, & tout percé des pointes Qu'vn deuot repentir élançoit dedans moy, Tremblant des peurs d'Enfer, & tout bruslant de foy, Quand vn ieune frisé, releué de moustache, De galoche, de

botte, & d'vn ample pennache, Me vint prendre, & me dist, pensant dire vn bon mot, Pour vn Poete du tans, vous estes trop deuot, Moy ciuil, ie me leue, & le bon iour luy donne, (Qu'heureux est le folastre, à la teste grisonne, Qui brusquement eust dit auecq' vne sambieu, Ouy-bien pour vous Monsieur qui ne croyez en Dieu.) Sotte discretion, ie voulus faire acroire, Qu'vn Poete n'est bisarre, & facheux qu'apres boire, Ie baisse vn peu la teste, & tout modestement, Ie luy fis à la mode, vn petit compliment, Luy comme bien apris, le mesme me sceut rendre, Et ceste courtoisie à si haut pris me vendre, Que i'aymerois bien mieux, chargé d'age, & d'ennuys, Me voir à Rome pauure, entre les mains des Iuys. Il me prist par la main, apres mainte grimace, Changeant sur l'vn des pieds, à toute heure de place, Et dansant tout ainsi qu'vn Barbe encastelé, Me dist en remachant vn propos aualé, Que vous estes heureux vous autres belles ames, Fauoris d'Apolon, qui gouuernez les Dames, Et par mille beaux vers les charmez tellement, Qu'il n'est point de beautez, que pour vous seullement, Mais vous les meritez, voz vertuz non communes Vous font digne Monsieur de ces bonnes fortunes. Glorieux de me voir si hautement loué, Ie deuins aussi fier qu'vn chat amadoüé, Et sentant au Palais, mon discours se confondre, D'vn ris de sainct Medard il me fallut rêpondre: Il poursuyt, mais amy, laissons le discourir, Dire cent, & cent fois, il en faudroit mourir, Sa Barbe pinçoter, cageoller la science, Releuer ses cheueux, dire en ma conscience, Faire la belle main, mordre vn bout de ses guents, Rire hors de propos, monstrer ses belles dents, Se carrer sur vn pied, faire arser son espee, Et s'adoucir les yeux ainsi qu'vne poupée: Cependant qu'en trois mots ie te feray sçauoir, Où premier à mon dam ce facheux me peut voir. I'estois chez vne Dame, en qui si la Satyre Permetoit en ces vers que ie le peusse dire, Reluit,

enuironné de la diuinité, Vn esprit aussi grand, que grande est sa beauté. Ce Fanfaron chez elle, eut de moy cognoissance, Et ne fut de parler iamais en ma puissance, Luy voyant ce iour là, son chapeau de velours, Rire d'vn facheux conte, & faire vn sot discours, Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait entendre Qu'il estoit mon valet, à vendre & à dependre, Et detournant les yeux, Belle à ce que i'entens, Comment vous gouuernez les beaux espris du tans, Et faisant le doucet de parole, & de geste, Il se met sur vn lict, luy disant, Ie proteste Que ie me meurs d'amour, quand ie suis pres de vous: Ie vous ayme si fort que i'en suis tout ialoux, Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde, Cest ouurage est-il beau? que vous semble du monde; L'homme que vous sçauez, m'a dit qu'il n'ayme rien, Madame à vostre auis, ce iourd'huy suis-ie bien, Suis-ie pas bien chauffé, ma iambe est-elle belle, Voyez ce tafetas, la mode en est nouuelle, C'est œuure de la Chine, à propos on m'a dit Que contre les clinquants le Roy fait vn edit: Sur le coude il se met, trois boutons se delace, Madame baisez moy, n'ay-ie pas bonne grace, Que vous estes facheuse, à la fin on verra, Rosete le premier qui s'en repentira. D'assez d'autres propos il me rompit la teste, Voilà quant & comment ie cogneu ceste beste, Te iurant mon amy que ie quitté ce lieu, Sans demander son nom, & sans luy dire adieu. Ie n'eus depuis ce iour, de luy nouuelle aucune, Si ce n'est ce matin que de male fortune, Ie fus en ceste Eglise, où comme i'ay conté, Pour me persecutter Satan l'auoit porté. Apres tous ces propos qu'on se dit d'ariuée, D'vn fardeau si pesant ayant l'ame greuée, Ie chauuy de l'oreille, & demourant pensif, L'echine i'alongois comme vn asne retif, Minutant me sauuer de ceste tirannie, Il le iuge à respect, ô sans ceremonie, Ie vous suply (dit-il) viuons en compagnons. Ayant ainsi qu'vn pot les mains sur les roignons, Il me pousse en auant, me

presente la porte, Et sans respect des Saincts hors l'Eglise il me porte. Aussi froid qu'vn ialoux qui voit son corriual, Sortis, il me demande, estes-vous à cheual, Auez vous point icy quelqu'vn de vostre troupe, Ie suis tout seul à pied, luy de m'offrir la croupe, Moy pour m'en depêtrer, luy dire tout expres, Ie vous baise les mains, ie m'en vais icy pres, Chez mon oncle disner, ô Dieu le galand homme, I'en suis, & moy pour lors comme vn bœuf qu'on assomme, Ie laisse choir la teste, & bien peu s'en falut, Remettant par depit en la mort mon salut, Que ie n'alasse lors la teste la premiere, Me ietter du pont neuf, à bas en la riuiere. Insensible il me tresne en la court du Palais, Où trouuant par hasard quelqu'vn de ses valets, Il l'appelle & luy dit, hola hau Ladreuille, Qu'on ne m'attende point, ie vay disner en ville. Dieu sçait si ce propos me trauersa l'esprit, Encor n'est-ce pas tout, il tire vn long escrit, Que voyant ie fremy, lors sans cageollerie, Monsieur ie ne m'entends à la chicannerie, Ce luy dis-ie, feignant l'auoir veu de trauers, Aussi n'en est-ce pas, ce sont des meschans vers, (Ie cogneu qu'il estoit veritable à son dire) Que pour tuer le tans ie m'efforce d'ecrire, Et pour vn courtisan quand vient l'occasion, Ie monstre que i'en sçay pour ma prouision. Il lit, & se tournant brusquement par la place, Les banquiers étonnez admiroient sa grimace, Et montroient en riant qu'ils ne luy eussent pas Presté sur son minois, quatre doubles ducats, (Que i'eusse bien donnez pour sortir de sa pate,) Ie l'ecoute, & durant que l'oreille il me flate, Le bon Dieu sçait comment à chaque fin de vers, Tout expres ie disois quelque mot de trauers, Il poursuit non-obstant d'vne fureur plus grande, Et ne cessa iamais qu'il n'eust fait sa legende. Me voyant froidement ses œuures aduouër, Il les serre, & se met luy mesme à se loüer, Doncq' pour vn Caualier n'est-ce pas quelque chose: Mais Monsieur n'auez-vous iamais veu de ma

prose? Moy de dire que si: tant ie craignois qu'il eust Quelque proces verbal, qu'entendre il me fallust. Encore dittes moy en vostre conscience, Pour vn qui n'a du tout nul acquis de science, Cecy n'est-il pas rare? Il est vray sur ma foy, Luy dis-ie souriant: lors se tournant vers moy, M'acolle à tour de bras, & tout petillant d'aise, Doux comme vne epousee, à la iouë il me baise: Puis me flatant l'épaule, il me fist librement L'honneur que d'aprouuer mon petit iugement, Apres ceste caresse, il rentre de plus belle, Tantost il parle à l'vn, tantost l'autre l'appelle, Tousiours nouueaux discours, & tant fut-il humain Que tousiours de faueur il me tint par la main. I'ay peur que sans cela i'ay l'ame si fragille, Que le laissant du guet i'eusse peu faire gille: Mais il me fut bien force estant bien attaché, Que ma discretion expiast mon peché. Quel heur ce m'eust esté, si sortant de l'Eglise, Il m'eust conduit chez luy, & m'ostant la chemise, Ce beau valet à qui ce beau maistre parla, M'eust donné l'anguillade, & puis m'eust laissé là, Honorable defaite, heureuse échapatoire, Encores de rechef me la fallut-il boire. Il vint à reparler de sus le bruit qui court, De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court, Que Paris est bien grand, que le Pont neuf s'achéue, Si plus en paix qu'en guerre, vn Empire s'éleue. Il vint à definir que c'estoit qu'Amitié Et tant d'autres Vertus, que c'en estoit pitié. Mais il ne definit, tant il estoit nouice, Que l'Indiscretion est vn si facheux vice, Qu'il vaut bien mieux mourir, de rage, ou de regret, Que de viure à la gesne auecq' vn indiscret. Tandis que ses discours me donnoient la torture, Ie sonde tous moyens pour voir si d'auanture Quelque bon accident eust peu m'en retirer, Et m'enpescher en fin de me desesperer. Voyant vn President, ie luy parle d'affaire, S'il auoit des proces, qu'il estoit necessaire D'estre tousiours apres ces Messieurs bonneter, Qu'il ne laissast pour moy, de les soliciter, Quant

à luy qu'il estoit homme d'intelligence, Qui sçauoit comme on perd son bien par negligence, Où marche l'interest, qu'il faut ouurir les yeux. Ha! non Monsieur (dit-il) i'aymerois beaucoup mieux Perdre tout ce que i'ay, que vostre compagnie, Et se mist aussi-tost sur la ceremonie. Moy qui n'ayme à debatre en ces fadeses là, Vn tans sans luy parler, ma langue vacila: Enfin ie me remets sur les cageolleries, Luy dis comme le Roy estoit aux Tuilleries, Ce qu'au Louure on disoit qu'il feroit ce iourd'huy, Qu'il deuroit se tenir tousiours aupres de luy: Dieu sçait combien alors il me dist de sottises, Parlant de ses hauts faicts, & de ses vaillantises, Qu'il auoit tant seruy, tant faict la faction, Et n'auoit cependant aucune pension, Mais qu'il se consoloit, en ce qu'au moins l'Histoire, Comme on fait son trauail, ne derobroit sa gloire, Et s'y met si auant que ie creu que mes iours Deuoient plustost finir, que non pas son discours. Mais comme Dieu voulut apres tant de demeures, L'orloge du Palais, vint à frapper onze heures, Et luy qui pour la souppe auoit l'esprit subtil, A quelle heure Monsieur, vostre oncle disne-til? Lors bien peu s'en falut, sans plus longtans attendre, Que de rage au gibet ie ne m'allasse pendre. Encor l'eusse-ie fait estant desesperé, Mais ie croy que le Ciel, contre moy coniuré, Voulut que s'acomplit ceste auanture mienne, Que me dist ieune enfant vne Bohemienne. Ny la peste, la fain, la verolle, la tous, La fieure, les venins, les larrons, ny les lous, Ne tueront cestuy-cy, mais l'importun langage D'vn facheux, qu'il s'en garde, estant grand, s'il est sage. Comme il continuoit ceste vieille chanson, Voicy venir quelqu'vn d'assez pauure façon: Il se porte au deuant, luy parle, le cageolle, Mais cest autre à la fin, se monta de parole, Monsieur c'est trop long-tans: tout ce que vous voudrez, Voicy l'Arrest signé, non Monsieur vous viendrez. Quand vous serez dedans vous ferez à partie, Et moy qui ce-

pendant n'estois de la partie, I'esquiue doucement, & m'en vais à grand pas, La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas, Le cœur sautant de ioye, & triste d'aparance: Depuis aux bons Sergens i'ay porté reuerance, Comme à des gens d'honneur, par qui le Ciel voulut Que ie receusse vn iour le bien de mon salut. Mais craignant d'encourir vers toy le mesme vice Que ie blasme en autruy, ie suis à ton seruice, Et prie Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy, De fain, d'vn importun, de froid, & de soucy.

A Monsieur Rapin.

SATYRE IX.

Rapin le fauorit d'Apollon & des Muses, Pendant qu'en leur mestier iour & nuit tu t'amuses, Et que d'vn vers nombreux non encore chanté, Tu te fais vn chemin à l'immortalité, Moy qui n'ay ny l'esprit ny l'halaine assez forte, Pour te suiure de prez & te seruir d'escorte, Ie me contenteray sans me precipiter, D'admirer ton labeur ne pouuant l'imiter, Et pour me satisfaire au desir qui me reste, De rendre cest hommage à chacun manifeste: Par ces vers i'en prens acte, affin que l'auenir, De moy par ta vertu, se puisse souuenir, Et que ceste memoire à iamais s'entretienne, Que ma Muse imparfaite eut en honneur la tienne, Et que si i'eus l'esprit d'ignorance abatu, Ie l'euz au moins si bon, que i'aymay ta vertu, Contraire à ces resueurs dont la Muse insolente, Censurant les plus vieux, arrogamment se vante De reformer les vers non les tiens seulement, Mais veulent deterrer les Grecs du monument, Les Latins, les Hebreux, & toute l'Antiquaille, Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille. Ronsard en son mestier n'estoit qu'vn aprentif, Il auoit le cerueau fantastique & rétif, Desportes n'est pas net, du Bellay trop facille, Belleau ne parle pas comme on parle à la ville, Il a des mots hargneux, bouf-

fis & releuez Qui du peuple auiourd'huy ne sont pas aprouuez. Comment il nous faut doncq' pour faire vne œuure grande Qui de la calomnie & du tans se deffende, Qui trouue quelque place entre les bons autheurs, Parler comme à sainct Iean parlent les Crocheteurs. Encore ie le veux pourueu qu'ils puissent faire Que ce beau sçauoir entre en l'esprit du vulgaire, Et quand les Crocheteurs seront Pœtes fameux: Alors sans me facher ie parleray comme eux. Pensent-ils des plus vieux offenceant la memoire, Par le mespris d'autruy s'aquerir de la gloire, Et pour quelque vieux mot, estrange, ou de trauers, Prouuer qu'ils ont raison de censurer leurs vers, (Alors qu'une œuure brille & d'art, & de science, La verue quelque fois s'egaye en la licence.) Il semble en leur discours hautain & genereux, Que le Cheual volant n'ait pissé que pour eux, Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle, Que la Mouche du Grec leurs leures emmielle, Qu'ils ont seuls icy bas trouué la Pie au nit, Et que des hauts esprits le leur est le zenit: Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance, Et disent librement que leur experience A rafiné les vers fantastiques d'humeur, Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur, Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouué la metode, Et que rien n'est parfaict s'il n'est fait à leur mode Cependant leur sçauoir ne s'estend seulement, Qu'à regrater vn mot douteux au iugement, Prendre garde qu'vn qui ne heurte vne diphtongue, Epier si des vers la rime est breue ou longue, Ou bien si la voyelle à l'autre s'vnissant, Ne rend point à l'oreille vn vers trop languissant, Et laissent sur le verd le noble de l'ouurage: Nul eguillon diuin n'esleue leur courage, Ils rampent bassement foibles d'inuentions, Et n'osent peu hardis tanter les fictions, Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose, C'est proser de la rime, & rimer de la prose Que l'art lime & relime & polit de façon Qu'elle rend à l'oreille vn

agreable son. Et voyant qu'vn beau feu leur ceruelle n'embrase, Ils attifent leurs mots, ageolliuent leur frase, Affectent leur discours tout si releué d'art, Et peignent leurs defaux de couleurs & de fard. Aussi ie les compare à ces femmes iolies, Qui par les Affiquets se rendent embelies, Qui gentes en habits & sades en façons, Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons, Dont l'œil rit molement auecque affeterie, Et de qui le parler n'est rien que flaterie: De rubans piolez s'agencent proprement, Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement, Leur visage reluit de cereuse & de peautre, Propres en leur coifure vn poil ne passe l'autre. Où ses diuins esprits hautains & releuez, Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreuuez: De verue & de fureur leur ouurage etincelle, De leurs vers tout diuins la grace est naturelle, Et sont comme lon voit la parfaite beauté, Qui contante de soy, laisse la nouueauté Que l'art trouue au Palais ou dans le blanc d'Espagne, Rien que le naturel sa grace n'acompagne, Son front laué d'eau claire, éclaté d'vn beau teint, De roses & de lys la Nature l'a peint, Et, laissant là Mercure, & toutes ses malices, Les nonchalances sont les plus grands artifices. Or Rapin quant à moy qui n'ay point tant d'esprit, Ie vay le grand chemin que mon oncle m'aprit, Laissant là ces Docteurs que les Muses instruisent, En des arts tout nouueaux, & s'ils font comme ils disent, De ses fautes vn liure aussi gros que le sien, Telles ie les croiray quand ils auront du bien, Et que leur belle Muse à mordre si cuisante, Leur don'ra, comme à luy dix mil escus de rente, De l'honneur, de l'estime, & quand par l'Vniuers, Sur le lut de Dauid on chantera leurs vers, Qu'ils auront ioint l'vtille auecq' le delectable, Et qu'ils sçauront rimer vne aussi bonne table. On fait en Italie vn conte assez plaisant, Qui vient à mon propos, qu'vne fois vn Paisant, Homme fort entendu & suffisant de teste, Comme on peut aisement iuger par

sa requeste, S'en vint trouuer le Pape & le voulut prier, Que les Prestres du tans se peussent marier, Affin ce disoit-il que nous puissions nous autres Leurs femmes caresser, ainsi qu'ils font les nostres. Ainsi suis-ie d'auis comme ce bon lourdaut, S'ils ont l'esprit si bon, & l'intellect si haut, Le iugement si clair, qu'ils fassent vn ouurage, Riche d'inuentions, de sens, & de langage, Que nous puissions draper comme ils font nos escris, Et voir comme l'on dit, s'ils sont si bien apris, Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en cariere, Leur age defaudra plustost que la matiere, Nous sommes en vn siecle où le Prince est si grand, Que tout le monde entier à peine le comprend, Qu'ils fassent par leurs vers, rougir chacun de honte, Et comme de valeur nostre Prince surmonte Hercule, Ænée, Achil', qu'ils ostent les lauriers Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers: Qu'ils composent vne œuure, on verra si leur liure, Apres mile, & mile ans, sera digne de viure, Surmontant par vertu, l'enuie & le Destin, Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin. Mais Rapin mon amy c'est la vieille querelle, L'homme le plus parfaict a manque de ceruelle, Et de ce grand defaut vient l'imbecilité, Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté, Et selon le suget qu'à l'œil il se propose, Suiuant son apetit il iuge toute chose. Aussi selon noz yeux, le Soleil est luysant, Moy-mesme en ce discours qui fay le suffisant, Ie me cognoy frappé, sans le pouuoir comprendre, Et de mon vercoquin ie ne me puis deffendre. Sans iuger, nous iugeons, estant nostre raison Là haut dedans la teste, où selon la saison Qui regne en nostre humeur, les brouillas nous embrouillent Et de lieures cornus le cerueau nous barbouillent. Philosophes resueurs discourez hautement, Sans bouger de la terre allez au firmament, Faites que tout le Ciel bransle à vostre cadance, Et pesez vos discours mesme, dans sa Balance, Congnoissez les hu-

meurs, qu'il verse de sus nous, Ce qui se fait de sus, ce qui se fait de sous, Portez vne lanterne aux cachots de Nature, Sçachez qui donne aux fleurs ceste aymable painture, Quelle main sus la terre, en broye la couleur, Leurs secretes vertus, leurs degrez de chaleur, Voyez germer à l'œil les semances du monde, Allez metre couuer les poissons dedans l'onde, Dechifrez les secrets de Nature & des Cieux, Vostre raison vous trompe, aussi-bien que vos yeux. Or ignorant de tout, de tout ie me veus rire, Faire de mon humeur moy-mesme vne Satyre, N'estimer rien de vray qu'au goust il ne soit tel, Viure, & comme Chrestien adorer l'Immortel, Où gist le seul repos qui chasse l'Ignorance, Ce qu'on voit hors de luy, n'est que sote aparance, Piperie, artifice, encore ô cruauté Des hommes & du tans, nostre mechanceté S'en sert aux passions, & de sous vne aumusse, L'Ambition, l'Amour, l'Auarice se musse: L'on se couure d'vn frocq pour tromper les ialoux, Les Temples auiourd'huy seruent aux rendez-vous: Derriere les pilliers, on oit mainte sornete, Et comme dans vn bal, tout le monde y caquette: On doit rendre suiuant & le tans, & le lieu, Ce qu'on doit à Cesar, & ce qu'on doit à Dieu, Et quant aux apetis de la sottise humaine, Comme vn homme sans goust, ie les ayme sans peine, Aussi bien rien n'est bon que par affection, Nous iugeons, nous voyons selon la passion. Le Soldat auiourd'huy ne resue que la guerre, En paix le Laboureur veut cultiuer sa terre: L'Auare n'a plaisir qu'en ses doubles ducas, L'Amant iuge sa Dame vn chef d'œuure icy bas, Encore qu'elle n'ait sur soy rien qui soit d'elle, Que le rouge, & le blanc, par art la fasse belle, Qu'elle ante en son palais ses dents tous les matins, Qu'elle doiue sa taille au bois de ses patins, Que son poil des le soir, frisé dans la boutique, Comme vn casque au matin, sur sa teste s'aplique, Qu'elle ait comme vn piquier le corselet au dos, Qu'à grand paine

sa peau puisse couurir ses os, Et tout ce qui de iour la fait voir si doucete, La nuit comme en depost soit de sous la toillette. Son esprit vlceré iuge en sa passion, Que son taint fait la nique à la perfection. Le soldat tout-ainsi pour la guerre soupire Iour & nuit il y pense & tousiours la desire, Il ne resue la nuit, que carnage, & que sang, La pique dans le poing, & l'estoc sur le flanc, Il pense mettre à chef quelque belle entreprise, Que forçant vn chasteau tout est de bonne prise, Il se plaist aux tresors qu'il cuide rauager, Et que l'honneur luy rie au milieu du danger. L'Auare d'autre part n'ayme que la richesse, C'est son Roy, sa faueur, la court & sa maitresse, Nul obiect ne luy plaist, sinon l'or & l'argent, Et tant plus il en a plus il est indigent. Le Paisant d'autre soing se sent l'ame ambrasée, Ainsi l'humanité sottement abusée, Court à ses apetis qui l'aueuglent si bien, Qu'encor qu'elle ait des yeux si ne voit-elle rien. Nul chois hors de son gout ne regle son enuie, Mais s'aheurte où sans plus quelque apas la conuie, Selon son apetit le monde se repaist, Qui fait qu'on trouue bon seulement ce qui plaist. O debille raison où est ores ta bride, Ou ce flambeau qui sert aux personnes de guide, Contre les passions trop foible est ton secours, Et souuent courtisane apres elle tu cours Et sauourant l'apas qui ton ame ensorcelle, Tu ne vis qu'à son goust, & ne voys que par elle. De là vient qu'vn chacun mesmes en son defaut, Pense auoir de l'esprit autant qu'il luy en faut, Aussi rien n'est party si bien par la nature Que le sens, car chacun en a sa fourniture. Mais pour nous moins hardis à croire à nos raisons, Qui reglons nos espris par les comparaisons D'vne chose auecq' l'autre, épluchons de la vie L'action qui doit estre, ou blasmée, ou suiuie, Qui criblons le discours, au chois se variant, D'auecq' la fauceté la verité triant, (Tant que l'homme le peut) qui formons nos ouurages, Aux moules si parfaicts de ces grands personnages,

Qui depuis deux mile ans, ont acquis le credit, Qu'en vers rien n'est parfaict, que ce qu'ils en ont dit, Deuons nous auiourd'huy, pour vne erreur nouuelle Que ces clers deuoyez forment en leur ceruelle, Laisser legerement la vieille opinion, Et suiuant leurs auis croire à leur passion? Pour moy les Huguenots pouroient faire miracles, Ressuciter les morts, rendre de vrais oracles, Que ie ne pourois pas croire à leur verité, En toute opinion ie fuy la nouueauté. Aussi doit-on plutost imiter nos vieux peres, Que suiure des nouueaux, les nouuelles Chimeres, De mesme en l'art diuin de la Muse doit-on Moins croire à leur esprit, qu'à l'esprit de Platon. Mais Rapin à leur goust, si les vieux sont profanes, Si Virgille, le Tasse, & Ronsard sont des asnes, Sans perdre en ces discours le tans que nous perdons, Allons comme eux aux champs & mangeons des chardons.

SATYRE X.

Ce mouuement de temps peu cogneu des humains, Qui trompe nostre espoir, nostre esprit, & nos mains, Cheuelu sur le front & chauue par derriere, N'est pas de ces oyseaux qu'on prend à la pantiere, Non plus que ce milieu des vieux tant debatu, Où l'on mist par despit à l'abry la vertu, N'est vn siege vaccant au premier qui l'occupe, Souuent le plus Mattois ne passe que pour Dupe: Ou par le iugement il faut perdre son temps A choisir dans les mœurs ce Milieu que i'entens. Or i'excuse en cecy nostre foiblesse humaine, Qui ne veut, ou ne peut, se donner tant de peine, Que s'exercer l'esprit en tout ce qu'il faudroit, Pour rendre par estude vn lourdaut plus adroit. Mais ie n'excuse pas les Censeurs de Socrate, De qui l'esprit rongneux de soy-mesme se grate, S'idolatre, s'admire, & d'vn parler de miel, Se va preconisant consin de Larcanciel: Qui baillent pour raisons des chansons & des

bourdes, Et tous sages qu'ils sont font les fautes plus lourdes: Et pour sçauoir gloser sur le Magnificat, Tranchent en leurs discours de l'esprit delicat, Controllent vn chacun, & par apostasie Veulent paraphraser dessus la fantasie: Aussi leur bien ne sert qu'à monstrer le deffaut, Et semblent se baigner quand on chante tout haut, Qu'ils ont si bon cerueau, qu'il n'est point de sottise Dont par raison d'estat leur esprit ne s'aduise. Or il ne me chaudroit insensez ou prudens Qu'ils fissent à leurs frais Messieurs les intendans, A chaque bout de champ si sous ombre de chere Il ne m'en falloit point payer la folle enchere. Vn de ces iours derniers par des lieux destournez Ie m'en allois resuant le manteau sur le nez, L'âme bizarément de vappeurs occupee Comme vn Poëte qui prend les vers à la pippee: En ces songes profonds où flottoit mon esprit, Vn homme par la main hazardement me prit, Ainsi qu'on pourroit prendre vn dormeur par l'oreille, Quand on veut qu'à minuict en sursaut il s'esueille, Ie passe outre d'aguet sans en faire semblant, Et m'en vois à grands pas tout froid & tout tremblant: Craignant de faire encor' auec ma patience Des sottises d'autruy nouuelle penitence. Tout courtois il me suit, & d'vn parler remis, Quoy? Monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis, Ie m'arreste contraint d'vne façon confuse, Grondant entre mes dents ie barbotte vne excuse: De vous dire son nom il ne guarit de rien, Et vous iure au surplus qu'il est homme de bien, Que son cœur conuoiteux d'ambition ne créue Et pour ses factions qu'il n'ira point en Gréue: Car il aime la France, & ne souffriroit point, Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en pourpoint. Au compas du deuoir il regle son courage, Et ne laisse en depost pourtant son auantage, Selon le temps il met ses partis en auant, Alors que le Roy passe, il gaigne le deuant, Et dans la Gallerie, encor' que tu luy parles, Il te laisse au Roy Iean, & s'en

court au Roy Charles. Mesme aux plus auancez demandant le pourquoy Il se met sur vn pied, & sur le quant à moy, Et seroit bien fasché le Prince assis à table Qu'vn autre en fust plus pres, ou fist plus l'agreable, Qui plus suffisamment entrant sur le deuis Fist mieux le Philosophe ou dist mieux son auis, Qui de chiens ou d'oyseaux eust plus d'experience, Ou qui déuidast mieux vn cas de conscience: Puis dittes comme vn sot qu'il est sans passion, Sans gloser plus auant sur sa perfection. Auec maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes, Que les vallets de pied sont fort suiects aux crottes, Pour bien faire du pain il faut bien enfourner, Si Domp-Pedre est venu qu'il s'en peut retourner, Le Ciel nous fist ce bien qu'encor' d'assez bonne heure, Nous vinsmes au Logis où ce Monsieur demeure, Où sans historier le tout par le menu, Il me dict vous soyez Monsieur le bien venu. Apres quelque propos, sans propos & sans suitte Auecq' un froid Adieu ie minutte ma fuitte, Plus de peur d'accident que de discretion: Il commence vn sermon de son affection, Me rid, me prend, m'embrasse, auec ceremonie, Quoy? vous ennuyez-vous en nostre compagnie? Non non, ma foy dit-il, il n'ira pas ainsi, Et puis que ie vous tiens, vous soupperez icy. Ie m'excuse, il me force, ô Dieux quelle iniustice? Alors, mais las trop tard ie cogneus mon supplice: Mais pour l'auoir cogneu, ie ne peux l'éuiter, Tant le destin se plaist à me persecuter. A peine à ces propos eut-il fermé la bouche, Qu'il entre à l'estourdi vn sot faict à la fourche, Qui pour nous saluër laissant choir son chappeau, Fist comme vn entre-chat auec vn escabeau, Trebuschant sur le cul, s'en va deuant derriere, Et grondant se fascha qu'on estoit sans lumiere: Pour nous faire sans rire aualler ce beau saut Le Monsieur sur la veuë excuse ce deffaut, Que les gens de sçauoir ont la visiere tendre: L'autre se releuant deuers nous se vint rendre,

Moins honteux d'estre cheut, que de s'estre dressé Et luy demandast-il s'il s'estoit point blessé. Apres mille discours dignes d'vn grand volume, On appelle vn vallet, la chandelle s'allume: On apporte la nappe, & met-on le couuert, Et suis parmy ces gens comme vn homme sans vert, Qui fait en rechignant aussi maigre visage Qu'vn Renard que Martin porte au Louure en sa cage. Vn long-temps sans parler ie regorgeois d'ennuy Mais n'estant point garand des sottises d'autruy, Ie creu qu'il me falloit d'vne mauuaise affaire En prendre seulement ce qui m'en pouuoit plaire. Ainsi considerant ces hommes & leurs soings, Si ie n'en disois mot ie n'en pense pas moings, Et iugé ce lourdaut à son nez autentique, Que c'estoit vn Pedant, animal domestique, De qui la mine rogue & le parler confus, Les cheueux gras & longs, & les sourcils touffus Faisoient par leur sçauoir, comme il faisoit entendre, La figue sur le nez au Pedant d'Alexandre. Lors ie fus asseuré de ce que i'auois creu, Qu'il n'est plus Courtisan de la Cour si recreu, Pour faire l'entendu qu'il n'ait pour quoy qu'il vaille, Vn Poëte, vn Astrologue, ou quelque Pedentaille, Qui durant ses Amours auec son bel esprit Couche de ses faueurs l'histoire par escrit. Maintenant que l'on voit & que ie vous veux dire, Tout ce qui se fist là digne d'vne satyre, Ie croirois faire tort à ce Docteur nouueau, Si ie ne luy donnois quelques traicts de pinceau; Mais estant mauuais peintre ainsi que mauuais Poëte, Et que i'ay la ceruelle & la main mal adroitte, O Muse ie t'inuoque! emmielle moy le bec, Et bandes de tes mains les nerfs de ton rebec, Laisse moy là Phœbus chercher son auanture, Laisse moy son B. mol, prend la clef de Nature, Et vien simple sans fard, nuë & sans ornement, Pour accorder ma fluste auec ton instrument. Dy moy comme sa race autres fois ancienne Dedans Rome accoucha d'vne Patricienne, D'où nasquit dix Catons & quatre vingts

Preteurs, Sans les Historiens & tous les Orateurs: Mais non, venons à luy, dont la maussade mine Ressemble vn de ces Dieux des coutaux de la Chine, Et dont les beaux discours plaisamment estourdis Feroient creuer de rire vn sainct de Paradis. Son teint iaune enfumé de couleur de malade, Feroit donner au Diable, & ceruze, & pommade, Et n'est blanc en Espaigne à qui ce Cormoran Ne fasse renier la loy de l'Alcoran. Ses yeux bordez de rouge esgarez sembloient estre, L'vn à Mont-marthe, & l'autre au chasteau de Bicestre: Toutesfois redressant leur entre-pas tortu, Ils guidoient la ieunesse au chemin de vertu. Son nez haut releué sembloit faire la nique A l'Ouide Nason, au Scipion Nasique, Où maints rubiz balez tous rougissants de vin Monstroient vn HAC ITVR à la pomme de pin: Et preschant la vendange asseuroient en leur trongne, Qu'vn ieune Medecin vit moins qu'vn vieux yurongne. Sa bouche est grosse & torte, & semble en son porfil, Celle-là d'Alizon qui retordant du fil Fait la moüe aux passans, & feconde en grimace, Baue comme au Prin-temps vne vieille limace. Vn rateau mal rangé pour ses dents paroissoit, Où le chancre & la roüille en monceaux s'amassoit, Dont pour lors ie congneus grondant quelques parolles Qu'expert il en sçauoit creuer ses euerolles, Qui me fist bien iuger qu'aux veilles des bons iours Il en souloit roigner ses ongles de velours. Sa barbe sur sa ioüe esparse à l'auanture, Où l'art est en colere auecque la nature, En Bosquets s'esleuoit, où certains animaux Qui des pieds, non des mains, luy faisoient mille maux. Quant au reste du corps il est de telle sorte Qu'il semble que ses reins & son espaule torte Façent guerre à sa teste, & par rebellion, Qu'ils eussent entassé Osse sur Pellion: Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage Qui ne suiue au galop la trace du visage. Pour sa robbe elle fut autre qu'elle n'estoit Alors qu'Albert le Grand aux festes la

portoit; Mais tousiours recousant piece à piece nouuelle, Depuis trente ans c'est elle, & si ce n'est pas elle: Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé Qui suruescut au temps qu'il auoit consommé: Vne taigne affamée estoit sur ses espaules, Qui traçoit en Arabe vne Carte des Gaules: Les pieces & les trous semez de tous costez, Representoient les Bourgs, les monts, & les Citez: Les filets separez qui se tenoient à peine, Imitoient les ruisseaux coulans dans vne pleine. Les Alpes en iurant luy grimpoient au collet, Et Sauoy' qui plus bas ne pend qu'à vn fillet. Les puces & les poux & telle autre quenaille, Aux plaines d'alentour se mettoient en bataille, Qui les places d'autruy par armes vsurpant Le titre disputoient au premier occupant. Or dessous ceste robbe illustre & venerable, Il auoit vn iupon, non celuy de Constable: Mais vn qui pour vn temps suiuit l'arriere-ban, Quand en premiere nopce il seruit de caban Au croniqueur Turpin, lors que par la campagne Il portoit l'arbalestre au bon Roy Charlemagne: Pour asseurer si c'est, ou laine, ou soye, ou lin, Il faut en deuinaille estre maistre Gonin. Sa ceinture honorable ainsi que ses iartieres, Furent d'vn drap du seau, mais i'entends de lizieres Qui sur maint Cousturier ioüerent maint rollet, Mais pour l'heure presente ils sangloient le mulet. Vn mouchoir & des gans auecq' ignominie Ainsi que des larrons pendus en compagnie, Luy pendoient au costé, qui sembloit en lambeaux, Crier en se mocquant vieux linge, & vieux drapeaux: De l'autre brimballoit vne clef fort honneste, Qui tire à sa cordelle vne noix d'arbaleste. Ainsi ce personnage en magnifique arroy, Marchant pedetentim s'en vint iusques à moy Qui sentis à son nez, à ses leures décloses, Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses. Il me parle latin, il allegue, il discourt, Il reforme à son pied les humeurs de la Court: Qu'il a pour enseigner vne belle maniere, Que sans robe

il a veu la matiere premiere, Qu'Epicure est yurongne, Hypocrate vn bourreau, Que Bartolle & Iason ignorent le barreau: Que Virgille est passable, encor' qu'en quelques pages, Il meritast au Louure estre chifflé des Pages, Que Pline est inesgal, Terence vn peu ioly, Mais sur tout il estime vn langage poly. Ainsi sur chasque Autheur il trouue de quoy mordre, L'vn n'a point de raisons, & l'autre n'a point d'ordre, L'autre auorte auant temps des œuures qu'il conçoit, Or il vous prend Macrobe & luy donne le foit, Ciceron il s'en taist d'autant que l'on le crie Le pain quotidian de la Pedanterie, Quant à son iugement il est plus que parfait Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait, Par hazard disputant si quelqu'vn luy replique, Et qu'il soit à quia, vous estes heretique: Ou pour le moins fauteur, ou vous ne sçauez point Ce qu'en mon manuscrit i'ay noté sur ce point. Comme il n'est rien de simple aussi rien n'est durable, De pauure on deuient riche, & d'heureux miserable, Tout se change qui fist qu'on changea de discours, Apres maint entretien, maints tours, & maints retours, Vn valet se leuant le chapeau de la teste Nous vint dire tout haut que la souppe estoit preste: Ie congneu qu'il est vray ce qu'Homere en escrit, Qu'il n'est rien qui si fort nous resueille l'esprit, Car i'eus au son des plats l'ame plus alteree Que ne l'auroit vn chien au son de la curee: Mais comme vn iour d'Esté où le Soleil reluit, Ma ioye en moins d'vn rien comme vn éclair s'enfuit, Et le Ciel qui des dents me rid à la pareille, Me bailla gentiment le lieure par l'oreille: Et comme en vne montre où les passe-volans Pour se monstrer soldats sont les plus insolens: Ainsi parmy ces gens vn gros vallet d'estable, Glorieux de porter les plats dessus la table, D'vn nez de Maiordome, & qui morgue la faim, Entra seruiette au bras & fricassee en main, Et sans respect du lieu, du Docteur ny des sausses, Heurtant table & treteaux, versa tout sur

mes chausses: On le tance, il s'excuse, & moy tout resolu, Puis qu'à mon dam le Ciel l'auoit ainsi voulu, Ie tourne en raillerie vn si fascheux mistere De sorte que Monsieur m'obligea de s'en taire. Sur ce point on se laue, & chacun en son rang, Se met dans vne chaire ou s'assied sur vn banc: Suiuant ou son merite, ou sa charge, ou sa race. Des niais sans prier ie me mets en la place, Où i'estois resolu faisant autant que trois, De boire & de manger comme aux veilles des Rois: Mais à si beau dessein defaillant la matiere, Ie fus enfin contraint de ronger ma littiere, Comme vn asne affamé qui n'a chardons ny foing, N'ayant pour lors dequoy me saouler au besoing. Or entre tous ceux-là qui se mirent à table, Il n'en estoit pas vn qui ne fust remarcable, Et qui sans esplucher n'aualast l'Eperlan: L'vn en titre d'office exerçoit vn berlan, L'autre estoit des suiuants de Madame Lipee, Et l'autre cheualier de la petite espee, Et le plus sainct d'entr'eux (sauf le droict du cordeau) Viuoit au Cabaret pour mourir au bordeau. En forme d'Eschiquier les plats rangez sur table, N'auoient ny le maintien, ny la grace accostable, Et bien que nos disneurs mengeassent en Sergens, La viande pourtant ne prioit point les gens: Mon Docteur de Menestre en sa mine alteree, Auoit deux fois autant de mains que Briaree, Et n'estoit quel qu'il fust morceau dedans le plat, Qui des yeux & des mains n'eust vn escheq & mat. D'où i'aprins en la cuitte aussi bien qu'en la cruë, Que l'âme se laissoit piper comme vne Gruë, Et qu'aux plats comme au lict auec lubricité Le peché de la chair tentoit l'humanité. Deuant moy iustement on plante vn grand potage, D'où les mouſches à ieun se sauuoient à la nage: Le broüet estoit maigre, & n'est Nostradamus Qui l'Astrolabe en main ne demeurast camus, Si par galanterie ou par sottise expresse Il y pensoit trouuer vne estoille de gresse: Pour moy si i'eusse esté sur la mer de Leuant, Où le

vieux Louchaly fendit si bien le vent, Quand sainct Marc s'habilla des enseignes de Trace, Ie l'acomparerois au golphe de Patrasse, Pource qu'on y voyoit en mille & mille parts Les moûches qui flottoient en guise de Soldarts, Qui morts sembloient encor' dans les ondes salees Embrasser les charbons des Galeres bruslees. I'oy ce semble quelqu'vn de ces nouueaux Docteurs, Qui d'estoc & de taille estrillent les Autheurs, Dire que ceste exemple est fort mal assortie: Homere, & non pas moy t'en doit la garantie, Qui dedans ses escrits, en des certains effets Les compare peut-estre aussi mal que ie faits. Mais retournons à table où l'esclanche en ceruelle Des dents & du chalan separoit la querelle, Et sur la nappe allant de quartier en quartier Plus dru qu'vne nauette au trauers d'vn mestier, Glissoit de main en main où sans perdre auantage Ebrechant le cousteau tesmoignoit son courage: Et durant que Brebis elle fut parmy nous Elle sçeut brauement se deffendre des loups, Et de se conseruer elle mist si bon ordre, Que morte de vieillesse elle ne sçauroit mordre: A quoy glouton oyseau du ventre renaissant Du fils du bon Iapet te vas-tu repaissant, Assez, & trop long-temps, son poulmon tu gourmandes, La faim se renouuelle au change des viandes: Laissant là ce larron, vien icy desormais Où la tripaille est fritte en cent sortes de mets. Or durant ce festin Damoyselle famine Auec son nez etique, & sa mourante mine, Ainsi que la charté par Edit l'ordonna, Faisoit vn beau discours dessus l'alezina, Et nous torchant le bec aleguoit Symonide Qui dict pour estre sain qu'il faut mascher à vuide. Au reste à manger peu, Monsieur beuuoit d'autant, Du vin qu'à la tauerne on ne payoit contant, Et se faschoit qu'vn Iean bleçé de la Logique, Luy barboüilloit l'esprit d'vn ergo Sophistique. Esmiant quant à moy du pain entre mes doigts, A tout ce qu'on disoit doucet ie m'accordois: Leur voyant de piot la ceruelle eschauffée, De

peur (comme l'on dict) de courroucer la Fée. Mais à tant d'accidents l'vn sur l'autre amasséz, Sçachant qu'il en falloit payer les pots cassez: De rage sans parler ie m'en mordois la léure Et n'est Iob de despit qui n'en eust pris la chéure: Car vn limier boiteux de galles damassé Qu'on auoit d'huile chaude & de souffre gressé, Ainsi comme vn verrat enueloppé de fange, Quand sous le corcelet la crasse luy demange, Se bouchonne par tout, de mesme en pareil cas Ce rongneux las d'aller se frottoit à mes bas Et fust pour estriller ses galles ou ses crottes, De sa grace il gressa mes chausses pour mes bottes En si digne façon que le frippier Martin Auec sa malle-tache y perdroit son Latin. Ainsi qu'en ce despit le sang m'eschauffoit l'ame, Le monsieur son Pedant à son aide reclame, Pour soudre l'argument, quand d'vn sçauant parler, Il est, qui fait la mouë aux chimeres en l'air. Le Pedant tout fumeux de vin & de doctrine Respond, Dieu sçait comment le bon Iean se mutine Et sembloit que la gloire en ce gentil assaut Fust à qui parleroit non pas mieux mais plus haut, Ne croyez en parlant que l'vn ou l'autre dorme, Comment vostre argument dist l'vn n'est pas en forme, L'autre tout hors du sens, mais c'est vous, mal-autru Qui faites le sçauant & n'estes pas congru. L'autre, Monsieur le sot ie vous feray bien taire. Quoy? comment? est-ce ainsi qu'on frape Despautere? Quelle incongruité, vous mentez par les dents, Mais vous, ainsi ces gens à se picquer ardents, S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne, Qui casse le museau, qui son riual éborgne, Qui iette vn pain, vn plat, vne assiette, vn couteau, Qui pour vne rondache empoigne vn escabeau, L'vn faict plus qu'il ne peut, & l'autre plus qu'il n'ose, Et pense en les voyant voir la Metamorphose, Où les Centaures souz au Bourg Athracien, Voulurent chauds de rains faire nopces de chien, Et cornus du bon pere encorner le Lapite, Qui leur fist à la fin enfiler la garitte,

Quand auecque des plats, des treteaux, des tisons, Par force les chassant my-morts de ses maisons, Il les fist gentiment apres la Tragedie, De Cheuaux deuenir gros Asnes d'Arcadie: Noz gens en ce combat n'estoient moins inhumains, Car chacun s'escrimoit & des pieds & des mains: Et comme eux tous sanglants en ces doctes alarmes, La fureur aueuglee en main leur mist des armes: Le bon Iean crie au meurtre, & ce Docteur harault, Le Monsieur dist tout-beau, l'on apelle Girault. A ce nom voyant l'homme & sa gentille trongne, En memoire aussi-tost me tomba la Gascongne. Ie cours à mon manteau, ie descens l'escalier, Et laisse auec ces gens Monsieur le cheualier Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille. Ainsi sans coup ferir ie sors de la bataille, Sans parler de flambeau, ny sans faire autre bruit, Croyez qu'il n'estoit pas, O nuict ialouse nuict, Car il sembloit qu'on eust aueuglé la nature, Et faisoit vn noir brun d'aussi bonne teinture, Que iamais on en vit sortir des Gobelins, Argus pouuoit passer pour vn des Quinze vingts: Qui pis-est il pleuuoit d'vne telle maniere, Que les reins par despit me seruoient de goutiere: Et du haut des maisons tomboit vn tel degout, Que les chiens alterez pouuoient boire debout. Alors me remettant sur ma philosophie, Ie trouue qu'en ce monde il est sot qui se fie, Et se laisse conduire, & quant aux Courtisans, Qui doucets & gentils font tant les suffisans, Ie trouue les mettant en mesme patenostre, Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot qu'vn autre: Mais pour ce qu'estant là ie n'estois dans le grain, Aussi que mon manteau la nuict craint le serain, Voyant que mon logis estoit loin, & peut estre Qu'il pourroit en chemin changer d'air & de maistre, Pour esuiter la pluye à l'abry de l'auuent, I'allois doublant le pas, comme vn qui fend le vent, Quand bronchant lourdement en vn mauuais passage Le Ciel me fist ioüer vn autre personnage: Car heurtant vne porte en

pensant m'accoter, Ainsi qu'elle obeit ie viens à culbuter: Et s'ouurant à mon heurt, ie tombay sur le ventre, On demande que c'est, ie me releue, i'entre: Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict, Que les verroux gressez ne faisoient aucun bruit: Qu'on me rioit au nez, & qu'vne chambriere Vouloit monstrer ensemble, & cacher la lumiere: I'y suis, ie le voy bien, ie parle l'on respond, Où sans fleurs de bien dire, ou d'autre art plus profond, Nous tombasmes d'accord, le monde ie contemple, Et me retrouue en lieu de fort mauuais exemple: Toutesfois il falloit en ce plaisant malheur, Mettre pour me sauuer en danger mon honneur. Puis donc que ie suis là, & qu'il est pres d'vne heure, N'esperant pour ce iour de fortune meilleure, Ie vous laisse en repos, iusques à quelques iours, Que sans parler Phœbus ie feray le discours De mon giste, où pensant reposer à mon ayse, Ie tombé par malheur de la poisle en la braise.

SATYRE XI.

Suitte.

Voyez que c'est du monde, & des choses humaines, Tousiours à nouueaux maux naissent nouuelles peines, Et ne m'ont les destins à mon dam trop constans Iamais apres la pluye enuoyé le beau-temps, Estant né pour souffrir ce qui me reconforte, C'est que sans murmurer la douleur ie supporte, Et tire ce bon-heur du mal-heur où ie suis, Que ie fais en riant bon visage aux ennuis, Que le Ciel affrontant ie nazarde la Lune, Et voy sans me troubler l'vne & l'autre fortune. Pour lors bien m'en vallut: car contre ces assauts Qui font lors que i'y pense encor' que ie tressauts: Petrarque & son remede y perdant sa rondache En eust de marisson ploré comme vne vache. Outre que de l'obiect la puissance s'esmeut, Moy qui n'ay pas le nez d'estre Iean qui ne peut, Il n'est

mal dont le sens la nature resueille, Qui Ribaut ne me prist ailleurs que par l'oreille. Entré doncq' que ie fus en ce logis d'honneur, Pour faire que d'abord on me traitte en Seigneur, Et me rendre en Amour d'autant plus aggreable, La bourse desliant ie mis piece sur table, Et guarissant leur mal du premier appareil, Ie fis dans vn escu reluire le Soleil, De nuict dessus leur front la ioye estincelante Monstroit en son midy que l'ame estoit contente, Deslors pour me seruir chacun se tenoit prest, Et murmuroient tout bas, l'honneste homme que c'est. Toutes à qui mieux mieux s'efforçoient de me plaire, L'on allume du feu dont i'auois bien affaire, Ie m'aproche, me sieds, & m'aidant au besoing, Ià tout appriuoisé ie mangeois sur le poing, Quand au flamber du feu trois vieilles rechignees, Vinrent à pas contez comme des erignees, Chacune sur le cul au foyer s'accropit, Et sembloient se plaignant marmoter par despit. L'vne comme vn fantosme affreusement hardie, Sembloit faire l'entree en quelque Tragedie, L'autre vne Egyptienne en qui les rides font Contre-escarpes, rampards, & fossez sur le front. L'autre qui de soy-mesme estoit diminutiue, Ressembloit transparante vne lanterne viue Dont quelque Paticier amuse les enfans, Où des oysons bridez, Guenuches, Elefans, Chiens, chats, liéures, renards, & mainte estrange beste Courent l'vne apres l'autre, ainsi dedans sa teste Voyoit-on clairement au trauers de ses os, Ce dont sa fantasie animoit ses propos: Le regret du passé, du present la misere, La peur de l'auenir, & tout ce qu'elle espere Des biens que l'Hypocondre en ses vapeurs promet, Quand l'humeur ou le vin luy barboüillent l'armet. L'vne se pleint des reins, & l'autre d'vn côtaire, L'autre du mal des dents, & comme en grand mistere, Auec trois brins de sauge, vne figue d'antan, Vn va-t'en, si tu peux, vn si tu peux va-t'en, Escrit en peau d'oignon, entouroit sa machoire, Et

toutes pour guarir se reforçoient de boire. Or i'ignore en quel champ d'honneur & de vertu, Ou dessous quels drapeaux elles ont combatu, Si c'estoit mal de Sainct ou de fiéure-quartaine, Mais ie sçay bien qu'il n'est Soldat ny Capitaine, Soit de gens de cheual, ou soit de gens de pié, Qui dans la charité soit plus estropié. Bien que maistre Denis soit sçauant en Sculture, Fist-il auec son art quinaude la nature, Ou comme Michel l'Ange, eust-il le Diable au corps, Si ne pourroit-il faire auec tous ses efforts, De ces trois corps tronquez vne figure entiere, Manquant à cet effect, non l'art mais la matiere. En tout elles n'auoient seulement que deux yeux Encore bien flétris, rouges & chassieux, Que la moitié d'vn nez, que quatre dents en bouche, Qui durant qu'il fait vent branlent sans qu'on les touche, Pour le reste il estoit comme il plaisoit à Dieu, En elles la santé n'auoit ny feu ny lieu: Et chacune à par-soy representoit l'idolle Des fiéures, de la peste, & de l'orde verolle. A ce piteux spectacle il faut dire le vray I'euz vne telle horreur que tant que ie viuray, Ie croiray qu'il n'est rien au monde qui guarisse Vn homme vicieux comme son propre vice. Toute chose depuis me fut à contre-cœur, Bien que d'vn cabinet sortist vn petit cœur, Auec son chapperon, sa mine de pouppee, Disant i'ay si grand peur de ces hommes d'espee Que si ie n'eusse veu qu'esties vn Financier, Ie me fusse plustost laissé crucifier, Que de mettre le nez où ie n'ay rien affaire, Iean mon mary, Monsieur, il est Apoticaire. Sur tout viue l'Amour, & bran pour les Sergens, Ardez, voire, c'est-mon, ie me cognois en gens, Vous estes, ie voy bien, grand abbateur de quilles, Mais au reste honneste homme, & payez bien les filles, Cognoissez-vous, mais non, ie n'ose le nommer, Ma foy c'est vn braue homme & bien digne d'aymer, Il sent tousiours si bon, mais quoy vous l'iriez dire. Cependant de despit il semble qu'on me tire Par la queuë vn matou,

qui m'escrit sur les reins, De griffes & de dents mille alibis forains: Comme vn singe fasché i'en dy ma patenostre, De rage ie maugree & le mien & le vostre, Et le noble vilain qui m'auoit attrapé: Mais Monsieur, me dist-elle, auez-vous point soupé. Ie vous prie notez l'heure, & bien que vous en semble, Estes-vous pas d'auis que nous couchions ensemble: Moy crotté iusqu'au cul, & moüillé iusqu'à l'os, Qui n'auois dans le lict besoin que de repos, Ie faillis à me pendre oyant que ceste lice Effrontément ainsi me presentoit la lice. On parle de dormir, i'y consens à regret, La Dame du logis me mene au lieu secret, Allant on m'entretient de Ieanne & de Macette, Par le vray Dieu que Ieanne estoit & claire & nette, Claire comme vn bassin, nette comme vn denier, Au reste, fors Monsieur, que i'estois le premier. Pour elle qu'elle estoit niepce de Dame Auoye, Qu'elle feroit pour moy de la fauce monnoye, Qu'elle eust fermé sa porte à tout autre qu'à moy, Et qu'elle m'aymoit plus mille fois que le Roy. Estourdy de cacquet ie feignois de la croire, Nous montons, & montans d'vn c'est-mon & d'vn voire, Doucement en riant i'apointois noz procez, La montee estoit torte & de fascheux accez, Tout branloit dessous nous iusqu'au dernier estage, D'eschelle en eschelon comme vn linot en cage, Il falloit sauteller & des pieds s'approcher Ainsi comme vne chéure en grimpant vn rocher. Apres cent soubres-sauts nous vinsmes en la chambre, Qui n'auoit pas le goust de musc, ciuette, ou d'ambre, La porte en estoit basse, & sembloit vn guichet, Qui n'auoit pour serrure autre engin qu'vn crochet. Six douues de poinçon seruoient d'aix & de barre, Qui baillant grimassoient d'vne façon bizarre, Et pour se reprouuer de mauuais entretien, Chacune par grandeur se tenoit sur le sien, Et loin l'vne de l'autre en leur mine alteree Monstroient leur saincte vie estroite & retiree. Or comme il pleut au Ciel en trois doubles plié, Entrant ie me

heurté la caboche & le pié, Dont ie tombe en arriere estourdi de ma cheute, Et du haut iusqu'au bas ie fis la cullebutte: De la teste & du cul contant chaque degré, Puis que Dieu le voulut ie prins le tout à gré. Aussi qu'au mesme temps voyant choir ceste Dame, Par ie ne sçay quel trou ie luy vis iusqu'à l'ame, Qui fist en ce beau sault m'esclatant comme vn fou, Que ie prins grand plaisir à me rompre le cou. Au bruit Macette vint, la chandelle on apporte, Car la nostre en tombant de frayeur estoit morte: Dieu sçait comme on la vit & derriere & deuant, Le nez sur les carreaux & le fessier au vent, De quelle charité l'on soulagea sa peine, Cependant de son long sans poux & sans haleine, Le museau vermoulu, le nez escarboüillé, Le visage de poudre & de sang tout soüillé, Sa teste descouuerte où l'on ne sçait que tondre, Et lors qu'on luy parloit qui ne pouuoit respondre, Sans collet, sans beguin, & sans autre affiquet, Ses mules d'vn costé de l'autre son tocquet. En ce plaisant mal-heur ie ne sçaurois vous dire S'il en falloit pleurer ou s'il en falloit rire? Apres cest accident trop long pour dire tout, A deux bras on la prend & la met-on debout, Elle reprend courage, elle parle, elle crie, Et changeant en vn rien sa douleur en furie, Dist à Ieanne en mettant la main sur le roignon, C'est malheureuse toy qui me porte guignon: A d'autres beaux discours la collere la porte, Tant que Macette peut elle la reconforte: Cependant ie la laisse & la chandelle en main, Regrimpant l'escalier ie suy mon vieux dessein. I'entre dans ce beau lieu, plus digne de remarque Que le riche Palais d'vn superbe Monarque. Estant là ie furette aux recoings plus cachez, Où le bon Dieu voulut que pour mes vieux pechez, Ie sçeusse le despit dont l'âme est forcenee, Lors que trop curieuse ou trop endemenee, Rodant de tous costez & tournant haut & bas, Elle nous fait trouuer ce qu'on ne cherche pas. Or en premier item souz mes pieds ie rencontre Vn chau-

dron ebreché, la bourse d'vne monstre, Quatre boëtes d'vnguents, vne d'alun bruslé, Deux gands dépariez, vn manchon tout pelé, Trois fiolles d'eau bleuë, autrement d'eau seconde, La petite seringue, vne esponge, vne sonde, Du blanc, vn peu de rouge, vn chifon de rabat, Vn balet pour brusler en allant au Sabat, Vne vieille lanterne, vn tabouret de paille, Qui s'estoit sur trois pieds sauué de la bataille, Vn baril defoncé, deux bouteilles sur-cu, Qui disoient sans goulet nous auons trop vescu: Vn petit sac tout plein de poudre de Mercure, Vn vieux chapperon gras de mauuaise teinture, Et dedans vn coffret qui s'ouure auecq' enhan, Ie trouue des tisons du feu de la sainct Iean, Du sel, du pain benit, de la feugere, vn cierge, Trois dents de mort pliez en du parchemin vierge, Vne Chauue-souris, la carcasse d'vn Gay, De la gresse de loup & du beurre de May. Sur ce point Ieanne arriue & faisant la doucette, Qui vit ceans ma foy n'a pas besongne faite: Tousiours à nouueau mal nous vient nouueau soucy, Ie ne sçay quant à moy quel logis c'est icy. Il n'est par le vray Dieu iour ouurier ny feste, Que ces carongnes là ne me rompent la teste, Bien bien, ie m'en iray si tost qu'il fera iour, On trouue dans Paris d'autres maisons d'amour. Ie suis là cependant comme vn que l'on nazarde, Ie demande que c'est? hé! n'y prenez pas garde, Ce me respondit elle, on n'auroit iamais fait, Mais bran, bran, i'ay laissé là-bas mon attifet, Tousiours apres soupper ceste vilaine crie. Monsieur, n'est-il pas temps, couchons nous ie vous prie. Cependant elle met sur la table les dras, Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras: Elle approche du lict fait d'vne estrange sorte, Sur deux treteaux boiteux se couchoit vne porte, Où le lict reposoit, aussi noir qu'vn soüillon, Vn garderobe gras seruoit de pauillon, De couuerte vn rideau, qui fuyant (vert & iaune) Les deux extremitez, estoit trop court d'vne aune. Ayant consideré le

tout de point en point, Ie fis vœu ceste nuict de ne me coucher point, Et de dormir sur pieds comme vn coq sur la perche; Mais Ieanne tout en rut, s'aproche & me recherche, D'amour ou d'amitié, duquel qu'il vous plaira, Et moy, maudit soit-il, m'amour qui le fera. Polyenne pour lors me vint en la pensee, Qui sçeut que vaut la femme en amour offensee, Lors que par impuissance, ou par mespris la nuit, On fauce compagnie ou qu'on manque au desduit, C'est pourquoy i'euz grand peur qu'on me troussast en malle, Qu'on me foüetast pour voir si i'auois point la galle, Qu'on me crachast au nez, qu'en perche on me le mist Et que l'on me bernast si fort qu'on m'endormist, Ou me baillant du Iean Ieanne vous remercie, Qu'on me tabourinast le cul d'vne vessie: Cela fut bien à craindre & si ie l'euité, Ce fut plus par bon-heur que par dexterité. Ieanne non moins que Circe entre ses dents murmure, Sinon tant de vengeance, aumoins autant d'iniure, Or pour flater enfin son mal-heur & le mien, Ie dis quand ie fais mal, c'est quand ie paye bien, Et faisant reuerence à ma bonne fortune, En la remerciant ie le conte pour vne. Ieanne rongeant son frein de mine s'apaisa En prenant mon argent en riant me baisa, Non pour ce que i'en dis, ie n'en parle pas, voire, Mon maistre pensez-vous i'entends bien le grimoire, Vous estes honneste homme & sçauez l'entre-gent, Mais monsieur crayez vous que ce soit pour l'argent, I'en faits autant d'estat comme de chaneuottes, Non, ma foy i'ay encor vn demy-ceint, deux cottes, Vne robe de sarge, vn chapperon, deux bas, Trois chemises de lin, six mouchoirs, deux rabats, Et ma chambre garnie aupres de sainct Eustache, Pourtant ie ne veux pas que mon mary le sçache: Disant cecy tousiours son lict elle brassoit, Et les linceux trop cours par les pieds tirassoit, Et fist à la fin tant par sa façon adroite, Qu'elle les fist venir à moitié de la coite. Dieu sçait quel lacs d'amour, quels

chiffres, quelles fleurs, De quels compartiments & combien de couleurs, Releuoient leur maintien, & leur blancheur naïfue, Blanchie en vn siué, non dans vne lesciue. Comme son lict est fait, que ne vous couchez-vous, Monsieur n'est-il pas temps, & moy de filer dous, Sur ce point elle vient, me prend & me détache, Et le pourpoint du dos par force elle m'arrache, Comme si nostre ieu fust au Roy despoüillé: I'y resiste pourtant, & d'esprit embroüillé, Comme par compliment ie tranchois de l'honneste, N'y pouuant rien gaigner ie me gratte la teste. A la fin ie pris cœur, resolu d'endurer Ce qui pouuoit venir sans me desesperer, Qui fait vne follie il la doit faire entiere, Ie détache vn soüillé, ie m'oste vne iartiere Froidement toutesfois, & semble en ce coucher, Vn enfant qu'vn Pedant contraint se détacher, Que la peur tout ensemble esperonne & retarde: A chacune esguillette il se fasche, regarde, Les yeux couuers de pleurs, le visage d'ennuy, Si la grace du Ciel ne descend point sur luy. L'on heurte sur ce point, Catherine on appelle, Ieanne pour ne respondre estaignit la chandelle, Personne ne dit mot, l'on refrappe plus fort, Et faisoit-on du bruit pour réueiller vn mort: A chaque coup de pied toute la maison tremble, Et semble que le feste à la caue s'assemble. Bagasse ouuriras-tu? c'est cestuy-cy, c'est-mon, Ieanne ce temps-pendant me faisoit vn sermon. Que Diable aussi, pourquoy? que voulez-vous qu'on face, Que ne vous couchiez-vous. Ces gens de la menace Venant à la priere essayoient tout moyen. Or ilz parlent Soldat & ores Citoyen, Ilz contrefont le guet & de voix magistrale, Ouurez de par le Roy, au Diable vn qui deuale, Vn chacun sans parler se tient clos & couuert. Or comme à coups de pieds l'huis s'estoit presque ouuert, Tout de bon le Guet vint, la quenaille fait Gille, Et moy qui iusques-là demeurois immobile Attendant estonné le succez de l'assaut, Ce pensé-ie il est temps

que ie gaigne le haut, Et troussant mon pacquet de sauuer ma personne: Ie me veux r'habiller, ie cherche, ie tastonne, Plus estourdy de peur que n'est vn hanneton: Mais quoy, plus on se haste & moins auance t'on. Tout comme par despit se trouuoit souz ma pate, Au lieu de mon chappeau ie prens vne sauate, Pour mon pourpoint ses bas, pour mes bas son collet, Pour mes gands ses souliers, pour les miens vn ballet, Il sembloit que le Diable eust fait ce tripotage: Or Ieanne me disoit pour me donner courage, Si mon compere Pierre est de garde auiourd'huy, Non, ne vous faschez point, vous n'aurez point d'ennuy. Cependant sans delay Messieurs frapent en maistre, On crie patience, on ouure la fenestre. Or sans plus m'amuser apres le contenu, Ie descends doucement pied chaussé l'autre nu, Et me tapis d'aguet derriere vne muraille, On ouure & brusquement entra ceste quenaille, En humeur de nous faire vn assez mauuais tour, Et moy qui ne leur dist ny bon soir ny bon iour, Les voyant tous passez ie me sentis alaigre, Lors dispos du talon ie vais comme vn chat maigre, I'enfile la venelle, & tout leger d'effroy, Ie cours vn fort long-temps sans voir derriere moy: Iusqu'à tans que trouuant du mortier, de la terre, Du bois, des estançons, mains plâtras, mainte pierre, Ie me sentis plustost au mortier embourbé, Que ie ne m'aperçeus que ie fusse tombé. On ne peut esuiter ce que le Ciel ordonne, Mon âme cependant de colere frissonne, Et prenant s'elle eust peu le destin à party, De despit à son nez elle l'eust dementy, Et m'asseure qu'il eust reparé mon dommage. Comme ie fus sus pieds enduit comme vne image, I'entendis qu'on parloit, & marchant à grands pas, Qu'on disoit hastons-nous ie l'ay laissé fort bas, Ie m'aproche, ie voy, desireux de cognoistre, Au lieu d'vn Medecin il lui faudroit vn Prestre, Dist l'autre, puis qu'il est si proche de sa fin, Comment, dist le valet, estes-vous medecin?

Monsieur pardonnez moy, le Curé ie demande, Il s'encourt, & disant Adieu me recommande, Il laisse là monsieur fasché d'estre deceu. Or comme allant tousiours de pres ie l'aperceu, Ie cogneu que c'estoit nostre amy, ie l'aproche, Il me regarde au nez, & riant me reproche Sans flambeau l'heure indeuë & de pres me voyant Fangeux comme vn pourceau, le visage effroyant, Le manteau sous le bras, la façon assoupie, Estes-vous trauaillé de la Licantropie, Dist-il en me prenant pour me taster le pous, Et vous, dy-ie, Monsieur, quelle fiéure auez-vous? Vous qui tranchez du sage ainsi parmy la ruë, Faites vous sus vn pied toute la nuict la gruë? Il voulut me conter comme on l'auoit pipé, Qu'vn valet du sommeil ou de vin occupé, Souz couleur d'aller voir vne femme malade L'auoit galantement payé d'vne cassade: Il nous faisoit bon voir tous deux bien estonnez, Auant iour par la ruë auecq' vn pied de nez, Luy pour s'estre leué esperant deux pistoles Et moy tout las d'auoir receu tant de bricolles. Il se met en discours, ie le laisse en riant, Aussi que ie voyois aux riues d'Oriant Que l'aurore s'ornant de saffran & de roses, Se faisant voir à tous faisoit voir toutes choses, Ne voulant pour mourir qu'vne telle beauté Me vist en se leuant si sale & si crotté, Elle qui ne m'a veu qu'en mes habits de feste. Ie cours à mon logis, ie heurte, ie tempeste, Et croyez à frapper que ie n'estois perclus: On m'ouure, & mon valet ne me recognoist plus, Monsieur n'est pas ici, que Diable à si bonne heure, Vous frappez comme vn sourd, quelque temps ie demeure, Ie le vois, il me voit, & demande estonné, Si le moine bouru m'auoit point promené, Dieu, comme estes-vous fait, il va, moy de le suiure, Et me parle en riant comme si ie fusse yure, Il m'allume du feu, dans mon lict ie me mets, Auec vœu si ie puis de n'y tomber iamais, Ayant à mes despens appris ceste sentence, Qui gay fait vne erreur, la boit à repentance, Et que quand on se

frotte auecq' les Courtisants, Les branles de sortie en sont fort desplaisants, Plus on penetre en eux plus on sent le remeugle, Et qui troublé d'ardeur entre au bordel aueugle, Quand il en sort il a plus d'yeux & plus aigus, Que Lyncé l'Argonaute ou le ialoux Argus.

A Monsieur Freminet.

SATYRE XII.

On dit que le grand Paintre ayant fait vn ouurage, Des iugemens d'autruy tiroit cest auantage, Que selon qu'il iugeoit qu'ils estoient vrays, ou faux, Docile à son profit, reformoit ses defaux, Or c'estoit du bon tans que la hayne & l'enuye, Par crimes suposez n'attentoient à la vie, Que le Vray du Propos estoit cousin germain, Et qu'vn chacun parloit le cœur dedans la main. Mais que seruiroit-il maintenant de pretendre S'amander par ceux là qui nous viennent reprendre, Si selon l'interest tout le monde discourt: Et si la verité n'est plus femme de court: S'il n'est bon Courtisan, tant frisé peut-il estre, S'il a bon apetit, qu'il ne iure à son maistre Des la pointe du iour, qu'il est midy sonné, Et qu'au logis du Roy tout le monde a disné, Estrange effronterie en si peu d'importance. Mais de ce costé là ie leur donrois quittance, S'ils vouloient s'obliger d'epargner leurs amys, Où par raison d'estat il leur est bien permis. Cecy pourroit suffire à refroidir vne ame Qui n'ose rien tenter pour la crainte du blasme, A qui la peur de perdre enterre le talent: Non pas moy qui me ry d'vn esprit nonchalant, Qui pour ne faillir point retarde de bien faire: C'est pourquoy maintenant ie m'expose au vulgaire Et me donne pour bute aux iugements diuers. Qu'vn chacun taille, roigne, & glose sur mes vers, Qu'vn resueur insolent d'ignorance m'accuse Que ie ne suis pas net, que trop simple est ma Muse, Que i'ai l'humeur bi-

zarre, inégual le cerueau, Et s'il luy plaist encor qu'il me relie en veau. Auant qu'aller si vite, au moins ie le supplie Sçauoir que le bon vin ne peut estre sans lie, Qu'il n'est rien de parfait en ce monde auiourd'huy: Qu'homme ie suis suget à faillir comme luy: Et qu'au surplus, pour moy, qu'il se face paroistre Aussi vray, que pour luy, ie m'efforce de l'estre. Mais sçais-tu Freminet ceux qui me blasmeront, Ceux qui dedans mes vers leurs vices trouueront, A qui l'Ambition la nuit tire l'oreille, De qui l'esprit auare en repos ne someille, Tousiours s'alambiquant apres nouueaux partis, Qui pour Dieu, ny pour loy, n'ont que leurs apetis, Qui rodent toute nuict, troublez de ialousie, A qui l'amour lascif regle la fantasie, Qui preferent vilains le profit à l'honneur, Qui par fraude ont rauy les terres d'vn myneur Telles sortes de gens vont apres les Pœtes, Comme apres les hiboux vont criant les Chouëttes. Leurs femmes vous diront, fuyez ce medisant, Facheuse est son humeur, son parler est cuisant, Quoy Monsieur! n'est-ce pas cest homme à la Satyre, Qui perdroit son amy, plustost qu'vn mot pour rire, Il emporte la piece! & c'est là de par-Dieu, (Ayant peur que ce soit celle-là du milieu) Où le soulier les blece, autrement ie n'estime Qu'aucune eust volonté de m'accuser de crime. Car pour elles depuis qu'elles viennent au point, Elles ne voudroient pas que l'on ne le sçeut point, Vn grand contentement mal-aisement se celle: Puis c'est des amoureux la regle vniuerselle, De defferer si fort à leur affection Qu'ils estiment honneur leur folle passion. Et quand est de l'honneur de leurs maris, ie pense Qu'aucune à bon escient n'en prendroit la deffence, Sçachant bien qu'on n'est pas tenu par charité, De leur donner vn bien qu'elles leur ont osté. Voilà le grand mercy que i'auray de mes paines, C'est le cours du marché des affaires humaines, Qu'encores qu'vn chacun vaille icy bas son pris Le plus cher toutesfois est souuent à mé-

pris. Or amy ce n'est point vne humeur de médire Qui m'ayt fait rechercher ceste façon d'écrire, Mais mon Pere m'aprist que des enseignemens Les humains aprentifs formoient leurs iugemens, Que l'exemple d'autruy doibt rendre l'homme sage, Et guettant à propos les fautes au passage, Me disoit, considere où cest homme est reduict Par son ambition, cest autre toute nuict Boit auec des Putains, engage son domaine, L'autre sans trauailler, tout le iour se promeyne, Pierre le bon enfant aux dez a tout perdu, Ces iours le bien de Iean par decret fut vendu, Claude ayme sa voisine, & tout son bien luy donne: Ainsi me mettant l'œil sur chacune personne Qui valoit quelque chose, ou qui ne valoit rien, M'aprenoit doucement & le mal & le bien, Affin que fuyant l'vn, l'autre ie recherchasse, Et qu'aux despens d'autruy sage ie m'enseignasse. Sçays tu si ces propos me sçeurent esmouuoir, Et contenir mon ame en vn iuste deuoir, S'ils me firent penser à ce que l'on doit suiure, Pour bien & iustement en ce bas monde viure. Ainsi que d'vn voisin le trespas suruenu Fait resoudre vn malade en son lict detenu A prendre malgré luy tout ce qu'on luy ordonne, Qui pour ne mourir point de crainte se pardonne, De mesmes les espris debonnaires & doux Se façonnent prudens, par l'exemple des foux, Et le blasme d'autruy leur fait ces bons offices, Qu'il leur aprend que c'est de vertus, & de vices. Or quoy que i'aye fait, si m'en sont-ils restez, Qui me pouront par l'age, à la fin estre ostez, Ou bien de mes amis auec la remonstrance, Ou de mon bon Demon suyuant l'intelligence: Car quoy qu'on puisse faire estant homme, on ne peut Ny viure comme on doit, ny viure comme on veut. En la terre icy bas il n'habitte point d'Anges: Or les moins vicieux meritent des loüanges, Qui sans prendre l'autruy, viuent en bon Chrestien, Et sont ceux qu'on peut dire & saincts & gens de bien. Quand ie suis à par moy souuent ie m'estudie, (Tant que faire se

peut) apres la maladie Dont chacun est blecé, ie pense à mon deuoir, I'ouure les yeux de l'ame, & m'efforce de voir Au trauers d'vn chacun, de l'esprit ie m'escrime, Puis dessus le papier mes caprices ie rime, Dedans vne Satyre, où d'vn œil doux amer, Tout le monde s'y voit, & ne s'y sent nommer. Voilà l'vn des pechez, où mon ame est encline, On dit que pardonner est vne œuure diuine, Celuy m'obligera qui voudra m'excuser, A son goust toutesfois chacun en peut vser: Quant à ceux du mestier, ils ont de quoy s'ebatre, Sans aller sur le pré nous nous pouuons combatre, Nous montrant seulement de la plume ennemis, En ce cas là du Roy les duëls sont permis: Et faudra que bien forte ils facent la partie, Si les plus fins d'entre eux s'en vont sans repartie. Mais c'est vn Satyrique il le faut laisser là: Pour moi i'en suis d'auis, & cognois à cela Qu'ils ont vn bon esprit, Corsaires à Corsaires, L'vn l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

Macette

SATYRE XIII.

La fameuse Macette à la Cour si connuë, Qui s'est aux lieux d'honneur en credit maintenuë, Et qui depuis dix ans, iusqu'en ses derniers iours, A soustenu le prix en l'escrime d'amours, Lasse en fin de seruir au peuple de quintaine, N'estant passe-volant, soldat ny capitaine, Depuis les plus chetifs iusques aux plus fendants, Qu'elle n'ait desconfit & mis dessus les dents, Lasse, die, & non soule enfin s'est retiree Et n'a plus autre obiet que la voute Etheree, Elle qui n'eust auant que plorer son delit Autre ciel pour obiet que le ciel de son lict, A changé de courage, & confitte en destresse Imite auec ses pleurs la saincte pecheresse, Donnant des sainctes loix à son affection, Elle a mis son amour à la deuotion. Sans art elle s'habille & simple en contenance, Son

teint mortifié presche la continence, Clergesse elle fait ià la leçon aux prescheurs, Elle lit sainct Bernard, la Guide des Pecheurs, Les Meditations de la mere Therese, Sçait que c'est qu'hypostase, auecque synderese, Iour & nuict elle va de conuent en conuent, Visite les saincts lieux, se confesse souuent, A des cas reseruez grandes intelligences, Sçait du nom de Iesus toutes les Indulgences, Que valent chapelets, grains benits enfilez, Et l'ordre du cordon des peres recollez. Loin du monde elle fait sa demeure & son giste, Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste, En fin c'est vn exemple en ce siecle tortu D'amour, de charité, d'honneur & de vertu. Pour Beate par tout le peuple la renomme, Et la Gazette mesme a des-ià dit à Rome La voyant aymer Dieu & la chair maistriser Qu'on n'attend que sa mort pour la canoniser. Moy mesme qui ne croy de leger aux merueilles, Qui reproche souuent mes yeux & mes oreilles, La voyant si changée en vn temps si subit, Ie creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit, Que Dieu la retiroit d'vne faute si grande, Et disois à par moy, mal vit qui ne s'amende, Ià des-ià tout deuot contrit & penitent, Ie fus à son exemple esmeu d'en faire autant, Quand par arrest du Ciel qui hait l'hypocrisie, Au logis d'vne fille où i'ay ma fantaisie, N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours, La vieille me rendit tesmoin de ses discours. Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte I'entendy son propos, qui fut de ceste sorte, Ma fille, Dieu vous garde & vous vueille benir, Si ie vous veux du mal, qu'il me puisse aduenir, Qu'eussiez vous tout le bien dont le Ciel vous est chiche, L'ayant ie n'en seroy plus pauure ny plus riche: Car n'estant plus du monde au bien ie ne pretens, Ou bien si i'en desire, en l'autre ie l'attens, D'autre chose icy bas, le bon Dieu ie ne prie: A propos, sçauez-vous? on dit qu'on vous marie, Ie sçay bien vostre cas, vn homme grand, adroit, Riche & Dieu sçait s'il a tout

ce qu'il vous faudroit, Il vous ayme si fort, aussi pourquoy ma fille Ne vous aimeroit-il, vous estes si gentille, Si mignonne & si belle, & d'vn regard si doux, Que la beauté plus grande est laide aupres de vous: Mais tout ne respond pas au traict de ce visage, Plus vermeil qu'vne rose & plus beau qu'vn riuage, Vous deuriez estant belle auoir de beaux habits, Esclater de satin, de perles, de rubis. Le grand regret que i'ay, non pas à Dieu ne plaise, Que i'en ay' de vous voir belle & bien à vostre aise: Mais pour moy ie voudrois que vous eussiez au moins Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins, Que cecy fust de soye & non pas d'estamine. Ma foy les beaux habits seruent bien à la mine, On a beau s'agencer & faire les doux yeux, Quand on est bien paré on en est tousiours mieux: Mais sans auoir du bien, que sert la renommee? C'est vne vanité confusement semee, Dans l'esprit des humains vn mal d'opinion, Vn faux germe auorté dans nostre affection. Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les Dames Ne sont que des appas pour les debiles ames Qui sans chois de raison ont le cerueau perclus. L'honneur est vn vieux sainct que l'on ne chomme plus. Il ne sert plus de rien, sinon d'vn peu d'excuse, Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse, Ou d'honneste refus quand on ne veut aymer, Il est bon en discours pour se faire estimer: Mais au fonds c'est abus sans excepter personne, La sage le sçait vendre où la sotte le donne. Ma fille c'est par là qu'il vous en faut auoir, Nos biens comme nos maux sont en nostre pouuoir, Fille qui sçait son monde a saison oportune, Chacun est artisan de sa bonne fortune, Le mal-heur par conduite au bonheur cedera. Aydez vous seulement & Dieu vous aydera. Combien pour auoir mis leur honneur en sequestre, Ont elles aux atours eschangé le limestre, Et dans les plus hauts rangs esleué leurs maris: Ma fille c'est ainsi que l'on vit à Paris, Et la vefue aussi bien comme la mariee,

Celle est chaste sans plus qui n'en est point priee. Toutes au fait d'amour se chaussent en vn poinct Et Ieanne, que tu vois dont on ne parle point, Qui fait si doucement la simple & la discrete Elle n'est pas plus chaste, ains elle est plus secrete, Elle a plus de respect non moins de passion Et cache ses amours sous sa discretion. Moy mesme croiriez vous pour estre plus âgee Que ma part comme on dit en fust desià mangee, Non ma foy ie me sents & dedans & dehors Et mon bas peut encor vser deux ou trois corps. Mais chasque âge a son temps, selon le drap la robe, Ce qu'vn temps on a trop en l'autre on le desrobe: Estant ieune i'ay sceu bien vser des plaisirs, Ores i'ay d'autres soins en semblables desirs, Ie veux passer mon temps & couurir le mystere, On trouue bien la cour dedans vn monastere, Et apres maint essay en fin i'ay reconnu Qu'vn homme comme vn autre est vn moine tout nu, Puis outre le sainct vœu qui sert de couuerture, Ils sont trop obligez au secret de nature Et sçauent plus discrets apporter en aymant, Auecque moins d'esclat plus de contentement. C'est pourquoy desguisant les boüillons de mon ame, D'vn long habit de cendre enuelopant ma flame, Ie cache mon dessein aux plaisirs adonné, Le peché que l'on cache est demi pardonné, La faute seullement ne gist en la deffence, Le scandale & l'opprobre est cause de l'offence, Pourueu qu'on ne le sçache il n'importe comment, Qui peut dire que non ne peche nullement, Puis la bonté du Ciel nos offences surpasse, Pourueu qu'on se confesse on a tousiours sa grace, Il donne quelque chose à nostre passion, Et qui ieune n'a pas grande deuotion, Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce: «C'est entre les deuots vn estrange commerce, «Vn trafic par lequel au ioly temps qui court, «Toute affaire fascheuse est facile à la Cour. Ie sçay bien que vostre âge encore ieune & tendre, Ne peut ainsi que moy ces mysteres com-

prendre: Mais vous deuriez ma fille en l'âge où ie vous voy, Estre riche, contente, auoir fort bien dequoy, Et pompeuse en habits, fine, accorte & rusee, Reluire de ioyaux ainsi qu'vne espousée: Il faut faire vertu de la necessité, Qui sçait viure icy bas n'a iamais pauureté, Puis qu'elle vous deffend des dorures l'vsage, Il faut que les brillants soient en vostre visage, Que vostre bonne grace en acquiere pour vous: «Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux, «S'enrichir de bonne heure est vne grand' sagesse, «Tout chemin d'acquerir se ferme à la vieillesse «A qui ne reste rien auec la pauureté, «Qu'vn regret espineux d'auoir iadis esté, Où lors qu'on a du bien, il n'est si decrepite Qui ne trouue (en donnant) couuercle à sa marmite. Non, non, faites l'amour, & vendez aux amans Vos accueils, vos baisers & vos embrassemens, C'est gloire & non pas honte en ceste douce peine Des acquests de son lict accroistre son domaine, Vendez ces doux regards, ces attraicts, ces appas, Vous mesme vendez vous, mais ne vous liurez pas, Conseruez vous l'esprit, gardez vostre franchise, Prenez tout s'il se peut, ne soyez iamais prise. Celle qui par amour s'engage en ces mal-heurs, Pour vn petit plaisir, a cent mille douleurs, Puis vn homme au desduit ne vous peut satisfaire, Et quand plus vigoureux il le pourroit bien faire, Il faut tondre sur tout & changer à l'instant, L'enuie en est bien moindre & le gain plus contant. Sur tout soyez de vous la maistresse & la dame, Faites s'il est possible, vn miroir de vostre ame, Qui reçoit tous obiects & tout content les pert, Fuyez ce qui vous nuist, aymez ce qui vous sert, Faites profit de tout, & mesme de vos pertes, A prendre sagement ayez les mains ouuertes, Ne faites s'il se peut iamais present ny don, Si ce n'est d'vn chabot pour auoir vn gardon. Par fois on peut donner pour les galands attraire, A ces petits presents ie ne suis pas contraire, Pourueu que ce ne soit que pour les amorcer:

Les fines en donnant se doiuent efforcer A faire que l'esprit & que la gentillesse Face estimer les dons & non pas la richesse. Pour vous estimez plus qui plus vous donnera, Vous gouuernant ainsi Dieu vous assistera, Au reste n'espargnez ny Gaultier ni Garguille, Qui se trouuera pris ie vous pri' qu'on l'estrille, Il n'est que d'en auoir, le bien est tousiours bien, Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien. Prenez à toutes mains, ma fille & vous souuienne, Que le gain a bon goust de quelque endroit qu'il vienne. Estimez vos amans selon le reuenu: Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu, Laissez la mine à part, prenez garde à la somme, Riche vilain vaut mieux que pauure Gentil-homme: Ie ne iuge pour moy les gens sur ce qu'ils sont, Mais selon le profit & le bien qu'ils me font. Quand l'argent est meslé l'on ne peut reconnoistre Celuy du seruiteur d'auec celuy du maistre, L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autre façon Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçon, Que le plus & le moins y mette difference Et tienne seullement la partie en souffrance, Que vous restablirez du iour au lendemain Et tousiours retenez le bon bout à la main, De crainte que le temps ne destruise l'affaire, Il faut suiure de pres le bien que l'on differe Et ne le differer qu'entant que l'on le peut, Ou se puisse aisement restablir quand on veut. Tous ces beaux suffisans, dont la cour est semee, Ne sont que triacleurs & vendeurs de fumee, Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton: Mais quand il faut payer, au diantre le teston, Et faisant des mouuans & de l'ame saisie, Ils croyent qu'on leur doit pour rien la courtoisie, Mais c'est pour leur beau nez: le puits n'est pas commun, Si i'en auois vn cent, ils n'en auroient pas vn. Et le Poëte croté auec sa mine austere Vous diriez à le voir que c'est vn secretaire, Il va melancolique & les yeux abaissez, Comme vn Sire qui plaint ses parens trespassez, Mais Dieu sçait, c'est vn homme

aussi bien que les autres. Iamais on ne luy voit aux mains des patenostres, Il hante en mauuais lieux, gardez vous de cela, Non, si i'estoy de vous, ie le planteroy là. Et bien il parle liure, il a le mot pour rire: Mais au reste apres tout, c'est vn homme à Satyre, Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer, Gardez, il ne faut rien pour vous des-honorer. Ces hommes mesdisans ont le feu sous la leure, Ils sont matelineurs, prompts à prendre la cheure, Et tournent leurs humeurs en bijarres façons, Puis ils ne donnent rien si ce n'est des chansons: Mais non, ma fille non, qui veut viure à son aise, Il ne faut simplement vn amy qui vous plaise, Mais qui puisse au plaisir ioindre l'vtilité, En amour autrement c'est imbecilité, Qui le fait à credit n'a pas grande resource, On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse. Prenez moy ces Abbez, ces fils de financiers Dont depuis cinquante ans les peres vsuriers, Volans à toutes mains, ont mis en leur famille Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille, C'est là que vostre main peut faire de beaux cous, Ie sçay de ces gens là qui languissent pour vous: Car estant ainsi ieune en vos beautez parfaites, Vous ne pouuez sçauoir tous les coups que vous faites, Et les traicts de vos yeux haut & bas eslancez, Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez, Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose le vous dire, Et tel vous rit de iour qui toute nuict souspire, Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement, Que vos yeux sans dessein le font innocemment. En amour l'innocence est vn sçauant mystere, Pourueu que ce ne soit vne innocence austere, Mais qui sçache par art donnant vie & trespas, Feindre auecques douceur qu'elle ne le sçait pas: Il faut aider ainsi la beauté naturelle, L'innocence autrement est vertu criminelle, Auec elle il nous faut & blesser & garir, Et parmy les plaisirs faire viure & mourir. Formez vous des desseins dignes de vos merites, Toutes basses amours sont pour

vous trop petites, Ayez dessein aux dieux, pour de moindres beautez Ils ont laissé iadis les cieux des-habitez. Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience: Mais comme elle a tousiours l'œil à la deffiance, Tournant deçà delà vers la porte où i'estois, Elle vist en sursaut comme ie l'escoutois, Elle trousse bagage, & faisant la gentille, Ie vous verray demain, à Dieu, bon soir ma fille. Ha vieille, dy-ie lors, qu'en mon cœur ie maudis, Est-ce là le chemin pour gaigner Paradis, Dieu te doint pour guerdon de tes œuures si sainctes, Que soient auant ta mort tes prunelles esteintes, Ta maison descouuerte & sans feu tout l'Hyuer, Auecque tes voisins iour & nuict estriuer Et trainer sans confort triste & desesperee, Vne pauure vieillesse & tousiours alteree.

SATYRE XIIII.

I'ay pris cent & cent fois la lanterne en la main Cherchant en plain midy parmy le genre humain, Vn homme qui fust homme & de faict & de mine Et qui peust des vertus passer par l'estamine: Il n'est coing & recoing que ie n'aye tanté Depuis que la nature icy bas m'a planté. Mais tant plus ie me lime & plus ie me rabote, Ie croy qu'à mon aduis tout le monde radote, Qu'il a la teste vuide & sans dessus dessous Ou qu'il faut qu'au rebours ie sois l'vn des plus fous. C'est de nostre folie vn plaisant stratagesme, Se flattant de iuger les autres par soy-mesme. Ceux qui pour voyager s'embarquent dessus l'eau, Voyent aller la terre & non pas leur vaisseau, Peut estre ainsi trompé que faucement ie iuge, Toutesfois si les fous ont leur sens pour refuge, Ie ne suis pas tenu de croire aux yeux d'autruy. Puis, i'en sçay pour le moins autant ou plus que luy. Voylà fort bien parlé si l'on me vouloit croire, Sotte presomption vous m'enyurez sans boire. Mais apres en cherchant auoir autant couru Qu'aux Auans de Noel fait le

Moyne Bourru, Pour retrouuer vn homme enuers qui la Satyre Sans flater, ne trouuast que mordre & que redire, Qui sceust d'vn chois prudent toute chose éplucher, Ma foy si ce n'est vous ie n'en veux plus chercher. Or ce n'est point pour estre esleué de fortune, Aux sages comme aux fous c'est chose assez commune, Elle auance vn chacun sans raison & sans chois, Les fous sont aux echets les plus proches des Roys. Aussi mon iugement sur cela ne se fonde, Au compas des grandeurs ie ne iuge le monde, L'esclat de ces clinquans ne m'esblouit les yeux, Pour estre dans le Ciel ie n'estime les Dieux, Mais pour s'y maintenir & gouuerner de sorte Que ce tout en deuoir reglement se comporte, Et que leur prouidence egallement conduit Tout ce que le Soleil en la terre produit. Des hommes tout ainsi ie ne puis recognoistre Les grans: mais bien ceux là qui meritent de l'estre, Et de qui le merite indomtable en vertu, Force les accidens & n'est point abatu, Non plus que de farceurs ie n'en puis faire conte. Ainsi que l'vn descend on voit que l'autre monte, Selon ou plus ou moins que dure le roollet, Et l'habit faict sans plus le maistre ou le vallet. De mesme est de ces gens dont la grandeur se ioüe, Auiourd'huy gros, enflez sur le haut de la roüe, Ilz font vn personnage, & demain renuersez, Chacun les met au rang des pechez effacez. La faueur est bizarre, à traitter indocille, Sans arrest, inconstante, & d'humeur difficille, Auecq' discretion il la faut carasser: L'vn la perd bien souuent pour la trop embrasser, Ou pour s'y fier trop, l'autre par insolence, Ou pour auoir trop peu ou trop de violence, Ou pour se la promettre ou se la desnier, En fin c'est vn caprice estrange à manier, Son Amour est fragile & se rompt comme verre, Et faict aux plus Matois donner du nez en terre. Pour moy ie n'ay point veu parmy tant d'auancez, Soit de ces temps icy, soit des siecles passez, Homme que la fortune ayt tasché d'introduire,

Qui durant le bon vent ait sceu se bien conduire. Or d'estre cinquante ans aux honneurs esleué, Des grands & des petits dignement approuué, Et de sa vertu propre aux malheurs faire obstacle, Ie n'ay point veu de sots auoir faict ce miracle. Aussi pour discerner & le bien & le mal, Voir tout, congnoistre tout, d'vn œil tousiours égal, Manier dextrement les desseins de nos Princes, Respondre à tant de gens de diuerses Prouinces, Estre des estrangers pour Oracle tenu, Preuoir tout accident auant qu'estre aduenu, Destourner par prudence vne mauuaise affaire, Ce n'est pas chose aysée ou trop facille à faire. Voilà comme on conserue auecq' le iugement Ce qu'vn autre dissipe & perd imprudemment: Quand on se brusle au feu que soi mesme on attise, Ce n'est point accident, mais c'est vne sottise. Nous sommes du bonheur de nous mesme artisans Et fabriquons nos iours ou fascheux ou plaisans, La fortune est à nous & n'est mauuaise ou bonne Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne. A ce point le mal-heur amy comme ennemy, Trouuant au bord d'vn puis vn enfant endormy, En risque d'y tomber à son ayde s'auance Et luy parlant ainsi, le resueille & le tance: Sus badin leuez-vous: si vous tombiez dedans, De douleur vos parens comme vous imprudens, Croyant en leur esprit que de tout ie dispose, Diroient en me blasmant que i'en serois la cause. Ainsi nous seduisant d'vne fauce couleur, Souuent nous imputons nos fautes au mal-heur Qui n'en peut mais, mais quoy! l'on le prend à partie, Et chacun de son tort cherche la garantie. Et nous pensons bien fins, soit veritable ou faux, Quand nous pouuons couurir d'excuses nos defaux: Mais ainsi qu'aux petis aux plus grands personnages Sondez tout iusqu'au fond, les fous ne sont pas sages. Or c'est vn grand chemin iadis assez frayé, Qui des rimeurs François ne fut oncq' essayé, Suiuant les pas d'Horace entrant en

la carriere, Ie trouue des humeurs de diuerse maniere, Qui me pourroient donner subiect de me mocquer, Mais qu'est-il de besoin de les aller chocquer? Chacun ainsi que moy sa raison fortifie, Et se forme à son goust vne philosophie, Ils ont droit de leur cause & de la contester, Ie ne suis chicanneur & n'aime à disputer. Gallet a sa raison, & qui croira son dire, Le hazard pour le moins luy promet vn Empire, Toutesfois au contraire, estant leger & net, N'ayant que l'esperance & trois dez au cornet, Comme sur vn bon fond de rente ou de receptes Dessus sept ou quatorze il assigne ses debtes, Et trouue sur cela qui luy fournit dequoy: Ils ont vne raison qui n'est raison pour moy, Que ie ne puis comprendre, & qui bien l'examine: Est-ce vice ou vertu qui leur fureur domine? L'vn alléché d'espoir de gaigner vingt pour cent, Ferme l'œil à sa perte, & librement consent Que l'autre le despouille & ses meubles engage, Mesmes s'il est besoin baille son heritage. Or le plus sot d'entre eux, ie m'en rapporte à luy, Pour l'vn il perd son bien, l'autre celuy d'autruy, Pourtant c'est vn traficq qui suit tousiours sa route, Où bien moins qu'à la place on a fait banqueroute, Et qui dans le brelan se maintient brauement, N'en desplaise aux arrests de nostre Parlement. Pensez vous sans auoir ces raisons toutes prestes, Que le Sieur de Prouins persiste en ses requestes, Et qu'il ait sans espoir d'estre mieux à la Court, A son long balandran changé son manteau court, Bien que depuis vingt ans sa grimace importune Ayt à sa desfaueur obstiné la fortune. Il n'est pas le Cousin qui n'ait quelque raison, De peur de reparer, il laisse sa maison, Que son lict ne defonce, il dort dessus la dure, Et n'a, crainte du chaud, que l'air pour couuerture: Ne se pouuant munir encontre tant de maux Dont l'air intemperé faict guerre aux animaux, Comme le chaud, le froid, les frimas & la pluye, Et mil autres accidens, bourreaux de nostre vie, Luy selon

sa raison souz eux il s'est sousmis, Et forçant la Nature il les a pour amis. Il n'est point enreumé pour dormir sur la terre, Son poulmon enflammé ne tousse le caterre, Il ne craint ny les dents ny les defluctions Et son corps a tout sain libres ses fonctions, En tout indifferent tout est à son vsage, On dira qu'il est foux ie croy qu'il n'est pas sage, Que Diogene aussi fust vn foux de tout point, C'est ce que le Cousin comme moy ne croit point. Ainsi ceste raison est vne estrange beste, On l'a bonne selon qu'on a bonne la teste, Qu'on imagine bien du sens comme de l'œil, Pour grain ne prenant paille, ou Paris pour Corbeil. Or suiuant ma raison & mon intelligence, Mettant tout en auant & soin & diligence, Et criblant mes raisons pour en faire vn bon chois, Vous estes à mon gré l'homme que ie cherchois: Afin doncq' qu'en discours le temps ie ne consomme, Ou vous estes le mien, ou ie ne veux point d'homme. Qu'vn chacun en ait vn ainsi qu'il luy plaira, Rozete nous verrons qui s'en repentira. Vn chacun en son sens selon son chois abonde, Or m'ayant mis en goust des hommes & du monde, Reduisant brusquement le tout en son entier Encor faut il finir par vn tour du mestier. On dit que Iupiter Roy des Dieux & des hommes, Se promenant vn iour en la terre où nous sommes, Receut en amitié deux hommes apparens, Tous deux d'age pareils, mais de mœurs differens, L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale: Il les esleue au Ciel, & d'abord leur estale Parmy les bons propos, les graces & les ris, Tout ce que la faueur depart aux fauoris, Ils mangeoient à sa table, aualoient l'ambrosie, Et des plaisirs du Ciel souloient leur fantasie; Ils estoient comme chefs de son Conseil priué: Et rien n'estoit bien fait qu'ils n'eussent approuué. Minos eut bon esprit, prudent, accord & sage, Et sceut iusqu'à la fin iouer son personnage, L'autre fut vn langard, reuelant les secrets Du Ciel & de son Maistre aux

hommes indiscrets, L'vn auecque prudence au Ciel s'impatronise, Et l'autre en fut chassé comme vn peteux d'Eglise.

SATYRE XV.

Ouy i'escry rarement & me plais de le faire. Non pas que la paresse en moy soit ordinaire, Mais si tost que ie prens la plume à ce dessein, Ie croy prendre en galere vne rame en la main, Ie sen au second vers que la Muse me dicte, Et contre sa fureur ma raison se despite. Or si par fois i'escry suiuant mon Ascendant, Ie vous iure encor est-ce à mon corps deffendant, L'astre qui de naissance à la Muse me lie, Me fait rompre la teste apres ceste folie, Que ie recongnois bien: mais pourtant, malgré moy Il faut que mon humeur fasse ioug à sa loy, Que ie demande en moy ce que ie me desnie, De mon ame & du Ciel, estrange tyrannie; Et qui pis est, ce mal qui m'afflige au mourir, S'obstine aux recipez & ne se veut guarir, Plus on drogue ce mal & tant plus il s'empire, Il n'est point d'Elebore assez en Anticire, Reuesche à mes raisons il se rend plus mutin Et ma philosophie y perd tout son Latin. Or pour estre incurable il n'est pas necessaire, Patient en mon mal que ie m'y doiue plaire, Au contraire il m'en fasche & m'en desplais si fort Que durant mon accez ie voudrois estre mort: Car lors qu'on me regarde, & qu'on me iuge vn poëte, Et qui par consequent a la teste mal faite, Confus en mon esprit ie suis plus desolé, Que si i'estois maraut, ou ladre, ou verollé. Encor' si le transport dont mon ame est saisie, Auoit quelque respect durant ma frenaisie, Qu'il se reglast selon les lieux moins importans, Ou qu'il fist choix des iours, des hommes ou du temps, Et que lors que l'hyuer me renferme en la chambre, Aux iours les plus glacez de l'engourdy Nouembre, Apollon m'obsedast, i'aurois en mon malheur, Quelque contentement à flater ma douleur. Mais aux

iours les plus beaux de la saison nouuelle Que Zephire en ses rets surprend Flore la belle, Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer, Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer, Ou bien lors que Ceres de fourment se couronne, Ou que Bacchus souspire amoureux de Pomone, Ou lors que le saffran, la derniere des fleurs, Dore le Scorpion de ses belles couleurs, C'est alors que la verue insolemment m'outrage, Que la raison forcee obeyt à la rage, Et que sans nul respect des hommes ou du lieu, Qu'il faut que i'obeisse aux fureurs de ce Dieu: Comme en ces derniers iours les plus beaux de l'annee, Que Cibelle est par tout de fruicts enuironnee, Que le paysant recueille emplissant à miliers Greniers, granges, chartis, & caues & celiers, Et que Iunon riant d'vne douce influance, Rend son œil fauorable aux champs qu'on ensemence, Que ie me resoudois loing du bruit de Paris Et du soing de la Cour ou de ses fauoris, M'esgayer au repos que la campagne donne, Et sans parler Curé, Doyen, Chantre, ou Sorbonne, D'vn bon mot faire rire en si belle saison, Vous, vos chiens & vos chats, & toute la maison, Et là dedans ces champs que la riuiere d'Oyse, Sur des arenes d'or en ses bors se degoyse, (Seiour iadis si doux à ce Roy qui deux fois Donna Sydon en proye à ses peuples François) Faire meint soubre-saut, libre de corps & d'ame, Et froid aux appetis d'vne amoureuse flame, Estre vuide d'amour comme d'ambition, Des gallands de ce temps horrible passion. Mais à d'autres reuers ma fortune est tournee, Dés le iour que Phœbus nous monstre la iournee, Comme vn hiboux qui fuit la lumiere & le iour, Ie me leue & m'en vay dans le plus creux seiour Que Royaumont recelle en ses forests secrettes, Des renards & des loups les ombreuses retraittes, Et là malgré mes dents rongeant & rauassant, Polissant les nouueaux, les vieux rapetassant, Ie fay des vers, qu'encor qu'Apollon les aduouë, De-

dans la Cour, peut estre, on leur fera la mouë, Ou s'ils sont à leur gré bien faicts & bien polis, I'auray pour recompence, ils sont vrayment iolis: Mais moy qui ne me reigle aux iugemens des hommes, Qui dedans & dehors cognoy ce que nous sommes, Comme le plus souuent ceux qui sçauent le moings, Sont temerairement & iuges & tesmoings, Pour blasme ou pour louange ou pour froide parole, Ie ne fay de leger banqueroute à l'escolle Du bon homme Empedocle, où son discours m'apprend Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable & de grand Que l'esprit desdaignant vne chose bien grande, Et qui Roy de soy-mesme à soy-mesme commande. Pour ceux qui n'ont l'esprit si fort ny si trempé, Afin de n'estre point de soy-mesme trompé, Chacun se doibt cognoistre, & par vn exercice Cultiuant sa vertu desraciner son vice, Et censeur de soy-mesme auec soing corriger Le mal qui croist en nous, & non le negliger, Esueiller son esprit troublé de resuerie; Comme doncq' ie me plains de ma forcenerie, Que par art ie m'efforce à regler ses accés, Et contre mes deffaux que i'intente vn procés, Comme on voit par exemple en ces vers où i'accuse Librement le caprice où me porte la Muse, Qui me repaist de baye en ses foux passe-temps, Et malgré moy me faict aux vers perdre le temps, Ils deuoient à propos tascher d'ouurir la bouche, Mettant leur iugement sur la pierre de touche, S'estudier de n'estre en leurs discours trenchans Par eux mesmes iugez ignares ou meschans, Et ne mettre sans choix en égalle balance Le vice, la vertu, le crime, l'insolence. Qui me blasme auiourd'hui, demain il me louera, Et peut estre aussi tost il se desaduouera. La louange est à prix, le hazard la debite, Où le vice souuent vaut mieux que le merite: Pour moy ie ne fay cas ny ne me puis vanter N'y d'vn mal ny d'vn bien que l'on me peut oster. Auecq' proportion se depart la louange, Autrement c'est pour moy du bara-

gouyn estrange, Le vrai me faict dans moy recognoistre le faux, Au poix de la vertu ie iuge les deffaux, I'assine l'enuieux cent ans apres la vie, Où l'on dit qu'en Amour se conuertit l'Enuie: Le Iuge sans reproche est la Posterité, Le temps qui tout descouure en fait la verité, Puis la monstre à nos yeux, ainsi dehors la terre Il tire les tresors, & puis les y reserre. Doncq' moy qui ne m'amuse à ce qu'on dit icy, Ie n'ay de leurs discours ny plaisir ny soucy, Et ne m'esmeus non plus quand leur discours fouruoye, Que d'vn conte d'Vrgande & de ma mere l'Oye. Mais puis que tout le monde est aueugle en son fait Et que dessous la Lune il n'est rien de parfait, Sans plus se controller quand à moy ie conseille Qu'vn chacun doucement s'excuse à la pareille, Laissons ce qu'en resuant ces vieux foux ont escrit, Tant de philosophie embarasse l'esprit, Qui se contraint au monde il ne vit qu'en torture, Nous ne pouuons faillir suiuant nostre nature. Ie t'excuse Pierrot, de mesme excuse moy, Ton vice est de n'auoir ny Dieu, ny foy, ny loy, Tu couures tes plaisirs auec l'hypocrisie, Chupin se taisant veut couurir sa ialousie, Rison accroist son bien d'vsure & d'interests, Selon ou plus ou moins Ian donne ses arrests, Et comme au plus offrant debite la Iustice. Ainsi sans rien laisser vn chacun a son vice, Le mien est d'estre libre & ne rien admirer, Tirer le bien du mal lors qu'il s'en peut tirer, Sinon adoucir tout par vne indifference, Et vaincre le mal-heur auecq' la patience, Estimer peu de gens, suyure mon vercoquin, Et mettre à mesme taux le noble & le coquin. D'autre part ie ne puis voir vn mal sans m'en plaindre, Quelque part que ce soit ie ne me puis contraindre. Voyant vn chicaneur riche d'auoir vendu Son deuoir à celuy qui deust estre pendu, Vn Aduocat instruire en l'vne & l'autre cause, Vn Lopet qui partis dessus partis propose, Vn Medecin remplir les limbes d'auortons, Vn Banquier qui fait Rome icy pour six tes-

tons, Vn Prelat enrichy d'interest & d'vsure, Plaindre son bois saisy pour n'estre de mesure, Vn Ian abandonnant femme, filles, & sœurs, Payer mesmes en chair iusques aux rotisseurs, Rousset faire le Prince, & tant d'autre mystere, Mon vice est, mon amy, de ne m'en pouuoir taire. Or des vices où sont les hommes attachez, Comme des petits maux font les petits pechez, Ainsi les moins mauuais sont ceux dont tu retires Du bien, comme il aduient le plus souuent des pires, Au moins estimez tels: c'est pourquoi sans errer, Au sage bien souuent on les peut desirer, Comme aux Prescheurs l'audace à reprendre le vice, La folie aux enfans, aux Iuges l'iniustice. Vien doncq' & regardans ceux qui faillent le moins, Sans aller rechercher ny preuues ny tesmoins, Informans de nos faits sans haine & sans enuie, Et iusqu'au fond du sac espluchons nostre vie. De tous ces vices là, dont ton cœur entaché N'est veu par mes escris si librement touché, Tu n'en peux retirer que honte & que dommage, En vendant la Iustice, au Ciel tu fais outrage, Le pauure tu destruis, la veufue & l'orphelin, Et ruines chacun auecq' ton patelin. Ainsi consequemment de tout dont ie t'offence, Et dont ie ne m'attens d'en faire penitence: Car parlant librement ie pretens t'obliger A purger les deffaux, tes vices corriger, Si tu le fais en fin, en ce cas ie merite, Puis qu'en quelque façon mon vice te profite.

A Monsieur de Forqueuaus.

SATYRE XVI.

Puisque le iugement nous croist par le dommage, Il est temps Forqueuaus, que ie deuienne sage, Et que par mes trauaux i'apprenne à l'auenir Comme en faisant l'amour on se doit maintenir: Apres auoir passé tant & tant de trauerses, Auoir porté le ioug de cent beautez diuerses, Auoir en bon soldat combatu nuict & iour,

Ie dois estre routier en la guerre d'Amour, Et comme vn vieux guerrier blanchi dessous les armes Sçauoir me retirer des plus chaudes alarmes, Destourner la fortune, & plus fin que vaillant, Faire perdre le coup au premier assaillant, Et sçauant deuenu par vn long exercice, Conduire mon bonheur auec de l'artifice, Sans courir comm' vn fou saizy d'aueuglement, Que le caprice emporte, & non le iugement: Car l'esprit en amour sert plus que la vaillance, Et tant plus on s'efforce, & tant moins on auance. Il n'est que d'estre fin & de soir, ou de nuit, Surprendre si l'on peut l'ennemy dans le lit. Du temps que ma ieunesse à l'amour trop ardente Rendoit d'affection mon ame violente, Et que de tous costés sans chois ou sans raison I'allois comme vn limier apres la venaison, Souuent de trop de cœur i'ay perdu le courage, Et piqué des douceurs d'vn amoureux visage I'ay si bien combatu, serré flanc contre flanc, Qu'il ne m'en est resté vne goutte de sang: Or sage à mes despens i'esquiue la bataille, Sans entrer dans le champ i'attens que l'on m'assaille, Et pour ne perdre point le renom que i'ay eu, D'vn bon mot du vieux temps ie couure tout mon ieu, Et sans estre vaillant ie veux que l'on m'estime, Ou si parfois encor i'entre en [la] vieille escrime, Ie gouste le plaisir sans en estre emporté, Et prens de l'exercice au pris de ma santé: Ie resigne aux plus forts ces grands coups de maitrise, Accablé sous le fais ie fuy toute entreprise, Et sans plus m'amuser aux places de renom Qu'on ne peut emporter qu'à force de Canon, I'ayme vne amour facile & de peu de defense, Si ie voi qu'on me rit, c'est là que ie m'auance, Et ne me veux chaloir du lieu, grand ou petit, La viande ne plaist que selon l'appetit. Toute amour a bon goust pourueu qu'elle recrée Et s'elle est moins louable, elle est plus asseurée: Car quand le ieu déplait sans soupçon, ou danger De coups, ou de poison, il est permis changer. Aymer en trop

haut lieu vne Dame hautaine C'est aimer en soucy le trauail, & la peine, C'est nourrir son amour de respect, & de soin, Ie suis saoul de seruir le chapeau dans le poing, Et fuy plus que la mort l'amour d'vne grand Dame, Tousiours comme vn forçat il faut estre à la rame, Nauiger iour, & nuit, & sans profit aucun Porter tout seul le fais de ce plaisir commun: Ce n'est pas, Forqueuaus, cela que ie demande, Car si ie donne vn coup, ie veux qu'on me le rende, Et que les combatans à l'egal collerez, Se donnent l'vn à l'autre autant de coups fourez: C'est pourquoy ie recherche vne ieune fillette Experte des longtemps à courir l'eguillette, Qui soit viue & ardente au combat amoureux, Et pour vn coup receu qui vous en rende deux. La grandeur en amour est vice insupportable, Et qui sert hautement est tousiours miserable, Il n'est que d'estre libre, & en deniers contans, Dans le marché d'amour acheter du bon temps, Et pour le prix commun choisir sa marchandise, Ou si l'on n'en veut prendre au moins on en deuise, L'on taste, l'on manie & sans dire combien, On se peut retirer, l'obiect n'en couste rien: Au sauoureux traffic de ceste mercerie, I'ay consumé les iours les plus beaux de ma vie, Marchant des plus rusez & qui le plus souuent, Payoit ses creanciers de promesse & de vent, Et encore n'estoit le hazard, & la perte, I'en voudrois pour iamais tenir boutique ouuerte, Mais la risque m'en fasche & si fort m'en deplaist Qu'au malheur que ie crains ie postpose l'acquest, Si bien que redoutant la verolle & la goutte, Ie banny ces plaisirs & leur fais banqueroutte, Et resigne aux mignons, aueuglez en ce ieu, Auecques les plaisirs tous les maux que i'ay eu, Les boutons du printemps, & les autres fleurettes Que l'on cueille au iardin des douces amourettes, Le Mercure, & l'eau fort me sont à contre-cœur, Ie hay l'eau de Gaiac, & l'estoufante ardeur Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance Et où

lon va tirant vn homme en quintessence. C'est pourquoy tout à coup ie me suis retiré, Voulant d'oresnauant demeurer asseuré, Et comme vn marinier eschappé de l'orage, Du haure seurement contempler le naufrage, Ou si par fois encor ie me remets en mer, Et qu'vn œil enchanteur me contraigne d'aymer, Combattant mes esprits par vne douce guerre Ie veux en seureté nauiger terre à terre: Ayant premierement visité le vaisseau, S'il est bien calfeutré, ou s'il ne prend point l'eau. Ce n'est pas peu de cas de faire vn long voyage, Ie tiens vn homme fous qui quitte le riuage, Qui s'abandonne aux vents, & pour trop presumer Se commet aux hazards de l'amoureuse mer: Expert en ses trauaux pour moy ie la deteste, Et la fuy tout ainsi comme ie fuy la peste. Mais aussi, Forqueuaus, comme il est mal-aisé Que nostre esprit ne soit quelquefois abusé Des appas enchanteurs de cest enfant volage, Il faut vn peu baisser le col sous le seruage, Et donner quelque place aux plaisirs sauoureux: Car c'est honte de viure & de n'estre amoureux: Mais il faut en aymant s'aider de la finesse, Et sçauoir rechercher vne simple maistresse, Qui sans vous asseruir vous laisse en liberté, Et ioigne le plaisir auecq la seureté, Qui ne sache que c'est que d'estre courtisee, Qui n'ait de maint amour la poitrine embrasee, Qui soit douce & nicette, & qui ne sache pas, Apprentiue au mestier, que vallent les appas, Que son œil, & son cœur, parlent de mesme sorte, Qu'aucune affection hors de soy ne l'emporte, Bref qui soit toute à nous, tant que la passion Entretiendra nos sens en ceste affection: Si parfois son esprit ou le nostre se lasse Pour moy ie suis d'auis que l'on change de place, Qu'on se range autre part, & sans regret aucun D'absence ou de mespris que l'on ayme vn chacun: Car il ne faut iurer aux beautez d'vne Dame, Ains changer par le temps & d'amour & de flame. C'est le change qui rend l'homme plus vigoureux, Et qui iusqu'au

tombeau le faict estre amoureux: Nature se maintient pour estre variable, Et pour changer souuent son estat est durable: Aussi l'affection dure eternellement, Pourueu sans se lasser qu'on change à tout moment, De la fin d'vne amour l'autre naist plus parfaitte, Comme on voit vn grand feu naistre d'vne bluette.

SATYRE XVII.

Non non i'ay trop de cœur pour laschement me rendre, L'amour n'est qu'vn enfant dont l'on se peut deffendre, Et l'homme qui flechit sous sa ieune valleur, Rend par ses laschetez coulpable son malheur, Il se defait soy-mesme & soy-mesme s'outrage, Et doibt son infortune à son peu de courage: Or moy pour tout l'effort qu'il fasse à me domter, Rebelle à sa grandeur ie le veux effronter, Et bien qu'auec les Dieux on ne doiue debattre, Comme vn nouueau Toitan si le veux-ie combatre, Auecq' le desespoir ie me veux asseurer, C'est salut aux vaincuz de ne rien esperer. Mais helas! c'en est faict quand les places sont prises, Il n'est plus temps d'auoir recours aux entreprises, Et les nouueaux desseins d'vn salut pretendu Ne seruent plus de rien lors que tout est perdu. Ma raison est captiue en triomphe menee, Mon ame déconfite au pillage est donnee, Tous mes sens m'ont laissé seul & mal aduerty, Et chacun s'est rangé du contraire party, Et ne me reste plus de la fureur des armes, Que des cris, des sanglots, des souspirs & des larmes: Dont ie suis si troublé qu'encor ne sçay-ie pas, Où pour trouuer secours ie tourneray mes pas. Aussi pour mon salut que doi-ie plus attendre, Et quel sage conseil en mon mal puis-ie prendre, S'il n'est rien icy bas de doux & de clement, Qui ne tourne visage à mon contentement? S'il n'est astre esclairant en la nuict solitaire, Ennemy de mon bien qui ne me soit contraire, Qui ne ferme l'oreille à mes cris furieux: Il n'est pour

moy là haut ny clemence, ny Dieux, Au Ciel comme en la terre il ne faut que i'attende Ny pitié ny faueur au mal qui me commande, Car encor' que la dame en qui seule ie vy, M'ait auecque douceur sous ses loix asseruy, Que ie ne puisse croire en voyant son visage, Que le Ciel l'ait formé si beau pour mon dommage, Ny moins qu'il soit possible en si grande beauté Qu'auecque la douceur loge la cruauté, Pourtant toute esperance en mon ame chancelle, Il suffit pour mon mal que ie la trouue belle. Amour qui pour obiect n'a que mes desplaisirs, Rend tout ce que i'adore ingrat à mes desirs, Toute chose en aymant est pour moy difficile, Et comme mes souspirs ma peine est infertile. D'autre part sçachant bien qu'on n'y doit aspirer, Aux cris i'ouure la bouche & n'ose souspirer, Et ma peine estouffee auecques le silence, Estant plus retenue a plus de violence. Trop heureux si i'auois en ce cruel tourment, Moins de discretion & moins de sentiment, Ou sans me relascher à l'effort du martyre, Que mes yeux, ou ma mort, mon amour peussent dire. Mais ce cruel enfant insolent deuenu, Ne peut estre à mon mal plus longtemps retenu, Il me contrainct aux pleurs, & par force m'arrache Les cris qu'au fond du cœur la reuerence cache. Puis doncq' que mon respect peut moins que sa douleur Ie lasche mon discours à l'effort du malheur, Et pousse des ennuis dont mon ame est atteinte, Par force ie vous fais ceste piteuse plainte, Qu'encore ne rendrois ie en ces derniers efforts, Si mon dernier souspir ne la iette dehors. Ce n'est pas toutesfois que pour m'escouter plaindre, Ie tasche par ces vers à pitié vous contraindre, Ou rendre par mes pleurs vostre œil moins rigoureux, La plainte est inutile à l'homme malheureux: Mais puis qu'il plaist au Ciel par vos yeux que ie meure, Vous direz que mourant ie meurs à la bonne heure, Et que d'aucun regret mon trespas n'est suiuy, Sinon de n'estre mort le iour

que ie vous vy, Si diuine & si belle, & d'attrais si pourueuë. Ouy ie deuois mourir des trais de vostre veuë, Auec mes tristes iours mes miseres finir, Et par feu comme Hercule immortel deuenir. I'eusse bruslant là haut en des flammes si claires, Rendu de vos regards tous les Dieux tributaires, Qui seruant comme moy de trophee à vos yeux, Pour vous aymer en terre eussent quitté les Cieux. Eternisant par tout ceste haute victoire, I'eusse engraué là haut leur honte & vostre gloire, Et comme en vous seruant aux pieds de vos Autels, Ils voudroient pour mourir n'estre point immortels. Heureusement ainsi i'eusse peu rendre l'ame, Apres si bel effect d'vne si belle flamme. Aussi bien tout le temps que i'ay vescu depuis, Mon cœur gesné d'amour n'a vescu qu'aux ennuis, Depuis de iour en iour s'est mon ame enflammee, Qui n'est plus que d'ardeur & de peine animee, Sur mes yeux esgarez ma tristesse se lit, Mon age auant le temps par mes maux s'enuieillit, Au gré des passions mes amours sont contraintes, Mes vers bruslans d'amour ne resonnent que plaintes, De mon cœur tout fletry l'alegresse s'enfuit, Et mes tristes pensers comme oyseaux de la nuict, Volant dans mon esprit à mes yeux se presentent, Et comme ils font du vray du faux ils m'espouuantent, Et tout ce qui repasse en mon entendement, M'apporte de la crainte & de l'estonnement: Car soit que ie vous pense ingrate ou secourable, La playe de vos yeux est tousiours incurable, Tousiours faut il perdant la lumiere & le iour, Mourir dans les douleurs ou les plaisirs d'amour. Mais tandis que ma mort est encore incertaine Attendant qui des deux mettra fin à ma peine, Ou les douceurs d'amour, ou bien vostre rigueur, Ie veux sans fin tirer les souspirs de mon cœur, Et deuant que mourir ou d'vne ou d'autre sorte, Rendre en ma passion si diuine & si forte, Vn viuant tesmoignage à la posterité, De mon amour extresme, & de vostre beauté, Et

par mille beaux vers que vos beaux yeux m'inspirent, Pour vostre gloire atteindre où les sçauans aspirent, Et rendre memorable aux siecles à venir, De vos rares vertus le noble souuenir.

ELEGIE ZELOTIPIQVE.

Bien que ie sçache au vray tes façons & tes ruses, I'ay tant & si long temps excusé tes excuses, Moy-mesme ie me suis mille fois démenty, Estimant que ton cœur par douceur diuerty, Tiendroit ses laschetez à quelque conscience: Mais en fin ton humeur force ma patience. I'accuse ma foiblesse, & sage à mes despens, Si ie t'aymay iadis ores ie m'en repens, Et brisant tous ces nœuds, dont i'ay tant fait de conte, Ce qui me fut honneur m'est ores vne honte. Pensant m'oster l'esprit, l'esprit tu m'as rendu, I'ay regaigné sur moy ce que i'auois perdu, Ie tire vn double gain d'vn si petit dommage, Si ce n'est que trop tard ie suis deuenu sage. Toutes-fois le bon-heur nous doibt rendre contans, Et pourueu qu'il nous vienne il vient tousiours à temps. Mais i'ay doncq' supporté de si lourdes iniures, I'ay doncq' creu de ses yeux les lumieres pariures, Qui me naurant le cœur me promettoient la paix, Et donné de la foy à qui n'en eut iamais! I'ay doncq' leu d'autre main ses lettres contre-faites, I'ay doncq' sçeu ses façons, recogneu ses deffaites, Et comment elle endort de douceur sa maison, Et trouue à s'excuser quelque fauce raison, Vn procés, vn accord, quelque achapt, quelques ventes, Visites de cousins, de freres, & de tantes, Pendant qu'en autre lieu sans femmes & sans bruict, Sous pretexte d'affaire elle passe la nuict: Et cependant aueugle en ma peine enflammee, Ayant sçeu tout cecy ie l'ay tousiours aymee: Pauure sot que ie suis, ne deuoy-ie à l'instant Laisser là ceste ingrate & son cœur inconstant? Encor' seroit ce peu si d'amour emportee, Ie n'auois à son teint, & sa mine affettee, Leu

de sa passion les signes euidans, Que l'amour imprimoit en ses yeux trop ardans. Mais qu'est il de besoin d'en dire d'auantage, Iray-ie rafraichir sa honte & mon dommage? A quoy de ses discours diray-ie le deffaut, Comme pour me piper elle parle vn peu haut, Et comme bassement à secretes volees, Elle ouure de son cœur les flames recelees, Puis sa voix rehaussant en quelques mots ioyeux, Elle cuide charmer les ialoux curieux, Faict vn conte du Roy, de la Reyne, & du Louure, Quand malgré que i'en aye amour me le découure, Me déchifre aussi-tost son discours indiscret, (Helas! rien aux ialoux ne peut estre secret) Me fait veoir de ses traits l'amoureux artifice, Et qu'aux soupçons d'amour trop simple est sa malice, Ces heurtemens de pieds en feignant de s'asseoir, Faire sentir ses gands, ses cheueux, son mouchoir, Ces rencontres de mains, & mille autres caresses, Qu'vsent à leurs amans les plus douces maistresses, Que ie tais par honneur craignant qu'auecq' le sien En vn discours plus grand i'engageasse le mien? Cherche doncq' quelque sot au tourment insensible Qui souffre ce qui m'est de souffrir impossible, Car pour moy i'en suis las (ingrate) & ie ne puis Durer plus longuement en la peine où ie suis, Ma bouche incessamment aux plaintes est ouuerte, Tout ce que i'apperçoy semble iurer ma perte, Mes yeux tousiours pleurans de tourment éueillez, Depuis d'vn bon sommeil ne se sont veuz sillez, Mon esprit agité fait guerre à mes pensees, Sans auoir reposé vingt nuicts se sont passees, Ie vais comme vn Lutin deça delà courant, Et ainsi que mon corps mon esprit est errant. Mais tandis qu'en parlant du feu qui me surmonte, Ie despeins en mes vers ma douleur & ta honte, Amour dedans le cœur m'assaut si viuement, Qu'auecque tout desdain ie perds tout iugement. Vous autres que i'emploie à l'espier sans cesse, Au logis, en visite, au sermon, à la Messe, Cognoissant que ie suis amoureux & ialoux,

Pour flatter ma douleur que ne me mentez vous? Ha pourquoy m'estes vous, à mon dam, si fidelles? Le porteur est fascheux de fascheuses nouuelles, Defferez à l'ardeur de mon mal furieux, Feignez de n'en rien voir, & vous fermez les yeux. Si dans quelque maison sans femme elle s'arreste, S'on luy fait au Palais quelque signe de teste, S'elle rit à quelqu'vn, s'elle appelle vn valet, S'elle baille en cachete ou reçoyue vn poullet, Si dans quelque recoin quelque vieille incogneue, Marmotant vn Pater luy parle ou la saluë, Déguisez en le fait, parlez m'en autrement, Trompant ma ialousie & vostre iugement, Dites moy qu'elle est chaste, & qu'elle en a la gloire, Car bien qu'il ne soit vray si ne le puis-ie croire, De contraires efforts mon esprit agité, Douteux s'en court de l'vne à l'autre extremité, La rage de la hayne & l'amour me transporte, Mais i'ay grand peur enfin que l'amour soit plus forte. Surmontons par mespris ce desir indiscret, Au moins s'il ne se peut l'aymeray-ie à regret, Le bœuf n'ayme le ioug que toutesfois il traine, Et meslant sagement mon amour à la hayne, Donnons luy ce que peut ou que doit receuoir Son merite égallé iustement au deuoir. En Conseiller d'Estat de discours ie m'abuse, Vn Amour violent aux raisons ne s'amuse, Ne sçay ie que son œil ingrat à mon tourment, Me donnant ce desir m'osta le iugement? Que mon esprit blessé nul bien ne se propose, Qu'aueugle & sans raison ie confonds toute chose, Comme vn homme insensé qui s'emporte au parler, Et dessigne auec l'œil mille chasteaux en l'air. C'en est fait pour iamais la chance en est iettee, D'vn feu si violent mon ame est agittee, Qu'il faut bon-gré, mal-gré laisser faire au destin, Heureux si par la mort i'en puis estre à la fin, Et si ie puis mourant en ceste frenesie, Voir mourir mon amour auecq' ma ialousie. Mais Dieu que me sert il en pleurs me consommer, Si la rigueur du Ciel me contrainct de l'aymer? Où le Ciel nous incline à

quoy sert la menace? Sa beauté me rappelle où son deffaut me chasse, Aymant & desdaignant par contraires efforts, Les façons de l'esprit & les beautez du corps: Ainsi ie ne puis viure auec elle, & sans elle. Ha Dieu que fusses-tu ou plus chaste ou moins belle, Ou peusses-tu congnoistre, & voir par mon trespas, Qu'auecque ta beauté ton humeur ne sied pas: Mais si ta passion est si forte & si viue, Que des plaisirs des sens ta raison soit captiue, Que ton esprit blessé ne soit maistre de soy, Ie n'entends en cela te prescrire vne loy, Te pardonnant par moy ceste fureur extresme, Ainsi comme par toy ie l'excuse en moy mesme: Car nous sommes tous deux en nostre passion, Plus dignes de pitié que de punition. Encor en ce mal-heur où tu te precipites, Doibs-tu par quelque soin t'obliger tes merites, Cognoistre ta beauté, & qu'il te faut auoir, Auecques ton Amour esgard à ton deuoir. Mais sans discretion tu vas à guerre ouuerte, Et par sa vanité triumphant de ta perte, Il monstre tes faueurs, tout haut il en discourt, Et ta honte & sa gloire entretiennent la Court. Cependant me iurant tu m'en dis des iniures, O Dieux! qui sans pitié punissez les pariures, Pardonnez à Madame, ou changeant vos effects, Vengez plustost sur moy les pechez qu'elle a faicts. S'il est vray sans faueur que tu l'escoutes plaindre, D'où vient pour son respect que l'on te voit contraindre, Que tu permets aux siens lire en tes passions, De veiller iour & nuict dessus tes actions, Que tousiours d'vn vallet ta carrosse est suiuie, Qui rend comme espion compte exact de ta vie, Que tu laisse vn chacun pour plaire à ses soupçons, Et que parlant de Dieu tu nous faits des leçons, Nouuelle Magdelaine au desert conuertie, Et iurant que ta flamme est du tout amortie, Tu pretends finement par ceste mauuaitié, Luy donner plus d'Amour, à moy plus d'amitié, Et me cuidant tromper tu voudrois faire accroire, Auecque faux serments que la neige fust noire.

Mais comme tes propos, ton art est descouuert, Et chacun en riant en parle à cœur ouuert, Dont ie creue de rage, & voyant qu'on te blasme, Trop sensible en ton mal de regret ie me pasme, Ie me ronge le cœur, ie n'ay point de repos, Et voudrois estre sourd pour l'estre à ces propos, Ie me hay de te voir ainsi mesestimee, T'aymant si dignement i'ayme ta renommee, Et si ie suis ialoux ie le suis seulement De ton honneur, & non de ton contentement. Fay tout ce que tu fais, & plus s'il se peut faire, Mais choisi pour le moins ceux qui se peuuent taire. Quel besoin peut-il estre, insensee en Amour, Ce que tu fais la nuict, qu'on le chante le iour? Ce que fait vn tout seul, tout vn chacun le sçache? Et monstres en Amour ce que le monde cache? Mais puis que le Destin à toy m'a sçeu lier, Et qu'oubliant ton mal ie ne puis t'oublier, Par ces plaisirs d'Amour tous confits en delices, Par tes apas iadis à mes vœuz si propices, Par ces pleurs que mes yeux & les tiens ont versez, Par mes souspirs, au vent sans profit dispersez, Par les Dieux qu'en pleurant tes sermens appellerent, Par tes yeux qui l'esprit par les miens me volerent, Et par leurs feux si clairs & si beaux à mon cœur, Excuse par pitié ma ialouse rancœur, Pardonne par mes pleurs au feu qui me commande: Si mon peché fut grand ma repentance est grande, Et voy dans le regret dont ie suis consommé, Que i'eusse moins failly, si i'eusse moins aymé.

AVTRE.

Aymant comme i'aymois que ne deuois ie craindre? Pouuois ie estre asseuré qu'elle se deust contraindre? Et que changeant d'humeur au vent qui l'emportoit, Elle eust pour moy cessé d'estre ce qu'elle estoit? Que laissant d'estre femme inconstante & legere, Son cœur traistre à l'Amour, & sa foy mensongere, Se

rendant en vn lieu l'esprit plus arresté, Peust au lieu du mensonge aymer la verité? Non, ie croyois tout d'elle, il faut que ie le die, Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie, Ie craignois tous ses traits que i'ay sçeu du depuis, Ses iours de mal de teste, & ses secrettes nuicts, Quand se disant malade & de fieure enflammee Pour moy tant seullement sa porte estoit fermée, Ie craignois ses attrais, ses ris, & ses couroux, Et tout ce dont Amour allarme les ialoux. Mais la voyant iurer auecq' tant d'asseurance, Ie l'aduoüe, il est vray, i'estois sans deffiance: Aussi qui pouuoit croire apres tant de serments, De larmes, de souspirs, de propos vehements Dont elle me iuroit que iamais de sa vie, Elle ne permettroit d'vn autre estre seruie, Qu'elle aymoit trop ma peine, & qu'en ayant pitié, Ie m'en deuois promettre vne ferme amitié; Seulement pour tromper le ialoux populaire, Que ie deuois, constant, en mes douleurs me taire, Me feindre tousiours libre, ou bien me captiuer, Et quelqu'autre perdant, seule la conseruer. Cependant deuant Dieu dont elle a tant de crainte, Au moins comme elle dict; sa parolle estoit feinte, Et le Ciel luy seruit en ceste trahison, D'infidele moyen pour tromper ma raison: Et puis il est des Dieux tesmoins de nos parolles, Non, non, il n'en est point, ce sont contes friuolles, Dont se repaist le peuple, & dont l'antiquité Se seruit pour tromper nostre imbecilité: S'il y auoit des Dieux ils se vengeroient d'elle, Et ne la voiroit on si fiere ny si belle, Ses yeux s'obscurciroient qu'elle a tant pariurez, Son teint seroit moins clair, ses cheueux moins dorez Et le Ciel pour l'induire à quelque penitence, Marqueroit sur son front son crime & leur vengeance. Ou s'il y a des Dieux ils ont vn cœur de chair, Ainsi que nous d'amour ils se laissent toucher, Et de ce sexe ingrat excusant la malice, Pour vne belle femme ils n'ont point de Iustice.

IMPVISSANCE.

Imitation d'Ouide.

Quoy? ne l'auois-ie assez en mes vœuz desiree, N'estoit elle assez belle, ou assez bien paree? Estoit elle à mes yeux sans grace & sans appas? Son sang estoit il point issu d'vn lieu trop bas? Sa race, sa maison n'estoit elle estimee, Ne valoit elle point la peine d'estre aymee? Inhabile au plaisir n'auoit elle dequoy? Estoit elle trop laide, ou trop belle pour moy? Ha! cruel souuenir, cependant ie l'ay euë, Impuissant que ie suis en mes bras toute nuë, Et n'ay peu le voulans tous deux esgallement, Contenter nos desirs en ce contentement: Au surplus à ma honte, Amour, que te diray-ie? Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige, ... Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa, Me suggerant la manne en sa leure amassee, Sa cuisse se tenoit en la mienne enlassee, Les yeux luy petilloient d'vn desir langoureux, Et son ame exiloit maint souspir amoureux, Sa langue en begayant d'vne façon mignarde, Me disoit: mais mon cœur qu'est ce qui vous retarde? N'auroy-ie point en moy quelque chose qui peust Offencer vos desirs, ou bien qui vous depleust? Ma grace, ma façon, ha Dieu! ne vous plaist elle? Quoy? n'ay-ie assez d'amour, ou ne suis-ie assez belle? Cependant de la main animant ses discours, Ie trompois impuissant sa flamme & mes amours, Et comme vn tronc de bois, charge lourde & pesante, Ie n'auois rien en moy de personne viuante: Mes membres languissans perclus & refroidis, Par ses attouchemens n'estoient moins engourdis. Mais quoy? que deuiendray ie en l'extresme vieillesse, [Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.] Et si las! ie ne puis & ieune & vigoureux, Sauourer la douceur du plaisir amoureux. Ha! i'en rougis de honte & dépite mon âge, Age de peu de force & de peu de courage, Qui ne me permet pas en cest accouplement, Donner ce qu'en amour peut donner vn amant: Car,

Dieu! ceste beauté par mon deffaut trompee, Se leua le matin de ses larmes trempee, Que l'amour de despit escouloit par ses yeux, Ressemblant à l'Aurore alors qu'ouurant les Cieux, Elle sort de son lict hargneuse & depitee, D'auoir sans vn baiser consommé la nuictee, Quand baignant tendrement la terre de ses pleurs, De chagrain & d'amour elle en iette ses fleurs. Pour flater mon deffaut: Mais que me sert la gloire, De mon amour passee, inutile memoire, Quand aymant ardemment, & ardemment aymé, Tant plus ie combatois, plus i'estois animé: Guerrier infatigable, en ce doux exercice, Par dix ou douze fois ie r'entrois en la lice, Où vaillant & adroit apres auoir brisé, Des Cheualiers d'amour, i'estois le plus prisé. Mais de cest accident ie fais vn mauuais conte, Si mon honneur passé m'est ores vne honte, Et si le souuenir trop prompt de m'outrager, Par le plaisir receu ne me peut soulager. O ciel! il falloit bien qu'ensorcelé ie fusse, Ou trop ardent d'Amour que ie ne m'apperceusse Que l'œil d'vn enuyeux nos desseins empeschoit, Et sur mon corps perclus son venim espandoit: Mais qui pourroit atteindre au point de son merite, Veu que toute grandeur pour elle est trop petite? Si par l'egal ce charme a force contre nous, Autre que Iupiter n'en peut estre ialoux, Luy seul comme enuyeux d'vne chose si belle, Par l'emulation seroit seul digne d'elle. Hé! quoy? là haut au Ciel mets tu les armes bas, Amoureux Iupiter, que ne viens tu ça bas, Iouir d'vne beauté sur les autres aymable? Assez de tes Amours n'a caqueté la fable: C'est ores que tu dois en amour vif & pront, Te mettre encore vn coup les armes sur le front, Cacher ta deité dessous vn blanc plumage, Prendre le feint semblant d'vn Satyre sauuage, D'vn serpent, d'vn cocu, & te répendre encor, Alambiqué d'amour, en grosses gouttes d'or, Et puis que sa faueur à moy seul octroyee, Indigne que ie suis fust si mal employee, Faueur qui de mortel

m'eust fait égal aux Dieux, Si le Ciel n'eust esté sur mon bien enuieux. Mais encor tout bouillant en mes flames premieres, De quels vœuz redoublez & de quelles prieres, Iray-ie derechef les Dieux sollicitant, Si d'vn bienfait nouueau i'en attendois autant? Si mes deffauts passez leurs beautez mescontentent, Et si de leurs bien-faicts ie croy qu'ils s'en repentent? Or quand ie pense! ô Dieu quel bien m'est aduenu, Auoir veu dans vn lict ses beaux membres à nu, La tenir languissante entre mes bras couchee, De mesme affection la voir estre touchee, Me baiser haletant d'amour & de desir, Par ses chatouillemens resueiller le plaisir, Ha! Dieux, ce sont des traicts si sensibles aux ames, Qu'ils pourroient l'amour mesme eschauffer de leurs flames, Si plus froid que la mort ils ne m'eussent trouué, Des mysteres d'amour, amant trop reprouué. Ie l'auois cependant viue d'amour extresme, Mais si ie l'eus ainsi elle ne m'eust de mesme, O mal heur! & de moy elle n'eust seulement Que des baisers d'vn frere, & non pas d'vn amant. En vain cent & cent fois, ie m'efforce à luy plaire, Non plus qu'à mon desir ie n'y puis satisfaire, Et la honte pour lors qui me saisit le cœur, Pour m'acheuer de peindre esteignist ma vigueur. Comme elle recognust, femme mal satisfaite, Qu'elle perdoit son temps, du lict elle se iette, Prend sa iupe, se lace, & puis en se mocquant, D'vn ris, & de ces motz, elle m'alla picquant, Non! si i'estois lasciue, ou d'Amour occupée, Ie me pourrois fascher d'auoir esté trompée, Mais puis que mon desir n'est si vif, ne si chaud, Mon tiede naturel m'oblige à ton defaut, Mon Amour satis-faicte ayme ton impuissance, Et tire de ta faute assez de recompence, Qui tousiours dilayant m'a faict par le desir, Esbatre plus long temps à l'ombre du plaisir. Mais estant la douceur par l'effort diuertie, La fureur à la fin rompit sa modestie, Et dit en esclatant, pourquoy me trompes-tu? A quoy ton im-

pudence a venté ta vertu? Si en d'autres Amours ta vigueur s'est vsée? Quel honneur reçois tu de m'auoir abusée? Assez d'autres propos le despit luy dictoit, Le feu de son desdain par sa bouche sortoit. En fin voulant cacher ma honte & sa colere, Elle couurit son front d'vne meilleure chere, Se conseille au miroir, ses femmes appella, Et se lauant les mains, le faict dissimula. Belle, dont la beauté si digne d'estre aymée Eust rendu des plus mortz la froideur enflamée; Ie confesse ma honte, & de regret touché, Par les pleurs que i'espands i'accuse mon peché, Peché d'autant plus grand que grand' est ma ieunesse, Si homme i'ay failly, pardonnez moy, Deesse, I'auouë estre fort grand le crime que i'ay fait, Pourtant iusqu'à la mort, si n'auoy-ie forfait, Si ce n'est qu'à present qu'à vos pieds ie me iette, Que ma confession vous rende satisfaicte, Ie suis digne des maux que vous me prescrirez, I'ay meurtry, i'ay vollé, i'ay des vœuz pariurez, Trahy les Dieux benins: inuentez à ces vices, Comme estranges forfaicts, des estranges supplices. O beauté faictes en tout ainsi qu'il vous plaist, Si vous me condamnez à mourir ie suis prest, La mort me sera douce, & d'autant plus encore, Si ie meurs de la main de celle que i'adore. Auant qu'en venir là, au moins souuenez vous, Que mes armes, non moy causent vostre courrouz, Que Champion d'Amour entré dedans la lice, Ie n'eus assez d'haleine à si grand exercice, Que ie ne suis chasseur iadis tant approuué, Ne pouuant redresser vn deffaut retrouué. Mais d'où viendroit cecy, seroit-ce point maistresse, Que mon esprit du corps precedast la paresse, Ou que par le desir trop prompt & vehement, I'allasse auec le temps le plaisir consommant? Pour moy, ie n'en sçay rien, en ce fait tout m'abuse, Mais enfin, ô beauté, receuez pour excuse, S'il vous plaist, de rechef que ie r'entre en l'assaut, I'espere auec vsure amender mon deffaut.

Sur le trespas de Monsieur Passerat.

Passerat le seiour & l'honneur des Charites, Les delices de Pinde & son cher ornement, Qui loin du monde ingrat que bien heureux tu quittes, Comme vn autre Apollon reluis au firmament.

A fin que mon deuoir s'honore en tes merites, Que mon nom par le tien viue eternellement, Que dans l'Eternité ces parolles escrites Seruent à nos neueuz comme d'vn testament.

Passerat fut vn Dieu sous humaine semblance, Qui vit naistre & mourir les Muses en la France, Qui de ses doux accords leurs chansons anima.

Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée, Et comme vn mesme sort leur fortune enferma, Ils ont à vie esgale esgale renommée.

STANSES.

Le tres puissant Iupiter Se sert de l'Aigle à porter Son foudre parmi la nuë; Et Iunon du haut des Cieux, Sur les Paons audacieux, Est souuent icy venuë.

Saturne a pris le Corbeau, Noir messager du tombeau, Mars l'Esperuier se reserue, Phebus les Cygnes a pris, Les Pigeons sont à Cipris, Et la Cheuesche à Minerue.

Ainsi les Dieux ont esleu Tel oyseau qui leur a pleu; Priape qui ne veoid goute, Haussant son rouge museau, A tatons au lieu d'oyseau, Print vn Aze qui vous f...

LA C. P.

Infame bastard de Cythere, Fils ingrat d'vne ingrate mere, Auorton, traistre & deguisé, Si ie t'ay suiuy des l'enfance, De quelle ingrate recompence As tu mon seruice abusé?

Mon cas fier de mainte conqueste En Espagnol portoit la teste, Triomphant, superbe & vainqueur, Que nul effort n'eust sceu rabattre, Maintenant lasche & sans combatre Faict la cane, & n'a plus de cœur.

De tes Autels vne Prestresse L'a reduict en telle detresse Le voyant au choc obstiné, Qu'entouré d'onguent & de linge, Il m'est auis de voir vn singe Comme vn enfant embeguiné.

Sa façon robuste & raillarde Pend l'aureille & n'est plus gaillarde, Son teint vermeil n'a point d'esclat, De pleurs il se noye la face, Et faict aussi laide grimace Qu'vn boudin creué dans vn plat.

Aussy penaud qu'vn chat qu'on chastre, Il demeure dans son emplastre, Comme en sa coque vn limaçon, En vain d'arrasser il essaye, Encordé comme vne lamproye Il obeyt au caueçon.

Vne saliue mordicante De sa narine distillante L'vlcere si fort par dedans, Que crachant l'humeur qui le pique Il baue comme vn pulmonique Qui tient la mort entre ses dents.

Apollon, dés mon âge tendre Poussé d'vn courage d'apprendre Aupres du ruisseau Parnassin, Si ie t'inuocqué pour Poëte, Ores en ma douleur secrete Ie t'inuocque pour medecin.

Seuere Roy des destinées, Mesureur des vistes années, Cœur du monde, œil du firmament, Toy qui presides à la vie, Garis mon cas ie te supplie Et le conduis à sauuement.

Pour recompense dans ton Temple, Seruant de memorable exemple Aux ioüeurs qui viendront apres, I'appendray la mesme figure De mon cas malade en peinture Ombragé d'ache & de cyprés.

Sur le portraict d'vn Poëte couronné.

Graueur vous deuiez auoir soin De mettre dessus ceste teste, Voyant qu'elle estoit d'vne beste Le lien d'vn botteau de foin.

RESPONSE.

Ceux qui m'ont de foin couronné M'ont fait plus d'honneur que d'iniure. Sur du foin Iesus-Crist fust né, Mais ils ignorent l'escripture.

REPLIQVE.

Tu as vne mauuaise grace, Le foin dont tu fais si grand cas, Pour Dieu n'estoit en ceste place, Car Iesus-Crist n'en mangeoit pas: Mais bien pour seruir de repas Au premier asne de ta race.

Contre vn amoureux transy.

Pourquoy perdez vous la parole, Aussi tost que vous rencontrez Celle que vous idolatrez? Deuenant vous mesme vne idole, Vous estes là sans dire mot, Et ne faictes rien que le sot.

Par la voix Amour vous suffoque, Si vos souspirs vont au deuant, Autant en emporte le vent: Et vostre Deesse s'en mocque Vous iugeant de mesme imparfaict De la parole & de l'effect.

Pensez vous la rendre abatuë Sans vostre faict luy déceler? Faire les doux yeux sans parler, C'est faire l'Amour en tortuë: La belle faict bien de garder Ce qui vaut bien le demander.

Voulez vous en la violence De vostre longue affection Monstrer vne discretion? Si on la voit par le silence, Vn tableau d'Amoureux transi Le peut bien faire tout ainsi.

Souffrir mille & mille trauerses, N'en dire mot, pretendre moins, Donner ses tourmens pour tesmoins De toutes ses peines diuerses, Des coups n'estre point abbatu, C'est d'vn asne auoir la vertu.

QVATRAINS.

Si des maux qui vous font la guerre Vous voulez guerir desormais, Il faut aller en Angleterre Où les loups ne viennent iamais.

Ie n'ay peu rien voir qui me plaise Dedans les Psalmes de Marot: Mais i'ayme bien ceux là de Beze, En les chantant sans dire mot.

Ie croy que vous auez faict vœu D'aymer & parent & parente; Mais puis que vous aymez la Tante, Espargnez au moins le nepueu.

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre Aussy grand comme vn autre Dieu, Mais il suffit qu'il puisse atteindre Iusqu'à la piece du milieu.

Ceste femme à couleur de bois En tout temps peut faire potage: Car dans sa manche ell' a des poix, Et du beure sur son visage.

DISCOVRS

Au Roy.

Il estoit presque iour, & le ciel souriant Blanchissoit de clairté les peuples d'Oriant, L'Aurore aux cheueux d'or, au visage de roses, Desia comme à demy decouuroit toutes choses, Et les oyseaux, perchez en leur feuilleux seiour, Commençoient s'eueillant à se plaindre d'amour: Quand ie vis en sursaut, vne beste effroyable, Chose estrange à conter, toutesfois veritable, Qui plus qu'vne Hydre affreuse à sept gueulles meuglant, Auoit les dens d'acier, l'œil horible, & sanglant, Et pressoit à pas torts vne Nimphe fuyante, Qui reduite aux abois, plus morte que viuante, Halétante de peine, en son dernier recours, Du grand Mars des François imploroit le secours, Embrassoit ses genoux, & l'appellant aux armes, N'auoit autre discours que celuy de ses larmes. Ceste Nimphe estoit d'âge, & ses cheueux meslez Flotoient au gré du vent, sur son dos aualez. Sa robe estoit d'azur, où cent fameuses villes Eleuoient leurs clochers sur des plaines fertilles, Que Neptune arosoit de cent fleuues épars, Qui dispersoient le viure aux gens de toutes pars. Les vilages epais fourmilloient par la plaine; De peuple, & de betail, la campaigne estoit plaine: Qui s'employant aux ars meloient diuersement, La fertile abondance auecque l'ornement: Tout y reluisoit d'or, & sur la broderie Eclatoit le brillant de mainte piererie. La mer aux deux costés ceste ouurage bordoit: L'Alpe de la main gauche en biais s'epandoit Du Rhain iusqu'en Prouence, & le mont qui partage D'auecque l'Espagnol le François heritage, De l'Aucate à Bayonne en cornes se haussant, Monstroit son front pointu de neges blanchissant. Le tout estoit formé d'vne telle maniere, Que l'art ingenieux excedoit la matiere. Sa taille estoit auguste, & son front couronné, De cent fleurs de lis d'or estoit enuironné. Ce grand Prince voyant le soucy qui la greue, Touché de pieté, la prend & la releue, Et de feux estoufant ce funeste animal, La deliura de peur aussi-tost que de

mal, Et purgeant le venin dont elle estoit si plaine, Rendit en vn instant la Nimphe toute saine. Ce Prince ainsi qu'vn Mars en armes glorieux, De palmes ombrageoit son chef victorieux, Et sembloit de ses mains au combat animées, Comme foudre ietter la peur dans les armées. Ses exploits acheuez en ses armes viuoient: Là les camps de Poytou d'vne part s'éleuoient, Qui superbes sembloient s'honorer en la gloire, D'auoir premiers chanté sa premiere victoire. Diepe de l'autre part sur la mer s'alongeoit, Où par force il rompoit le camp qui l'assiegeoit, Et poussant plus auant ses troupes epanchées Le matin en chemise il surprit les tranchées. Là Paris deliuré de l'Espagnolle main, Se dechargeoit le col de son ioug inhumain. La campagne d'Iury sur le flanc cizellée, Fauorisoit son prince au fort de la meslée, Et de tant de Ligueurs par sa dextre vaincus Au Dieu de la bataille apendoit les escus. Plus haut estoit Vandome, & Chartres, & Pontoise, Et l'Espagnol defait à Fontaine Françoise, Où la valeur du foible emportant le plus fort Fist voir que la vertu ne craint aucun effort. Plus bas dessus le ventre au naif contrefaite Estoit pres d'Amiens la honteuse retraite Du puissant Archiduc, qui creignant son pouuoir, Creut que c'estoit en guerre assez que de le voir. Deçà delà luitoit mainte troupe rangée, Mainte grande cité gemissoit assiegée, Où si tost que le fer l'en rendoit possesseur, Aux rebelles vaincus il vsoit de douceur, Vertu rare au vainqueur, dont le courage extreme N'a gloire en la fureur que se vaincre soymesme. Le chesne, & le laurier cest ouurage ombrageoit, Où le peuple deuot sous ses loys se rangeoit, Et de vœus, & d'ençens, au ciel faisoit priere De conseruer son Prince en sa vigueur entiere. Maint puissant ennemy domté par sa vertu, Languissoit dans les fers sous ses pieds abatu, Tout semblable à l'enuie à qui l'estrange rage De l'heur de son voisin enfielle le courage, Hi-

deuse, bazanée, & chaude de rancœur, Qui ronge ses poulmons, & se mache le cœur. Apres quelque priere en son cœur prononcée, La Nimphe en le quittant au ciel s'est elancée, Et son corps dedans l'air demourant suspendu: Ainsi comme vn Milan sur ses aisles tendu, S'areste en vne place, où changeant de visage, Vn brullant eguillon luy pique le courage; Son regard estincelle, & son cerueau tremblant Ainsi comme son sang d'horreur se va troublant: Son estommac pantois sous la chaleur frissonne, Et chaude de l'ardeur qui son cœur epoinçonne, Tandis que la fureur precipitoit son cours, Veritable Prophéte elle fait ce discours. Peuple, l'obiet piteux du reste de la terre, Indocile à la paix, & trop chaud à la guerre, Qui fecond en partis, & leger en desseins, Dedans ton propre sang souilles tes propres mains, Entens ce que ie dis, atentif à ma bouche, Et qu'au plus vif du cœur ma parolle te touche. Depuis qu'irreuerent enuers les Immortels, Tu taches de mépris l'Eglise & ses autels, Qu'au lieu de la raison gouuerne l'insolence, Que le droit alteré n'est qu'vne violence, Que par force le foible est foullé du puissant, Que la ruse rauit le bien à l'innocent, Et que la vertu saincte en public méprisée, Sert aux ieunes de masque, aux plus vieux de risée, (Prodige monstrueux) & sans respect de foy, Qu'on s'arme ingratement au mépris de son Roy, La Iustice, & la Paix, tristes & desolées, D'horreur se retirant au ciel s'en sont volées: Le bon-heur aussi tost à grand pas les suiuit, Et depuis de bon œil le Soleil ne te vit. Quelque orage tousiours qui s'éleue à ta perte, A comme d'vn brouillas ta personne couuerte, Qui tousiours prest à fondre en échec te retient, Et mal-heur sur mal-heur à chaque heure te vient. On a veu tant de fois la ieunesse trompée, De tes enfans passez au tranchant de l'espée, Tes filles sans honneur errer de toutes pars, Ta maison, & tes biens saccagez des Soldars, Ta

femme insolemment d'entre tes bras rauie, Et le fer tous les iours s'atacher à ta vie. Et cependant aueugle en tes propres effets, Tout le mal que tu sens, c'est toy qui te le faits; Tu t'armes à ta perte, & ton audace forge L'estoc dont furieux tu te coupes la gorge. Mais quoy tant de mal-heurs te suffisent-ils pas? Ton Prince comme vn Dieu, te tirant du trespas, Rendit de tes fureurs les tempestes si calmes, Qu'il te fait viure en paix à l'ombre de ses palmes: Astrée en sa faueur demeure en tes citez, D'hommes, & de betail les champs sont habitez: Le Paysant n'ayant peur des bannieres estranges, Chantant coupe ses bleds, riant fait ses vandanges, Et le Berger guidant son troupeau bien noury Enfle sa cornemuse en l'honneur de Henry. Et toy seul cependant, oubliant tant de graces, Ton aise trahissant de ses biens tu te lasses. Vien ingrat respon-moy, quel bien esperes tu, Apres auoir ton Prince en ses murs combatu? Apres auoir trahy pour de vaines chimeres, L'honneur de tes ayeux, & la foy de tes peres? Apres auoir cruel tout respect violé, Et mis à l'abandon ton pays desolé? Atten tu que l'Espaigne, auecq' son ieune Prince, Dans son monde nouueau te donne vne Prouince? Et qu'en ces trahisons, moins sage deuenu, Vers toy par ton exemple il ne soit retenu? Et qu'ayant dementy ton amour naturelle, A luy plus qu'à ton Prince il t'estime fidelle? Peut estre que ta race, & ton sang violent, Issu comme tu dis d'Oger, ou de Roland, Ne te veut pas permetre encore ieune d'age, Qu'oysif en ta maison se rouille ton courage, Et rehaussant ton cœur que rien ne peut ployer, Te fait chercher vn Roy qui te puisse employer, Qui la gloire du ciel, & l'effroy de la terre, Soit comme vn nouueau Mars indomtable à la guerre, Qui sçache en pardonnant les discords étoufer, Par clemence aussi grand, comme il est par le fer. Cours tout le monde entier de Prouince en Prouince, Ce que tu cherches loing habite en nostre

Prince. Mais quels exploits si beaux a fait ce ieune Roy, Qu'il faille pour son bien que tu fauces ta foy, Trahisses ta patrie, & que d'iniustes armes, Tu la combles de sang, de meurtres & de larmes? Si ton cœur conuoiteux est si vif, & si chaud, Cours la Flandre, où iamais la guerre ne defaut, Et plus loing sur les flancs d'Autriche & d'Alemagne, De Turcs, & de turbans enionche la campagne, Puis tout chargé de coups, de viellesse, & de biens, Reuien en ta maison mourir entre les tiens. Tes fils se mireront en si belles depouilles, Les vieilles au foyer en fillant leurs quenouilles, En chanteront le conte, & braue en argumens, Quelque autre Iean de Mun en fera des Romans. Ou si trompant ton Roy tu cours autre fortune, Tu trouueras ingrat toute chose importune, A Naples, en Sicille, & dans ces autres lieux, Où l'on t'assignera, tu seras odieux, Et l'on te fera voir auecq' ta conuoitise, Qu'apres les trahisons les traistres on meprise. Les enfans étonnez s'enfuiront te voiant, Et l'Artisan mocqueur, aux places t'efroyant, Rendant par ses brocards ton audace flétrie, Dira, ce traistre icy nous vendit sa patrie, Pour l'espoir d'vn Royaume en Chimeres conçeu, Et pour tous ses desseins du vent il a reçeu. Ha! que ces Paladins viuans dans mon Histoire, Non comme toy touchez d'vne batarde gloire Te furent differens, qui courageux par tout, Tindrent fidellement mon enseigne debout, Et qui se repandants ainsi comme vn tonnerre, Le fer dedans la main firent trembler la terre, Et tant de Roys Payens sous la Croix deconfis, Asseruirent vaincus aux pieds du Crucifis, Dont les bras retroussez, & la teste panchée, De fers honteusement au triumphe atachée Furent de leur valeur tesmoins si glorieux, Que les noms de ces preux en sont escris aux Cieux. Mais si la pieté, de ton cœur diuertie, En toy pauure insensé n'est du tout amortie, Si tu n'as tout à fait reietté loing de toy L'amour, la charité, le deuoir, & la

foy, Ouure tes yeux sillez, & voy de quelle sorte D'ardeur precipité la rage te transporte, T'enuelope l'esprit, t'esgarant insensé, Et iuge l'auenir par le siecle passé. Si tost que ceste Nimphe en son dire enflamée, Pour finir son propos eut la bouche fermée, Plus haute s'eleuant dans le vague des Cieux, Ainsi comme vn éclair disparut à nos yeux, Et se monstrant Déesse en sa fuite soudaine, La place elle laissa de parfun toute plaine, Qui tombant en rosée aux lieux les plus prochains, Reconforta le cœur & l'esprit des humains. HENRY le cher suget de nos sainctes prieres, Que le Ciel reseruoit à nos peines dernieres, Pour rétablir la France au bien non limité Que le Destin promet à son eternité, Apres tant de combats, & d'heureuses victoires, Miracles de noz tans, honneur de noz Histoires, Dans le port de la paix, Grand Prince puissestu, Mal-gré tes ennemis exercer ta vertu: Puisse estre à ta grandeur le Destin si propice, Que ton cœur de leurs trets rebouche la malice, Et s'armant contre toy puisse-tu dautant plus De leurs efforts domter le flus, & le reflus, Et comme vn saint rocher opposant ton courage, En écume venteuse en dissiper l'orage, Et braue t'éleuant par dessus les dangers Estre l'amour des tiens, l'effroy des estrangers. Attendant que ton fils instruit par ta vaillance, De sous tes étendars sortant de son enfance, Plus fortuné que toy, mais non pas plus vaillant, Aille les Othomans iusqu'au Caire assaillant, Et que semblable à toy foudroyant les armées Il ceuille auecq' le fer les Palmes idumées, Puis tout flambant de gloire en France reuenant, Le Ciel mesme là haut de ses faits s'etonnant, Qu'il epande à tes pieds les depouilles conquises, Et que de leurs drapeaux il pare noz Eglises. Alors raieunissant au recit de ses faits, Tes desirs, & tes vœus en ses œuures parfaits, Tu ressentes d'ardeur ta viellesse eschauffée, Voyant tout l'Vniuers nous seruir de trophée. Puis n'estant plus icy chose digne de toy, Ton fils du

monde entier restant paisible Roy, Sous tes modelles saincts & de paix, & de guerre, Il regisse puissant en Iustice la terre, Quand apres vn long-tans ton Esprit glorieux Sera des mains de Dieu couronné dans les Cieux.

PLAINTE.

En quel obscur seiour le Ciel m'a-il reduit, Mes beaux iours sont voilez d'vne effroyable nuit, Et dans vn mesme instant comme l'herbe fauchee, Ma ieunesse est seichee.

Mes discours sont changez en funebres regrets, Et mon ame d'ennuis est si fort esperduë, Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forests, Ie crie, & ne sçay point ce qu'elle est deuenuë.

O bois! ô prez! ô monts! qui me fustes iadis En l'Auril de mes iours vn heureux Paradis, Quand de mille douceurs la faueur de Madame Entretenoit mon ame,

Or que la triste absence en l'Enfer où ie suis, D'vn piteux souuenir me tourmente & me tuë, Pour consoler mon mal & flater mes ennuis, Helas! respondez-moi, qu'est-elle deuenuë?

Où sont ces deux beaux yeux? que sont-ils deuenus? Où sont tant de beautez, d'Amours & de Venus, Qui regnoient dans sa veuë, ainsi que dans mes veines, Les soucis & les peines?

Helas! fille de l'air qui sens ainsi que moy, Dans les prisons d'Amour, ton ame detenuë, Compagne de mon mal assiste mon émoy, Et responds à mes cris, qu'est-elle deuenuë?

Ie voy bien en ce lieu triste & desesperé Du naufrage d'amour ce qui m'est demeuré, Et bien que loin d'icy le destin l'ait guidee, Ie m'en forme l'idee.

Ie voy dedans ces fleurs les tresors de son teint, La fierté de son ame en la mer toute esmeuë, Tout ce qu'on voit icy viuement me la peint, Mais il ne me peint pas ce qu'elle est deuenuë.

Las voicy bien l'endroit où premier ie la vy, Où mon cœur de ses yeux si doucement rauy, Reiettant tout respect descouurit à la belle, Son amitié fidelle.

Ie reuoy bien le lieu: mais ie ne reuoy pas La Reyne de mon cœur qu'en ce lieu i'ai perduë. O bois! ô prez! ô monts! ses fidelles esbats, Helas! respondez-moy, qu'est-elle deuenuë?

Durant que son bel œil ces lieux embellissoit, L'agreable Printemps sous ses pieds florissoit, Tout rioit aupres d'elle, & la terre paree Estoit énamouree.

Ores que le malheur nous en a sçeu priuer, Mes yeux tousiours moüillez d'vne humeur continuë Ont changé leurs saisons en la saison d'hyuer N'ayant sçeu découurir ce qu'elle est deuenuë.

Mais quel lieu fortuné si long temps la retient? Le Soleil qui s'absente au matin nous reuient, Et par vn tour reglé sa cheuelure blonde Esclaire tout le monde.

Si tost que sa lumiere à mes yeux se perdit, Elle est comme vn éclair pour iamais disparuë, Et quoy que i'aye faict malheureux & maudit Ie n'ay peu descouurir ce qu'elle est deuenuë.

Mais Dieu, i'ay beau me plaindre, & tousiours soupirer I'ay beau de mes deux yeux deux fontaines tirer, I'ay beau mourir d'amour & de regret pour elle, Chacun me la recelle.

O bois! ô prez! ô monts! ô vous qui la cachez! Et qui contre mon gré l'auez tant retenuë, Si iamais de pitié vous vous vistes

touchez, Helas! respondez-moi, qu'est-elle deuenuë?

Fut-il iamais mortel si malheureux que moy? Ie ly mon infortune en tout ce que ie voy, Tout figure ma perte, & le Ciel & la Terre A l'enuy me font guerre.

Le regret du passé cruellement me point, Et rend, l'obiet present, ma douleur plus aiguë, Mais las! mon plus grand mal est de ne sçauoir point, Entre tant de mal-heurs, ce qu'elle est deuenuë.

Ainsi de toutes parts ie me sens assaillir, Et voyant que l'espoir commence à me faillir, Ma douleur se rengrege, & mon cruel martyre S'augmente & deuient pire.

Et si quelque plaisir s'offre deuant mes yeux, Qui pense consoler ma raison abattuë, Il m'afflige, & le Ciel me seroit odieux, Si là haut i'ignorois ce qu'elle est deuenuë.

Gesné de tant d'ennuis, ie m'estonne comment Enuironné d'Amour & du fascheux tourment, Qu'entre tant de regrets son absence me liure, Mon esprit a peu viure.

Le bien que i'ay perdu me va tyrannisant, De mes plaisirs passez mon ame est combatuë, Et ce qui rend mon mal plus aigre & plus cuisant, C'est qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenuë.

Et ce cruel penser qui sans cesse me suit, Du traict de sa beauté me pique iour & nuict, Me grauant en l'esprit la miserable histoire D'vne si courte gloire.

Et ces biens qu'en mes maux encor il me faut voir Rendroient d'vn peu d'espoir mon ame entretenuë, Et m'y consolerois si ie pouuois sçauoir Ce qu'ils sont deuenus & qu'elle est deuenuë.

Plaisirs si tost perdus, helas! où estes vous? Et vous chers entretiens qui me sembliez si doux, Où estes-vous allez? & où s'est retiree Ma belle Cytheree?

Ha triste souuenir d'vn bien si tost passé, Las! pourquoy ne la voy-ie? ou pourquoy l'ay-ie veuë? Ou pourquoy mon esprit d'angoisses oppressé, Ne peut-il descouurir ce qu'elle est deuenuë.

En vain, helas! en vain, la vas-tu dépaignant Pour flatter ma douleur, si le regret poignant De m'en voir separé, d'autant plus me tourmente Qu'on me la represente.

Seulement au sommeil i'ay du contentement, Qui la fait voir presente à mes yeux toute nuë, Et chatouille mon mal d'vn faux ressentiment, Mais il ne me dit pas ce qu'elle est deuenuë.

Encor ce bien m'afflige, il n'y faut plus songer, C'est se paistre de vent que la nuict s'alleger D'vn mal qui tout le iour me poursuit & m'outrage D'vne impiteuse rage.

Retenu dans des nœuds qu'on ne peut deslier, Il faut priué d'espoir que mon cœur s'esuertuë Ou de mourir bien tost, ou bien de l'oublier, Puis qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenuë.

Comment! que ie l'oublie? Hà Dieu ie ne le puis, L'oubly n'efface point les amoureux ennuis Que ce cruel tyran a graué dans mon ame En des lettres de flame.

Il me faut par la mort finir tant de douleurs, Ayons donc à ce point l'ame bien resoluë, Et finissant nos iours finissons nos malheurs, Puis qu'on ne peut sçauoir ce qu'elle est deuenuë.

Adieu donc clairs Soleils, si diuins & si beaux, Adieu l'honneur sacré des forests & des eaux, Adieu monts, adieu prez, adieu campagne verte De vos beautez deserte.

Las! receuez mon ame en ce dernier adieu, Puis que de mon mal-heur ma fortune est vaincuë, Miserable amoureux ie vay quiter ce lieu, Pour sçauoir aux Enfers ce qu'elle est deuenuë.

Ainsi dit Amiante alors que de sa voix Il entama les cœurs des roches & des bois, Plorant & souspirant la perte d'Iacee, L'obiet de sa pensee.

Affin de la trouuer, il s'encourt au trespas, Et comme sa vigueur peu à peu diminuë, Son ombre plore & crie en descendant là bas, Esprits, hé! dites-moy, qu'est-elle deuenuë?

ODE.

Iamais ne pourray-ie bannir Hors de moy l'ingrat souuenir De ma gloire si tost passee? Tousiours pour nourrir mon soucy, Amour cet enfant sans mercy, L'offrira-il à ma pensee?

Tiran implacable des cœurs, De combien d'ameres langueurs As-tu touché ma fantasie? De quels maux m'as-tu tourmenté, Et dans mon esprit agité, Que n'a point fait la ialousie?

Mes yeux aux pleurs accoustumez, Du sommeil n'estoient plus fermez, Mon cœur fremissoit sous la peine, A veu d'œil mon teint iaunissoit, Et ma bouche qui gemissoit, De souspirs estoit tousiours pleine.

Aux caprices abandonné, I'errois d'vn esprit forcené, La raison cedant à la rage, Mes sens des desirs emportez Flottoient confus de tous costez, Comme vn vaisseau parmy l'orage.

Blasphemant la terre & les Cieux, Mesmes ie m'estois odieux Tant la fureur troubloit mon ame, Et bien que mon sang amassé Autour de mon cœur fust glassé Mes propos n'estoient que de flame.

Pensif, frenetique, & resuant, L'esprit troublé, la teste au vent, L'œil hagard, le visage blesme, Tu me fis tous maux esprouuer Et sans iamais me retrouuer Ie m'allois cherchant en moy mesme.

Cependant lors que ie voulois Par raison enfreindre tes loix Rendant ma flame refroidie, Pleurant i'accusay ma raison, Et trouuay que la guerison Est pire que la maladie.

Vn regret pensif & confus D'auoir esté & n'estre plus Rend mon ame aux douleurs ouuerte, A mes despens las! ie voy bien, Qu'vn bonheur comme estoit le mien Ne se cognoist que par la perte.

SONNET

Sur la mort de M. Rapin.

Passant, cy gist RAPIN, la gloire de son âge, Superbe honneur de Pinde & de ses beaux secrets, Qui viuant surpassa les Latins & les Grecs, Soit en profond sçauoir, ou douceur de langage.

Eternisant son nom auecq' maint haut ouurage, Au futur il laissa mile poignants regrets, De ne pouuoir attaindre, ou de loin, ou de pres, Au but où le porta l'estude & le courage.

On dit, & ie le croy, qu'Apollon fut ialoux, Le voyant comme vn dieu reueré parmy nous, Et qu'il mist de rancœur si tost fin à sa vie.

Considere, passant, quel il fut icy bas, Puisque sur sa Vertu les dieux eurent enuie, Et que tous les humains y pleurent son trespas.

DISCOVRS

D'vne Maquerelle.

Depuis que ie vous ay quitté Ie m'en suis allé depité, Voire aussi remply de colere Qu'vn voleur qu'on meine en gallere, Dans vn lieu de mauuais renom Où iamais femme n'a dit non, Et là ie ne vis que l'hostesse, Ce qui redoubla ma tristesse, Mon amy, car i'auois pour lors Beaucoup de graine dans le corps. Ceste vieille branslant la teste, Me dit excusez, c'est la feste Qui fait que l'on ne trouue rien, Car tout le monde est Ian de bien, Et si i'ay promis en mon ame Qu'à ce iour pour euiter blasme, Ce peché ne seroit commis. Mais vous estes de nos amis, Parmanenda ie vous le iure, Il faut pour ne vous faire iniure, Apres mesme auoir eu le soing De venir chez nous de si loing, Que ma chambriere i'enuoye Iusques à l'escu de Sauoye: Là mon amy tout d'vn plain saut On trouuera ce qu'il vous faut. Que i'ayme les hommes de plume, Quand ie les voy mon cœur s'allume, Autresfois i'ay parlé Latin, Discourons vn peu du destin, Peut-il forcer les professies, Les pourceaux ont-ils des vessies, Dites nous quel autheur escrit La naissance de l'Antechrist. O le grand homme que Virgille, Il me souuient de l'Euangile Que le prestre a dit auiourd'huy: Mais vous prenez beaucoup d'ennuy: Ma seruante est vn peu tardiue, Si faut-il vrayment qu'elle arriue Dans vn bon quart d'heure d'icy, Elle m'en fait tousiours ainsi. En attendant prenez vn siege Vos escarpins n'ont point de liege, Vostre collet fait vn beau tour. A la guerre de Montcontour On ne portoit point de rotonde: Vous ne voulez pas qu'on vous tonde, Les choses grands sont de saison, Ie

fus autresfois de maison Docte, bien parlante, & habille Autant que fille de la ville, Ie me faisois bien decroter, Et nul ne m'entendoit peter Que ce ne fust dedans ma chambre. I'auoy tousiours vn collier d'ambre, Des gands neufs, mes soulliers noircis, I'eusse peu captiuer Narcis, Mais hélas! estant ainsi belle Ie ne fus pas long temps pucelle, Vn cheualier d'authorité Achepta ma virginité, Et depuis auec vne drogue, Ma mere qui faisoit la rogue Quand on me parloit de cela En trois iours me repucela. I'estois faicte à son badinage: Apres pour seruir au mesnage, Vn prelat me voulant auoir, Son argent me mist en deuoir De le seruir, & de luy plaire, Toute chose requiert sallaire: Puis apres voyant en effect Mon pucelage tout refait, Ma mere en son mestier sçauante, Me mit vne autresfois en vente, Si bien qu'vn ieune tresorier, Fust le troisiesme aduenturier Qui fit boüillir nostre marmite: I'apris autresfois d'vn Hermite Tenu pour vn sçauant parleur, Qu'on peut desrober vn voleur, Sans se charger la conscience, Dieu m'a donné ceste science. Cest homme aussi riche que lait, Me fist espouser son valet, Vn homme qui se nommoit Blaise. Ie ne fus onc tant à mon aise Qu'à l'heure que ce gros manant Alloit les restes butinant, Non pas seullement de son maistre, Mais du cheualier & du prestre. De ce costé i'eus mille frans, Et i'auois ià depuis deux ans Auec ma petite pratique, Gaigné de quoy leuer boutique De tauernier à Mont-lhery Où naquist mon pauure mary, Helas! que c'estoit vn bon homme, Il auoit esté iusqu'à Rome, Il chantoit comme vn rossignol, Il sçauoit parler Espagnol Il ne receuoit point d'escornes Car il ne porta pas les cornes, Depuis qu'auecques luy ie fus. Il auoit les membres touffus, Le poil est vn signe de force, Et ce signe a beaucoup d'amorce, Parmy les femmes du mestier. Il estoit bon arbalestrier, Sa cuisse estoit de belle marge, Il auoit l'espaule

bien large, Il estoit ferme de roignons, Non comme ces petits mignons, Qui font de la saincte nitouche, Aussi tost que leur doigt vous touche, Ils n'osent pousser qu'à demy, Celuy-là poussoit en amy, Et n'auoit ny muscle ny veine Qu'il ne poussast sans perdre haleine: Mais tant & tant il a poussé, Qu'en poussant il est trespassé. Soudain que son corps fust en terre, L'enfant amour me fist la guerre, De façon que pour mon amant, Ie prins vn bateleur Normant, Lequel me donna la verolle, Puis luy pretay sur sa parole, Auant que ie cogneusse rien A son mal, presque tout mon bien. Maintenant nul de moy n'a cure, Ie fleschy aux loix de nature, Ie suis aussi seiche qu'vn os, Ie ferois peur aux huguenos En me voyant ainsi ridee, Sans dents & la gorge bridee, S'ils ne mettoient nos visions Au rang de leurs derisions. Ie suis vendeuse de chandelle Il ne s'en voit point de fidelle, En leur estat, comme ie suis, Ie cognois bien ce que ie puis, Ie ne puis aimer la ieunesse Qui veut auoir trop de finesse, Car les plus fines de la Cour Ne me cachent point leur amour. Telle va souuant à l'Eglise De qui ie cognois la feintise, Telle qui veut son fait nier Dit que c'est pour communier, Mais la chose m'est indiquee, C'est pour estre communiquee A ses amys par mon moyen, Comme Heleine fust au Troyen. Quand la vieille sans nulle honte, M'eust acheué son petit conte, Vn Commissaire illec passa, Vn sergent la porte poussa, Sans attendre la chambriere Ie sortis par l'huis de derriere, Et m'en allay chez le voisin Moitié figue & moitié raisin, N'ayant ny tristesse ny ioye De n'auoir point trouué la proye.

EPITAPHE DE REGNIER.

I'ay vescu sans nul pensement, Me laissant aller doucement A la bonne loy naturelle, Et ne sçaurois dire pourquoy La mort daigna penser à moy, Qui n'ay daigné penser en elle.

ŒVVRES POSTHVMES

DIALOGUE.

Cloris & Phylis.

CLORIS.

Phylis œil de mon cœur & moitié de moy mesme, Mon amour, qui te rend le visage si blesme? Quels sanglots, quels souspirs, quelles nouuelles pleurs, Noyent de tes beautez les graces & les fleurs?

PHYLIS.

Ma douleur est si grande & si grand mon martyre Qu'il ne se peut Cloris, ny comprendre ny dire.

CLORIS.

Ces maintiens égarez, ces pensers esperdus, Ces regrets & ces cris par ces bois espandus: Ces regards languissans en leurs flammes discrettes, Me sont de ton Amour les parolles secrettes.

PHYLIS.

Hà Dieu qu'vn diuers mal diuersement me point! I'ayme! hélas non, Cloris, non non, ie n'ayme point.

CLORIS.

La honte ainsi dément ce que l'Amour decelle, La flamme de ton cœur par tes yeux étincelle: Et ton silence mesme en ce profond malheur, N'est que trop eloquent à dire ta douleur: Tout parle en ton visage, & te voulant contraindre, L'Amour vient malgré toy sur ta léure à se plaindre: Pourquoy veux-tu Phylis, ay-

mant comme tu fais, Que l'Amour se demente en ses propres effets? Ne sçay-tu que ces pleurs, que ces douces œillades, Ces yeux qui se mourant font les autres malades, Sont theatres du cœur où l'Amour vient iouër Les pensers que la bouche a honte d'auouër? N'en fay doncq' point la fine & vainement ne cache Ce qu'il faut malgré toy que tout le monde sçache, Puis que le feu d'Amour dont tu veux triompher, Se monstre d'autant plus qu'on le pense estouffer. L'Amour est vn enfant nud, sans fard & sans crainte, Qui se plaist qu'on le voye & qui fuit la contrainte: Force doncq tout respect, & ma fillete croy Qu'vn chacun est suiet à l'Amour comme toy. En ieunesse i'aymé, ta mere fit de mesme: Lycandre aima Lisis, & Felisque Philesme: Et si l'aage esteignit leur vie & leurs souspirs, Par ces plaines encor' on en sent les Zephirs; Ces fleuues sont encor' tout enflez de leurs larmes, Et ces prez tout rauis de tant d'amoureux charmes, Encor voit-on l'Echo redire leurs chansons, Et leurs noms sur ces bois grauez en cent façons. Mesmes que penses-tu Hermione la belle Qui semble contre Amour si fiere & si cruelle, Me dit tout franchement en plorant l'autre iour, Qu'elle estoit sans amant mais non pas sans Amour: Telle encor qu'on me voit i'aime de telle sorte, Que l'effet en est vif si la cause en est morte, Es cendres d'Amyante Amour nourrit ce feu Que iamais par mes pleurs estaindre ie n'ay peu: Mais comme d'vn seul trait fut nostre ame entamée, Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée.

PHYLIS.

Hà n'en dy dauantage & de grace ne rends Mes maux plus douloureux ny mes ennuys plus grands.

CLORIS.

D’où te vient le regret dont ton ame est saisie, Est ce infidélité, mépris ou ialousie?

PHYLIS.

Ce n’est ny l’vn ny l’autre, & mon mal rigoureux Excede doublement le tourment amoureux.

CLORIS.

Mais ne peut-on sçauoir le mal qui te possede?

PHYLIS.

A quoy seruiroit-il puis qu’il est sans remede?

CLORIS.

Volontiers les ennuis s’alegent aux discours.

PHYLIS.

Las! ie ne veux aux miens ny pitié ny secours.

CLORIS.

La douleur que lon cache est la plus inhumaine.

PHYLIS.

Qui meurt en se taisant semble mourir sans peine.

CLORIS.

Peut-estre la disant te pourray-ie guarir.

PHYLIS.

Tout remede est fascheux alors qu’on veut mourir.

CLORIS.

Au moins auant ta mort dy où le mal te touche.

PHYLIS.

Le secret de mon cœur ne va point en ma bouche.

CLORIS.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux.

PHYLIS.

Mon cœur est vn sepulchre honorable pour eux.

CLORIS.

Ie voy bien en tes yeux quelle est ta maladie.

PHYLIS.

Si tu la voy, pourquoy veux-tu que ie la die?

CLORIS.

Si ie ne me deçoy ce mal te vient d'aimer.

PHYLIS.

Cloris, d'vn double feu ie me sens consommer.

CLORIS.

La douleur malgré-toy la langue te desnouë.

PHYLIS.

Mais faut-il à ma honte helas que ie l'aduouë? Et que ie die vn mal pour qui iusques icy, I'eus la bouche fermée & le cœur si transi, Qu'estouffant mes souspirs, aux bois, aux prez, aux pleines, Ie ne peux, & n'osé discourir de mes peines? Auray-ie assez d'audace à dire ma langueur? Ha perdons le respect où i'ay perdu le cœur. I'aime, i'aime, Cloris, & cét enfant d'Eryce Qui croit que c'est pour moy trop peu que d'vn suplice, De deux traits qu'il tira des yeux de deux amans, Cause en moy ces douleurs & ces gemissemens: Chose encore inouye & toutesfois non fainte, Et dont iamais Bergere à ces bois ne s'est plainte.

CLORIS.

Seroit-il bien possible?

PHYLIS.

A mon dam tu le vois.

CLORIS.

Comment qu'on puisse aimer deux hommes à la fois?

PHYLIS.

Mon malheur en cecy n'est que trop veritable: Mais las! il est bien grand puis qu'il n'est pas croyable.

CLORIS.

Qui sont ces deux Bergers dont ton cœur est époint?

PHYLIS

Aminte, & Philemon, ne les cognoy-tu point?

CLORIS.

Ceux qui furent blessez lors que tu fus rauie.

PHYLIS

Ouy ces deux, dont ie tiens & l'honneur & la vie.

CLORIS.

I'en sçay tout le discours, mais dy moy seulement Comme amour par leurs yeux charma ton iugement.

PHYLIS

Amour tout despité de n'auoir point de flesche Assez forte pour faire en mon cœur vne bresche, Voulant qu'il ne fust rien dont il ne fust vainqueur, Fit par les coups d'autruy cette plaie en mon cœur, Quand ces Bergers naurés, sans vigueur & sans armes, Tout moites de leur sang, comme moy de mes larmes, Prés du Satyre mort & de moy que l'ennuy Rendoit en apparence aussi morte que luy, Firent voir à mes yeux d'vne piteuse sorte Qu'autant que leur amour leur valeur estoit forte. Ce traistre tout couuert de sang & de pitié, Entra dedans mon cœur, sous couleur d'amitié, Et n'y fut pas plustost que morte, froide, & blesme, Ie cessé tout en pleurs d'estre plus à moy-mesme, I'oublié pere & mere, & troupeaux, & maison, Mille nouueaux desirs saisirent ma raison: I'erré deçà delà, furieuse insensee, De pensers, en pensers, s'esgara ma pensee, Et comme la fureur estoit plus douce en moy, Reformant mes façons, ie leur donnois la loy, I'accommodois ma grace, agençois mon visage, Vn ialoux soin de plaire excitoit mon courage: I'allois plus retenuë & composois mes pas, I'apprenois à mes yeux à former des appas, Ie voulois sembler belle, & m'efforçois à faire Vn visage qui peust également leur plaire, Et lors qu'ils me voyoient par hasard tant soit peu, Ie fris-

sonnois de peur, craignant qu'ils eussent veu Tant i'estois en amour innocemment coupable, Quelque façon en moy qui ne fust agreable. Ainsi tousiours en trance en ce nouueau soucy Ie disois à par-moy, las mon Dieu qu'est-cecy! Quel soin qui de mon cœur s'estant rendu le maistre, Fait que ie ne suis plus ce que ie soulois estre: D'où vient que iour & nuict ie n'ay point de repos? Que mes souspirs ardens trauersent mes propos, Que loin de la raison tout conseil ie reiette, Que ie sois sans suiet aux larmes si suiette! Ha! sotte respondoy-ie apres en me tançant, Non ce n'est que pitié que ton ame ressant De ces Bergers blessez, te fasche-tu cruelle, Aux doux ressentimens d'vn acte si fidelle? Serois-tu pas ingrate en faisant autrement? Ainsi ie me flattois en ce faux iugement, Estimant en ma peine aueugle & langoureuse, Estre bien pitoyable, & non pas amoureuse. Mais las! en peu de temps ie cogneu mon erreur, Tardiue cognoissance à si prompte fureur! I'apperceu, mais trop tard, mon amour vehemente, Les cognoissant amans, ie me cogneus amante, Aux rayons de leur feu qui luit si clairement, Helas! ie vy leur flame & mon embrasement, Qui croissant par le temps s'augmenta d'heure en heure, Et croistra, s'ay-ie peur iusqu'à tant que ie meure. Depuis de mes deux yeux le sommeil se bannit, La douleur de mon cœur mon visage fannit, Du Soleil à regret la lumiere m'esclaire, Et rien que ces Bergers au cœur ne me peut plaire. Mes flesches & mon arc me viennent à mespris, Vn choc continuël fait guerre à mes esprits, Ie suis du tout en proye à ma peine enragee, Et pour moy comme moy toute chose est changee: Nos champs ne sont plus beaux, ces prés ne sont plus verts, Ces arbres ne sont plus de feuillages couuerts, Ces ruisseaux sont troublez des larmes que ie verse, Ces fleurs n'ont plus d'émail en leur couleur diuerse, Leurs attraits si plaisans sont changez en horreur, Et tous ces lieux maudits n'ins-

pirent que fureur. Icy comme autresfois, ces pâtiz ne fleurissent, Comme moy de mon mal mes troupeaux s'amaigrissent, Et mon chien m'abayant semble me reprocher, Que i'aye ore à mespris ce qui me fut si cher: Tout m'est à contre-cœur horsmis leur souuenance: Hélas! ie ne vy point sinon lors que i'y pense, Ou lors que ie les vois, & que viuante en eux, Ie puize dans leurs yeux vn venin amoureux. Amour qui pour mon mal me rend ingenieuse, Donnant tréue à ma peine ingrate & furieuse, Les voyant me permet l'vsage de raison, Afin que ie m'efforce apres leur guarison, Me fait penser leurs maux, mais las! en vain i'essaye Par vn mesme appareil pouuoir guarir ma playe: Ie sonde de leurs coups l'estrange profondeur, Et ne m'estonne point pour en voir la grandeur: I'estuue de mes pleurs leurs blesseures sanglantes, Helas à mon malheur blesseures trop blessantes! Puisque vous me tuez, & que mourant par vous, Ie souffre en vos douleurs, & languis en vos coups.

CLORIS.

Bruslent ils comme toy d'amour demesuree?

PHYLIS

Ie ne sçay, toutesfois, i'en pense estre asseuree.

CLORIS.

L'amour se persuade assez legerement.

PHYLIS

Mais ce que lon desire on le croit aisément.

CLORIS.

Le bon amour pourtant n'est point sans desfiance.

PHYLIS

Ie te diray sur quoy i'ay fondé ma croyance: Vn iour comme il aduint qu'Aminte estant blecé, Et qu'estant de sa playe & d'amour oppressé, Ne pouvant clorre l'œil esueillé du martyre, Se plaignoit en plorant d'vn mal qu'il n'osoit dire: Mon cœur qui du passé le voyant, se souuint, A ce piteux obiect toute pitié deuint, Et ne pouuant souffrir de si dures alarmes, S'ouurit à la douleur, & mes deux yeux aux larmes. En fin comme ma voix ondoyante à grans flots, Eust trouué le passage entre mille sanglots, Me forçant en l'accez du tourment qui me gréue, I'obtins de mes douleurs à mes pleurs quelque tréue, Ie me mis à chanter, & le voyant gemir, En chantant i'inuitois ses beaux yeux à dormir: Quand luy tout languissant tournant vers moy sa teste, Qui sembloit vn beau lys battu de la tempeste, Me lançant vn regard qui le cœur me fendit, D'vne voix rauque & casse ainsi me respondit: Phylis comment veux-tu qu'absent de toy ie viue, Ou bien qu'en te voyant, mon ame ta captiue, Trouue pour endormir son tourment furieux, Vne nuit de repos au iour de tes beaux yeux? Alors toute surprise en si prompte nouuelle, Ie m'enfuy de vergongne où Filemon m'appelle, Qui nauré comme luy de pareils accidens, Languissoit en ces maux trop vifs & trop ardans. Moy qu'vn deuoir esgal à mesme soing inuite, Ie m'approche de luy, ses playes ie visite, Mais las en m'apprestant à ce piteux dessein, Son beau sang qui s'esmeut iallit dessus mon sein; Tombant esuanouy toutes ses playes s'ouurent, Et ses yeux comme morts de nuages se couurent. Comme auecque mes pleurs ie l'eus fait reuenir, Et me voyant sanglante en mes bras le tenir, Me dit, Belle Phylis, si l'amour n'est vn crime, Ne mesprisez le sang qu'espand

cette victime. On dit qu'estant touché de mortelle langueur Tout le sang se resserre & se retire au cœur, Las! vous estes mon cœur, où pendant que i'expire, Mon sang bruslé d'amour, s'vnit & se retire. Ainsi de leurs desseins ie ne puis plus douter, Et lors moy que l'amour oncques ne sceut dompter, Ie me sentis vaincuë, & glisser en mon ame, De ces propos si chauds & si bruslans de flame, Vn rayon amoureux qui m'enflamma si bien, Que tous mes froids dédains n'y seruirent de rien. Lors ie m'en cours de honte où la fureur m'emporte, N'ayant que la pensée & l'amour pour escorte, Et suis comme la Biche à qui l'on a percé Le flanc mortellement d'vn garrot trauersé, Qui fuit dans les forests, & tousiours auec elle Porte sans nul espoir sa blesseure mortelle: Las! ie vais tout de mesme, & ne m'apperçoy pas, O malheur! qu'auec moy, ie porte mon trespas, Ie porte le tyran qui de poison m'enyure, Et qui sans me tuer en ma mort me fait viure, Heureuse sans languir si long temps aux abois, I'en pouuois eschaper pour mourir vne fois.

CLORIS.

Si d'vne mesme ardeur leur ame est enflammée, Te plains-tu d'aimer bien & d'estre bien aimée? Tu les peux voir tous deux, & les fauoriser.

PHYLIS

Vn cœur se pourroit-il en deux parts diuiser?

CLORIS.

Pourquoy non! c'est erreur de la simplesse humaine. La foy n'est plus aux cœurs qu'vne Chimere vaine, Tu dois sans t'arrester à la fidelité, Te seruir des amans comme des fleurs d'Esté, Qui

ne plaisent aux yeux qu'estant toutes nouuelles: Nous auons de nature au sein doubles mammelles, Deux oreilles, deux yeux, & diuers sentimens, Pourquoy ne pourrions-nous auoir diuers amans? Combien en cognoissai-ie à qui tout est de mise? Qui changent plus souuent d'amans que de chemise; La grace, la beauté, la ieunesse & l'amour, Pour les femmes ne sont qu'vn empire d'vn iour: Encor que d'vn matin (car à qui bien y pense) Le midy n'est que soin, le soir que repentance; Puis donc qu'amour te fait d'amans prouision, Vses de ta ieunesse, & de l'occasion, Toutes deux comme vn trait de qui lon perd la trace, S'enuolent, ne laissant qu'vn regret en leur place: Mais si ce proceder encore t'est nouueau, Choisi lequel des deux te semble le plus beau.

PHYLIS

Ce remede ne peut à mon mal satisfaire, Puis nature & l'amour me deffend de le faire, En vn choix si douteux s'esgare mon desir, Ils sont tous deux si beaux qu'on n'y peut que choisir, Comment beaux, ha! Nature admirable en ouurages, Ne fist iamais deux yeux, ny deux si beaux visages! Vn doux aspect qui semble aux amours conuier; L'vn n'a rien qu'en beauté l'autre puisse enuier, L'vn est brun, l'autre blond & son poil qui se dore, En filets blondissans, est semblable à l'Aurore, Quand toute écheuelée, à nos yeux sousriant, Elle émaille de fleurs les portes d'Oriant: Ce taint blanc & vermeil où l'amour rit aux graces, Cét œil qui fond des cœurs les rigueurs & les glaces, Qui foudroye en regards, éblouyt la raison, Et tuë en Basilic d'amoureuse poison; Cette bouche si belle & si pleine de charmes, Où l'amour prend le miel dont il trempe ses armes, Ces beaux traits de discours si doux & si puissans, Dont amour par l'oreille assuietit mes sens, A ma foible raison font telle violence, Qu'ils tiennent mes desirs en

égale balance: Car si de l'vn des deux ie me veux departir, Le Ciel non plus que moy ne le peut consentir: L'autre pour estre brun aux yeux n'a moins de flammes, Il seme en regardant du soufre dans les ames, Donne aux cœurs aueuglez la lumiere & le iour, Ils semblent deux Soleils en la Sphere d'amour: Car si l'vn est pareil à l'Aurore vermeille, L'autre en son taint plus brun a la grace pareille A l'Astre de Venus qui doucement reluit, Quand le Soleil tombant dans les ondes s'enfuit: Sa taille haute & droite & d'vn iuste corsage, Semble vn pin qui s'esleue au milieu d'vn bocage; Sa bouche est de corail, où lon voit au dedans, Entre vn plaisant sousris les perles de ses dents, Qui respirent vn air embaumé d'vne haleine Plus douce que l'œillet ny que la mariolaine, D'vn brun meslé de sang son visage se paint, Il a le iour aux yeux & la nuit en son taint: Où l'amour flamboyant entre mille estincelles, Semble vn amas brillant des estoiles plus belles, Quand vne nuit seraine avec ses bruns flambeaux, Rend le Soleil ialoux en ses iours les plus beaux, Son poil noir & retors en gros floccons ondoye, Et crespelu ressemble vne toison de soye: C'est en fin comme l'autre vn miracle des Cieux: Mon ame pour les voir vient toute dans mes yeux, Et rauie en l'obiet de leurs beautés extrémes, Se retrouuant en eux, se perd toute en soy-mesmes. Las ainsi ie ne sçay que dire ou que penser, De les aimer tous deux n'est-ce les offencer? Laisser l'vn, prendre l'autre, ô Dieux est-il possible! Ce seroit les aimant vn crime irremissible; Ils sont tous deux égaux de merite, & de foy; Las je n'aime rien qu'eux, ils n'aiment rien que moy; Tous deux pour me sauuer hazarderent la vie, Ils ont mesme dessein, mesme amour, mesme enuie. De quelles passions me sentay-ie émouuoir! L'amour, l'honneur, la foy, la pitié, le deuoir, De diuers sentimens également me troublent, Et me pensant aider mes angoisses redoublent: Car si

pour essayer à mes maux quelque paix, Parfois oubliant l'vn, en l'autre ie me plais, L'autre tout en colere à mes yeux se presente, Et me monstrant ses coups, sa chemise sanglante, Son amour, sa douleur, sa foy, son amitié, Mon cœur se fend d'amour & s'ouure à la pitié. Las ainsi combatuë en ceste estrange guerre, Il n'est grace pour moy au Ciel ny sur la terre, Contre ce double effort debile est ma vertu, De deux vents opposez mon cœur est combatu, Et reste ma pauure ame entre deux estouffée, Miserable despouille & funeste trophée.

SATYRE.

N'avoir crainte de rien, & ne rien espérer, Amy, c'est ce qui peut les hommes bien-heurer; I'ayme les gens hardis, dont l'ame non commune, Morgant les accidens, fait teste à la fortune, Et voyant le soleil de flamme reluisant, La nuit au manteau noir les Astres conduisant, La Lune se masquant de formes differentes, Faire naître les mois en ses courses errantes, Et les Cieux se mouvoir par ressorts discordans, Les vns chauds tempérez, & les autres ardens, Qui ne s'emouvant point, de rien n'ont l'ame attainte, Et n'ont en les voyant, esperance ni crainte. Mesme si pesle mesle avec les Elemens, Le Ciel d'airain tomboit iusques aux fondemens, Et que tout se froissast d'vne étrange tempeste, Les esclats sans frayeur leur frapperoyent la teste, Combien moins les assauts de quelque passion Dont le bien & le mal n'est qu'vne opinion? Ni les honneurs perdus, ni la richesse acquise, N'auront sur son esprit, ni puissance, ni prise. Dy moy, qu'est-ce qu'on doit plus cherement aymer De tout ce que nous donne ou la Terre ou la Mer? Ou ces grans Diamans, si brillans à la veuë, Dont la France se voit à mon gré trop pourveuë, Ou ces honneurs cuisans, que la faveur depart Souvent moins par raison, que non

pas par hazard, Ou toutes ces grandeurs apres qui l'on abbaye, Qui font qu'vn President dans les procés s'égaye. De quel œil, trouble, ou clair, dy-moy, les doit-on voir, Et de quel appetit au cœur les recevoir? Ie trouue, quant à moy, bien peu de difference Entre la froide peur, & la chaude espérance, D'autant que mesme doute également assaut Nostre esprit qui ne sçait au vray ce qu'il luy faut. Car estant la Fortune en ses fins incertaine, L'accident non prévû nous donne de la peine; Le bien inesperé nous saisit tellement, Qu'il nous gele le sang, l'ame & le jugement, Nous fait fremir le cœur, nous tire de nous-mesmes; Ainsi diversement saisis des deux extremes, Quand le succés du bien au desir n'est égal, Nous nous sentons troublez du bien comme du mal, Et trouvant mesme effet en vn sujet contraire, Le bien fait dedans nous ce que le mal peut faire. Or donc, que gagne-t-on de rire, ou de pleurer? Craindre confusement, bien, ou mal esperer? Puisque mesme le bien excedant notre attente, Nous saisissant le cœur, nous trouble, & nous tourmente, Et nous desobligeant nous mesme en ce bon-heur, La ioie & le plaisir nous tient lieu de douleur. Selon son roolle, on doit iouër son personnage, Le bon sera méchant, insensé l'homme sage, Et le prudent sera de raison devestu, S'il se monstre trop chaud à suivre la vertu; Combien plus celuy-la dont l'ardeur non commune Eléve ses desseins jusqu'au Ciel de la Lune, Et se privant l'esprit de ses plus doux plaisirs, A plus qu'il ne se doit, laisse aller ses desirs? Va donc, & d'vn cœur sain voyant le Pont-au-change, Desire l'or brillant sous mainte pierre étrange; Ces gros lingots d'argent, qu'à grans coups de marteaux, L'art forme en cent façons de plats, & de vaisseaux; Et deuant que le iour aux gardes se découvre, Va, d'vn pas diligent, à l'Arcenac, au Louvre; Talonne vn President, suy-le comme vn valet, Mesme, s'il est besoin, estrille son mulet, Suy jusques au

Conseil les Maistres des Requestes, Ne t'enquiers curieux s'ils sont hommes ou bestes, Et les distingues bien, les vns ont le pouvoir De iuger finement vn proces sans le voir; Les autres comme Dieux pres le soleil résident, Et Demons de Plutus, aux finances president, Car leurs seules faveurs peuuent, en moins d'vn an, Te faire devenir Chalange, ou Montauban. Ie veux encore plus, démembrant ta Province, Ie veux, de partisan que tu deviennes Prince. Tu seras des Badauts en passant adoré, Et sera iusqu'au cuir ton carosse doré; Chacun en ta faveur mettra son espérance, Mille valets sous toy desoleront la France, Tes logis tapissés en magnifique arroy, D'éclat aveugleront ceux-la mesmes du Roy. Mais si faut-il, enfin, que tout vienne à son conte, Et soit auec l'honneur, ou soit auec la honte, Il faut, perdant le jour, esprit, sens, & vigueur, Mourir comme Enguerand, ou comme Iacques Cœur, Et descendre la-bas, où, sans choix de personnes, Les escuelles de bois s'égalent aux Couronnes. En courtisant pourquoy perdrois-ie tout mon temps, Si de bien & d'honneur mes esprits sont contens? Pourquoy d'ame & de corps, faut-il que ie me peine, Et qu'estant hors du sens, aussi bien que d'haleine, Ie suiue vn financier, soir, matin, froid, & chaud, Si i'ay du bien pour viure autant comme il m'en faut? Qui n'a point de procés, au Palais n'a que faire, Vn President pour moy n'est non plus qu'vn notaire, Ie fais autant d'état du long comme du court, Et mets en la Vertu ma faveur, & ma Court. Voilà le vray chemin, franc de crainte & d'envie, Qui doucement nous meine à cette heureuse vie, Que parmy les rochers & les bois desertez, Ieusne, veille, oraison, & tant d'austeritez, Les Hermites iadis, ayant l'Esprit pour guide, Chercherent si longtemps dedans la Thebaïde. Adorant la Vertu, de cœur, d'ame, & de foy, Sans la chercher si

loin, chacun l'a dedans soy, Et peut, comme il luy plaist, luy donner la teinture, Artisan de sa bonne ou mauvaise aventure.

SATYRE.

Perclus d'vne jambe, & des bras, Tout de mon long entre deux dras, Il ne me reste que la langue Pour vous faire cette harangue. Vous sçavés que i'ay pension, Et que l'on a pretention, Soit par sotise, ou par malice, Embarrassant le Benefice, Me rendre, en me torchant le bec, Le ventre creux comme vn rebec. On m'en baille en discours de belles, Mais de l'argent point de nouvelles; Encore au lieu de payement, On parle d'vn retranchement, Me faisant au nez grise mine, Que l'Abbaye est en ruine, Et ne vaut pas, beaucoup s'en faut, Les deux mille francs qu'il me faut; Si bien que ie juge, à son dire, Malgré le feu Roy nostre Sire, Qu'il desireroit volontiers Lâchement me reduire au tiers. Ie laisse à part ce facheux conte; Au Primtemps que la bile monte Par les veines dans le cerveau, Et que l'on sent au renouveau, Son Esprit fécond en sornettes, Il fait mauvais se prendre aux Poëtes; Toutesfois, ie suis de ces Gens De toutes choses négligens, Qui vivant au iour la iournée, Ne contrôllent leur destinée, Oubliant, pour se mettre en paix, Les injures & les bien-faits, Et s'arment de Philosophie; Il est pourtant fou qui s'y fie; Car la Dame indignation Est vne forte passion. Estant donc en mon lit malade, Les yeux creux, & la bouche fade, Le teint iaune comme vn espy, Et non pas l'esprit assoupy, Qui dans ses caprices s'égaye, Et souvent se donne la baye, Se feignant, pour passer le temps, Avoir cent mille escus contans, Avec cela large campagne; Ie fais des chasteaux en Espagne, I'entreprens partis sur partis, Toutesfois, je vous avertis, Pour le Sel, que ie m'en deporte, Que ie n'en suis en nulle sorte, Non plus que du droit Annuël, Ie n'ayme point le Casuël,

I'ay bien vn avis d'autre estoffe, Dont du Luat le Philosophe, Désigne rendre au Consulat Le nez fait comme vn cervelat: Si le Conseil ne s'y oppose, Vous verrez vne belle chose. Mais laissant-là tous ces proiets, Ie ne manque d'autres suiets, Pour entretenir mon caprice En vn fantastique exercice; Ie discours des neiges d'antan, Ie prens au nid le vent d'autan, Ie pete contre le Tonnerre, Aux papillons ie fais la guerre, Ie compose Almanachs nouveaux, De rien ie fais brides à Veaux, A la S. Iean ie tends aux Gruës, Ie plante des pois par les ruës, D'vn baston ie fais vn cheval, Ie voy courir la Seine à val, Et beaucoup de choses, beau sire, Que ie ne veux, & n'ose dire. Apres cela, ie peinds en l'air, I'apprens aux asnes à voler, Du Bordel ie fais la Chronique, Aux chiens j'apprens la Rhetorique; Car, enfin, ou Plutarque ment, Ou bien ils ont du iugement. Ce n'est pas tout, ie dis sornettes, Ie dégoise des Chansonnettes, Et vous dis, qu'auec grand effort, La Nature pâtit tres-fort. Ie suis si plein que ie regorge, Si vne fois ie rens ma gorge, Eclatant ainsi qu'vn petard, On dira, le Diable y ayt part. Voila comme le temps ie passe, Si ie suis las, ie me délasse, I'écris, ie lis, ie mange & boy, Plus heureux cent fois que le Roy, (Ie ne dis pas le Roy de France,) Si ie n'estois court de finance. Or, pour finir, voila comment Ie m'entretiens bisarrement, Et prenez-moy les plus extremes En sagesse, ils vivent de mesmes, N'estant l'humain entendement Qu'vne grotesque seulement. Vuidant des bouteilles cassées, Ie m'embarasse en mes pensées, Et quand i'y suis bien embrouïllé, Ie me couvre d'vn sac mouïllé. Faute de papier, _bona sere_, Qui a de l'argent, si le serre. Votre Serviteur à iamais, Maistre Ianin du Pontalais.

ELEGIE.

L'homme s'oppose en vain contre la destinée, Tel a domté sur mer la tempeste obstinée, Qui deceu dans le port, esprouue en vn instant Des accidens humains le reuers inconstant, Qui le jette au danger, lors que moins il y pense. Ores, à mes depens i'en fais l'experience, Moy, qui tremblant encor du naufrage passé, Du bris de mon navire au rivage amassé, Bâtissois vn autel aux Dieux legers des Ondes, Iurant mesme la mer, & ses vagues profondes, Instruit à mes dépens, & prudent au danger, Que je me garderois de croire de leger, Sçachant qu'injustement il se plaint de l'orage, Qui remontant sur mer fait vn second naufrage. Cependant ay-ie à peine essuyé mes cheveux, Et payé dans le port l'offrande de mes vœux, Que d'vn nouveau desir le courant me transporte, Et n'ay pour l'arrester la raison assez forte. Par vn destin secret mon cœur s'y voit contraint, Et par vn si doux nœud si doucement estreint, Que me trouvant espris d'vne ardeur si parfaite, Trop heureux en mon mal, ie benis ma defaite, Et me sens glorieux, en vn si beau tourment, De voir que ma grandeur serve si dignement; Changement bien étrange en vne amour si belle! Moy, qui rangeois au joug la terre vniuerselle, Dont le nom glorieux aux Astres eslevé, Dans le cœur des mortels par vertu s'est gravé, Qui fis de ma valeur le hazard tributaire, A qui rien, fors l'Amour, ne put estre contraire, Qui commande par tout, indomptable en pouvoir, Qui sçay donner des loix, & non les recevoir; Ie me voy prisonnier aux fers d'vn ieune Maistre, Où ie languis esclave, & fais gloire de l'estre, Et sont à le servir tous mes vœux obligez; Mes palmes, mes lauriers en myrthes sont changez, Qui servant de trophée aux beautez que i'adore, Font en si beau suiet que ma perte m'honnore. Vous, qui dés le berceau de bon œil me voyez, Qui du troisiéme Ciel mes destins envoyez, Belle & sainte planete, Astre de ma naissance, Mon bon-heur

plus parfait, mon heureuse influënce, Dont la douceur preside aux douces passions, Venus, prenez pitié de mes affections, Soyez-moy favorable, & faites à cette heure, Plustost que découvrir mon amour, que ie meure: Et que ma fin témoigne, en mon tourment secret, Qu'il ne vescut iamais vn amant si discret, Et qu'amoureux constant, en vn si beau martyre, Mon trépas seulement mon amour puisse dire. Ha! que la passion me fait bien discourir! Non, non, vn mal qui plaist, ne fait jamais mourir. Dieux! que puis-je donc faire au mal qui me tourmente! La patience est foible, & l'amour violente, Et me voulant contraindre en si grande rigueur, Ma plainte se dérobbe, & m'échappe du cœur, Semblable à cet enfant, que la Mere en colere, Apres vn châtiment veut forcer à se taire, Il s'efforce de crainte à ne point soupirer, A grand peine ose-t-il son haleine tirer; Mais nonobstant l'effort, dolent en son courage, Les sanglots, à la fin, debouchent le passage, S'abandonnant aux cris, ses yeux fondent en pleurs, Et faut que son respect défere à ses douleurs. De mesme, ie m'efforce au tourment qui me tuë, En vain de le cacher mon respect s'evertuë, Mon mal, comme vn torrent, pour vn temps retenu, Renversant tout obstacle, est plus fier devenu. Or puis-que ma douleur n'a pouvoir de se taire, Et qu'il n'est ni desert, ni rocher solitaire, A qui de mon secret ie m'osasse fier, Et que jusqu'à ce point ie me dois oublier, Que de dire ma peine en mon cœur si contrainte, A vous seule, en pleurant, j'addresse ma complainte; Aussi puisque vostre œil m'a tout seul asservy, C'est raison que luy seul voye comme ie vy, Qu'il voye que ma peine est d'autant plus cruelle, Que seule en l'Vnivers, ie vous estime belle; Et si de mes discours vous entrez en courroux, Songez qu'ils sont en moy, mais qu'ils naissent de vous, Et que ce seroit estre ingrate en vos defaites, Que de fermer les yeux aux playes que vous faites. Donc,

Beauté plus qu'humaine, objet de mes plaisirs, Delices de mes yeux, & de tous mes desirs, Qui regnez sur les cœurs d'vne contrainte aimable, Pardonnez à mon mal, hélas! trop veritable, Et lisant dans mon cœur que valent vos attraits, Le pouvoir de vos yeux, la force de vos traits, La preuve de ma foy, l'aigreur de mon martyre, Pardonnez à mes cris de l'avoir osé dire, Ne vous offencez point de mes justes clameurs, Et si mourant d'amour, ie vous dis que ie meurs.

VERS SPIRITUELS.

STANCES.

Quand sur moy je jette les yeux, A trente ans me voyant tout vieux, Mon cœur de frayeur diminuë, Estant vieilly dans vn moment, Ie ne puis dire seulement Que ma jeunesse est devenuë.

Du berceau courant au cercueil, Le jour se dérobe à mon œil, Mes sens troublez s'évanouissent, Les hommes sont comme des fleurs, Qui naissent & vivent en pleurs, Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge à l'instant écoulé, Comme vn trait qui s'est envolé, Ne laisse apres soy nulle marque, Et leur nom si fameux icy, Si tost qu'ils sont morts, meurt aussi, Du pauvre autant que du Monarque.

N'agueres verd, sain, & puissant, Comme vn Aubespin florissant, Mon printemps estoit délectable, Les plaisirs logeoient en mon sein, Et lors estoit tout mon dessein Du jeu d'amour, & de la table.

Mais las! mon sort est bien tourné; Mon âge en vn rien s'est borné, Foible languit mon esperance, En vne nuit, à mon mal-

heur, De la joye & de la douleur I'ay bien appris la difference!

La douleur aux traits veneneux, Comme d'vn habit epineux Me ceint d'vne horrible torture, Mes beaux jours sont changés en nuits, Et mon cœur tout flestry d'ennuys, N'attend plus que la sepulture.

Enyvré de cent maux divers, Ie chancelle, & vay de travers, Tant mon ame en regorge pleine, I'en ay l'esprit tout hebêté, Et si peu qui m'en est resté, Encor me fait-il de la peine.

La memoire du temps passé, Que j'ay folement depencé, Espand du fiel en mes vlceres; Si peu que j'ay de jugement, Semble animer mon sentiment, Me rendant plus vif aux miseres.

Ha! pitoyable souvenir! Enfin, que dois-je devenir! Où se reduira ma confiance! Estant ja defailly de cœur, Qui me donra de la vigueur, Pour durer en la penitence?

Qu'est-ce de moy? foible est ma main, Mon courage, hélas! est humain, Ie ne suis de fer ni de pierre; En mes maux monstre-toy plus doux, Seigneur, aux traits de ton courroux, Ie suis plus fragile que verre.

Ie ne suis à tes yeux, sinon Qu'vn festu sans force, & sans nom, Qu'vn hibou qui n'ose paroistre, Qu'vn fantosme icy bas errant, Qu'vne orde escume de torrent, Qui semble fondre avant que naistre.

Où toy, tu peux faire trembler L'Vnivers, & desassembler Du Firmament le riche ouvrage, Tarir les Flots audacieux, Ou, les élevant jusqu'aux Cieux, Faire de la Terre vn naufrage.

Le Soleil fléchit devant toy, De toy les Astres prennent loy, Tout fait joug dessous ta parole: Et cependant, tu vas dardant Dessus moy ton courroux ardent, Qui ne suis qu'vn bourrier qui vole.

Mais quoy! si ie suis imparfait, Pour me defaire m'as-tu fait? Ne sois aux pecheurs si severe; Ie suis homme, & toy Dieu Clement, Sois donc plus doux au châtiment, Et punis les tiens comme Pere.

I'ay l'œil seellé d'vn seau de fer, Et déja les portes d'Enfer Semblent s'entrouvrir pour me prendre; Mais encore, par ta bonté, Si tu m'as osté la santé, O Seigneur? tu me la peux rendre.

Le tronc de branches devestu Par vne secrette vertu Se rendant fertile en sa perte, De rejettons espere vn jour Ombrager les lieux d'alentour, Reprenant sa perruque verte.

Où, l'homme en la fosse couché, Apres que la mort l'a touché, Le cœur est mort comme l'escorce; Encor l'eau reverdit le bois, Mais l'homme estant mort vne fois, Les pleurs pour luy n'ont plus de force.

SVR LA NATIVITÉ

DE NOSTRE SEIGNEVR,

HYMNE.

Par le commandement du Roy Louis XIII. pour sa Musique de la Messe de minuit.

Pour le salut de l'Vnivers, Aujourd'huy les Cieux sont ouvers, Et par vne conduite immense, La grace descend dessus nous, Dieu change en pitié son courroux, Et sa Iustice en sa Clemence.

Le vray Fils de Dieu Tout-puissant, Au fils de l'homme s'vnissant, En vne charité profonde, Encor qu'il ne soit qu'vn Enfant, Victorieux & triomphant, De fers affranchit tout le monde.

Dessous sa divine vertu, Le peché languit abbatu, Et de ses mains à vaincre expertes, Etouffant le serpent trompeur, Il nous assure en nostre peur, Et nous donne gain de nos pertes.

Ses oracles sont accomplis, Et ce que par tant de replis D'âge, promirent les Prophetes, Aujourd'huy se finit en luy, Qui vient consoler nostre ennuy, En ses promesses si parfaites.

Grand Roy, qui daignas en naissant, Sauver le Monde perissant, Comme Pere, & non comme Iuge, De Grace comblant nostre Roy, Fay qu'il soit des meschans l'effroy, Et des bons l'assuré refuge.

Qu'ainsi qu'en Esté le Soleil, Il dissipe, aux rays de son œil, Toute vapeur, & tout nuage, Et qu'au feu de ses actions, Se dissipant les factions, Il n'ayt rien qui luy fasse ombrage.

SONNETS.

I.

O Dieu, si mes pechez irritent ta fureur, Contrit, morne & dolent, i'espere en ta clemence, Si mon duëil ne suffit à purger mon offence, Que ta grace y supplée, & serve à mon erreur.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur, Et ne voyant salut que par la penitence, Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance, Et me hay tellement, que ie m'en fais horreur.

Ie pleure le present, le passé ie regrette, Ie crains à l'avenir la faute que i'ay faite, Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse, Comme de Pere à fils vses-en doucement; Si i'avois moins failly, moindre seroit ta grace.

II.

Quand devot vers le Ciel j'ose lever les yeux, Mon cœur ravy s'emeut, & confus s'emerveille, Comment, dis-ie à part-moy, cette œuvre nompareille Est-elle perceptible à l'esprit curieux?

Cet Astre ame du monde, œil vnique des Cieux, Qui travaille en repos, & jamais ne sommeille Pere immense du jour, dont la clarté vermeille, Produit, nourrit, recrée, & maintient ces bas lieux.

Comment t'eblouïs-tu d'vne flamme mortelle, Qui du soleil vivant n'est pas vne étincelle, Et qui n'est devant luy sinon qu'obscurité?

Mais si de voir plus outre aux Mortels est loisible, Croy bien, tu comprendras mesme l'infinité, Et les yeux de la foy te la rendront visible.

III.

Cependant qu'en la Croix plein d'amour infinie, Dieu pour nostre salut tant de maux supporta, Que par son juste sang nostre ame il racheta Des prisons où la mort la tenoit asservie,

Alteré du desir de nous rendre la vie, I'ay soif, dit-il aux Iuifs; quelqu'vn lors apporta Du vinaigre, & du fiel, & le luy presenta; Ce que voyant sa Mere en la sorte s'écrie:

Quoy! n'est-ce pas assez de donner le trepas A celuy qui nourrit les hommes icy bas, Sans frauder son desir, d'vn si piteux breuvage?

Venez, tirez mon sang de ces rouges canaux, Ou bien prenez ces pleurs qui noient mon visage, Vous serez moins cruels, & i'auray moins de maux.

COMMENCEMENT D'VN POEME SACRÉ.

I'ay le cœur tout ravy d'vne fureur nouvelle, Or' qu'en vn S. ouvrage vn S. Démon m'appelle, Qui me donne l'audace & me fait essayer Vn sujet qui n'a peû ma jeunesse effrayer. Toy, dont la providence en merveilles profonde, Planta dessus vn rien les fondemens du monde, Et baillant à chaque estre & corps, & mouvemens, Sans matiere donnas la forme aux Elemens; Donne forme à ma Verve, inspire mon courage; A ta gloire, ô Seigneur, i'entreprens cet ouvrage. Avant que le Soleil eust enfanté les Ans, Que tout n'estoit qu'vn rien, & que mesme le temps Confus n'estoit distinct en trois diverses faces, Que les Cieux ne tournoyent vn chacun en leurs places, Mais seulement sans temps, sans mesure, & sans lieu, Que seul parfait en soy regnoit l'Esprit de Dieu, Et que dans ce grand Vuide, en Majesté superbe, Estoit l'Estre de

l'Estre en la vertu du Verbe; Dieu qui forma dans soy de tout temps l'Vnivers, Parla; quand à sa voix vn mélange divers...

EPIGRAMME.

Vialard, plein d'hypocrisie, Par sentences & contredits, S'estoit mis dans la fantaisie D'avoir mon bien & Paradis. Dieu se gard de chicanerie. Pour cela, je le sçay fort bien Qu'il n'aura ma chanoinerie: Pour Paradis ie n'en sçay rien.

ODE SVR VNE VIEILLE MAQVERELLE.

Esprit errant, ame idolastre, Corps verolé couuert d'emplastre, Aueuglé d'vn lascif bandeau, Grande Nymphe à la harlequine, Qui s'est brisé toute l'eschine Dessus le paué du bordeau,

Dy-moy pourquoy, vieille maudite, Des Rufians la calamite, As-tu sitost quitté l'Enfer? Vieille à nos maux si preparée, Tu nous rauis l'aage dorée, Nous ramenant celle de fer.

Retourne donc, ame sorciere, Des Enfers estre la portiere, Pars & t'en va sans nul delay Suyure ta noire destinée, Te sauuant par la cheminée, Sur ton espaule vn vieil balay.

Ie veux que par tout on t'appelle Louue, chienne, ourse cruelle, Tant deçà que delà les monts, Ie veux de plus qu'on y adiouste: Voylà le grand Diable qui iouste Contre l'Enfer & les Demons.

Ie veux qu'on crie emmy la ruë, Peuple, gardez-vous de la gruë Qui destruit tous les esguillons, Demandant si c'est aduenture, Ou bien vn effect de nature Que d'accoucher des ardillons.

De cent clous elle fut formée, Et puis pour en estre animée, On la frotta de vif-argent: Le fer fut premiere matiere, Mais

meilleure en fut la derniere, Qui fist son cul si diligent.

Depuis honorant son lignage, Elle fit voir vn beau mesnage D'ordure & d'impudicitez, Et puis par l'excez de ses flames, Elle a produit filles & femmes Au champ de ses lubricitez.

De moy tu n'auras paix ny tresue Que ie ne t'aye veuë en Greue, La peau passée en maroquin, Les os brisez, la chair meurtrie, Preste à porter à la voirie, Et mise au fond d'vn mannequin.

Tu merites bien dauantage, Serpent dont le maudit langage Nous perd vn autre paradis: Car tu changes le Diable en Ange, Nostre vie en la mort tu change Croyant cela que tu nous dis.

Ha dieux! que ie te verray souple, Lorsque le bourreau couple à couple Ensemble lira tes putains, Car alors tu diras au monde Que malheureux est qui se fonde Dessus l'espoir de ses desseins.

Vieille sans dens, grande halebarde, Vieil baril à mettre moustarde, Grand morion, vieux pot cassé, Plaque de lict, corne à lanterne, Manche de luth, corps de guiterne, Que n'es-tu desià _in pace_.

Vous tous qui malins de nature, En desirez voir la peinture, Allez-vous en chez le bourreau, Car s'il n'est touché d'inconstance, Il la faict voir à la potence, Ou dans la salle du bordeau.

STANCES.

Ma foy, ie fus bien de la feste Quand ie fis chez vous ce repas, Ie trouuay la poudre à la teste, Et le poyure vn bien peu plus bas.

Vous me monstrez vn Dieu propice, Portant vn arc & vn brandon, Appelez-vous la chaude pisse Vne flesche de Cupidon?

Mon cas, qui se leue & se hausse, Baue d'vne estrange façon, Belle, vous fournistes la sausse Lors que ie fournis le poisson.

Las! si ce membre eust l'arrogance De foüiller trop les lieux sacrez, Qu'on luy pardonne son offence, Car il pleure assez ses pechez.

EPIGRAMMES.

I. - II. - III.

Amour est vne affection Qui par les yeux dans le cœur entre, Puis par vne defluction S'escoule par le bas du ventre.

Madelon n'est point difficile Comme vn tas de mignardes sont, Bourgeois & gens sans domicile Sans beaucoup marchander luy font, Vn chacun qui veut la racoustre, Pour raison elle dit vn poinct, Qu'il faut estre putain tout outre, Ou bien du tout ne l'estre point.

Hier la langue me fourcha, Deuisant auec Anthoinette, Ie dis f..., & ceste finette Me fit la mine & se fascha. Ie descheus de tout mon credit, Et vis à sa couleur vermeille, Qu'elle aimoit ce que i'auois dit, Mais en autre part qu'en l'oreille.

IV. - V.

Lors que i'estois comme inutile Au plus doux passe-temps d'Amour, I'auois vn mary si habile Qu'il me caressoit nuict &

iour.

Ores celuy qui me commande Comme vn tronc gist dedans le lict, Et maintenant que ie suis grande, Il se repose iour & nuict.

L'vn fut trop vaillant en courage, Et l'autre est trop alangoury, Amour, rends-moy mon premier aage, Ou rends moy mon premier mary!

Dans vn chemin vn pays trauersant Perrot tenoit sa Iannette accollée, Si que de loin aduisant vn passant, Il fut d'aduis de quitter la meslée, Pourquoy fais-tu, dict la garce affolée, Tresue du cu, ha! dit-il, laisse moy, Ie voy quelqu'vn, c'est le chemin du Roy. Ma foy, Perrot, peu de cas te desbauche. Il n'est pas faict plustost comme ie croy, Pour vn pieton que pour vn qui cheuauche.

VI.

Lizette à qui l'on faisoit tort, Vint à Robin toute esplorée, Ie te prie donne-moy la mort, Que tant de fois i'ay desirée. Luy, qui ne la refuse en rien, Tire son... vous m'entendez bien, Et au bout du ventre il la frappe. Elle qui veut finir ses iours, Luy dit, mon cœur, pousse tousiours, De crainte que ie n'en réchappe: Mais Robin, las de la seruir, Craignant vne nouuelle plainte, Luy dit, haste-toy de mourir, Car mon poignard n'a plus de pointe.

STANCES.

Si vostre œil tout ardant d'amour & de lumiere, De mon cœur votre esclaue est la flamme premiere, Que comme vn Astre sainct ie reuere à genoux, Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vous que la beauté rend ores si superbe, Deuez comme vne fleur qui flestrit dessus l'herbe, Esprouuer des saisons l'outrage & le courroux, Pourquoy ne m'aymez-vous?

Voulez-vous que vostre œil en amour si fertille, Vous soit de la nature vn present inutille? Si l'Amour comme vn Dieu se communique à tous, Pourquoy ne m'aymez-vous?

Attendez-vous vn iour qu'vn regret vous saisisse? C'est à trop d'interest imprimer vn supplice. Mais puis que nous viuons en vn aage si doux, Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si vostre grand' beauté toute beauté excelle, Le Ciel pour mon malheur ne vous fit point si belle: S'il semble en son dessein auoir pitié de nous, Pourquoy ne m'aymez-vous?

Si i'ay pour vous aymer ma raison offensée, Mortellement blessé d'vne flesche insensée, Sage en ce seul esgard que i'ay beny les coups, Pourquoy ne m'aymez-vous?

La douleur m'estrangeant de toute compagnie, De mes iours malheureux a la clarté bannie, Et si en ce malheur pour vous ie me resous, Pourquoy ne m'aymez-vous?

Fasse le Ciel qu'en fin vous puissiez recognoistre Que mon mal a de vous son essence & son estre: Mais Dieu puis qu'il est vray, yeux qui m'estes si doux, Pourquoy ne m'aymez-vous?

COMPLAINTE.

Stances.

Vous qui violentez nos volontez subiectes, Oyez ce que ie dis, voyez ce que vous faictes: Plus vous la fermerez, plus ferme elle sera, Plus vous la forcerez, plus elle aura de force. Plus vous

l'amortirez, plus elle aura d'amorce, Plus elle endurera, plus elle durera.

Cachez-la, serrez-la, tenez-la bien contrainte, L'atache de nos cœurs d'vne amoureuse estraincte Nous couple beaucoup plus que l'on ne nous desioinct; Nos corps sont desunis, nos ames enlacees, Nos corps sont separez & non point nos pensees: Nous sommes desunis, & ne le sommes point.

Vous me faictes tirer profit de mon dommage, En croissant mon tourment vous croissez mon courage; En me faisant du mal vous me faictes du bien, Vous me rendez content me rendant miserable, Sans vous estre obligé ie vous suis redeuable, Vous me faictes beaucoup & ne me faictes rien.

Ce n'est pas le moyen de me pouuoir distraire, L'ennemy se rend fort voyant son aduersaire, Au fort de mon malheur ie me roidis plus fort. Ie mesure mes maux auecques ma constance: I'ay de la passion & de la patience, Ie vis iusqu'à la mort, i'ayme iusqu'à la mort.

Bandez vous contre moi: que tout me soit contraire, Tous vos efforts sont vains, & que pourrez-vous faire? Ie sens moins de rigueur que ie n'ay de vigueur. Comme l'or se rafine au milieu de la flamme, Ie despite ce feu où i'espure mon ame, Et vay contre-carrant ma force & ma langueur.

Le Palmier genereux, d'vne constante gloire Tousiours s'opiniastre à gaigner la victoire, Qui ne se rend iamais à la mercy du poids, Le poids le faict plus fort & l'effort le renforce, Et surchargeant sa charge on renforce sa force. Il esleue le faix en esleuant son bois.

Et le fer refrappé sous les mains résonnantes Deffie des marteaux les secousses battantes, Est battu, combattu & non pas abbatu, Ne craint beaucoup le coup, se rend impenetrable, Se rend en endurant plus fort & plus durable, Et les coups redoublez redoublent sa vertu,

Par le contraire vent en soufflantes bouffées Le feu va ratisant ses ardeurs estouffées: Il bruit au bruit du vent, souffle au soufflet venteux, Murmure, gronde, cracque à longues hallenees, Il tonne, estonne tout de flammes entonnees: Ce vent disputé bouffe & bouffit despiteux.

Le faix, le coup, le vent, roidit, durcit, embraze L'arbre, le fer, le feu par antiperistase. On me charge, on me bat, on m'esuente souuent. Roidissant, durcissant & bruslant en mon ame, Ie fais comme la palme & le fer & la flamme Qui despite le faix & le coup & le vent.

Le faix de mes trauaux esleue ma constance, Le coup de mes malheurs endurcit ma souffrance, Le vent de ma fortune attise mes desirs. Toy pour qui ie patis, subiect de mon attente, O ame de mon ame, sois contente & constante, Et ioyeuse iouys de mes tristes plaisirs.

Nos deux corps sont à toy, ie ne suis plus que d'ombre, Nos ames sont à toy, ie ne sers que de nombre, Las, puis que tu es tout, & que ie ne suis rien, Ie n'ay rien en t'ayant, ou i'ay tout au contraire. Auoir, & rien, & tout, comme se peut-il faire? C'est que i'ay tous les maux, & ie n'ay point de bien.

I'ay vn ciel de desirs, vn monde de tristesse, Vn vniuers de maux, mille feux de détresse, I'ay vn ciel de sanglots & vne mer de pleurs, I'ay mille iours d'enuis, mille iours de disgrace, Vn

printemps d'esperance, & vn hyuer de glace, De souspirs vn automne, vn esté de chaleurs.

Clair soleil de mes yeux, si ie n'ay ta lumiere, Vne aueugle nuee enuite ma paupiere, Vne pluie de pleurs decoule de mes yeux, Les clairs esclairs d'amour, les esclats de son foudre Entrefendent mes nuicts & m'ecrasent en poudre: Quand i'entonne mes cris, lors i'estonne les Cieux.

Vous qui lisez ces vers larmoyez tous mes larmes, Souspirez mes souspirs vous qui lisiez mes Carmes, Car vos pleurs & mes pleurs amortiront mes feux, Vos souspirs, mes souspirs animeront ma flame, Le feu s'estaint de l'eau & le soufle l'enflamme. Pleurez doncques tousiours & ne souspirez plus.

Tout moite, tout venteux, ie pleure, ie souspire Pour esteignant mon feu, amortir le martyre, Mais l'humeur est trop loing, & le soufle trop pres. Le feu s'esteint soudain, soudain il se renflamme. Si les eaux de mes pleurs amortissent ma flamme, Les vents de mes desirs la ratisent apres.

La froide Sallamandre au chaud antipatique, Met parmy le brasier sa froideur en pratique, Et la bruslante ardeur n'y nuict que point ou peu; Ie dure dans le feu comme la Sallamandre, Le chaud ne la consomme, il ne me met en cendre, Elle ne craint la flamme, & ie ne crains le feu.

Mais elle est sans le mal, & moy sans le remede, Moi extrememement chaud, elle extrememement froide, Si ie porte mon feu, elle porte son glas, Loing ou pres de la flamme, elle ne craint la flamme, Ou pres ou loing du feu, i'ay du feu dans mon ame, Elle amortit son feu, & ie ne l'esteins pas.

Belle ame de mon corps, bel esprit de mon ame, Flamme de mon esprit & chaleur de ma flamme, I'enuie tous les vifs, i'enuie tous les morts, Ma vie, si tu veux, ne peut estre rauie, Veu que ta vie est plus la vie de ma vie Que ma vie n'est pas la vie de mon corps.

Ie vis par & pour toy ainsi que pour moy mesme, Tu vis par & pour moy ainsi que pour toy mesme: Nous n'auons qu'vne vie & n'auons qu'vn trespas. Ie ne veux pas ta mort, ie desire la mienne, Mais ma mort est ta mort, & ma vie est la tienne, Aussi ie veux mourir & ie ne le veux pas.

STANCES POVR LA BELLE CLORIS.

Si le bien qui m'importune Peut changer ma condition, Le changement de ma fortune Ne finit pas ma passion.

Mon amour est trop legitime, Pour se rendre à ce changement, Et vous quitter seroit vn crime Digne d'vn cruel chastiment.

Vous avez dessus moy, madame, Vn pouuoir approuué du temps, Car les vœux que i'ay dans mon ame Seruent d'exemple aux plus contents.

Quelque force dont on essaye D'assubiettir ma volonté, Ie beniray tousiours la playe Que ie sens par vostre beauté.

Ie veux que mon amour fidelle Vous oblige autant à m'aymer Comme la qualité de belle Vous faict icy bas estimer.

Mon ame à vos fers asseruie, Et par amour, & par raison, Ne peut consentir que ma vie Sorte iamais de sa prison.

N'adorant ainsi que vos chaisnes, Ie me plais si fort en ce lien, Qu'il semble que parmy mes peines Mon ame gouste quelque

bien.

Vos vœux où mon ame se fonde, Me seront à iamais si chers Que mes vœux seront en ce monde Aussi fermes que des rochers.

Ne croyez donc pas que ie laisse Vostre prison qui me retient, Car iamais vn effect ne cesse, Tant que la cause le maintient.

EPIGRAMMES.

I. - II. - III.

Faut auoir le cerueau bien vide Pour brider des Muses le Roy; Les Dieux ne portent point de bride, Mais bien les asnes comme toy.

Le violet tant estimé Entre vos couleurs singulieres, Vous ne l'auez iamais aimé, Que pour les deux lettres premieres.

L'argent, tes beaux iours & ta femme T'ont fait ensemble vn mauuais tour, Car tu pensois au premier iour Que Ieanneton deust rendre l'ame. Estant ieune & bien aduenant, Tu tromperois incontinent Pour ton argent vne autre dame. Mais, Iean, il va bien autrement: Ta ieunesse s'est retirée, Ton bien s'en va tout doucement, Et ta vieille t'est demeurée.

IV. - V.

Quelque moine de par le monde Preschoit vn iour dans vne pippe, Et par le pertuis de la bonde, Paroissoit vn bout de sa

trippe. Gardons nous bien qu'il ne nous pippe, Dirent les Dames en riant. Lors dict le prescheur en criant, Tout remply de courroux & d'ire, Tout beau, paix là, laissez moy dire, Ou par Dieu vous irez dehors, Que le diable qui vous fait rire, Vous puisse entrer dedans le corps.

TOMBEAV D'VN COVRTISAN.

Vn homme gist sous ce tombeau, Qui ne fut vaillant qu'au bordeau, Mais au reste plein de diffame: Ce fut, pour vous le faire court, Vn Mars au combat de l'amour, Au combat de Mars vne femme.

APPENDICE.

POUR M. LE DAUPHIN.

Delos flottant sur l'onde s'agitoit Ains que Phebus en elle eust pris naissance; Ainsy la France en l'orage flottoit Lorsque naquit vn soleil à la France. Sainte Latonne, ardent but de nos vœux, Par ta vertu si chaste & si feconde, Pour assurer la terre à ses nepueux, De petits dieux tu repeuples le monde, Et, relevant notre empire abattu Tu le remets en sa base si ferme, Qu'estant sans fin, ainsi que ta vertu Il n'est du Ciel limité d'aucun terme.

SUR UN LIVRE DU LEGER ET DU PESANT

Fait par le CARDINAL DU PERRON.

Cher lecteur, ce livre present Est du leger & du pesant, Mais il a, pour en bien iuger, Moins de pesant plus de leger.

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE L'ENEIDE

Par le même CARDINAL.

Au lieu de precher l'Evangile Il traduit les vers de Virgile.

DU CARDINAL DU PERRON.

Quand Paris fors Enone, aymera rien au monde, Xante retournera contre son propre cours. Xante, retourne donc contre le flus de l'onde: Paris delaisse Enone, & fait d'autres amours.

EPIGRAMME.

Quand il disne il tient porte close, Elle est fermee aux survenans, Et toute nuit quand il repose, Elle est ouverte à tous venans. Ie ne l'ay pas desagreable, C'est à luy sagement vescu, Toutefois ce n'est pas à table, C'est au lit qu'on le fait cocu.

NOTES ET VARIANTES

NOTES ET VARIANTES.

Les éditions des Satires de Regnier, publiées du vivant de l'auteur, étant fort rares, il ne paraît pas hors de propos de donner le titre de chacune d'elles en même temps qu'une description sommaire du volume. Voici donc, par ordre de date, la courte liste de ces éditions:

Les premieres oeuures de M. Regnier. Au Roy. A Paris, Chez Toussaincts du Bray, rue sainct-Iacques, aux Espies murs, & en sa boutique au Palais, en la gallerie des prisonniers. M.DC.VIII. Auec priuilege du Roy.

In-4° de 45 ff. plus 8 pages lim. non numérotées, titre compris.

Au verso du titre se trouve l'épigraphe:

Verùm, vbi plura nitent in Carmine, non ego paucis Offendar maculis.

Cette particularité subsiste à la même place dans toutes les éditions originales.

Vient ensuite après l'Épître limineaire & l'Ode à Regnier, le privilége du Roy, donné au poëte pour six ans. Il est daté de Paris le 23 avril 1608. Au pied de ce document on lit la mention suivante:

Et ledit sieur Regnier a permis, & permet, concent & accorde, que Toussaincts du Bray, marchant Libraire à Paris, Imprime ou face Imprimer, vende & distribue & Iouisse dudit Priuilege, ainsi qu'il a été accordé entre eux. Fait ce 13. may 1608.

Au dos du 4e ff. lim. se trouve l'épigr.:

Difficile est satyram non scribere.

Cette édition contient dix satires, plus le Discours au Roy. Au folio 15, verso, se trouve la satire adressée à Bertault, evesque de Sées, dont le nom imprimé par erreur: Betault, est habituellement couvert d'un bandeau rectificatif.

Les fleurons des pages 2 lim., 12, 16, 21, 26, 28, 33, 38 & 41, portent le nom de Gabriel Buon, d'où l'on peut conclure que Toussaincts du Bray était en relations particulières avec l'éditeur de Ronsard.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueues & augmentées de nouueau: Dediées au Roy. A Paris, chez Toussaint du Bray, &c. M.DC.IX. Avec priuilege du Roy.

In-8º de 133 pages, plus 4 ff. non chiff., tit. comp.

On lit à la fin de ce volume, avant le privilége qui est le même que celui de l'édition originale:

De l'imprimerie de P. Pautonnier, au mont Sainct-Hilaire.

Les satires sont disposées dans l'ordre adopté en 1608. Il convient d'observer toutefois que la Xe satire, adressée à Freminet, devient ici la XIIe, par l'intercalation de deux pièces nouvelles que Brossette a intitulées _le Souper ridicule_ & _le Mauvais Giste_. Ainsi, dans la présente édition, elles font suite à la satire dédiée à Rapin.

Les Satyres du Sieur Regnier, &c. (même titre que ci-dessus). M.DC.XII. Auec priuilege du Roy.

In-8º de 80 ff., savoir: 8 pages lim. non chiffr., tit. comp.; 68 (imp. 66) ff. numér. & 8 ff. postlim. non num.; ces derniers feuillets contenant le Discours au Roy & le privilége du 23 avril 1608.

Cette édition renferme, dans l'ordre suivi pour celle de 1609, douze pièces à la suite desquelles se trouve, fº 63, la XIIIe satire: Macette, qui paraissait alors pour la première fois. Nous signalons plus bas les variantes du texte original.

Il faut remarquer en outre que des pages 1 à 47 & 51 à la fin de l'Epistre au Roy, l'édition de 1612 contient page pour page le même nombre de vers. On pourrait croire à une réimpression exacte, si les fleurons, les titres, & enfin, ce qui est plus important, le texte, n'offraient des différences bien marquées.

Les Satyres du Sieur Regnier. Reueuës, &c. Paris, M.DC.XIII. Auec priuilege du Roy.

In-8º de 93 ff., plus 8 pages non num., tit. comp. Priuilege à la fin comme dans 1609.

Cette édition contient de plus que la précédente, à la suite de la satire de Macette & avant le Discours au Roy, dix-sept pièces: les satires XIV & XV, la suivante adressée à monsieur de Forquevaus, la satire XVII, les deux _Élégies Zelotipiques_, celle _sur l'Impuissance_, le Sonnet _sur le trespas de monsieur Passerat_, _les Stanses_ (sur le choix des divins oiseaux), _la C. P._, les épigrammes _sur le portraict d'un poéte couronné_, les stances _contre vn amoureux transy_, & enfin cinq _Quatrains_ satiriques.

Parmi ces pièces, deux avaient déjà été publiées: la première, sur le trespas de Passerat, dans le Recueil des œuvres poétiques de Ian Passerat. Paris, 1606; la seconde sur le choix des divins oiseaux avait paru anonyme dans les Muses gaillardes, recueillies des plus beaux esprits de ce temps. Paris, Anthoine du Breuil, 1609.

La plupart des bibliographes, se référant à la date de ce volume plutôt qu'aux singularités du texte & au classement des pièces, ont cru pouvoir affirmer que cette édition des satires était la dernière publiée du vivant de l'auteur.

Nous avons, dans la dernière partie de la notice placée en tête du présent volume, exposé les raisons d'après lesquelles il y a tout lieu de croire que Regnier était mort depuis quelques mois au moment où ses satires furent publiées par l'un de ses plus intimes amis.

Page 8.

Motin (Pierre), né à Bourges. Ce poëte, ami de Regnier, a laissé de nombreuses pièces de vers éparses dans les anthologies publiées au commencement du XVIIe siècle. M. Tricotel a donné la liste des recueils contenant des vers de Motin, dans ses _Variétés bibliographiques_, & l'on peut se convaincre par cette énumération que le poëte en question jouissait d'une grande vogue. Motin mourut vers 1615, comme il paraît résulter des vers de son neveu Bonnet, dans les _Délices de la Poesie françoise_ de F. de Rosset.

S. I, p. 10, v. 15.

Auiourd'huy que ton fils.--Le Dauphin, qui fut plus tard Louis XIII, né à Fontainebleau le 27 septembre 1601.

-- v. 21.

Il luy trousse les bras _de_ meurtres entachés, 1608 & 1609; _des_ meurtres, 1612 & 1613.

Page 12, v. 21.

I'imite les Romains encore _ieunes_ d'ans, 1608 & 1613; _ieune_ d'ans, 1609 & 1612.

-- v. 28.

Aussi que les vertus _florissent_ en cest' age, 1608; _fleurissent_, 1609 & 1612.

Page 13, v. 6.

Sinon qu'en sa bisarrerie, 1608 & 1609; sinon en, 1612 & 1613.

-- v. 30.

Que Parnasse _m'adopte_, 1608 & 1609; _m'adore_, 1612 & 1613.

S. II, p. 14.

A monsieur le Cte de _Caramain_, 1608; de _Garamain_, 1609 à 1613.

Cette permutation était fréquente dans les noms propres comme dans les noms communs, au commencement aussi bien que dans le corps des mots. On écrivait crotesque & intriques pour grotesque & intrigues. Dans les éditions des Satyres de Regnier de 1609 & 1612, on trouve (S. X) tronguez & quignon pour tronquez & guignon.

Adrien de Montluc-Montesquiou, comte de Cramail, petit-fils du maréchal de Montluc, né en 1568, mort en 1646. Compromis lors de la journée des Dupes, il passa douze ans à la Bastille. On a de lui _les Jeux de l'inconnu_ (1630), _l'Infortune des filles de Ioie_ & _la Comedie des Proverbes_ (1633).

-- v. 9.

Qu'elle ait _séche_ la chair, 1608; _seché_, 1609 à 1613.

Page 15, v. 29.

Pour moy si mon habit par tout _cycatrisé_, 1608; _cicatrisé_, 1609 & 1612; _cicatricé_, 1613.

Page 16, v. 7.

En la court d'vn Prelat.

Brossette a supposé qu'il s'agissait ici du cardinal de Joyeuse. Cette hypothèse, justifiée par le grand luxe du cardinal, & les liai-

sons de Desportes avec le frère aîné du prélat, Anne de Joyeuse, tué à Coutras, a été depuis présentée comme un fait certain par Niceron & les éditeurs de Regnier, sans autre indice à l'appui.

-- v. 31.

Qui reléve vn pédant de nouueau baptisé.

Ce pédant nous semble être Duperron, dont la fortune, faite par Desportes, a dû plus d'une fois surprendre Regnier. Duperron, né à Berne en 1556, fut en effet converti au catholicisme par Desportes, & par son savoir comme par l'appui de son directeur, le nouveau catéchumène devint confesseur de Henri III. Il prit ensuite part à la conversion d'Henri IV, qui le nomma évêque d'Evreux en 1591. Il devint enfin cardinal en 1604.

Page 17, v. 16.

Et chacun _à_ son dire; _en_ son dire, 1609 à 1613.

-- v. 22.

De Socrate à ce point l'_arrest_; l'_oracle_, 1609 à 1613.

Page 18, v. 18.

Au pris de la vertu _n'estime_ point les hommes, 1608 & 1613; _n'estiment_, 1609 & 1612.

-- v. 22.

S'assiessont en Prelats, 1608 à 1612; _s'assient_, 1613.

-- v. 24.

Semblent auoir des yeux regret au _demourant_; _demeurant_, 1609 & 1613.

Page 19, v. 6.

Meditant vn sonnet, medite _vne_ Euesché; _vn_ Euesché, 1609 à 1613.

Page 19, v. 27.

Mais pourtant _quelque_ esprit, 1608 & 1613; _quel_ esprit, 1609 & 1612.

-- v. 28.

Sçait _trier_ le sçauoir, 1608 & 1609; sçait _tirer_, 1612 & 1613.

-- v. 34.

De race en race au peuple vn ouurage _fais_ voir; _fait_ voir, 1609.

Page 20, v. 4.

Ne couche _de rien_ moins que l'immortalité; ne couche _de rien_ moins _de_, 1609 & 1612, ne _touche de rien_ moins _de_, 1613.

Touche au lieu de _couche_ constitue une faute typographique assez fréquente au XVIe siècle. On lit dans les Odes d'Olivier de Magny, Paris, 1559, f° 45 v° _in fine_:

Luy que iadis Calliope Sur le mont à double trope (crope) Combla de ses douceurs.

Dans Regnier même, édition de 1612, on trouve, sat. XI:

Fist il auec son arc quinaude la Nature.

Moins de, _plus de_ s'employaient concurremment avec _moins que_, _plus que_:

Or te ferai apercevoir Que ge sai plus de toi assez Et si fu mieldres menestrez De toi...

Recueil général des Fabliaux. Paris, 1871. Tome I, p. 7. Des deux bordeors.

Regnier a dit aussi: Et de mal discourir il vaut bien mieux se taire (S.

III).

La bonne leçon est donc: Ne couche de rien moins que (ou de) l'immortalité.

-- v. 18.

Tous ses papiers seruir à la _chaire_ percée, 1608; _chaise_ percée, 1609 & 1613.

Page 20, v. 24.

Selon que le requiert ou l'age ou la santé, 1612 & 1613; _et_ selon que, 1603.

-- v. 26.

Ie n'ay comme ce Grecq des Dieux grand interprete.

Hésiode, auteur d'une théogonie où il expose la généalogie & les amours des dieux.

-- v. 30.

Resuant comme vn oyson _qu'on mene_ à la pature; _allant_ à la pature, 1609 à 1613.

Variante vicieuse qui répète le mot _allant_ du vers antérieur.

Page 21, v. 9.

Mais retournons à nous, & _sages_ deuenus, 1613; & _sage_ deuenus, 1608 & 1612.

S. III, p. 22.

Cœuvres (Marquis de), François-Annibal d'Estrées, né en 1573, mort en 1670, frère de Gabrielle; il fut nommé évêque de Noyon à vingt & un ans, puis, douze années plus tard, en 1626, il devint maréchal de France.

Page 23, v. 28.

Estant serf _du desir d'aprendre_ & de sçauoir; _du desir, d'aprendre_, 1609.

-- v. 34.

Si la science pauure, affreuse _est_ mesprisée, 1608; affreuse _&_ mesprisée, 1609 à 1613.

Page 24, v. 3.

Et si _lon nest_ docteur sans prendre ses degrés; si _l'on n'est_, 1612 & 1613.

Nest pour _naist_, comme plus loin, p. 61, v. 23, _tresne_ pour _traisne_. La véritable leçon paraît être: _Si l'on est_.

-- v. 10.

En credit esleuez ils disposent _de_ tout, 1608 & 1613; _du_ tout, 1609 & 1612.

Page 24, v. 22.

Entre l'espoir du bien, & la peur du _danger_ de froisser...; du _danger_, 1609 & 1612.

Page 25, v. 8.

Et le surnom de bon me _va t'on_ reprochant, correction; 1608 donne _tou_ pour _ton_. Cette inversion est très-fréquente chez notre poëte:

Et moins avance t'on.

(S. XI.)

Et change la nature De sept ans en sept ans nostre temperature.

(S. V.)

D'autre part, 1609, 1612 & 1613 portent: Et le surnom de bon me va _tout_ reprochant.

Cette dernière leçon est correcte. Le vers devient moins dur; mais la pensée perd en précision.

-- v. 24.

Offrir tout de la bouche & d'vn _propos_ menteur; _repos_, 1613.

-- v. 29.

Ainsi qu'asnes ces gens sont _tout_ vestus de gris; _tous_ vestus, 1609 à 1613.

Page 26, v. 27.

N'est plus rien qu'_vne_ idolle; _vn_ idole, 1612 & 1613.

-- v. 34.

Il faut estre trop _pront_, escrire à tout propos, 1608 & 1612; trop _prompt_ à escrire, 1613.

Page 29, v. 15.

Compere, ce dit-il, 1608 & 1609;--_Et comme_, 1612 & 1613. Faute évidente due au vers précédent & au suiuant qui tous deux commencent par Et comme.

-- v. 19.

Et d'vn œil innocent il couuroit _sa_ pensée, 1608 & 1612; _la_ pensée, 1613.

Page 29, v. 32.

N'en deplaise aux Docteurs, Cordeliers, _Iacopins_; _Iacobins_, 1609 à 1613.

Page 30, v. 14.

Et qui morts _nous_ profite; même leçon en 1609 & 1612; _ne_ profite, 1613.

Page 31, v. 2.

Puis qu'en ce monde icy on _n'en faict differance_; on _en fait difference_, 1613.

-- v. 15.

_De_ tout, peut estre en fin; _du_ tout, 1612 & 1613.

-- v. 19.

... Sinon _de dire voire_, 1609 à 1613, sinon _dire voire_, 1608.

-- v. 23.

Puis que pauure & _quémande_, 1608 à 1612; _quaymande_, 1613.

Page 32, v. 1.

I'aurais vn beau _teston_, 1608 & 1613; vn beau _teton_, 1609 & 1612.

-- v. 15.

S'auancer par _cet'_ art; _cet_ art, 1609 à 1613.

-- v. 21.

S'acorde d'_armonie_; s'acorde d'_harmonies_, 1612.

-- v. 25.

D'vn autre œil nous verrons les _fieres_ destinées, 1608 à 1612; les _hautes_ destinées, 1613.

Page 33, v. 15.

Qui sert de fable au peuple, _aux plus grands_ de risée; & _aux grands_, 1612 à 1613.

Page 33, v. 25.

Apollon est gené par _de_ sauuages loix; _des_ sauuages loix, 1609 à 1613.

-- v. 31.

Les poetes plus _espais_; _espois_, 1612 & 1613.

Page 34, v. 27.

Qu'ils ont tiré _cet'_ art; _cet_ art, 1609 à 1613.

Page 35, v. 8.

Et que c'est mon amy, vn _gremoire_ & des mots; vn _grimoire_, 1609 à 1613.

-- v. 11.

Mon tans en _cent caquets_, 1609 à 1613; _ces caquets_, 1608.

-- v. 14.

Doncq' sans mettre _l'enchere_; mettre _enchere_, 1609 à 1613.

S. V, p. 36.

Bertault (Jean), né à Caen en 1552, mort en 1611. Secrétaire & lecteur de Henri III dès 1577, il devint abbé d'Aulnay au diocèse de Bayeux en 1594, & premier aumônier de Marie de Médicis en 1600. Enfin, en 1606, il fut nommé évêque de Sées.

-- v. 5.

Chaque fat a son sens, correction; _à_ son sens, 1608 & 1609; _chasque fait_ à son sens, 1612; _chasqu'vn fait_ à son

sens, 1613.

-- v. 17.

Et disent, ô chetifs _qui_ mourant sur vn liure; _que_ mourant, 1609 à 1613.

Page 37, v. 3.

Comme la mort vous fait, la taigne _le_ deuore; _vous_ deuore, 1609 à 1613.

-- v. 14.

Digerent _la_ viande; _leur_ viande, 1609 à 1613.

Page 37, v. 20.

De la douce liqueur _roussoyante_ du ciel; _rosoyante_, 1609 à 1613.

-- v. 28.

Or sans me tourmenter _des_ diuers apetis, 1608; _de_ diuers apetis, 1612 & 1613.

Page 38, v. 2.

C'est ce qui _m'en deplaist_; _me desplaist_, 1609 à 1613.

-- v. 5.

Qui dans le four l'Euesque _enterine_ sa grace; _entherine_, 1609 à 1613.

-- v. 11.

Et _que_ iamais sergent, 1608 & 1613; & _qui_ iamais, 1609 & 1612.

-- v. 20.

Scaures du temps present; _Sçaurez_, 1609 à 1613.

-- v. 34.

Et ores on contraire, on _m'obiecte_ à peché, 1608 & 1609; on _m'abiecte_, 1612 & 1613.

Page 39, v. 5.

Au vif entendement; _en cet_ entendement, 1609 à 1613.

-- v. 11.

_Et_ brauant les faueurs; _En_ brauant, 1612 & 1613.

-- v. 22.

Chaque age a ses façons & change _la_ Nature; _de_ nature, 1609 à 1613.

-- v. 26.

Auecq' l'age s'altere, 1608 & 1612; _auec l'ame_, 1613.

Page 40, v. 13.

Et d'vn cœur obstiné _se heurte_ à ce qu'il aime, 1612 & 1613; _s'heurte_ à ce qu'il aime, 1608.

Page 40, v. 25.

Imbecile, _douteux_, 1608 & 1612; _douteur_, 1613.

Page 41, v. 31.

Gouuernoit vn enfant & _faisant_ le preud'homme; _faisoit_, 1609 à 1613.

Page 42, v. 1.

De son pedant qu'il fut, _deuient_ son maquereau, 1608 & 1612; _deuint_ son maquereau, 1613.

-- v. 16.

Peres des siecles vieux, _exemple_ de la vie, 1608 & 1612; _exemples_, 1613.

-- v. 32.

Et _de_ façons nouuelles, 1608 & 1612; & _des_ façons, 1613.

Page 43, v. 5.

Sçait escrire & porter les vers, & _les_ poulets; _tes_ poulets, 1612.

S. VI, p. 44.

Béthune (Philippe de), comte de Selles, 1561-1649. Frère puîné de Sully, il fut chargé d'ambassades importantes en Écosse & à Rome. Louis XIII l'envoya en Autriche. Il fut gouverneur de Gaston d'Orléans. On trouve dans les manuscrits de la Bibl. nat., nº 3484 f. fr., les instructions dont il fut pourvu avant son départ, le 23 août 1501.

-- v. 5.

Où comme _au_ grand Hercule; _vn_ grand hercule, 1612 & 1613.

-- v. 8.

Tissu _bijarement_; _bigarrement_, 1609 à 1613.

Page 45, v. 4.

Je ne veux qu'à mes vers _vostre_ Honneur se derobe; _nostre_, 1612 & 1613.

Page 46, v. 25.

A toy qui des ieunesse apris en son _escolle, As adoré_ l'honneur, 1608 & 1612; appris en son _escole A adorer_, 1613.

Page 47, v. 1.

L'honneur que soubs faux titre habite _auecque_ nous; _auecq'_ nous, 1609 à 1612.

-- v. 7.

Qui nous veut faire entendre en _ses_ vaines chimeres; _ces_ vaines, 1609 à 1613.

Page 48, v. 3.

Que la terre de soy le _fourment_ raportoit, 1608 & 1609; le _froment_, 1612 & 1613.

-- v. 24.

Qui de l'auoir d'autruy ne se _soulent_ iamais, 1608 & 1609; se _saoulent_, 1612 & 1613.

-- v. 27.

D’où naquit le _Bordeau_, 1608 & 1609; le _bourdeau_, 1612 & 1613.

Page 49, v. 1.

Ce fier serpent qui couue vn _venin_ soubs des fleurs; _venim_, 1609 & 1612.

-- v. 17.

_Qu’il_ n’est rien de si beau, 1608 & 1612; _qui_ n’est rien, 1613.

-- v. 32.

Cil qui mist les Souris en bataille.--Homère dans la _Batrachomyomachie_.

-- v. 33.

Qui sceut à la Grenouille aprendre son caquet.--Aristophane, auteur de la comédie des _Grenouilles_.

-- v. 34.

L’autre qui fist en vers vn Sopiquet.--Virgile & son petit poëme intitulé _Moretum_.

Page 50, v. 1.

Ie _ferois_ esloigné; _serois_, 1609 à 1613.

Page 50, v. 12.

Ce malheureux honneur a _tint_ le becq en l’eau; a _tins_, 1609 à 1613.

-- v. 15.

Qui s'en va doucement; _qu'il_ s'en va, 1609 & 1612.

-- v. 17.

S'il veut que plus long tans à _ces_ discours ie croye; _ce_ discours, 1609 à 1613.

-- v. 23.

Et le mal qui caché nous oste l'_embon-point_; l'_embom-point_, 1609 & 1612; l'_embompoint_, 1613.

S. VII, p. 52, v. 8.

Et duquel il vaut _moins_; il vaut _mieux_, 1609 à 1613.

Page 53, v. 6.

Tant il est mal aisé d'oster auecq' _estude_; auecq' l'_estude_, 1609 à 1613.

-- v. 23.

Mes amours _ne_ limitent, 1608; _me_ limitent, 1612 & 1613.

-- v. 34.

Toutesfois estant femme, elle aura _ses_ delices; _les_ delices, 1612.

Page 54, v. 2.

Qui dans l'estat d'amour la _sçauront_ maintenir; _sçauroit_, 1609 à 1613.

-- v. 6.

Captiuant les Amans _des_ mœurs ou _du_ discours; _de_ mœurs ou _de_, 1609 à 1613.

-- v. 9.

Qui voyant les deffaux; _que_ voyant, 1612 & 1613.

Page 55, v. 1.

Et qu'au _sarail_ du Turc, 1608 & 1612; & qu'au _serrail_, 1613.

-- v. 29.

Se la promet _sçauante_, 1608 & 1612; _sçauant_, 1613.

-- v. 30.

Que l'autre parle liure & fasse _des_ merueilles, 1608 & 1609; _de_ merueilles, 1612 & 1613.

Page 57, v. 1.

Que i'aimeray, ie _croye_; ie _croy_, 1609 & 1612.

-- v. 4.

Sans _cordes_, sans timon, 1608; sans _corde_, 1612 & 1613.

-- v. 7.

Se rit de voir _de_ flots, 1608; _des_ flots, 1609 à 1613.

S. VIII, p. 58.

Charles de Beaumanoir de Lavardin, 1586-1637, descendant des Beaumanoir & fils du maréchal de France, Jean de Lavardin, gouverneur du Maine. Il fut à huit ans pourvu de l'abbaye de

Beaulieu-les-Mans, & en 1601, le roi l'appela à l'évêché du Mans, laissé vacant par Claude d'Angennes de Rambouillet. Il ne prit toutefois possession du siége que dix années plus tard.

-- v. 5.

Faisant mainte _oraison_, 1608 & 1612; _oraisons_, 1613.

-- v. 6.

Et tout percé _des_ pointes, 1608 & 1612; _de_ pointes, 1613.

Page 59, v. 8.

Entre les mains des _Iuys_, 1608; des _Iuifs_, 1612 & 1613.

-- v. 23.

_Il_ poursuyt, mais amy, laissons le discourir, correction; _Ie_ poursuyt, 1608; _Ie_ poursuis, 1609 à 1613.

Page 60, v. 29.

Te iurant mon amy que _ie_ quitté ce lieu, 1608 & 1609; _i'ay_ quitté, 1612 & 1613.

Page 62, v. 20.

Pour vn qui n'a du tout nul acquis _de_ science; acquis _nulle_ science, 1609 à 1613.

Page 63, v. 4.

M'eust donné l'_anguillade_, 1608; _anguilade_, 1612 & 1613.

Page 64, v. 8.

Comme on fait son trauail, ne _derobroit_ sa gloire, 1608; _desroboit_, 1609 à 1613.

-- v. 17.

Encor l'eusse-ie fait _estant_ desesperé, 1612; _s'estant_ desesperé, 1613.

Page 65, v. 8.

Et prie Dieu _qu'il_ nous garde, 1613; _qui_ nous garde, 1608 à 1612.

S. IX, p. 66.

Rapin (Nicolas), né en 1535 à Fontenay-le-Comte, mort en 1608. Il fut l'un des auteurs de la satire Menippée, dans laquelle il a notamment écrit les harangues de Monsieur de Lyon & du recteur Rose, jadis évêque de Senlis. Il a laissé des poésies latines & françaises qui ont été publiées collectivement en 1610 avec un recueil de vers mesurés.

Page 67, v. 2.

Et leur dire _à_ leur nez, 1608 & 1613; _en_ leur nez, 1609 & 1612.

-- v. 24.

Que le cheual volant n'ait _pissé_ que pour eux, 1608 & 1609; 1612 & 1613: _passé_.

Cette dernière variante, qui satisfait les lecteurs pudibonds, n'a aucun sens, tandis que la véritable leçon est une allusion comique à la fable, suivant laquelle Pégase fit d'un coup de pied jaillir de l'Hélicon la source d'Hippocrène.

Page 68, v. 16.

Ils attifent leurs mots, _ageolliuent_ leur frase, 1608; _attisent_ leurs mots, _enioliuent_, 1609 & 1612; _attifent_ leurs mots, _eniolivent_, 1613.

-- v. 21 & suiv.

Qui gentes en habits & _sades_ en façons, 1608; _fades_ en façons, 1609 à 1613.

-- v. 27 & suiv.

Leur visage reluit de _cereuse_ & de peautre, _Propres_ en leur coifure, 1608; de _ceruse_ & de peautre, _propre_ en leur coifure, 1609 & 1612.

-- v. 29.

Où _ses_ diuins esprits, 1608 à 1613. Correction: _ces_ diuins.

Page 69, v. 3.

Éclaté d'vn beau teint, 1608; _esclaté_, 1609 à 1613.

-- v. 4.

La nature _l'a_ peint; _la_ peint, 1609 à 1612.

-- v. 7.

Or Rapin quant à _moy qui_ n'ay point tant d'esprit; _moy ie_ n'ay, 1609 à 1613.

-- v. 14.

Leur don'ra comme _à_ luy; comme luy, 1609 & 1612.

Page 70, v. 5.

Hercule, _Ænée_, Achil', 1608 & 1609; _Ælee_, Achil', 1612 & 1613.

-- v. 12.

L'homme le plus parfaict a _manque_ de ceruelle, 1608; _manqué_, 1609 à 1613.

-- v. 23.

Les _brouillas_ nous embrouillent, 1608; _broüillars_, 1609 à 1613.

Page 70, v. 24.

Et de _lieures_ cornus le cerueau nous barbouillent; & de _liures_ cornus, 1613.

-- v. 28.

Et pesez vos discours mesme, dans sa balance, 1608 & 1609; vos discours, mesme, 1612.

-- v. 33.

Quelle main _sus_ la terre; _sur_ la terre, 1609 à 1613.

Page 72, v. 6.

Que son _taint_ fait la nique, 1608 & 1609; que son _teynt_, 1612; _teint_, 1613.

-- v. 16.

La court _&_ sa maistresse, 1608; _est_ sa maistresse, 1612 & 1613.

Page 73, v. 28.

Et mangeons des _chardons_; _charbons_, 1612.

Page 74, v. 18.

Larcanciel. Leçon des éditions originales.

Page 75, v. 9.

Qu'ils fissent à _leurs_ frais; à _leur_ frais, 1609 & 1612.

-- v. 14.

L'ame _bizarément_, 1608 & 1609; _bizarrement_, 1612 & 1613.

-- v. 28.

Il ne _guarit_ de rien, 1608 & 1609; _garit_, 1612.

Page 76, v. 2.

Il met ses _partis_ en auant, 1608 & 1609; ses _parties_, 1612.

Page 77, v. 6.

Trebuschant _sur_ le cul, 1608 & 1609; _par_ le cul, 1612 & 1613.

Page 77, v. 11.

Devers nous se _vint_ rendre, 1609 & 1612; se _vient_, 1613.

-- v. 20.

Ie _regorgeois_ d'ennuy; _regorgois_, 1609 & 1612.

-- v. 25.

Ie n'en _pense_ pas moings, 1609 & 1612; _pensois_ pas moins, 1613.

-- v. 32.

Lors ie fus asseuré de ce que _i'auois_ creu, 1608 & 1609; _i'aurois_ creu, 1612.

Page 78, v. 16.

Sa race _autres fois_ ancienne, 1608 & 1609; _autrefois_, 1612.

Page 79, v. 12.

Aux veilles _des_ bons iours; _de_ bons iours, 1612.

-- v. 29.

Au temps _qu'il auoit_ consommé, 1609 & 1612; _qui l'auoit_ consommé, 1613.

Page 80, v. 22.

Luy pendoient au costé, qui _sembloit_, 1608, 1609; qui _sembloient_, 1612 & 1613.

-- v. 29.

_Qu'il_ fleuroit bien plus fort, correction; _qui_ fleuroit, 1609 & 1612.

-- v. 33.

Que _sans_ robe il a veu la matière première, correction; que _sa_ robe, 1609 & 1612; _qu'en son globe_, 1613.

La leçon adoptée est celle qui se rapproche le plus du texte italien traduit par Regnier.

... E qui si stima Haver... Veduta _ignuda_ la materia prima.

(CAPORALI, _Rime piacevole_. In Venetia, 1592. Presso G. B. Bonfudino, p. 94, v. 26.)

Page 81, v. 11.

Le pain _quotidian_ de la pédanterie, 1609; _quotidien_, 1612.

Page 83, v. 14.

Quand _sainct_ Marc s'habilla, 1609; S. Marc, 1612.

-- v. 15.

Ie _l'acomparerois_, corr.; Ie _la comparerois_, 1609 & 1612.

-- v. 24.

Qui dedans _ses_ escrits; _ces_ escrits, 1609 & 1612.

Page 84, v. 10.

Ainsi que la _charté_, 1609; _cherté_, 1612.

-- v. 33.

De sa grace il _gressa_, 1609; _graissa_, 1612.

Page 85, v. 29.

Par force les _chassant_; les _chassants_, 1609 & 1612.

Page 87, v. 8.

_I'y_ suis, ie le voy bien, 1609; _Ie_ suis, 1612.

Page 89, v. 24.

Et _mainte_ estrange beste; _maint_, 1609 & 1612.

Page 90, v. 10.

Bien que maistre Denis _soit_ sçauant en sculture, 1609; Denis sçauant en _la_ sculture, 1612.

-- v. 11.

Fist-il auec son _art_, correction; son _arc_, 1609 & 1612.

-- v. 14.

De ces trois corps _tronquez_, corr.; _tronguez_, 1609 & 1612.

Page 91, v. 15.

Monsieur, me dist-elle, _auez_-vous point soupé, 1609; _aurez_ vous, 1612.

Page 92, v. 32.

Le museau _vermoulu_, 1609; _vermolu_, 1612.

Page 93, v. 11.

Qui me porte _guignon_, corr.; _quignon_, 1609 & 1612.

-- v. 27.

Deux gands _departiez_, 1609; _despartiez_, 1612.

Page 95, v. 11.

Et que l'on me _bernast_, 1609; _berçast_, 1612.

-- v. 21.

Ie le _conte_ pour vne; ie le _conté_, 1612.

-- v. 27.

Mais monsieur _crayez_ vous; _croyez_, 1612.

-- v. 28.

Comme de _chaneuottes_; _cheneuottes_, 1612.

Page 96, v. 1.

Et les _linceux_ trop cours; _linceuls_, 1612.

-- v. 20.

Ie detache vn _soüillé_, ie m'oste _vne_ iartiere; vn _soüiller_, ie m'oste _vn'_ iartiere, 1612.

Page 97, v. 28.

Et me tapis _d'aguet_; _daguet_, 1612.

Page 98, v. 4.

Au _mortier_ embourbé; _mourtier_, 1612.

S. XII, p. 100.

Freminet (Martin Freminel dit), né à Paris en 1567, mort en 1619. Parti de bonne heure pour l'Italie (1589), où il étudia beaucoup Michel-Ange, il fut à son retour en France, en 1600, nommé premier peintre du Roi & chargé, en 1608, de la décoration de la chapelle de la Trinité à Fontainebleau. Sept ans plus tard, Marie de Médicis lui conféra l'ordre de Saint-Michel.

Page 100, v. 17.

Estrange effronterie _en_ si peu d'importance, 1608; _de_ si peu, 1609 & 1612.

Page 101, v. 5.

Non pas moy qui _me_ ry, 1608; qui _ne_ ry, 1609 & 1612.

-- v. 31.

Vont criant les _chouëttes_, 1608; _chuëttes_, 1609 & 1612.

Page 102, v. 11.

Qu'ils estiment _honneur_, 1608; estiment _l'honneur_, 1612.

Page 103, v. 17.

Qui me _pouront_ par l'age, 1608, 1609 & 1613; _pourroit_, 1612.

Page 106, v. 28.

N'ayant pas tout à fait mis fin à ses vieux tours, La vieille me rendit tesmoin de ses discours. Tapy dans vn recoin & couuert d'vne porte...

Ces trois vers ont été remplacés, dans l'édition de 1613, par les suivants:

Ceste vieille Chouette à pas lents & posez, La parolle modeste & les yeux composez, Entra par reuerence, & resserrant la bouche, Timide en son respect sembloit Saincte Nitouche, D'vn Aue Maria luy donnant le bon-iour, Et de propos communs bien esloignez d'amour, Entretenoit la belle en qui i'ay la pensee D'vn doux imaginer si doucement blessee Qu'aymans & bien aymez, en nos doux passe-temps Nous rendons en amour ialoux les plus contans, Enfin comme en caquet ce vieux sexe fourmille De propos en propos & de fil en esguille, Se laissant emporter au flus de ses discours, Ie pensé qu'il falloit que le mal eust son cours. Feignant de m'en aller, daguet ie me recule Pour voir à quelle fin tendoit son preambule, Moy qui voyant son port si plein de saincteté Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté: Enfin me tapissant au recoin d'vne porte, I'entendy son propos...

Page 107, v. 18.

Pour moy ie _voudrois_; _ie voudroy_, 1613.

Page 108, v. 6.

Fille qui sçait son monde a saison oportune.

Ce vers & les treize suivants manquent dans l'édition de 1613.

Page 109, v. 6.

Ie cache mon _dessin_; _dessein_, 1613.

-- v. 9.

Le scandale _&_ l'opprobre, 1612; le scandale, l'opprobre, 1613.

Page 110, v. 22.

Et _mesme_ de vos pertes; _mesmes_, 1613.

Page 111, v. 28.

Et faisant des _mouuans_; _mouuants_, 1613; _mourans_, 1729.

-- v. 32.

Et _le_ Poëte croté; & _ce_ poëte, 1613.

S. XIV, p. 114.

Cette satire est adressée à Sully. En 1614, elle a paru sous le nom de _Maître Guillaume_, le Pasquin français. Enfin elle a été réimprimée dans le Recueil A. Z. A Paris, 1761 (Q., p. 207 à 216).

S. XV, p. 121, v. 20.

Se _pleignent_ doucement, correction; se _pleigent_, 1613.

Page 123, v. 17.

Ils _deuoient_ à propos tascher d'ouurir la bouche, 1613; correction, ils _deuroient_.

Cette faute se retrouve sat. VIII: Comme on fait son trauail ne _desroboit_ sa gloire, 1613; au lieu de _desrobroit_.

Page 125, v. 21.

Informans de nos faits sans haine & sans enuie, 1613; variante, _informons_.

Page 125, v. 24.

N'est veu par mes escris si librement touché, 1613; correction, _s'est_ veu.

S. XVI, p. 126.

Forquevaus (François Pavie de), gentilhomme de la maison de la reine Marguerite. Il était du Midi, & il mourut en 1611. On lui attribue à tort l'_Espadon satyrique_, dont l'auteur, ainsi qu'il résulte de certains passages de ce livre, était Franc-Comtois & vivait en 1615. Ces particularités viennent confirmer l'opinion d'après laquelle l'_Espadon_ serait l'œuvre de Claude d'Esternod, seigneur de Refranche & d'Esternod, près Ornans.

Page 127, v. 14.

Ou si parfois encor i'entre en _la_ vieille escrime, correction; i'entre en vieille escrime, 1613.

S. XVII, p. 131.

Suivant Brossette, commentaire de 1729, cette satire aurait été écrite pour le roi Henri IV.

-- v. 10.

Comme vn nouueau _Toitan_ si le veux-ie combattre, 1613; correction de 1642, _Titan_.

Page 133, v. 6.

Ie lasche _mon_ discours, correction; _ton_ discours, 1613; _ce_ discours, 1642.

-- v. 10.

Si mon dernier souspir ne la _iette_ dehors, 1613; variante, _iettoit_.

Page 137, v. 4.

Qui souffre ce qui _m'est_ de souffrir impossible, correction; ce qui _n'est_, 1613.

Page 143, v. 15.

Et _sa_ langue mon cœur par ma bouche embrasa.

Correction. Le texte original porte:

Et _sa_ langue mon cœur par ma bouche embrasée Me suggerant la manne en sa leure amassée.

Il y a ici une mauvaise fin de vers & une lacune. Les Elzévirs, d'après le texte fourni pour le _Second Livre des délices de la Poésie françoise_, de I. Beaudouin, Paris, Toussainct du Bray, M. DC. XX, p. 679, ont rétabli ce passage de la manière suivante:

Et sa langue mon cœur par sa bouche embrasa, Bref tout ce qu'ose amour, ma Déesse l'osa.

Ce dernier vers, brusquement jeté dans une énumération, ne paraît pas en son lieu. Il est en outre d'une médiocre facture.

En lisant avec attention le passage dont il s'agit, on est porté à croire que le vers manquant n'est pas là, où les Elzévirs l'ont rétabli.

Après ce vers:

Elle mit en mon col ses bras plus blancs que neige,

il y a une lacune; puis le récit reprend sa marche logique avec la correction finale du vers:

Et sa langue mon cœur par ma bouche embrasa Me suggerant...

Page 144, v. 14.

Puis que ie suis rectif au fort de ma ieunesse.

Ce vers manque dans l'édition de 1613 ainsi que dans toutes les suivantes, à l'exception de celle d'Antoine du Breuil publiée en 1614, & celle d'Anthoine Estoc, Paris, 1619. On le trouve en outre en 1615 dans le texte de l'_Impuissance_, imprimée avec les _Satyres bastardes & autres Œuures folastres_ du cadet Angoulevent, Paris M.DC.XV, in-12 de 164 pages plus 4 lim., tit. comp.

Notons en passant que ce livre singulier, sans nom d'imprimeur, porte pages 2 lim. 1, 115, 127 & 149, le fleuron à tête de lion accoté de deux cornes d'abondance que l'on remarque dans l'édition de Regnier de 1612.

C'est donc à l'aide de l'un ou de l'autre de ces divers volumes que les Elzévirs ont, dans leur édition de 1642, complété le texte où ils étaient accusés d'avoir fait une interpolation.

Page 145, v. 9.

Que l'œil d'vn _enuyeux_ nos desseins empeschoit, correction; d'vn _ennuyeux_, 1613.

Page 145, v. 15.

Luy seul comme _enuyeux_ d'vne chose si belle, correction; comme _ennuyeux_, 1613.

Page 146, v. 20.

Pour m'acheuer de _peindre_ esteignit ma vigueur.

Dans son excellente édition du _Cabinet satyrique_, M. Poulet-Malassis propose avec raison de lire: Pour m'acheuer de _poindre_.

-- v. 34.

La _fureur_ à la fin rompit sa modestie, correction; la _faueur_, 1613.

Page 147, v. 22.

I'ay meurtry, i'ay vollé, _i'ay_ des vœuz pariurez, Trahy les Dieux _benins_, correction; vollé, _ay_ des vœuz... les Dieux; _venins_, 1613.

Page 149.

Sur le trespas de Monsieur Passerat.

Ce sonnet est tiré du _Recueil des Œuures poetiques de Ian Passerat_, lecteur & interprete du Roy, augmenté de plus de la moitié outre les précédentes impressions. Dédié à Monsieur de Rosny. A Paris, chez Claude Morel, rüe Saint-Iaques, à l'enseigne de la Fontaisne, M.DC.VI. Avec priuilege du Roy.

Il se trouve à la fin du volume, p. 46 non chiff.

Page 150.

Stanses. Pièce tirée f° 200, des _Muses gaillardes recueillies des plus beaux esprits de ce temps_ par A. D. B. parisien. A Paris, de l'Imprimerie d'Anthoine du Breuil, au mont Saint-Hilaire, rue d'Écosse à la Couronne: & en sa boutique au Palais en la Gallerie des Prisonniers, M.DC.IX. Avec priuilege du Roy (du 7 août 1609).

-- v. 5.

Sur _les_ paons audacieux, 1609; sur _ces_ paons, 1613.

-- v. 12.

Et la _Cheuesche_ à Minerue, 1609; & la _Chouette_, 1613.

-- v. 14.

Tel oyseau qui leur _a_ pleu, 1609; _tels_ oyseaux qui leur _ont_ pleu, 1613.

Page 150, v. 17.

A tatons _au lieu d'_oyseau, 1609; _pour son_ oyseau, 1613.

-- v. 18.

Print vn _Aze_ qui vous f..., 1609; vn _Asnon_ qui _void goute_, 1613.

Page 152, v. 1.

_Sa_ façon, correction; 1613: _De_ façon.

-- v. 12.

Vne saliue, correction; 1613: _D'vne_ saliue.

-- v. 18.

Qui tient la mort entre ses dents.--Après ce vers Brossette a intercalé la stance suivante d'après le texte du _Cabinet satyrique_:

Ha! que ceste humeur languissante Du temps iadis est differente, Quand braue, courageux & chaut, Tout passoit au fil de sa rage, N'estant si ieune pucelage Qu'il n'enfilast de prime assaut!

Page 156, contre vn Amoureux transy.

L'édition de 1642 contient de plus que celle de 1613 les sept strophes suivantes prises dans le recueil cité plus haut. Elles font suite aux cinq qui précèdent.

L'effort fait plus que le merite, Car pour trop meriter vn bien Le plus souuent on n'en a rien; Et dans l'amoureuse poursuite, Quelquesfois l'importunité Fait plus que la capacité.

I'approuue bien la modestie, Ie hay les amans effrontez; Euitons les extremitez: Mais des Dames vne partie, Comme estant sans election, Iuge en discours l'affection.

En discourant à sa Maistresse, Que ne promet l'amant subtil? Car chacun, tant pauure soit-il, Peut estre riche de promesse; «Les Grands, les Vignes, les Amans «Trompent tousiours de leurs sermens.

Mais vous ne trompez que vous-mesme, En faisant le froid à dessein. Ie crois que vous n'estes pas sain: Vous auez le visage blesme. Où le front a tant de froideur, Le cœur n'a pas beaucoup d'ardeur.

Vostre Belle qui n'est pas lourde, Rit de ce que vous en croyez. Qui vous voit pense que soyez Ou vous muet, ou elle sourde. Parlez, elle vous oira bien; Mais elle attend, & n'entend rien.

Elle attend d'vn desir de femme, D'ouyr de vous quelques beaux mots. Mais s'il est vray qu'à nos propos On recognoist quelle est nostre ame, Elle vous voit, à ceste fois, Manquer d'esprit comme de voix.

Qu'vn honteux respect ne vous touche, Fortune ayme vn audacieux. Pensez, voyant Amour sans yeux, Mais non pas sans mains ny sans bouche, Qu'apres ceux qui font des presens L'Amour est pour les bien-disans,

Page 157, QVATRAINS.

Le Dieu d'Amour.

Cette petite pièce, qui a paru pour la première fois dans la deuxième édition des _Fleurs des plus excellens poëtes_ donnée en 1601 chez Nicolas & Pierre Bonfons, p. 240, offre un texte un peu différent dans la réimpression des _Satyres_ de Régnier de 1613. On lit en effet dans ce dernier volume:

Le Dieu d'Amour se deuoit peindre Aussy grand comme vn autre Dieu, N'estoit qu'il luy suffit d'atteindre Iusqu'à la piece du milieu.

Peu importent, d'ailleurs, les variantes. Le quatrain en question est d'une authenticité douteuse. On le trouve en effet dans les manuscrits de la Bib. nat. (1662, f. fr., f° 27) tel que nous l'avons donné, avec le titre: _Sur un Petit dieu d'amour_, & la signature _T. S._ qui désigne Theodorus Seba, c'est-à-dire Théodore de Bèze.

C’est probablement en raison de cette particularité révélée par les frères du Puy, gardes de la Bibliothèque du Roy, que les Elzeviers n’ont pas reproduit ce quatrain dans leur édition de 1642.

Page 159, Discours au Roy, v. 9.

Qui plus qu’_vne_ Hydre affreuse; _vn_ Hydre, 1609 & 1612.

-- v. 12.

Qui reduite aux _abois_; aux _bois_, 1609 & 1612.

Page 160, v. 7.

Qui _s’employant_ aux ars; _s’employoient_, 1609 & 1612.

-- v. 11.

La mer aux deux costés _ceste_ ouurage bordoit, 1608 & 1609; _cest_ ouurage, 1612.

-- v. 12.

De l’Aucate à Bayonne.

Leçon des éditions originales. Leucate, _Leocata_, autrefois ville forte, fut assiégé en 1590 par les Espagnols.

-- v. 25.

Et purgeant le _venin_; _venim_, 1609 & 1612.

Page 161, v. 14.

Du puissant archiduc, le cardinal d’Autriche. Amiens fut repris le 25 septembre 1597. Voir dans l’Estoile, édition Champol-

lion, II, 287, deux dépêches sur les diverses phases du siége & les évolutions de l'armée de secours.

-- v. 18.

Où si tost que le fer _l'en_ rendoit possesseur, 1608; _s'en_ rendoit, 1609 & 1612.

Page 162, v. 8.

Tandis que la _fureur_ précipitoit son cours.

Hors 1608 & 1609, toutes les éditions, même les plus récentes, portent: Tandis que la _faueur_, leçon défectueuse dont on a déjà rencontré un exemple p. 146, v. 34:

La faueur à la fin rompit sa modestie.

Page 162, v. 29.

Et _depuis de bon œil le Soleil_; & _depuis le Soleil de bon œil_, 1609 & 1612.

Page 163, v. 3.

Saccagez des _soldars_; _soldats_, 1609 & 1612.

-- v. 21.

En _ses_ murs combatu; en _ces_ murs, 1609 & 1612.

Page 164, v. 1.

Issu comme tu dis; _Yssu_, 1609 & 1612.

-- v. 34.

Rendant par _ses_ brocards; _tes_ brocards, 1609 & 1612.

Page 165, v. 18.

Reietté loing de toy, 1608 & 1609; _retiré loin_, 1612.

-- v. 26.

S'éleuant dans _le_ vague des Cieux; _la_ vague, 1609 & 1612.

Page 167.

PLAINTE.

Cette pièce a paru pour la première fois dans le _Temple d'Apollon ou nouueau recueil des plus excellens vers de ce temps_. A Rouen, de l'imprimerie de Raphaël du Petit Val, libraire & imprimeur du Roy (1611). Tome I, p. 5.

Elle a été réunie à l'œuvre de Regnier en 1642, dans l'édition donnée par les Elzeviers.

Page 173.

ODE.

Le texte original de cette ode se trouve dans le premier volume du _Temple d'Apollon_, p. 33, d'où il a été tiré avec les stances précédentes pour l'édition déjà citée de 1642.

Page 175.

Sonnet sur la mort de M. Rapin.--Ce sonnet fait partie _in fine_ des Œuures latines & françoises de Nicolas Rapin poictevin, grand préuost de la connestablie de France. Tombeau de l'autheur auec plusieurs éloges, à Paris, chez Pierre Cheualier, au mont S. Hilaire à la Court d'Albret CIↃ.IↃC.X. Auec priuilege du Roy. In-4º.

Page 176.

Discours d'vne maquerelle.--Cette satire a paru sous ce titre dans les _Muses gaillardes_ en 1609, sans nom d'auteur. Neuf ans plus tard, elle a été réimprimée dans le _Cabinet satyrique_ avec le titre de Discours d'une vieille maquerelle & le nom de Regnier. C'est d'après ce dernier recueil que l'éditeur de 1729 l'a donnée. Nous avons cru devoir reproduire ici le texte original suivant le plan de notre édition.

-- v. 1.

Depuis _que ie vous ay_ quitté, on lit dans le _Cabinet satyrique_ de 1618: Philon, depuis _t'auoir_ quitté; & dans l'édit. de Rouen, 1627: depuis _t'auoir irrité_. Lenglet Dufresnoy, pour éviter l'expression _dépuis t'auoir_, qui lui paraissait incorrecte, a dans son édition du _Montparnasse_, imaginé la suivante:

Philon, en t'ayant irrité,

et Brossette a adopté cette leçon.

Page 178, v. 15.

Vn prelat me _voulant_ avoir; var.: vn prelat me _voulut_.

Page 182.

Epitaphe.--Cette pièce, attribuée à Regnier par le P. Garasse, p. 648, dans les _Recherches des Recherches_, Paris, Sebastien Chappelet, 1622, a paru dans les _Muses gaillardes_ dont nous donnons le texte de préférence à celui qui a été suivi jusqu'à ce jour.

-- v. 4.

Et ne sçaurois dire pourquoy. Ces vers & les deux suivants diffèrent de ceux qui, d'après les _Recherches_, terminent ainsi l'épitaphe du poëte:

Et si m'estonne fort pourquoy, La mort oza songer en moy, Qui ne songeay iamais en elle.

Page 185.

Dialogue, Cloris & Philis.

Les Elzeviers ont tiré cette pièce du _Cabinet des muses_ (Rouen, David du Petit Val, 1619, t. I, p. 251) pour leur édition de 1652. Nous avons rétabli la leçon originale, & le lecteur trouvera ici les plus curieuses infidélités de la réimpression.

Page 186, v. 21.

Force donc tout respect, & ma _fillette croy_, 1619; ma _chere fille, & croy_, 1652.

Page 187, v. 1.

Hermione la belle, 1619; _Berenice_ la belle, 1652.

-- v. 7.

Es cendres d'_Amyante_, 1619; es cendres d'_Alexis_, 1652.

-- v. 9.

... _Fut nostre ame entamée, Par sa mort mon amour n'en est moins enflammée_, 1619;

... _Notre ame fut blessée, S'il n'auoit qu'vn desir ie n'eus qu'vne pensée_, 1652.

Page 188, v. 8.

Avec toy mourront donc tes ennuis rigoureux. Dans l'édition donnée par les Elzeviers, ce vers & les trois suivants se trouvent rejetés huit vers plus bas, après:

Ie ne peux, & n'osé discourir de mes peines.

Le développement de la pensée, qui était absolument troublé par cette interversion, reprend son cours régulier dans le texte du _Cabinet des Muses_.

Page 194, v. 5.

De si _dures_ alarmes, 1619; _rudes_ alarmes, 1652.

Page 195, v. 22.

I'en pouuois eschaper, 1619; _si i'en puis echapper_, 1652.

Page 198, v. 2.

Se _retrouuant en_ eux, 1619; se _retrouve dans_ eux, 1652.

Pages 199 à 220.

Pièces tirées de l'édition de 1652 (Leiden, Jean & Daniel Elsevier), où elles ont paru pour la première fois. Les deux premières font suite à la satire XVII, & l'élégie: _L'homme s'oppose_, que Regnier écrivit pour Henri IV, placée avant le dialogue de Cloris & Philis, forme, avec les vers spirituels, le complément du volume.

Page 221.

Epigramme tirée de l'_Anti-Baillet_. Toutes les éditions de Regnier portent à tort: Dieu me gard.

Pages 222 à 228.

Ode sur une vieille maquerelle. Cette ode, les stances & les épigrammes qui suivent ont été jointes pour la première fois à l'œuvre de Regnier par l'éditeur de 1729, qui les a recueillies dans le _Cabinet Satyrique_.

Page 227.

Lorsque i'estois comme inutile.

Traduction de l'épigramme latine: _Impuber nupsi valido_ de Jacques Bouju (voir le _Menagiana_ de 1715, t. III, p. 312).

On croit que ce petit poëme, souvent traduit, a été inspiré par Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, épouse à douze ans d'Alexandre de Médicis & à vingt ans d'Octave Farnèse. Lors de leur mariage, ces deux personnages avaient, le premier, vingt-sept ans & le second treize ans.

Pages 229 à 237.

Pièces empruntées au _Parnasse Satyrique_ par Viollet-le-Duc pour son édition de 1822. La _Complainte_ que l'on serait tenté de retirer à Regnier, sur la foi de l'Estoile qui l'attribue à la reine Marguerite, est un modèle de mauvais goût, dont on trouve des exemples dans les œuvres des poëtes du XVIe siècle. Ainsi on peut lire, sous le nom de Pibrac, dans les _Fleurs des plus excellents poëtes de ce temps_, Paris, Nicolas & Pierre Bonfons, 1601, des stances aussi obscures & aussi tourmentées. Du reste, les anthologies du temps contiennent beaucoup de pièces en galimatias, où la pensée n'est pas moins torturée que la langue. En prose enfin le comte de Cramail, dans ses _Jeux de l'inconnu_,

n'a pas dédaigné d'écrire en une série de coq-à-l'âne, l'historiette du Courtisan Grotesque.

Devant ces témoignages officiels des travestissements imposés à la poésie, nous n'avons pas cru devoir écarter de l'œuvre de Regnier, l'ami de Forquevaus, gentilhomme de la reine Marguerite, une pièce qui, selon quelque apparence, a pu être demandée pour cette princesse.

Page 238.

Épigrammes.

La première de ces petites pièces est rapportée par Tallemant dans l'historiette de Desportes. Pour les suivantes, leur authenticité a été établie par M. Tricotel dans le _Bulletin du bouquiniste_ du 15 juin 1860. Voir aussi les _Variétés bibliographiques_ publiées par cet érudit, Paris, Gay, 1863.

Page 239.

Quelque moine de par le monde.

Le trait final de cette épigramme se retrouve dans une historiette des _Serees_ de Guillaume Bouchet, liv. III, Ser. 26. Il s'agit d'un gros ventru brocardé par de bonnes galoises. Pour toutes sortes de raisons, je suis forcé de laisser au lecteur le soin de se renseigner davantage.

Page 241.

Pour M. le Dauphin. Cette pièce, tirée du manuscrit 12491 f. fr., Bib. nat., est attribuée à Regnier par l'Estoile.

Les trois épigrammes qui suivent nous ont été communiquées par M. Tricotel qui les a découvertes dans les mss. de Conrart, t. XVIII, in-4°, p. 323-324. La dernière n'est pas signée.

Le livre du pesant & du leger du cardinal Duperron ne nous est point parvenu, mais voici ce qu'on lit dans l'_Analecta Biblion_ du marquis du Roure, t. II, p. 206: «_Asinus inter omnes_, comme disoit Joseph Scaliger de monseigneur du Perron, lequel, dix ans devant qu'il fut cardinal, pour paroître savant auprès des dames de la cour de Henri III, les entretenoit _de æstu maris, de leui & graui & de ente metaphysico_.»

La dernière épigramme est tirée du mss. 884, f. fr., fol. 307, v°. Elle a été publiée pour la première fois par M. Pierre Jannet, dans son édition des œuvres de Regnier. Paris, Picard, 1868.

GLOSSAIRE.

ABOLITIONS, 38.--Les abolitions, ou plus exactement les lettres d'abolitions, sont des lettres du prince obtenues en grande chancellerie, par lesquelles il abolit & efface un crime qui, de sa nature, n'est pas rémissible, & par la plénitude de sa puissance en remet la peine portée par la loi, de manière qu'il ne reste aucun examen à faire touchant les circonstances du crime. (Ferrière, _Dict. de droit_.)

ACORT, 25.--Discret, avisé, _circumspect, foreseing, of good spirit_. (Cotgrave.)

Il faut se taire acort, ou parler faucement.

(Sat. III.)

Les auditeurs iugeans en eux-mêmes que ce prédicateur deuoit estre quelque homme d'esprit & accort.

(BOUCHET, _Seree_ XXXIV.)

ACCOSTABLE, 82.--Propre, convenable, _fit_. (Cotgrave.)

ADULTERISER, 43.--Dénaturer, transformer.

Voilà comme à present chacun l'adulterise.

(S. V.)

Comp. Rabelais, I, 24.--Visitoient les boutiques des drogueurs, consideroient les fruits, racines, ensemble aussi comment on les adulteroit.

AFFOLER, 15.--Tourmenter, navrer, blesser, souiller, profaner.

La pauureté comme moy les affolle.

(S. V.)

Ah, le brigand, il m'a tout affolée.

(LA FONTAINE, _Le Diab. de Pap._)

Montaigne a dit:

Et leur sembloit que c'estoit affoler les mysteres de Venus, que de les oster du retiré sacraire de son temple. (_Essais_, II, 12).

AGUETS, 10.--Embûches.

Que l'innocent ne tombe aux aguets du meschant.

(S. I.)

AINS, 57, 108, mais; AINS QUE, 241, avant que.

Digne non de risee ains de compassion,

(S. VII.)

Ains que Phebus eust pris naissance.

(_Append._)

ALOURDER, 18.--Accabler.

Vous alourdent de vers, d'alaigresse vous priuent.

(S. II.)

AMENUISÉ, 14.--Exténué, épuisé.

Le corps amenuisé.

(S. II.)

Conf.:

I'amenuise mon cœur d'vne poison amere.

(BAÏF, _Amours_, 1573, f° 77.)

ANGUILLADE, 63.--Coups de lanières faites de peau d'anguille.

M'eust donné l'anguillade & puis m'eust laissé là.

(S. VIII.)

Le patissier luy bailla l'anguillade si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuse.

(RABELAIS, II, 30.)

APPENDRE, 61.--Consacrer, offrir en ex-voto.

Au dieu de la bataille apendoit les escus.

(_Disc. au Roy._)

Ie Berger plein de vitesse, Par humblesse Aux dieux cheure-pieds, i'appens Ceste despouille conquise.

(RONSARD, _Voyage d'Hercueil_.)

ARDEZ, 91.--Syncope de Agardez, voyez.

Ardez le beau museau.

(MOLIÈRE, _Le Dépit am._, IV, 4.)

ARMET, 89.--Tête, proprement armure de tête.

Quand l'humeur ou le vin luy barbouillent l'armet.

(S. XI.)

On disait morion dans le même sens.

Et tant plus voyoient les beaux peres honteux & baisser leur morion, de peur d'estre cogneus.

(_Comptes du Monde Adv._, 1595, p. 81.)

ARRASSER, 152, ARSER, 59, 89.--Dresser, lever.

Faire arser son épée, porter l'épée en verrouil.

En vain d'arrasser il essaie.

(La C. P.)

ARROY, 80, 201.--Equipage. Le sens primitif est charrue, train.

ARSENAC, 201.--Arsenal.

La porte Saint-Victor vis-à-vis de l'arsenac. (MALHERBE, _Lettres à Peiresc_, 20 janv. 1608.)

V. les _Observations de Ménage sur la langue françoise_, Paris, 1672, p. 20.

ASSEUREMENT, 40.--Avec assurance.

L'enfant... Qui marque asseurement la terre de ses pas.

(S. V.)

ASSINER, 123.--Assigner, ajourner.

I'assine l'enuieux cent ans apres la vie.

(S. XV.)

ATOURS, 108.--Parures. Atour au singulier signifiait chaperon.

Madame se mit en cotte simple & print son atour de nuit.

(LOUIS XI, _Nouv._ 39.)

Ie la vois de maint diamant Et de maint rubiz atournée.

(O. DE MAGNY, _Épithalame de Jean Flehard_.)

ATTENTER, 12.--Tendre avec effort vers.

Attenter par ta gloire à l'immortalité.

(S. I.)

ATTIFET, 94.--Parure, ornement de tête, de tifer par Attifer, le seul mot qui nous reste.

AUTENTIQUE, 77.--Scellé de rouge comme une charte revêtue du grand sceau de cire rouge.

Et iugé ce lourdaut à son nez autentique.

(S. X.)

La cire verte était employée pour tous les arrêts, la cire jaune pour les expéditions. Enfin la cire blanche était réservée pour la chancellerie de l'ordre du Saint-Esprit.

AVALER, 159.--Descendre, tomber, aussi bien que boire ou manger avidement.

Ses cheueux... sur son dos auallez.

(_Disc. au Roy._)

Si ie montois aussi bien comme i'avalle.

(RABELAIS, I, 5.)

Vn propos avalé, est un propos dit en pinçant les lèvres avec affectation, comme si l'on retenait (avalait) ses paroles.

AVANCER (S'), 16, 32, 33.--S'élever au-dessus d'autrui.

Et sans estre auancé ie demeure contant.

(S. II.)

... Et si ton oncle a sçeu S'auancer par cet art.

(S. IV.)

Encor seroit ce peu, si sans estre auancé.

(_Ibid._)

BANDER (Se), 23.--S'efforcer, se révolter.

Qui voudroit se bander contre vne loy si forte.

(S. III.)

BARBE (Faire barbe de paille), 48.--Expression vicieuse née de la confusion d'une locution: faire la barbe, avec une autre: faire garbe de paille (H. Estienne, _Precell. du Lang. franç._); faire garbe de paille, c'est proprement payer à l'Eglise, en gerbes de paille, la redevance due en gerbes de blé.

Que veut dire... quand elle dit: il ne faut point faire à Dieu barbe de feurre; en lieu qu'on deuroit dire: il ne faut point faire à Dieu gerbe de feurre, ou de fourre.

(BOUCHET, _Seree_ XXXV.)

BARISEL, 48.--_Lictorum præfectus_ (Hornkens), capitaine des sbires, de l'italien _barigello_.

BARRAGOUIN, 123.--Langage étranger, plus particulièrement breton.

Il fault feuilleter sans distinction, toutes sortes d'auteurs & vieils & nouueaux, & barragouins & françoys, pour y apprendre les choses de quoy diuersement ils traitent.

(MONTAIGNE, _Essais_, II, 10.)

Quand nous voulons dire qu'vn homme parle mal, nous l'appelons Barragoüin, qui est autant à dire comme si nous disions, il parle breton, car _barra_ en breton, c'est-à-dire du _pain_, & _goüin_ du _vin_: tellement que ceux qui parlent ainsi: appellans du pain barra & goüin du vin, nous disons, qu'ils sont Barragoüins, c'est-à-dire qu'ils parlent fort mal.

(G. BOUCHET, _Seree_ XXXV.)

BAYE (Repaître de), 123.--Donner de vaines espérances, proprement faire bayer, baisler, beer, du bas latin _badare_.

Les gentilz hommes de Beauce desieunent de baisler & s'en trouuent fort bien.

(RAB., I, 16.)

BLEU (Cordon), 111.--Chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. La croix du petit ordre se portait avec un ruban bleu.

L'argent d'vn cordon bleu n'est pas d'autres façons Que celuy d'vn fripier ou d'vn aide à maçons.

(S. XIII.)

BONADIES, 25.--Bonjour.

Pour cent bonadies s'arrester en la ruë.

(S. III.)

BONNETER, 63.--Tirer le bonnet, saluer.

Apres ces Messieurs bonneter.

(S. VIII.)

Bonneter tout vn iour vn financier superbe.

(AUVRAY, _Banquet des muses_, 1628, p. 154.)

BORD (A), 52.--A terre.

BOUCHON, 34, 94.--Botte de verdure servant d'enseigne aux cabarets; brassée de paille pour la litière des animaux.

Font vn bouchon à vin du laurier du Parnasse.

(S. IV.)

Qu'en bouchons tortillez elle auoit sous le bras.

(S. XI.)

BOURRIER, 213.--Flocon, duvet, de bourre (Cotg.). Ce mot a servi de sous-titre à un recueil de poésies: _Les Muses incognues ou la seille aux bourriers, pleine de desirs & imaginations d'amours_ (Rouen, Iean-Petit, 1604), où l'on trouve des vers de Beroalde de Verville, de Motin & un portrait satirique de Rabelais.

BRIDER, 24.--Porter la moustache droite ou relevée sur les joues.

Qu'on bride sa moustache.

(S. III.)

BRUIRE, 11.--Pris activement.

Où tout le monde entier ne bruit que tes proiets.

(S. I.)

BRUIT, 19.--Dire, propos.

Contraire en iugement au commun bruit de tous.

(S. II.)

CABAN, 80.--_Gabardine, or cloake of felt_ (Cotgrave). Manteau de feutre dont le tissu est fait de bourre de laine & de poils d'animaux.

CABINET, 19.--Bahut rempli de petits tiroirs sur lesquels se fermait une porte à deux battants. Dans ce meuble, d'une ornementation habituellement très-recherchée, on enfermait les ouvrages graveleux aussi bien que les objets de prix.

Ie m'ennuie que mes _Essais_ seruent les dames de meuble commun seulement, de meuble de sale. Ce chapitre me fera du cabinet.

(MONTAIGNE, _Essais_, III, 5, sur des vers de Virgile.)

Cabinet avait aussi le sens de privé, retrait. C'est sur cette double signification qu'Alceste joue, lorsqu'il dit:

Franchement ils sont bons à mettre au cabinet.

CACHOTS, 7.--Retraites.

Les bestes sauuages laissent leurs cauernes & cachots.

(AMBROISE PARÉ, XXIV, 6.)

CALAMITE, 222.--Aimant, _magnes_. (Nicot.)

Voyez à la calamite de vostre boussole. (RAB., IV, 16.)

CAROUSSE (Faire), 19.--_To quaffe, carousse_. Faire beuverie, de l'allemand: Gar aus, tout vide. (H. ESTIENNE, _Dial. du nouv. lang. franc._, Envers, 1579, p. 42.)

Ils font iournellement carousse auec les dieux.

(S. II.)

Trinquer, voire, carous & alluz.

(RAB., IV, Prol.)

Gar aus & all aus ont en allemand la même signification: tout hors le verre.

CERVELLE (En), 26, 83.--En souci, en peine. Ce mot a été très-torturé. Brossette veut qu'il signifie: de mauvaise humeur; M. Lacour lui donne le sens d'imaginairement.

Mais pour dire le vray ie n'en ay la ceruelle.

(S. III.)

... Où l'esclanche en ceruelle.

(S. X.)

CHAIRE, 82.

Chaire est conforme à l'étymologie. Chaise est un reste du zezaiement à la mode dont Marot (V. le biau fiz de Pazi) nous a laissé un exemple ainsi que Lasphrise dans son sonnet:

Hé! mé, mé, bine-moy, bine-moy, ma pouponne.

(Édition BLANCHEMAIN, Turin, 1870, p. 325.)

CHALAN, 83.--Gros pain venant par les bateaux chalands de Corbeil & de Villeneuve-Saint-Georges. (FURETIÈRE.)

CHARTIS, 121.--Hangar.

CHAUVIR de l'oreille, 61.--Baisser, remuer les oreilles.

To clape downe the eares, as an horse, or asse doth.

(COTGRAVE.)

Chacun ne se plaist pas à attendre dix ans pour vn baiser, mesmes d'vne qui en derriere chauuist des oreilles.

(DU FAIL, _Propos rustiques_, 14.)

Chauuent des oreilles comme Asnes de Arcadie au chant des musiciens.

(RAB., III, Prol.)

CHERE, 15.--Visage.

Belle chere & cueur arrière, dit un vieux proverbe français rapporté par H. Estienne (_Precell. du Lang. fr._).

... A qui mesme la mère Pour ne se descouurir fait plus mauuaise chère.

(S. II.)

CHEVRE (Prendre la), 112.--Prendre de l'humeur. Cette expression est restée longtemps en usage dans notre langue.

C'est prendre la chevre vn peu bien viste aussi.

(MOLIÈRE, _Sgan._, XII.)

Les Italiens disent encore en ce sens: _Pigliar la monna_, prendre la guenon.

CHIFFLER, 81.--Siffler. _To Whistle._ (Cotgrave.)

On a dit de même longtemps capuchins pour capucins. (Voir Ménage, _Observations sur la langue fr._, p. 458, édit. cit.)

CHOPPER, 53.--Heurter du pied, faire un faux pas.

CICATRISÉ, 15.--Portant des traces de recousures, comme les blessures ou les plaies refermées.

Si mon habit par tout cicatrisé.

(S. II.)

CINQ PAS, 42.--Danse fort en vogue au XVIe siècle, & décrite par Antoine Arena dans son poëme macaronique adressé _ad suos compagnones studiantes, qui sunt de persona friantes bassas dansas in galanti stylo bisognatas_.

Voici d'après l'édition de Lyon (1601, in-8º de 78 p., tit. comp.) la description d'Arena:

... Passus fiunt ordine quinque suo: Vna duos primos marchet tantummodo gamba, Ac alium post hoc altera gamba dabit. Tibia sed faciet quartum gentissima passum Quæ primos fecerit ante duos... Vna dabit finem.

COFFRE, 22.--Meuble servant de banc dans les antichambres où se tiennent les gens de service.

Mourir dessus vn coffre en vne hostellerie.

(S. III.)

COITE, 96.--Lit de plume, de _culcita_ qui a donné coulte, coueste & coite. Le premier mot est entré dans coutepointe, devenu enfin courte-pointe.

COMMUNE, 27.--La foule, le vulgaire.

Qui n'abaye & n'aspire ainsy que la commune Apres l'or du Perou.

(S. III.)

CONSTABLE, 80.--Forme contractée de connestable, qui lui-même vient de l'allemand _Kœnigstapel_, aide du roi, & non de _comes stabuli_. (Nicot.)

CONVENANT, 12.--Approprié.

Iugez comme au subiect l'esprit est conuenant.

(S. I.)

CONVENT, 106.--Du latin _conventus_, & par euphonie couvent. Cette double forme se retrouve dans moustier & monstier, de _monasterium_. Enfin on a fait pareillement mouton de _montone_.

CORNETTE, 31.--Bande de soie que les docteurs en droit portaient autour du cou, pendant jusqu'à terre. (Littré.)

Vne cornette au col debout dans vn arquet.

(S. IV.)

CORNUS, 85.

Cornus du bon père. Enhardis par le vin.

Le bon père est Bacchus; & pour l'explication de cornus, voici un extrait de Guillaume Bouchet:

Les cornes augmentans la hardiesse: car si à vn mouton vous ostez les cornes il deuient timide & doux, laissant sa hardiesse. Nous baillons à Bacchus des cornes pour monstrer que le vin rend les personnes hardies.

(_Serees_, liv. I, 8.)

Conf.: Depuis quand auez-vous pris les cornes qu'estes tant rogues deuenus?

(RAB., I, 25.)

COUCHER, 20.--Avoir pour enjeu, viser.

Ne couche de rien moins que l'immortalité.

(S. II.)

Les princes ne craignans point de gager la vie de trente mille hommes où ils ne couchent rien du leur.

(BOUCHET, éd. Roybet, t. III, p. 17.)

COUPEAU ou Coupet, 20.--D'une montagne. _Montis cacumen._ (Nicot.)

Vient à Vanues à pied pour grimper au coupeau Du Parnasse françois.

(S. II.)

COURAGE, 16, 25, 39.--Ce mot est pris souvent pour cœur.

I'allay vif de courage & tout chaud d'esperance.

(S. II.)

Ie n'en ay pas l'esprit non plus que le courage.

(S. III.)

Suiect à ses plaisirs, de courage si haut.

(S. V.)

COURANTE, 53.--Impulsion irrésistible.

Au gouffre du plaisir la courante m'emporte.

(S. VII.)

COURTAUX, 42.--Cheval de petite taille à qui l'on a coupé les oreilles, la crinière & la queue.

Fait creuer les courtaux, en chassant aux forests.

(S. V.)

DAMOYSELLE, 26.--Nom donné aux femmes mariées de noblesse inférieure. Ce titre permettait de porter la robe de velours & une bordure d'or au chaperon. Plus tard il s'étendit à toutes les femmes mariées, nobles ou roturières.

En honneur les auance & les fait Damoyselles.

(S. III.)

DARIOLET, 42.--Entremetteur. Dariolette est le nom de la confidente d'Elisenne dans _Amadis_.

De vertueux qu'il fut le rend dariolet.

(S. V.)

Sont-ce pas les dariolettes Et les messagers d'amourettes Qui peuplent France de cocus?

(AUVRAY, _Banquet des muses_, 1628, p. 194.)

Qu'il soit bon Sibillot, ruzé dariolet, Qu'il sçache finement presenter vn poullet.

(COURVAL SONNET, _Œuv. sat._, 1622, p. 91.)

DEGOISER, 122.--Cette expression paraît dans l'origine ne s'être dite que des oiseaux. Les oyseaux se degoysent, _garriunt aves_. (Nicot.)

To chirpe or warble (as a singing bird). (Cotgrave.)

DÉGOUT, 86.--Écoulement, débordement d'eau.

Et du haut des maisons tomboit vn tel degout.

(S. X.)

Et là n'eussent rencontré source, ou degout d'eaux.

(RAB., III, 5.)

Ce mot se retrouve au figuré dans les _Quatrains_ de Pibrac:

A bien parler ce que l'homme on appelle, C'est vn rayon de la diuinité, C'est vn degout de la source eternelle.

(Éd. de 1584. _Quat._ XIII.)

DEGREZ, 24.--Grades.

Et si l'on est docteur sans prendre ses degrez.

(S. III.)

DEPITER, 57.--Maudire.

Ie semble depiter, naufrage audacieux, L'infortune, les vents, la marine & les cieux.

(S. VII.)

Ie despite à ce coup ton inique puissance, O nature cruelle à tes propres enfants.

(D'AUBIGNÉ, _Hécat. à Diane_, LX.)

DILAYANT, 40.--Delayer, temporiser.

Dilayant, qui tousiours a l'œil sur l'auenir.

(S. V.)

DOUTEUX, 40.--Hésitant.

Imbecille, douteux, qui voudroit, & qui n'ose.

(S. V.)

ÉGUILLETTE (Courir l'), 128.--Chercher des aventures galantes.

Cette expression est restée longtemps obscure, parce qu'on a voulu la rattacher au mot aiguillette, désignant le signe que les courtisanes de Toulouse portaient sur l'épaule pour se distinguer des autres femmes. C'est aller, ce semble, chercher un peu loin une explication. L'aiguillette est un double cordon ferré, servant à fermer la brayette. Nouer l'aiguillette, courir l'aiguillette, sont des locutions très-claires: la première signifie rendre un homme impuissant, & la seconde, faire métier de dénouer les aiguillettes de tout venant.

ENCASTELÉ, 59.--Mot vsité en matière de pieds de bêtes de pied rond, comme cheuaux, mulets, quand on veut dénoter que la corne du talon s'entre approche presque à ioindre, qui est vn grand vice au pied; pour auquel obuier il faut au ferrer faire ouurir le talon auec le boutoir iusques au vif. (Nicot.) Encastellé, qui a le talon étroit; _narrow heeled_, dit Cotgrave.

ENTERINER, 38.--Ratifier juridiquement.

Qui dans le four l'Euesque enterine sa grace.

(S. V.)

ENTRANT, 21, 24, 25.--Hardi, audacieux. _A bould or audacious fellow._ (Cotgrave.)

I'entre sur ma louange & bouffy d'arrogance.

(S. II.)

Sois entrant, effronté.

(S. III.)

Ie ne suis point entrant.

(_Ibid._)

ÉPÉE (Chevalier de la petite), 82.--Coupeur de bourse.

ESCLATER, 69, 107.--Reluire, briller.

Son front laué d'eau claire, esclaté d'vn beau teint.

(S. IX.)

Esclater de satin, de perles, de rubis.

(S. XIII.)

Veaux dorez que tu crains pour leur voir esclater Le clinquant au chapeau, sur le dos l'escarlate.

(COURVAL SONNET, _Œuv. sat._, 1622, p. 103.)

Esclater en clinquant gorrierement vestu Piaffer en vn bal, gausser, dire sornettes.

(AUVRAY, _Banquet des muses_, 1628, p. 159.)

ESCORNES, 179.--Affront.

ESGAYER, 13, 16, 39, 42.--Divertir, ébattre.

Pour esgayer ma force.

(S. I.)

Un repos qui s'esgaye en quelque oisiveté.

(S. II.)

Egayer sa fureur parmy des precipices.

(S. V.)

Qui dans vn labeur iuste egayoit son repos.

(_Ibid._)

ESPOINÇONNE, 28.--Piquer, pousser en avant.

Iadis vn loup dit-il, que la fain espoinçonne.

(S. III.)

Pour nous espoinçonnez d'vne loüable ardeur, Nous offrons à seruir vostre illustre grandeur.

(AUVRAY, _Banquet des muses_, 1628, p. 182.)

ESTAMINE, 107, 114.--Petite étoffe légère & de peu de prix. Tissu de crin ou de laine servant à filtrer.

Que cecy fust de soye & non pas d'estamine.

(S. XIII.)

Et qui peust des vertus passer par l'estamine.

(S. XIV.)

ESTRIVER, 113.--Quereller, disputer; d'estrif, qui signifie peine et aussi débat.

ESTUDE, 23.--Ce mot variait d'acception suivant le genre qui lui était donné.

Une estude désignait un cabinet de travail, & l'estude (subst. masc.) avait le sens de soin, souci.

Encores que mon feu pere eust adonné tout son estude à ce que ie prouffitasse en toute perfection. (RABELAIS, II, 8.)

ESTUVER, 193.--Sécher. _To warme._ (Cotgrave.)

EVEROLLE, 79.--Ampoule.

Du vieux mot français éve, eau, qui a donné éveux, humide, plein d'eau, & évier, demeuré dans la langue.

De nuages éueux.

(BAÏF, _Les Jeux_, 1593, f° 41.)

Voir, sur éve & aigue, venus tous deux d'_aqua_, H. Estienne, _Precellence du Lang. franc._, 1579.

EVESCHÉ, 19, 27.--Ce mot était alors habituellement féminin, comme duché.

Medite vne euesché.

(S. II.)

Et si le faix leger d'vne double Euesché.

(S. III.)

Avec une comté de Plume, & un marquisat d'Ancre, il ne lui falloit plus qu'une duché de Papier, pour assortir tout l'équipage.

(MALHERBE, éd. Lalanne, III, 207.)

EXEMPLE, 41, 83.

Pour exemple parfaitte ils n'ont que l'aparance.

(S. V.)

A Paris, dans la ville, on fait exemple ordinairement feminin, & l'erreur vient de ce que exemple est de ce dernier genre quand il signifie le modelle d'escriture que les maistres Escrivains donnent aux enfans. (Vaugelas, _Remarques sur la langue françoise_, 1665, p. 171.)

FANIR, 192.

Tu es vn pré sans fleur qui fanist.

(BAÏF, _Am. de Franc._, IV.)

FAQUIN, 43.--Mannequin contre lequel on joutait dans les manéges. Tournant sur un pivot, il frappait d'un sabre de bois le cavalier qui ne l'atteignait pas en plein milieu.

Court le faquin, la bague.

(S. V.)

Le lendemain des noces on courra la bague & rompra t'on au faquin. (MALHERBE, éd. Lalanne, III, 90.)

FÉE (Courroucer la), 84.--Irriter les génies.

FIGUE, 47, 77.--Nazarde, plus particulièrement signe de mépris, qui consiste à montrer le pouce entre l'index & le médium. Pour l'éclaircissement historique de cette expression, voir G. Paradin, _De antiq. Burgundiæ statu_, Lyon, Est. Dolet, 1542, p. 49, & aussi Rabelais, IV, 45.

FORAINS (Alibis), 91.--Echappatoires.

Dans Rabelais, liv. II, ch. XXI, cette expression désigne les recoins les plus écartés, _all the corners_. (Cotgrave.)

FOURCHE (Fait à la), 77.--Mal tourné, de grossière façon.

FOURNEAUX, 129.

Des fourneaux enfumez où l'on perd sa substance.

Ambroise Paré a donné la description de cet appareil à fumigation dans ses œuvres (Paris, Buon, 1585), liv. XIX, ch. XXVI.

Par ironie, on disait de ceux qui suivaient ce traitement, qu'ils voyageaient au pays de Surie, Syrie ou Suède.

FRAISÉ, 39.--Portant une fraise, sorte de collet plissé & empesé.

L'homme ne se plaist pas d'estre tousiours fraisé.

(S. V.)

FUSTÉ, 34.--Bâtonné, accablé, de fust, bâton.

Les grands & la fortune Qui fustez de leurs vers en sont si rebattus.

(S. IV.)

Marotte Duflos, pour soupechon de larrecin, fut fustée à la banlieue. (_Livre rouge d'Abbeville._) Génin, dans ses _Récréations philologiques_, t. I, p. 161, prétend mal à propos que ce mot vient de fustigé.

GARITE, 86.--Guerite, lieu de refuge & sauueté en vn desastre & deroute. (Nicot.)

GAROT, 195.--Trait d'arbalète. _A boult for a crosse bow_ (Cotgrave.)

GAULE, 34.--Houssine, cravache.

Nous voyent d'vn bon œil & tenant vne gaule Ainsi qu'à leurs cheuaux nous en flatte l'espaule.

(S. IX.)

GAY, 94.--Geai.

Le Perroquet, & le Gay caqueteur.

(VAUQ. DE LA FRESNAYE, éd. Travers, I, 251.)

GENET, 43.--Cheval de main, de petite taille & bien proportionné, que l'on tirait d'Espagne & de Sardaigne.

Talonne le genêt.

(S. V.)

GENTILLY, 49.

Aller à Gentilly caresser vne rosse.

(S. V.)

Claude Binet nous apprend, dans sa _Vie de Ronsard_, que le poëte «se delectoit ou à Meudon, tant à cause des bois, que du plaisant regard de la riuiere de Seine, ou à _Gentilly_, Hercueil, Sainct-Clou, & Vanues pour l'agréable fraischeur du ruisseau de Biéure, & des fontaines que les muses ayment naturellement.»

Hercueil fut le théâtre de la Pompe du Bouc de Jodelle. C'est à Vanves que se trouvait la maison de campagne où Desportes recevait ses amis; enfin le petit Olympe d'Issy a été chanté par Bouteroue. «C'estoit, dit Lestoile, une fadeze dediée à la reine Marguerite sur ses beaux jardins d'Issy, dont on disoit que le dieu Priapus estoit gouuerneur, & Bajaumont son lieutenant.»

Dans Rabelais, liv. I, ch. XXIV, Comment Gargantua employoit le temps, nous lisons enfin que Ponocrates, «pour le séjourner de la vehemente contention des esprits, l'emmenoit à Gentilly, à Montrouge ou à Vanves, & là passoient la journée à faire ripaille.»

GEORGES (Saint), 41, 51.

Et que i'en rende vn jour les armes à Sainct-Georges.

(S. V.)

Releuez, emplumez, braues comme Sainct-George.

(S. VIII.)

La légende a fait de saint Georges un type héroïque. Comme Persée, il a délivré une jeune vierge des griffes d'un dragon. Aussi les Anglais & les Génois l'avaient-ils du temps des croisades choisi pour leur patron.

GILLE (Faire), 62, 97.--Fleury de Bellingen explique ainsi cette expression:

Quand quelqu'un s'en est fuï secrettement, on dit qu'il a fait Gile, parce que Saint Gille, prince du Languedoc, s'enfuit ainsi de peur d'être fait roi.

(_Étymologie ou explication des Proverbes françois._ La Haye, 1656, p. 133.)

GOULET, 94.--Goulet, diminutif de Goule, aujourd'hui gueule. (Littré.) Sur la permutation _eu_ & _ou_, voir page 94, feugere pour fougère.

GOURMANDER, 84.--Se repaistre avec avidité de.

Son poulmon tu gourmandes.

(S. X.)

GRAIN (Dans le), 86.--Dans l'abondance, à l'aise.

GREMOIRE, pour grimoire (comme letanie, cemetiere), 35, 95.

C'est mon amy, vn gremoire & des mots.

(S. IV.)

Mon maistre... i'entends bien le Grimoire.

(S. XI.)

On disait aussi gramoire.

Et par ma foy, si vous voulez, Leur montrer mestier ou gramoire.

(_Anc. th. franç._, III, 12.)

Grimoire est donc véritablement un doublet du mot grammaire.

GUET (Laisser du), 62.--Échapper à quelqu'un & le laisser en quête de soi.

HOUSSE (En), 14.--A cheval, comme s'il y avait en selle. La housse est une sorte de couverture attachée à la selle.

En carosse & en housse.

(S. II.)

Autrefois pour parler d'un qui paroissoit dans le monde, soit financier ou autre, l'on disoit de luy: Il ne va plus qu'en housse; mais maintenant cela n'est plus guères propre qu'aux medecins ou à ceux qui ne sont pas des plus relevez.

(_Les Loix de la Galanterie_, 1644.)

HYPOSTASE, 106.--Terme de théologie qui signifie essence, nature & personne de Dieu.

INFINITÉ pour Infini, 11, 218.

Ne pouuant le fini ioindre l'infinité.

(S. I.)

JA pour déjà, 12.--Ce mot était hors d'usage au moment où l'employait Regnier.

Ia riante en son cœur.

(S. I.)

JACOPINS pour Jacobins, 29.--Voir, sur cette double forme, les _Observations de Ménage sur la langue françoise_. Éd. citée, p. 24.

JEAN qui ne peut, 89.--Homme impuissant. Titre d'un poëme écrit en 1577 par Remy Belleau sur le cas de Me Estienne de Bray, & rapporté dans le registre journal de _Lestoile_.

JEAN (Saint-), 67.--Place Saint-Jean-en-Greve, lieu de stationnement des crocheteurs ou portefaix.

JOUG (Faire), 120, 213.--Italianisme, de _far giu_, céder, se soumettre, s'abaisser.

Dans Marot, il est écrit faire jou. Plus tard il prend un g euphonique, & les lexicographes le confondent à tort avec le mot joug.

Anjou fait jou, Angoulême est de même.

(MAROT, _Complainte de Madame Louise de Savoye_.)

JUPON, 80.--Jupe. Nicot donne deux explications de ce mot: squenie ou souquenie, roquet ou rochet, suruestement qui est pendant par deuant & par derriere bien bas.

Le comte d'Egmont... estoit vestu d'vne juppe de damas cramoisi & d'un manteau noir avec du passement d'or.

(BRANTOME, éd. Jannet, II, 169.)

JUYS pour Juyfs, 59.--_f_ muet.

A coups de poings, de pieds, de grifs, S'entredechiroient leurs habits.

(AUVRAY, _Banquet des muses_, 1628, p. 189.)

Voir, dans les poésies de Malherbe, l'épitaphe de M. d'Is, dont le nom exactement orthographié était d'Ifs.

LANGARD, 119.--Bavard.

Languards picquans plus fort qu'vn hérisson.

(MAROT, _Bal. des Enf. sans soucy_.)

LANTERNES VIVES, 89.--On appelait ainsi des lanternes dans l'intérieur desquelles un mécanisme particulier faisait mouvoir des figures grotesques, «Comme de harpies, satyres, oisons bridés, lievres cornus, canes batées, boucs volans, cerfs limoniers, & autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire.»

(RABELAIS, liv. I, _Prol. de l'auteur_.)

LAVER, 82.--On se lavait les mains avant de se mettre à table & aussi au sortir du repas.

Laquelle ayant pris de l'eau pour lauer, s'assit incontinent à table.

(_Le Banquet_ du comte d'Arete, 1594, p. 15.)

Ie voy ia qu'on dessert, Ie voy ia l'espouze qui laue.

(O. DE MAGNY, _Epithal._ de J. Flehard.)

LEGENDE, 62.--Lecture, récit.

Pour affaires, projets, on disait faciendes.

(Voir TAHUREAU, _Dialogues_, éd. Lemerre, p. 146.)

LEGER (De), 106, 122, 207.--A la légère, à l'étourdie.

De leger il n'espere & croit au souuenir.

(S. V.)

Il oit trop les causeurs, il croit trop de leger.

(VAUQ. DE LA FRESN., éd. Travers, I, 227.)

LIEVRE, 81.--Bailler le lièvre par l'oreille, leurrer de promesses.

Me bailla gentiment le lieure par l'oreille.

(S. X.)

LIMESTRE, 108.--Drap de Limestre, étoffe grossière dont on faisait des capes. On appelle aussi Limestres les gens qui portaient cette partie de vêtement. (V. Cotgrave, v° _Limestre_.)

LINCEUX, 96.--Draps de lit.

Les linceux trop cours par les pieds tirassoit.

(S. XI.)

Ce mot n'avait pas encore le sens précis de drap pour ensevelir les morts.

Entre deux lincieulx Allez reposer votre teste.

(MAROT, éd. Jannet, 271e Épigr.)

LIPÉE, 82.--Proprement bouchée. Suivant de madame Lipée, parasite.

LOS, 11.--Louange &, par extension, gloire.

Qui leurs vers à ton los ne peuuent esgaler.

(S. I.)

LUITEUR, 12, 161.--Vieille forme du mot lutteur.

Ceux qui ayment la luicte, plusieurs bons luicteurs.

(LA BOÉTIE, éd. Feugères, p. 286.)

MALLE (Trousser en), 95.--Emporter de force à la façon d'vne malle qu'on charge sur les épaules.

Les nouueaux receus pour ne sçauoir l'art de la vollerie, sont troussez en malle, & conduits à Montfaucon pour là faire des cabriolles en l'air.

(_Règles, statuts_, etc., de la Caballe des filous. V. Ed. Fournier, _Var. hist. & lit._, t. III.)

MARINE, 57.--Mer.

Les vents, la marine & les cieux.

(S. VII.)

Creignant les flots de la marine, Elle troussoit sa vesture pourprine.

(BAÏF, _Poëmes_, 1573, f° 253, v°.)

MARISSON, 88.--Mot formé régulièrement comme unisson, nourrisson, qui sont restés en usage.

Ébloui suivant la même règle avait formé éblouisson.

D'vn éblouisson trouble a les yeux empeschez.

(BAÏF, _Amours_, 1573, f° 77, v°.)

MARJOLLET, 25.--Petit homme fanfaron, de l'italien _mariolo_, homme de rien.

Entendre vn mariollet qui dit auec mespris.

(S. III.)

MATELINEUX, 112.--Fantasque, diminutif francisé de _matto_, fou.

MATINES, 19.--Livre d'heures où se trouvent les offices du matin.

Que portez à l'Eglise ils valent des matines.

(S. II.)

MÉDARD (Ris de Saint), 59.--Ris forcé. On appelait mal Saint-Médard le mal de dents, &, suivant d'autres, l'emprisonnement. Un proverbe du XVIIe siècle dit:

Ris qui est de Saint Médart, Le cœur n'y prent pas grant part.

(Voir LE ROUX DE LINCY, _Livre des Proverbes_.)

MENESTRE, 82.--Soupe, de l'italien _minestra_.

MERCERIE, 126.--Marchandise.

Chacun vante sa mercerie.

(BAÏF, _Mimes_, III.)

Mercier, le marchand par excellence. Voir, pour la justification de ce sens, le _Dictionnaire de Trevoux_ (1732) & le _Guide des Corps des Marchands_, Paris, 1766, in-12, p. 358. Le corps des merciers est le plus nombreux & le plus puissant des six corps des marchands, lit-on dans le premier des ouvrages cités plus haut. Voir aussi les _Variétés hist. & litt._ de M. Ed. Fournier.

MICHEL (Ceux de Saint-), 35.--Pèlerins que l'on appelait Michelets, du nom de leur patron.

Poissons que nous appelons sourdons, desquels les Michelets en enrichissent leurs bonnets ou chappeaux en venant de Saint-Michel.

(B. PALISSY, éd. Cap., p. 365.)

MINUTER, 61, 76.--Projeter.

Minutant me sauuer de cette tyrannie.

(S. X.)

Auecq' vn froid adieu, ie minute ma fuitte.

(S. X.)

MOINE-BOURRU, 99, 115.--Lutin qui, dans la croyance du peuple, court les rues aux Avents de Noël en faisant des cris effroyables. (Furetière.) Suivant Cotgrave, moyne bourry ou moyne beur designe _a lubberly monke or in stead of beuveur a quaffing monke_.

Comp. Ie grezille d'estre marié & labourer en diable bur dessus ma femme.

(RAB., III, 7.)

MON (C'est).--Particule affirmative dont l'origine a été diversement expliquée. H. Estienne y voit c'est moult; Nicot y trouve le mot grec μεν francisé; Furetière veut que ce soit l'abréviation de c'est mon avis. D'après Ménage & les hellénistes Périon, Trippault, Lancelot, mon, dans c'est mon, dérive du grec μων, certes, assurément. Cette interprétation s'applique également aux locutions savoir mon, faire mon.

MONTRE, 81.--Revue.

MONUMENT, 10, 66.--Tombeau.

Deterrer les Grecs du monument.

(S. IX.)

MORGANT, 24, 50, 82, 199.--Hautain, menaçant.

Faire une morgue, c'est montrer un visage irrité. D'où est venu qu'au pluriel morgue signifie outrages, malheurs.

La centurie qui promettoit morgues à la France.

(MALHERBE, éd. Lalanne, III, 532.)

MOUTONS, 17.

Or laissant tout cecy retourne à nos moutons.

(S. II.)

Mais comme dit Marot, reprenons nos moutons.

(COURVAL SONNET, _Œuv. sat._, 1622, p. 166.)

MOUVANT, 111.--Fringant, pétulant.

L'apothicaire qui etoit vn grand mouueur.

(BOUCHET, _Serees_, liv. I, 9.)

Dans un sens plus proche de l'exemple tiré de Regnier, Pedoue, chanoine de Chartres, a fait dire par une maîtresse à son amant:

Monsieur vous estes si pressant & si mouueux, qu'on ne sçauroit estre vn quart d'heure en repos auec vous.

(_Le Bourgeois Poli._ Chartres, Cl. Peigné, 1631. Dialog. VIII.)

On trouve également dans l'ancien théâtre français, avec une acception peu différente, le mot saillant.

Tousiours ma femme se demaine Comme vng saillant.

(_La Farce du Cuvier._)

NAVIGER, 46, 128, 129.

Tous les gens de mer disent, naviguer, mais à la Cour on dit, naviger & tous les bons Autheurs l'écrivent ainsi.

(VAUGELAS, _Remarques sur la langue françoise_.)

NAZARDE, 88, 94.--Coup sur le nez.

NICE, 129.--Ignorance, de _nescia_.

Voulant tromper vne nice pucelle Il se deguise.

(BAÏF, _Poëmes_, 1573, f° 252.)

OFFUSQUER, 13, 33, 54.--Obscurcir, priver de son éclat.

Offusque tout sçauoir.

(S. I.)

Apollon est gesné par de sauuages loix, Qui retiennent sous l'art sa nature offusquée.

(S. IV.)

Le miroir ne peut représenter le simulacre des choses objectées si sa polissure est par haleines ou temps nebuleux offusquée.

(RAB., III, 13.)

OPILÉ, 18.--Obstrué.

Et durant quelques iours i'en demeure opilé.

(S. II.)

Ses larris tant furent oppilés & resserés.

(RAB., I, 6.)

ORES, 72.--Maintenant. OR' répété signifie tantôt... tantôt.

PANTIÈRE, 25.--Filet à prendre les oiseaux.

PANTOIS, 162.--Hors d'haleine. Le primitif Pantais (Pantess, en anglais) est un terme de fauconnerie qui désigne l'asthme chez le faucon.

PARANIMPHE, 43.--Panégyrique.

Bastit vn paranimphe à sa belle vertu.

(S. V.)

PARQUET, 31.--Enceinte réservée aux juges d'un tribunal, y compris la barre, lieu de plaidoirie des avocats, laquelle établit la démarcation de l'espace abandonné au public. On désigna de bonne heure ainsi l'enceinte réservée aux gens du Roi, & par extension ces magistrats eux-mêmes reçurent le nom de Parquet.

PARTIS, 125.--Fermes d'impôts.

Les gentils hommes n'estant pas instruits à faire valoir leur bien par le trafic, le prest d'argent ou les partis.

(_Les Loix de la galanterie_, éd. Aubry, p. 3.)

PASSE VOLANT, 81, 105.--Soldats de parade qu'on louait aux jours de revue pour montrer des régiments complets.

PATELIN, 125.--Jargon insidieux.

Dans le recueil des _Poésies calvinistes_ publié par M. Tarbé, Reims, 1866 p. 59, on trouve un exemple de cette expression.

Le prestre se vest... Puis chante vne epistre... Puis vne legende En prose, en latin, De peur qu'on entende Tout son patelin.

(Chanson nouvelle contenant la forme & manière de dire la messe. 1562.)

PAVILLON, 94.

Un garde robe gras seruoit de pavillon.

(S. XI.)

Ce vers doit s'entendre ainsi: un fourreau de robe servait de couronne de lit.

Voici du reste un extrait de la correspondance de Malherbe qui éclaircira le sens du mot pavillon.

Son pavillon, pour la mettre quand elle aura accouchée est déjà pendu & dressé en sa ruelle, & celui de son travail est pendu au haut du plancher, troussé dans une enveloppe d'écarlate.

(_Lettre à Peiresc_ du 28 oct. 1609.)

PEAUTRE, 68.--Sel d'étain dont on faisait un fard, comme de la céruse qui est un sel de plomb.--Plus tard par confusion on a dit plâtre.

Et mettant la ceruse & le platre en usage Composa de sa main les fleurs de son visage.

(BOILEAU, _Ép._ IX.)

PERCHE 95.

Qu'en perche on me le mist.

(S. XI.)

Cette expression signifie ici, dans la langue de Regnier, faire _arrasser_ quelqu'un & probablement le soumettre à un congrès improvisé.

Et à ces paroles, asseurément tira son membre à perche.

(_Cent Nouv. nouv._, XIII.)

Comp.--Maistre moyne luy leue ses draps & en lieu du doy de la main bouta son perchant dur & roidde.

(_Ib._, XCV.)

PERRUQUE, 11, 214.--Chevelure.

Qui sa perruque blonde en guirlandes estraint.

(S. I.)

Et ma perruque en ma teste veluë Comme persil se frisoit crepeluë.

(BAÏF, _Les Jeux_, 1573, f° 36.)

PIOLÉ, 68.--De couleurs diverses & tranchées. Le primitif _pie_ nous est resté. Un cheval pie.

L'arc-en-ciel piolé.

(BAÏF, _Poëmes_, 1573, f° 1, v°.)

PIOT, 84.--Vin, proprement boisson.

Cy gist qui a bien aymé le piot: C'est grand dommage aux taverniers de Vire.

(JEAN LE HOUX, éd. Gasté. Paris, Lemerre, p. 49.)

PIQUÉ, 14.--Irrité.

Trop discret est Horace Pour vn homme picqué.

(S. II.)

Les Béotiens, piqués du meurtre de leur capitaine général.

(MALHERBE, éd. Lalanne, I, 397.)

PISSER, 15, 67.

Pissent au benestier affin qu'on parle d'eus.

(S. II.)

Que le Cheual volant n'ait pissé que pour eux.

(S. IX.)

Ce grippe aussi tost L'on accusoit d'auoir pissé dessus le rost.

(AUVRAY, _B. des muses_, 1628, p. 158.)

Le bled y provient comme si Dieu y eust pissé.

(RAB., IV, 7.)

PLAINDRE, 125.--Pleurer, regretter.

Comme vn sire qui plaint ses parents trespassez.

(S. XIII.)

PLATS, 28.--Propos.

Et beaucoup d'autres plats qui seroient longs à dire.

(S. III.)

Faire trois plats s'est dit pour faire beaucoup de bruit au sujet de quelque chose.

Ils en vinrent faire trois plats au roy.

(BASSOMPIERRE, _Mem._, t. III, p. 12. Voir Lacurne & Littré.)

PLUME, 47.--Passer la plume par le bec. Abuser.

Qui seure les desirs & passe mechamment La plume par le becq' à mon entendement.

(S. VI.)

Tous les peuples s'allechent vistement à la servitude pour la moindre plume qu'on leur passe devant la bouche.

(LA BOÉTIE, éd. Feug., p. 52.)

POIL, 39, 68, 71, 196, 197.--Chevelure.

Et comme nostre poil blanchissent nos désirs.

(S. V.)

Que son poil dés le soir frisé dans la boutique.

(S. IX.)

POINDRE, 18.--Aiguillonner.

Et quand la faim les poind.

(S. II.)

POINT, 19, 32, 41.--But, visées.

Suant, touchant, crachant, pensant venir au point.

(S. II.)

Contrefaire l'honneste & quand viendroit au point.

(S. IV.)

Et rangent leur discours au point de l'interest.

(S. V.)

POINT-COUPPÉ.--Dentelle à jour.

Vn mignard point-couppé fait d'expertes lingeres.

(COURVAL SONNET, _Œuv. sat._, 1622, p. 159.)

On n'y laissoit pas de voir quelques dentelles de point couppé au travers desquelles la chair paroissoit.

(ILE DES HERMAPHRODITES, 1724, p. 15.)

POINTE, 39.--Acuité.

Qui donne cette pointe au vif entendement.

(S. V.)

POMMADES, 43.--Terme d'équitation. Saut fait en selle en appuyant seulement la main sur le pommeau.

Monte vn cheual de bois, fait dessus des pommades.

(S. V.)

PONT NEUF.--Que le Pont neuf s'acheue.

Le Pont-Neuf, achevé dans les premiers mois de 1604, fut commencé en mai 1578 par Henri III, qui en avait posé la première pierre. Palma Cayet rapporte, dans sa _Chronologie septennaire_, qu'à la mort du roi deux arcades seulement étaient

terminées & les piles des arches amenées à fleur d'eau. «Tellement, dit le P. du Breul, qu'au moyen de certaines poutres & planches par dessus l'on pouuoit passer aysément des Augustins en l'Isle du Palais. Le vendredy 20 du mois de juin 1603, Henri IV traversa le pont qui n'estoit pas encore très assuré, & plusieurs personnes en ayant voulu faire l'essai, se rompirent le col & tomberent dans la rivière.»

PORFIL, 79.--Profil.--Voir de même, p. 78 & 82, Berlan pour Brelan.

POSTPOSER, 128.--Mettre après, rejeter.

Plutarque postpose Aristide à Marcus Caton, la fortune épargnant sa vertu.

(BOUCHET, _Seree_ XXXI.)

POT POURRY, 13.

Comme vn pot pourry des Freres mandians.

Noël du Faïl a donné, au début du chap. XXII des _Contes & Discours d'Eutrapel_: Du temps present & passé, la recette du pot pourry. On mestoit le pot sur la table sur laquelle y avoit seulement un grand plat garny de bœuf, mouton, veau & lard, & la grand' brassee d'herbes cuites & composees ensemble dont se faisoit vn brouet, vray restaurant & elixir de vie.

Il y a quatre ordres mendiants, les Dominicains, les Franciscains, les Carmes & les Augustins.

POULLE, 24.

Fils de la poulle blanche.

(S. III.)

Brossette a donné de ce vers une interprétation compliquée. Fils de la poule blanche désigne un homme né sous un signe heureux, non pas le fils de la femme que l'on aime.

Feliciter natum, albæ gallinæ dicimus.

(_Adagiorum Erasmi epitome_, 1650, p. 73.)

Quia tu gallinæ filius albæ, Nos viles pulli nati infelicibus ovis.

(JUVÉNAL, XIII, 141.)

Petits mignons du Ciel, fils de la Poulle blanche.

(AUVRAY, _B. des muses_, 1628, p. 156.)

POURQUOY (Le), 26.--La chose, _atto venereo_.

Qu'on ne s'enquiert plus s'elle a fait le pourquoy.

(S. III.)

POUSSINIÈRE (Étoile), 50.--Nom populaire de la constellation que les astronomes appellent les Pléiades, & plus particulièrement de l'étoile la plus brillante du groupe.

QUEMANDE ou CAIMANDE, 31.--Mendiante. Caimand, _a beggar_ (Cotgrave). _Mendicus_ (Nicot).

Puisque pauure & quémande on voit la poésie.

(S. IV.)

QUINTAINE, 105.--Poteau fiché en terre & contre lequel on s'exerçait à lancer des dards ou à rompre des lances. Le mot

quaintin avait le sens de devanteau, tablier.

De là la signification équivoque attachée à ces deux expressions.

Il donne bien dans la quintaine, Il y fait du grand capitaine Et l'embroche le plus souvent.

(_Le Songe_, pièce contre le maréchal d'Ancre. Fournier, _Var. hist. & litt._, t. IV.)

Mesdames sans le linge On verroit votre petit singe Qui enrage sous le quaintin Et de la pature demande.

(_L'Éventail satyrique_. _Var. litt._, t. VIII.)

RANC, 38, 48.--Estre sur le ranc (nous dirions aujourd'hui sur le tapis), signifie être en butte à la critique, à la médisance.

Et cependant Bertaut ie suis dessus le ranc.

(S. V.)

RANCŒUR, 140.--Rancune.

Arrière, vaines chimères De haines & de rancueur.

(MALHERBE, éd. Lalanne, I, 90.)

REBOUCHER, 166.--Émousser. Se reboucher se disait d'une arme qui se fausse par suite d'un choc.

Vne petite pointe de convoitise qui se rebouche soudain contre le danger. (LA BOÉTIE, _Œuvres_, éd. Feugère, p. 17.)

Ses traits impetueux Ne font que reboucher contre les vertueux.

(AUVRAY, _B. des muses_, 1628, p. 156.)

RECHAPE, 32.--Travestissement du mot _recipe_, par lequel tous les médecins commençaient leurs ordonnances.

D'vn rechape s'il peut former vne ordonnance.

(S. IV.)

RECREU, 77.--A bout de forces.

Le voyageur lassé, l'artisan hors d'haleine, Et le soldat recreu s'empressent pour m'avoir.

(Le P. Carneau, _La Pièce de cabinet_.)

Ce mot commençait à vieillir en 1648. Racine l'a souligné, avec les termes passés de mode, dans le _Quinte Curce_ de Vaugelas (1653, p. 248) qui lui a appartenu, & qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. (FOURNIER, _Var._, III, 288.)

REMEUGLE pour Remugle, 99.--Moisi, relent, _mustie_. (Cotgrave.)

RESPECT, 18, 139.--Considération, prévoyance.

Mais que pour leur respect l'ingrat siecle où nous sommes.

(S. II.)

Où les lois par respect sages humainement.

(S. III.)

RESSENTIMENT, 171, 191.--Renouvellement d'impression, souvenir.

Chatouille mon mal d'vn faux ressentiment.

(PLAINTE.)

Doux ressentimens d'vn acte si fidelle.

(DIAL. DE CL. & PH.)

ROME (Faire), 125.--Délivrer à vil prix des expéditions de faux brefs & de fausses bulles du pape.

Vn banquier qui fait Rome icy pour six testons.

(S. XV.)

RONDACHE, 85, 88.--Bouclier.

Qui pour vne rondache empoigne vn escabeau.

(S. X.)

ROTONDE, 177.--Collet empesé & monté sur du carton.

ROUSSOYANT, 37.--Rosoyante. De rosée, humecté par la rosée.

De la douce liqueur rosoyante du Ciel.

(S. V.)

Et ces herbes & ces plaines Toutes pleines De rosoyante blancheur.

(RONSARD, _Les Bacchanales_.)

Des perles blanches qui pendoyent Aux raincelets rosoyans nées.

(BAÏF, _Poëmes_, 1573, f° 115 v°.)

RUSTIQUE, 25.--Simple; proprement, de paysan.

Ma façon est rustique.

(S. III.)

SADE, 68.--Doux, agréable; proprement, qui a de la saveur.

SADINETTES, 56.--Même sens, avec l'idée de délicatesse attachée à tout diminutif.

Je l'ayme de propre nature Et elle moy, la douce sade.

(VILLON, _Gr. Test._, 138.)

Comp.

Le sadinet Assis sur grosses fermes cuisses.

(VILLON, _Les Reg. de la belle Heaumiere_.)

SAGETTES, 37.--Traits.

Mais ces diuers rapors sont de faibles sagettes.

(S. V.)

SAINT (Mal de).--Mal placé sous l'invocation d'un saint.

Si c'estoit mal de saint ou de fieure quartaine.

SARAIL, 55.--Sérail. Nous avons vu de même, page 113, garir pour guérir, & p. 115, carasser pour caresser.

SEAU (Draps du), 80.--Il faut lire Usseau: Petit village près de Carcassonne, où un sieur de Varennes avait établi des manufac-

tures. Voir le _Dictionnaire_ de Furetière, v° Draps.

SILLER, 117, 165.--Priver de la vue. Se disait primitivement des oiseaux de proie dont on fillait les yeux en les cousant d'un point d'aiguille, quand on n'avait pas de chaperon pour leur couvrir la tête.

SIVÉ, 96.--D'après tous les commentateurs, à commencer par Brossette, l'eau de sive ou sivé serait une eau de mare ou d'égout. Un passage tronqué du _Grand Testament_ de Villon a donné naissance à cette interprétation inexacte:

Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive Où nourrices essangent leurs drappeaux.

Il faut lire, Ballade IX du _Grand Testament_:

En sang qu'on mect en poylettes secher Chez ces barbiers, quand plaine lune arrive, Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive; En chancre & fix, & en ces ords cuveaux, Où nourrices essangent leurs drapeaux, ... Soient frittes ces langues venimeuses.

Cive est évidemment employé ici pour ciboule. Mais dans Regnier, sivé a un tout autre sens. Suivant Nicot, sive ou sivé, _suillum jus conditum, jus e suillis intestinis_, désigne une sauce faite avec des épices & de la graisse de porc, du jus de tripes de porc.

SOPIQUET, 49--Saupiquet.

Mestez en la leschefrite des oignons comme dit est, & quand l'oisel sera cuit, si mettez en la leschefrite vn petit de verjus &

moitié vin moitié vinaigre, ce tout bouli ensemble & après mis la tostée. Et ceste derreniere sausse est appelée le Saupiquet.

(_Le Ménagier de Paris_, Crapelet, 1846, t. II, p. 181. Voir plus loin, p. 233, la recette peu différente du saupiquet pour connin, ou pour oiseau de rivière, ou coulon ramier.)

SOUDRE, 85.--Résoudre, éclaircir.

SYNDERESE, 106.--Reproche secret que nous adresse notre conscience.

TACHE (Malle), 85.--Tache mauvaise, rebelle à un nettoyage ordinaire. Cri des dégraisseurs ambulants.

Elles te firent mainte tache Où le crieur de maletache Eust bien perdu tout son latin.

(_Cabinet satyrique_. Sur le bas de soye d'un courtisan, par le Sr de la Ronce, St. 19.)

TEMPERATURE, 139.--Constitution, santé.

Et change la nature De sept ans en sept ans nostre temperature.

(S. V.)

Le cardinal de Lorraine fut d'une température où il n'y avoit rien à desirer.

(MALHERBE, éd. Lalanne, IV, 204.)

TIERCELET, 18.

De tes enfants bastards, ces tiercelets des poetes.

(S. II.)

On dit, il fait du tiercelet de prince, du gentilhomme qui veut eniamber pardessus le reng & ha quelques façons qui sentent non-seulement le bien grand seigneur, mais le prince, ou pour le moins le petit prince. Car en fauconnerie, le masle s'appelle tiercelet, comme estant un tiers plus menu que la femelle.

(H. Estienne, _De la precellence du langage françois_. Paris, éd. Feugère, p. 130.)

TINEL, 51.--Réfectoire des officiers ou des familiers d'un grand seigneur. De l'italien Tinello, _luogo dove mangiano i cortigiani_.

TORCHE, LORGNE, 85.--Ces deux mots sont synonymes de frappe.

Lorgne se trouve dans la 98e nouvelle de Des Periers: A grands coups de poing lorgnoit dessus.

D'autre part on lit dans les _Modèles de la conversation_ tirés du manuscrit 3988 du Mus. brit. Harl. (Paris, A. Franck, 1873, p. 398):

Se ton maistre te trouueroit icy chantant, il te torcheroit tres bien sur la teste.

TOUSSIR, 31.--Tousser. Voir p. 192, Fanir.

Sans oser ny cracher, ny toussir, ny s'asseoir.

(S. IV.)

TRIACLEUR, 111.--Theriacleur. Vendeurs de thériaque. Charlatans.

VEAUX, 34.--Niais, nigaud. _A Iobbernoll_ (Cotg.); propr., grosse tête vide.

Ce malheur est venu de quelques ieunes veaux.

(S. IV.)

VELOURS (ongles de), 79.--Ongles crasseux. Le velours servait à border les vêtements. Des ongles de velours désignent donc des ongles bordés de noir.

VENT, 39.

Porter la teste basse & l'esprit dans le vent.

(S. V.)

VERCOQUIN, 70, 124.--Sorte de ver attaché à la cervelle de l'homme & dont la morsure provoquait l'emportement ou la folie. Telle était la croyance populaire que Cotgrave rapporte en ces termes: A certain worme bred in a mans head, and making him cholericke, humorous and fantasticall, when it biteth, also the Vine fretter or Dewills goldring. Les expressions _Vine fretter_ & _Dewills goldring_ donnent les sens figurés de Vercoquin. La première désigne le trouble de l'ivresse & la seconde les visions de l'esprit.

VERT (sur le), 68.--Sur le pré. Laisser sur le vert, abandonner.

VIEUX, 11, 23, 40, 42, dans le sens de vieillards, anciens.

Chose permise aus vieus.

(S. I.)

Mais n'en deplaise aux vieux.

(S. III.)

Facille au vice, il hait les vieux & les desdaigne.

(S. V.)

Peres des siecles vieux, exemples de la vie.

(_Ibid._)

VISIERE, 77.--Vue.

Que les gens de sauoir ont la visiere tendre.

(S. X.)

Vos deportements luy blessent la visiere.

(MOL., _L'Et._, 1, 2.)

Ce monsieur bas-normand me choque la visiere.

(REGNARD, _Le Bal._)

VISTE, 152.--Rapide.

Mesureur des vistes années.

VOIRE, 29, 31, 91.--En vérité; du latin _vere_.

Comme ces courtisans qui s'en faisant acroire N'ont point d'autre vertu sinon de dire voire.

(S. IV.)

VOIS, 75.

Et m'en vois à grands pas.

(S. X.)

Ne voise au bal, qui n'aymera la dance.

(PIBRAC, _Quatrain_ 105.)

VOLÉES, 136.--Essor, échappée.

Et comme bassement à secretes volees, Elle ouure de son cœur les flames recelees.

INDEX.

ACHILLE, 11, 70.

ÆNÉE, 70.

ALBERT LE GRAND, 79.

ALCIBIADE, 17.

ALCORAN, 78.

ALEMAGNE, 164.

ALEXANDRE, 77.

ALEZINA (l'), 84.--Équivoque sur Alene & Lezine. Vialardi a écrit sous ce titre: _Della famosissima compagnia della Lezina_, un code d'avarice raffinée, & cet ouvrage, traduit en français, a paru en 1604, à Paris, chez Abraham Saugrain. V. Bib. Viollet-le-Duc. Bibliog. des Chansons, 1859.

ALPES, 80, 160.

AMIENS, 161.

ANGLETERRE, 157.

ANTICIRE, 120.

APOLLON, 14, 20, 30, 31, 33, 66, 122, 149, 152, 175.

ARABE, 79.

ARCADIE, 85.

ARGUS, 99.

ARISTOTE, 22.

ARSENAC, 201.

ATHRACIEN (le bourg), 85.--Atrax, bourg de Thessalie où les Lapithes & les Centaures se livrèrent bataille aux noces de Pirithoüs. Voir Ovide, _Métam._, XII, & Lucien, _les Lapithes ou le Combat des Philosophes_.

ATLAS, 33, 44.

AUCATE (l'), 160.--Leucate.

AUGUSTE, 10.

AUTRICHE, 164.

BACCHUS, 121.

BARTOLLE, 31, 81.

BASTILLE, 112.--Lieu de dépôt du trésor royal sous Henri IV & Louis XIII. (Voir Sully, _Mémoires_, IVe part., chap. LI.)

BAYONNE, 160.

BEAULIEU, 58.

BELLAY (du), 18, 67.

BERNARD (saint), 106.

BERTAUT, 36, 38, 43.

BETHUNE (M. de), 44.

BEZE, 157.

BICESTRE, 78.

BORÉE, 45.

BRIARÉE, 82.

BROUAGE, 35.--Ville de l'Aunis (Charente-Inférieure), autrefois célèbre par ses marais dont on tirait du sel après les avoir inondés d'eau de mer.

CAIRE (le), 166.

CALLIOPE, 19, 31, 33.

CARAMAIN (comte de), 14.

CATON, 41, 78.

CENTAURES, 85.

CÉRÈS, 121.

CÉRIZOLLES, 25.

CÉSAR, 71.

CHALANGE, 201.--Ce partisan célèbre est cité dans la Chasse aux Larrons de Jean Bourgoin. Paris, 1618, in-4°. C'est à son ins-

tigation que le connétable de Luyne fit rendre contre les procureurs un édit qui provoqua de vives réclamations.

CHANGE (pont au), 201.--Ce pont était couvert de maisons où les orfévres de Paris avaient leurs _forges_ ou boutiques.

CHARITÉ, 90.--Maison de la Charité chrestienne, fondée en 1578, rue de Lourcine, par Nicolas Houel, pour servir d'asile aux soldats estropiés. Voir à ce sujet le _Mercure françois_ de 1611, f° 109, du 7 juillet 1606.

CHARLEMAGNE, 80.

CHARLES (le roy), 76.

CHARTRES, 161.

CHASTELET, 38.

CHINE, 60, 78.

CIBELLE, 121.

CIPRIS, 150.

CLAUDE, 38.

CŒUR (Jacques), 201.

CŒUVRES (marquis de), 22, 52.

CORBEIL, 119.

CORDELIERS, 29.

COUSIN (le), 118.--Suivant la plupart des commentateurs de Regnier, le Cousin serait un fou de cour ainsi nommé parce qu'il

appelait le roi Henri IV _mon cousin_. Il s'agirait plutôt d'un original tel que celui dont il est question dans les poésies de Pedoue, IIe adventure satirique.

CYTHERE, 151.

DAVID, 69.

DELPHES, 11.

DENIS (Me), 90.

DESPAUTERRE, 85.

DESPORTES, 22, 33.

DIEU (Hostel), 45.

DIOGENE, 118.

EMPEDOCLE, 122.

ENÉE, 11.

ENGUERRAND, 201.--Enguerrand de Marigny, ministre de Philippe le Bel.

EPICURE, 80.

ERYCE, 189.--L'enfant d'Eryce est l'Amour. Erycine est un des surnoms de Vénus, déesse d'Eryx en Sicile.

ESPAGNE, 69, 78, 163.

ETYOPIE, 3.

EVESQUE (four-l'), 38.--Primitivement, le For-l'Evêque fut le siége de la juridiction de l'évêque de Paris. A la suppression de

cette juridiction, il devint une prison pour dettes. On y enfermait aussi les comédiens coupables envers le public ou l'autorité.

FLAMENS, 44.

FLANDRE, 164.

FLEURS DE BIEN DIRE, 87.--Il s'agit ici du petit livre de François Desrues, intitulé: _Fleurs de bien dire_, recueillies des cabinets des plus rares esprits de ce temps, pour exprimer les passions amoureuses de l'un comme de l'autre sexe. Paris, Guillemot, 1598, in-12.

FLORE, 56, 121.

FONTAINE FRANÇOISE, 161.

FORQUEVAUX (de), 126, 128, 129.

FRANCE, 16, 37, 44, 45, 51, 75, 165.

FRANÇOIS, 44.

FREDÉGONDE, 35.--Nom donné à Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, par les poëtes satiriques contemporains de Regnier.

FREMINET, 100.

GAIAC, 128.--Le bois de gaïac était au XVIe siècle le spécifique en faveur contre les maladies vénériennes. Voir: Loys Guyon. Div. Leçons, 1610, IV, 6.

GALLET, 117.--Contrôleur des finances à qui l'on attribue la construction de l'hôtel de Sully. Il fit souvent, dit Sauval, quitter les dez à Henri IV.

GALLIEN, 31.

GARGUILLE, 110.

GASCONGNE, 86.

GASCONS, 67.

GAULES, 79.

GAULTIER, 110.

GENTILLY, 49.

GEORGE (saint), 41, 51.

GOBELINS, 86.--Les Gobelins étaient encore sous Henri IV un établissement privé. Ils ne devinrent manufacture royale que sous Louis

XIV.

GONIN (Me), 80.--Il y a eu deux Mes Gonin: le premier divertissait la cour de François Ier par ses tours de magie; le second, petit-fils du précédent, vivait sous Charles IX. Voir, sur l'un & l'autre de ces prestidigitateurs, Brantôme, _Hom. Ill._, in 12, III, 383; & Delrio, _Disquis. mag. III_.

GRACHE, 38.--Tiberius Gracchus, mort l'an 133 avant Jésus-Christ, dans une émeute que Scipion Nasica l'accusait d'avoir provoquée.

GRECE, 46.

GRECS, 66, 79, 175.

GREVE, 223.

HEBREUX, 67.

HELEINE, 180.

HELICON, 20, 68.

HERCULE, 10, 44, 70, 133.

HIPOCRATE, 31, 80.

HOMERE, 11, 22, 70, 81, 83.

HORACE, 14, 117.

HUGUENOTS, 73.

ICARE, 7.

IDUMÉES, 166.--De l'Idumée, petit pays situé au sud de la Palestine entre la mer Morte & la mer Rouge, & dont les habitants, descendant d'Edom ou d'Esaü, furent longtemps indépendants.

IVRY, 161.

JACOBINS, 29.

JAPET, 84.--L'un des titans, frère de Saturne & père de Prométhée.

JASON, 31, 81.

JEAN (le roy), 76.

JEAN (Saint-), 67.--Place devant l'église Saint-Jean en Grève.

JEAN (la Saint-), 94, 205.--Fête de la Saint-Jean que l'on célébrait à Paris sur la place de Grève par un feu allumé en grande pompe; Sauval, dans ses _Antiquités de Paris_, donne le détail des dépenses qu'entraînait cette réjouissance, & l'abbé Lebœuf a fait connaître qu'on y brûlait vivants un grand nombre de chats enfermés dans un sac de toile. En 1572, au feu où le roi assista, on ajouta aux victimes de l'auto-da-fé un renard pour donner plaisir à Sa Majesté.

JOB, 84.

JODELLE, 33.

JUNON, 121, 150.

JUPITER, 119, 145, 150.

JUVENAL, 14.

LAPITE, 85.

LATINS, 67, 175.

LOPET, 125.--Anagramme de Paulet, secrétaire du roi. C'est à son influence que serait dû l'impôt qui, en 1604, frappa d'une taxe annuelle les offices judiciaires & de finances. Faute de l'acquit de cet impôt l'office devenait viager pour le titulaire, qui ne pouvait plus le transmettre à ses héritiers.

LOUCHALY, 83.--Calabrais pris par les corsaires, renégat & enfin vice-roi d'Alger. Il commandait l'aile gauche de la flotte turque à la bataille de Lépante en 1571, mais il s'enfuit dès que la victoire pencha du côté des Vénitiens & des Espagnols sous les ordres de don Juan d'Autriche. Sur ce point, Regnier n'est nullement d'accord avec Brantôme qui donne à L'Ouchaly un rang

très-honorable parmi ses grands capitaines étrangers. V. éd. Jannet, II, 75.

LOUIS XIII, 215.

LOUVRE, 24, 64, 81, 136, 201.

LUAT (du), 205.--Ange Cappel, sieur du Luat, secrétaire du roi. Il s'était fait connaître, en 1578, par sa traduction française du _de Clementia_ de Sénèque. Sept ans plus tard, il traduisit le _de Ira_. Attaché à Sully, il entra avec lui aux finances & se signala avec l'assentiment du ministre par un petit livre intitulé _le Confident_. Cet ouvrage qui parut en 1598 contenait un plan de réforme & des projets d'économie assez hardis. On verra dans le recueil des lettres de Henri IV, tome V, sous la date du 12 septembre, que le roi s'émut de la chose & invita Sully à surveiller de plus près le sieur Le Luat.

LYNCÉ, 99.--L'un des compagnons de Jason. Il avait la vue tellement perçante qu'il voyait, dit la fable, à travers les murs. Les anciens attribuaient aussi une grande puissance de vision au lynx. On a longtemps dit des yeux de Lyncée, mais aujourd'hui la confusion est faite & l'on dit des yeux de lynx.

MACROBE, 81.

MAGDELAINE, 139.

MANS, 58.

MARC (saint), 83.--Saint Marc habillé des enseignes de Trace, désigne saint Marc patron de Venise, paré des drapeaux conquis sur les Turcs vaincus à la bataille de Lépante.

MAROT, 157.

MARS, 9, 150, 240.

MARTIN, 77.--Montreur de singes admis au Louvre pour égayer les laquais.

MARTIN (le frippier), 84.

MEDARD (saint), 59.

MERCURE, 11, 69.

MICHEL (saint), 35.

MILON, 38.

MINERVE, 19, 150.

MINOS, 119.

MŒCENE, 34.

MONTAUBAN, 201.--Moysset dit de Montauban, trésorier de l'Espagne. Il bâtit Rueil & jouit d'une telle faveur auprès d'Henri IV, que ce prince voulut en faire le mari de Mme des Essarts, une de ses maîtresses. On lit dans l'Estoille que ce trésorier-receveur de la Ville avait été tailleur de son premier métier, ce qui faisait dire que la recette était assignée sur la pointe d'une aiguille. _Registre journal_, éd. Champ., p. 366. Voir sur ce personnage les _Caquets de l'accouchée_, éd. Jannet, p. 182 & 241.

MONTCONTOUR, 177.

MONTLHERY, 179.

MONTMARTHE, 78.--Montmartre.

MORES, 36, 37.

MOTIN, 8, 30.

MUN (Jan de), 164.

NAPLES, 164.

NARCIS, 178.

NEPTUNE, 159.

NONNE (tour de), 48.--Contraction de Torre dell' annona. Tour de Rome, qui, après avoir servi de grenier à blé, devint une prison.

NORMANS (les), 29.

OGER, 164.--Oger dit le Danois, l'un des compagnons de Roland.

OSSE, 79.--Le mont Ossa en Thessalie.

OTHOMANS (les), 166.

OVIDE, 78, 143.

OYE (mere l'), 124.

OYSE, 122.

PALAIS (le), 61, 64, 69, 137.

PALATIN (le mont), 44.

PAPE (le), 69.

PARIS, 49, 63, 108, 119, 122, 161.

PARNASSE, 13, 30, 34.

PASSERAT, 149.

PATISSON, 34.--Célèbre imprimeur français du XVIe siècle, à qui l'on doit un grand nombre d'ouvrages, modèles de typographie & de correction.

PATRASSE, 83.--Le golfe de Patras & celui de Lépante ne forment qu'un long golfe resserré à son milieu par un détroit de chaque côté duquel se trouvent, au nord, Lépante en Phocide, & au sud, Patras en Achaïe.

PEDRE (Domp), 76.--Don Pedro de Tolede, connétable de Castille, général des galères de Naples & parent de Marie de Médicis. Il arriva à Paris le 22 juillet 1608. M. de Fréville a fait paraître dans la _Bibliothèque de l'École des Chartes_ (1844, p. 344) le pamphlet publié au sujet de son entrée & l'on trouve dans le _Registre journal_ de l'Estoile des détails piquants sur ses entrevues avec Henri IV.

PELION, 79.

PEROU, 27.

PERRON (du), 241, 242.

PERSE, 37.

PESCHEURS (la Guide des), 106.--Ouvrage de Fr. Luis de Granada, dont on ne connaît pas moins de cinq traductions françaises publiées en 1574 à Douai, en 1577 à Reims, en 1585 & 1674 à Lyon, & en 1658 à Paris.

PETRARQUE, 88.--Le remede de Petrarque est le traité de ce poëte, _de remediis utriusque fortunæ. Cremonæ, 1492, in-f°._

PHŒBUS, 11, 15, 34, 45, 67, 78, 87, 122, 150.

PIN (la Pomme de), 79.--Cabaret déjà célèbre du temps de Villon. Il était situé dans la Cité, rue de la Juiverie, vis-à-vis de la Madeleine.

PINDE (le), 149.

PLATON, 20, 28, 73.

PLINE, 81.

PLUTUS, 201.

POLYENNE, 95.--Héros d'une aventure amoureuse décrite dans Pétrone.

PONTALAIS (Janin du), 206.--Le vrai nom de ce farceur, qui débitait ses bons mots à la pointe Saint-Eustache, était Jehan de l'Espine du Pont-Allez, & son surnom Songe-creux. On trouve dans la _Bibliothèque_ de du Verdier, 1773, III, 503, des indications à consulter. Il est à peu près certain aujourd'hui que les _Contredits_ de Songe-creux, attribués à Gringore, sont de Pontalais. V. à ce sujet une curieuse note des _Var. hist. & litt._ de M. Fournier, X, 356.

PONT-NEUF (le), 63.

PONTOISE, 161.

POYTOU (le), 160.

PRIAPE, 150.

PROTHÉE, 24.

PROVENCE, 160.

PROVINS (le sieur de), 118.

PUIS (Pierre du), 46.--Fou qui courait les rues, un pied chaussé d'un chapeau. V. Bruscambille, _Paradoxes_, 1622, p. 45.

QUINZE-VINGTS (les), 86.--Hôpital fondé en 1254 par saint Louis, pour 300 gentilshommes auxquels les Sarrasins avaient crevé les yeux. Sauval rapporte dans ses _Antiquités de Paris_ que, vers la mi-carême, les quinze-vingts étaient donnés en spectacle. Cette comédie d'un nouveau genre, à laquelle Charles IX & Henri III assistèrent plus d'une fois, consistait dans une course au cochon. L'animal, poursuivi par les quinze-vingts armés de bâtons, devenait le prix de son vainqueur, c'est-à-dire de l'aveugle qui parvenait à le rouer de coups.

RAPIN, 66, 69, 70, 73, 175.

RHAIN, 160.

RHÉE, 48.

ROCHELLE (La), 26.

ROLAND, 164.

ROMAINS, 12.

ROME, 27, 41, 59, 78, 106, 179.

RONSARD, 18, 22, 33, 38, 73.

ROSETE, 60, 119.--Coquette chansonnée par Desportes.

ROUSSET, 125.

ROYAUMONT, 122.--Abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée par saint Louis en 1228, entre Beaumont-sur-Oise & la forêt du Lys,

en un lieu appelé Cuimont qui fut nommé depuis Royaumont. V. l'histoire de cette abbaye par l'abbé Duclos. Paris, Douniol, 1867.

SARDAIGNE, 45.

SATURNE, 150.

SAVOYE, 22, 80.

SAVOYE (l'Escu de), 177.--Taverne meritoire. V. Rab., II, 6.

SCAURES, 38.

SCIPION, 78.

SÉES, 36.

SEINE, 205.

SICILLE, 164.

SOCRATE, 17, 74.

SYDON, 122.--Aujourd'hui Saïda, l'une des échelles du Levant. Cette ville a été prise en 1110, par Baudouin, premier roi de Jérusalem. C'est par erreur que Regnier en attribue deux fois la conquête à saint Louis. Ce dernier roi n'a en effet séjourné en Palestine qu'après sa captivité à Mansourah en 1251. Avant de revenir en France, il passa trois ans à réparer les forteresses restées en possession des chrétiens, Césarée, Jaffa, Saint-Jean-d'Acre & Sidon.

SYMONIDE, 84.

TANTALE, 119.

TASSE (le), 73.

THEBAIDE (la), 202.

THERESE (la mere), 106.--Sainte Thérèse, morte en 1582, canonisée en 1621. Regnier a ici en vue le livre des _Méditations sur la communion_, l'un des ouvrages de la célèbre carmélite.

TERENCE, 81.

THESPEAN (antre), 34.--Thespies, ville de Béotie située au pied de l'Hélicon & consacrée aux Muses.

TIBRE, 44.

TOSCANE, 22.

TRACE, 32, 83.

TROYEN (le), 180.--Pâris.

TUILERIES, 63.

TURC, 55.

TURPIN, 80.

TYRTÉE, 6.

URGANDE, 124.

VANDÔME, 161.

VANVES, 20.

VENISE, 50.

VENUS, 53, 56, 168, 197.

VERRÈS, 38.

VIALARD, 221.

VIRGILLE, 11, 20, 73, 177.

ZEPHIRE, 121.

[Illustration: FAC SIMILE DE LA PROFESSION DE FOI DE MATHURIN REGNIER

D'après le livre de profession des chanoines de Chartres, conservé aux Archives du Dépt d'Eure & Loir]

TABLE DES MATIERES

Pages. Avertissement I Notice V

PREMIERES ŒVVRES DE M. REGNIER

Epitre liminéaire au Roy 3 Ode à Regnier 5 Satyre I. Discours au Roy 9 -- II. A M. le Comte de Caramain 14 -- III. A M. le Marquis de Cœuures 22 -- IIII. A M. Motin 30 -- V. A M. Bertault, Euesque de Sées 36 -- VI. A M. de Bethune 44 -- VII. A M. le Marquis de Cœuures 52 -- VIII. A M. l'Abé de Beaulieu 58 -- IX. A M. Rapin 66 -- X. Ce mouuement de temps 74 -- XI. Suitte. Voyez que c'est du monde 88 -- XII. A M. Freminet 100 -- XIII. Macette 105 -- XIIII. I'ay pris cent & cent fois 114 -- XV. Ouy i'escry rarement 120 -- XVI. A M. de Forqueuaus 129 -- XVII. Non non i'ay trop de cœur 131 Élegie zelotipique 135 Autre. Aymant comme i'aymois 141 Impuissance. Imitation d'Ouide 143 Sur le trespas de M. Passerat 149 Stanses. Le tout puissant Iupiter 150 La C. P. Infame bastard 151 Sur le portraict d'vn Poëte couronné 154 Contre vn amoureux transy 155 Quatrains. Si des maux qui 157 -- Ie n'ay peu rien voir qui me plaise » -- Ie croy que vous auez faict vœu » -- Le Dieu d'Amour se deuoit peindre » -- Ceste

femme à couleur de bois 158 Discours au Roy 159 Plainte. En quel obscur seiour 167 Ode. Iamais ne pourray-ie bannir 173 Sonnet sur la mort de M. Rapin 175 Discours d'vne maquerelle 176 Épitaphe de Regnier 182

ŒVVRES POSTHVMES.

Dialogue. Cloris & Phylis 185 Satyre. N'avoir crainte de rien 199 -- Perclus d'vne jambe & des bras 203 Élegie. L'homme s'oppose en vain 207 Vers spirituels. Stances. Quand sur moy 211 Sur la Nativité de Nostre Seigneur 215 Sonnet I. O Dieu, si mes pechez 217 -- II. Quand devot vers le ciel 218 -- III. Cependant qu'en la croix » Commencement d'vn poëme sacré 220 Épigramme. Vialard, plein d'hypocrisie 221 Ode sur une vieille maquerelle 222 Stances. Ma foy, ie fus bien de la feste 225 Épigramme I. Amour est vne affection 226 -- II. Madelon n'est point difficile » -- III. Hier la langue me fourcha » -- IV. Lorsque i'estois comme inutile 227 -- V. Dans vn chemin vn pays » -- VI. Lizette à qui l'on faisoit tort 228 Stances. Si vostre œil tout ardant 229 Complainte. Vous qui violentez 231 Stances pour la belle Cloris 236 Épigramme I. Faut auoir le cerueau 238 -- II. Le violet tant estimé » -- III. L'argent, tes beaux iours » -- IV. Quelque moine 239 -- V. Vn homme gist »

Appendice 241 Variantes & notes 243 Glossaire 281 Index 315

Achevé d'imprimer LE PREMIER JUIN MIL HUIT CENT SOIXANTE-QUINZE PAR J. CLAYE POUR ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR PARIS

COLLECTION LEMERRE

(CLASSIQUES FRANÇAIS)

Volumes in-8° écu, imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume (_la Pléiade_ exceptée), 10 fr.

Chaque ouvrage est orné du portrait de l'auteur.

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

(XVIe SIÈCLE)

RONSARD, DU BELLAY, REMI BELLEAU, JODELLE, BAÏF, DORAT, ET PONTUS DE TYARD

Avec Notes & Glossaire

Par CH. MARTY-LAVEAUX

15 vol. in-8° écu, portraits.

Chaque volume, tiré à 250 exemplaires, 25 francs.

Les cinq premiers volumes sont en vente.

RABELAIS. Œuvres complètes, avec Notes & Glossaire par Ch. Marty-Laveaux, 5 volumes in-8°. (Les trois premiers volumes sont en vente.) Chaque volume 10 fr.

LA BRUYÈRE. Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle, avec Notice & Notes par Charles Asselineau, 2 volumes in-8°. Chaque volume 10 fr.

MONTAIGNE. Les Essais, avec Notice, Notes & Glossaire par MM. Courbet & Royer, 5 volumes in-8°. (Les trois premiers volumes sont en vente). Chaque volume 10 fr.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Œuvres complètes, 5 volumes in-8°. (Les quatre premiers volumes sont en vente.) Chaque volume 10 fr.

MATHURIN REGNIER. Œuvres complètes, avec Notice et Notes par E. Courbet, 1 vol. 10 fr.

EN PRÉPARATION:

Villon.--Corneille.--Racine.--Boileau.--Bossuet. Fénelon.--Pascal.--La Rochefoucauld, &c., &c., &c.

* * * * *

Il est fait, de cette collection, un tirage sur grand papier au prix de 25 fr. le volume sur papier de Hollande; 40 fr. sur papier de Chine & 40 fr. sur papier Whatman.

PARIS--J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.--303

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/67387. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.